

# FOLLEMENT EXTRAVAGANT

Le  
psychanalyste,  
un  
cas  
de  
nymphé ?



**MY FAVORITE**







*Direction de la revue* : Mayette Viltard  
*Comité de lecture* : Jean-Paul Abribat, José Attal, Françoise Jandrot,  
Xavier Leconte, Christine Toutin  
*Direction de la publication* : Jean Allouch

*Correspondance - Rédaction - Administration* : L'Unebêvue - Éditeur  
29, rue Madame, 75006 paris - Télécopie 01 44 49 98 79  
Email [unebevue@wanadoo.fr](mailto:unebevue@wanadoo.fr)

*Abonnement* : pour trois numéros et trois suppléments : 90 €  
+22,86 € hors Communauté Européenne  
Bulletin d'abonnement en dernières pages

*Vente au numéro en librairie* : 22 € le numéro

*Distribution - Diffusion* : L'Unebêvue - Éditeur  
29, rue Madame, 75006 paris - Télécopie 01 44 49 98 79  
Email [unebevue@wanadoo.fr](mailto:unebevue@wanadoo.fr)

Revue publiée avec le concours du Centre national du livre.

ISSN : 1168-948X  
ISBN : 2-914596-06-5

© L'Unebêvue - Editeur, association loi 1901.

# FOLLEMENT EXTRAVAGANT

N° 19 - Hiver 2001  
Printemps 2002

# FOLLEMENT EXTRAVAGANT

**Le psychanalyste,  
un cas de nymphe ?**

## SOMMAIRE

### 9 Queer Anna, *Isabelle Mangou*.

evocuer Anna Freud crée une sorte de désordre traumatique actif lorsqu'on veut approcher l'histoire de la psychanalyse. Sur-production, trans-production, si l'on tire un bout des écrits d'Anna, on emporte un morceau de l'oeuvre du père. En se réglant sur des performances mettant en jeu Texte, Image, et Vision, on peut dégager la place d'une érotique singulière, constitutive d'une transmission précaire et vulnérable de la psychanalyse.

### 43 Anna Freud et les romans à l'eau de rose, *Lynda Hart*.

Traduit de l'américain par *Annie Lévy-Leneveu*

Cet extrait du livre *Entre corps et chair*. Sur la performance sado-masochiste, est une discussion des diverses interprétations lesbiennes actuelles du texte d'Anna Freud, «Fantasme de fustigation et rêve diurne», et sur l'intérêt érotique des romans à l'eau de rose.

### 59 *Le psychanalyste, un cas de nymphe ? Mayette Viltard*.

La cure est une récurrence amoureuse, écrit Freud. Sur les pas de Zoé Bertgang/Gratiana, Freud part, avec Norbert Hanold, non pour la Pompéi de Jensen, mais pour les paysages post-Renaissance, où se déroulent les nouvelles de Conrad Ferdinand Meyer. Il se soumet (inconsciemment) à ce que l'artiste vient mobiliser chez lui d'érotique, le voyage en Engadine avec Minna. De ce voyage, Freud avait ramené en souvenir une statuette qu'Anna avait appelé « un vieil enfant ». En ce curieux moment historique où nous sommes, depuis que Jacques-Alain Miller a annoncé qu'il va ouvrir les archives de Lacan, de quelle façon sommes-nous dépendants de mademoiselle Anna Freud ?

### 79 Margarete Cs. et la « La jeune homosexuelle » de Sigmund Freud.

Traduit de l'allemand par *Thomas Gindele*.

En 1999, à l'âge de 99 ans, décédait à Vienne Margarete Cs. qui refusait de se reconnaître dans celle qu'avec Freud, le mouvement psychanalytique appelle « la jeune homosexuelle ». tété suivant paraissait *Désir secret*, écrit par Ines Rieder et Diana Voigt à partir de l'enregistrement de soixante heures d'entretiens avec Margarete, effectués entre 1989 et 1998. Elle s'élevait violemment, encore soixante-dix ans plus tard, contre la thèse centrale selon laquelle la déception de ne pas avoir eu l'enfant du père l'aurait poussée dans l'homosexualité. Au point qu'elle n'aurait jamais voulu lire l'article de Freud la concernant.

### 91 Perversion sexuelle et transsexualisme, Historicité des théories, variations des pratiques cliniques, *Vernon Rosario*.

Qu'on ne regarde pas le transsexualisme comme travestissement, représentation, ou manipulation radicale de sexe. Les transgenres ne se divertissent pas dans un jeu de sexe, ils travaillent dans le chantier du sexe. D'une façon imaginaire ou matérielle, leur sexe est en construction. C'est aussi vrai pour le sujet dit « normal » que pour le transsexuel, nous vivons tous dans le chantier du sexe., amenés à tout moment à défendre, à renforcer, ou à reconstruire le bâtiment social du sexe.

### 105 Travailler la chair, arracher les mots, *Cécile Imbert*.

«Depuis le Moyen Age, la torture accompagne l'aveu comme une ombre, et le soutient quand il se dérobe ; noirs jumeaux ». On a demandé aux femmes d'avoir un certain dire sur le sexe, dire adressé à Dieu. via le confesseur ou l'Inquisiteur. Et le Tribunal de la Pénitence a indirectement produit un des principaux outils de la connaissance des moeurs sexuelles de l'époque.

### 125 Le Faust polonais, *Leopold von Sacher-Masoch*.

Quand la femme épouvante Satan...

131 Un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour, *Colette Piquet*.

Beaucoup de passages ont été supprimés par Genet dans l'édition de ses *Œuvres Complètes*, chez Gallimard. Parfois un mot, souvent un paragraphe, ou même une longue scène, comme le meurtre du « pédé arménien », ont fait l'objet d'une sorte d'autocensure. Genet efface les traces de ce qui pourrait le dévoiler plus qu'il ne le souhaite, et, par cet effacement, répète un autre effacement constitutif de sa subjectivité, « meurtre moral », Genet définissant Querelle comme « un joyeux suicidé moral ». *Querelle de Brest*, le seul roman qui ne soit pas autobiographique, est l'un des plus *intimement* motivé et aussi des plus énigmatiques.

149 *She stoops to conquer*. Deux histoires d'amour de Lucy Tower, *Gloria Leff*.

Traduit de l'espagnol par Muriel Varnier

Lacan considérait que les femmes se déplacent de façon plus à l'aise dans le contre-transfert et qu'avec le récit de Lucie Tower, c'est la première fois que se trouve articulé ce qui, dans la relation analytique, peut survenir de la part de l'analyste, une réciprocité de l'action. Lacan souligne que « la chose a réussi • dans un cas où Lucie Tower a été touchée elle-même, ce n'est pas elle qui a touché l'autre, c'est l'autre qui l'a mise sur le plan de l'amour, et qu'en somme, le désir du *patient* en question est « beaucoup moins dépourvu de prise qu'il ne croyait sur sa propre analyste, de la faire courber sous son désir ».

163 Horizontalités du sexe, *Jean Allouch*.

Une question nous est notamment posée par cette pluralité des horizons à partir desquels s'éprouve l'érotique : celle du statut de la clinique. Avons-nous, dans l'analyse, vraiment besoin d'une clinique de type nosographique ? Avoir ces catégories en tête, est-ce bien utile pour accueillir quelqu'un dans sa singularité ? La coupure d'avec la médecine est aujourd'hui à radicaliser comme jamais. Il s'agit que la psychanalyse redonne ce qu'elle était : une pratique pariasitaire.

REVUE PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Cahiers de EUnebévue

*John Rajchman*

## **Constructions**

Préface de Paul Virilio

Traduit de l'américain par Guy Le Gaufey

en vente en librairie  
supplément gratuit pour les abonnés à la revue

# Queer Anna

ISABELLE MANGOU

Anna Freud' perdure dans l'histoire de la psychanalyse comme vague malaise. Ses travaux ne sont plus guère lus, et ses biographes la réduisent à une victime d'un père aussi génial que possessif. Anna n'aurait eu d'autre choix que de suivre le sillage de l'illustre destinée paternelle.

Pourtant, évoquer Anna Freud crée une sorte de désordre traumatique actif lorsqu'on veut approcher l'histoire de la psychanalyse. Anna Freud a construit son œuvre psychanalytique en se réglant sur le déjà-dit de l'œuvre de son père. Le lecteur se trouve alors dans la position périlleuse de ne pas savoir quoi faire de cette sur- ou trans- production. Si l'on tire un bout des écrits d'Anna Freud, on emporte un morceau de l'œuvre du père. Le statut de bouts et morceaux n'est pas si facile à définir et la difficulté persiste. Une méthode adéquate à son objet — dérangeant et fuyant — nécessite tout autant rigueur et fixité que rapidité, survol et instabilité. Cette méthode prend en compte les travaux actuels<sup>2</sup> gais, lesbiens et S&M. Elle est aussi issue d'un autre champ, celui de l'historien, qui renouvelle son objet d'étude, grâce à un traitement spécifique du Temps et de l'Image<sup>3</sup>.

---

1. intervention présentée à la journée de l'école lacanienne de psychanalyse, organisée par *L'Unebêvue*, le 27 octobre 2001 : « *Le psychanalyste, un cas de nymphé ?* ». Pour le terme *queer* utilisé ici : cf. M.-H. Bourcier, « Foucault et après, théorie et politiques queers entre contre-pratiques discursives et politiques de la performativité », et « Le Queer Savoir » in *Queer zones, politiques des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Editions Balland, 2001. Et aussi : E. Kosofsky Sedgwick, « Construire des significations queer », in *Les études gay et lesbiennes, Textes réunis par Didier Éribon*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1998, notamment les pp. 115-116, ainsi que « Les séminaires Q du ZOO de 1996-1997 », in *Q comme Queer*, ouvrage dirigé par M.-H. Boursier, Paris, Zoo, Cahiers Gay Kitsch Camp, 1998.

2. J. Allouch, « Accueillir les *gay and lesbian studies* », in *L'Unebêvue*, N° 11, Automne 1998, « L'opacité sexuelle, 1 - Le sexe du maître », Paris, EPEL, pp. 145-154. « Gay » s'écrit désormais « gai » dans *L'Unebêvue* - ndrj

3. Nous nous référerons essentiellement à l'œuvre de l'historien d'art Georges Didi-Huberman et notamment aux *performances* de son enseignement (séminaires, événements de conférences avec projections de diapositives, films...). À paraître, G. Didi-Huberman, *Nimpha moderna, essai sur le drapé tombé*, Gallimard, 2002.



Nous allons nous régler sur des *performances*. Celles-ci mettent en jeu :

- Le moment du *Texte*, dont le rapport au temps est l'immutabilité ou la disparition.
- Le moment de l'*Image*, comme infime instant provoquant la mise en mouvement, la propulsion vers d'autres dimensions.
- Le moment de la *Vision*, qui est le temps de l'action, de la circulation, mais aussi de la fragilité.

Une possible chance peut nous être donnée alors par ces nouvelles conditions de lisibilité, de dégager la place d'une érotique singulière, et nous amener à ce qui est constitutif d'une transmission précaire et vulnérable de la psychanalyse.

#### LE MOMENT DES TEXTES : ENTRE IMMUTABILITÉ ET DESTRUCTION

##### *Le laid caneton d'Andersen*

Jakobson nous entraîne à parler de « phénomène » à propos d'Anna Freud. Il est interviewé en 1968<sup>4</sup>, par François Châtelet et Oswald Ducrot. Il dénonce que nous puissions croire vivre — pour ce qui concerne les sciences — dans un domaine purement intellectuel et cognitif, et remarque que, bien que toute activité scientifique requière des formules, il est curieux qu'on pense atteindre la science en se débarrassant des *phénomènes* de notre vie. Ces phénomènes demandent ce qu'il appelle une « mythologie verbale » et une langue naturelle, celle de tous les jours.

La langue naturelle n'a pas à être dévalorisée, elle est la « pré-condition » des découvertes scientifiques et le moteur de l'imagination. Jakobson défend alors la linguistique « minus grammaire », c'est-à-dire la sémantique. Celle-ci recouvre des significations grammaticales spécifiques, des *phénomènes de signification*. Ils ne tiennent pas compte des logiques intellectuelles et jouent un rôle important autant pour notre vie émotionnelle que pour la création scientifique. Jakobson donne un exemple : *es regnet, it rains*, il pleut. Qu'est-ce que ce « il », ce « it », ce « es » ? C'est un phénomène, dit Jakobson, et c'est parce que c'est un phénomène « minus grammaire » que Freud a découvert son *Es* ; s'il n'y avait pas ces données dans la langue de chaque jour, Freud n'aurait pas découvert le ça<sup>5</sup>. En ce sens le *ça*, dit Jakobson, est toujours métonymique. Dire par exemple : « un troupeau de mille moutons c'est mille têtes », est bien une métonymie. Cette séquence montre que la métonymie est toujours liée par l'expérience, celle qu'un troupeau de mille moutons a bien mille têtes.

4. émission du service de recherche de l'ORTF, « Un certain regard », *Roman Jakobson, avec la collaboration de François Châtelet et de Oswald Ducrot*, réalisé par Michel Treger, INA, 1968.

5. Ce documentaire est réalisé en 1968. Y a-t-il Jakobson derrière Lacan lorsque ce dernier décrit, en décembre 1967, le « ça » comme un « ça barde ou ça déconne » ? : « Nulle prétention de connaissance ne serait de mise ici, puisque nous ne savons même pas si l'inconscient a un être propre, et que c'est de ne pas pouvoir dire « c'est ça » qu'on l'a appelé du nom de ça. (Es en allemand, soit : ça, au sens où on dit « ça barde ou ça déconne »). En fait l'inconscient c'est pas ça, ou bien c'est ça mais à la gomme. Jamais aux p'tits oignons », « La méprise du sujet supposé savoir », in *Scilicet*, N° 1, Paris, Éditions du Seuil, 1968, p. 35.

La métaphore — Jakobson, Ducrot et Châtelet parlent de cela, tous les trois, à une époque où parler de la métaphore et de la métonymie ne provoquait pas la lassitude qu'elles suscitent aujourd'hui — n'est absolument pas liée à l'expérience<sup>6</sup>.

Jakobson attaque ensuite sévèrement ce qu'il appelle le « colonialisme dégoûtant » ou, autre formulation, « l'impérialisme dégoûtant » du scientifique, soit l'hétéronomie dans les sciences. Il définit cette hétéronomie comme le fait de chercher à recevoir de l'extérieur toutes les lois pour gouverner un nouveau champ, ou encore cet état de volonté qui puise hors d'elle-même, dans les impulsions ou les règles sociales, le principe de son action. Analyser son domaine en utilisant les critères de l'autre ou en se servant des règles sociales est un « colonialisme dégoûtant », « un impérialisme dégoûtant » car cela fait fi des phénomènes de notre vie, de notre expérience, de notre biographie.

Il loue alors Lévi-Strauss dans sa position de ne jamais se soumettre aux moyens d'études linguistiques. Il considère que Lévi-Strauss peut être décrit comme son « élève » en linguistique, à condition dit-il, (voici sa définition de « l'élève », avec cette intéressante petite clause restrictive) à condition qu'on puisse considérer qu'il est *lui-même*, Jakobson, « l'élève » de Lévi-Strauss en anthropologie. Pour Georges Dumézil, il en est tout autrement, il récuse toute notion d'élève : il n'y a que des aînés et des cadets.

Donc la langue naturelle sert les sciences. À chaque emploi elle emporte avec elle son contexte, son histoire. À chaque utilisation, par rapport à un nouveau contexte, surgissent renouvellement, création et possibilité d'une inquiétude dynamique envers notre langue, ce qui nous permet de traiter des situations tout à fait neuves. Jakobson affirme que les logiciens doivent faire leur travail, sans pour autant considérer la langue naturelle comme de deuxième ordre, comme vague, ambiguë, comme trop « *context sensible* » ; bref on ne doit pas considérer la langue naturelle, celle de tous les jours, comme, dit-il, « le laid caneton d'Andersen ». Il nous a fallu quelques secondes pour réaliser que « le laid caneton d'Andersen » était une traduction jakobsonienne de notre mythique « vilain petit canard ». Or, deux choses sont étonnantes ici : d'abord l'approximation et le léger décalage dans la traduction de ce linguiste exceptionnel — maniant pourtant parfaitement (entre autres) la langue française. Ensuite le choix de l'expression en elle-même : comment pouvait-on dire que la langue naturelle était le « laid caneton d'Andersen » ?

---

6. A propos de la métaphore, son interlocuteur de l'époque Oswald Ducrot propose à Jakobson la formulation suivante : la métaphore est comme un langage diplomatique. Par exemple le compte rendu d'une réunion diplomatique dit : « l'atmosphère de la réunion a été bonne ». Que veut dire « bonne » ? La réunion s'est-elle bien passée ? Non, on doit penser que la réunion fut très orageuse. Pourquoi ? Parce que, dans un langage diplomatique, il y a des critères. Ici ils sont qualifiés par : en bas : « bon », puis plus haut : « excellent », puis plus haut : « cordial », puis tout en haut : « parfait ». Donc « bon » est dans le bas de la liste, on en déduit ainsi que la réunion a été orageuse ; « Bon » ne signifie que par rapport à l'adjectif concurrent. En revanche, si on dit : « l'équipe revient du match en cortège », c'est métonymique car, là, les adjectifs associent une expérience du « cortège », qui sera pour le sujet soit un convoi funèbre, soit un cortège nuptial.

Anna Freud était reconnue et admirée car elle présentait le *corpus* freudien d'une manière claire et sans fioritures. Elle l'enseignait en « parler de tous les jours » et ce « ras des pâquerettes » psychanalytique faisait un grand effet sur le public. Elle savait jouer la modestie et l'effacement. Le rôle du « laid caneton d'Andersen » lui convenait donc parfaitement et elle a d'ailleurs usé et abusé du « ça », de ce « *es* », ce « *it* », ce « *il* », comme concept théorique tiré de l'oeuvre de son père. Mais pour saisir vraiment le pourquoi, il va falloir prendre le *Texte* et considérer d'abord le texte canonique freudien « Un enfant est battu »<sup>7</sup>, comme étant aussi selon la linguistique jakobsienne, une « minus grammaire », une minus métonymie, liée à l'expérience minimale sémantique de la langue naturelle du « tutu tout nu »<sup>8</sup>. On ajuste ainsi de façon plus adéquate le texte d'Anna Freud sur la fustigation, texte fondamental concernant l'érotique freudienne<sup>9</sup> et anna freudienne. Car c'est avec ce texte, mis en abîme dans celui de son père, qu'Anna Freud va inaugurer — de manière assez crue — ses premiers pas dans une société psychanalytique.

Considérons maintenant l'ensemble de ses publications<sup>10</sup>, soit son oeuvre écrite. Elle n'a pas pu faire un « colonialisme dégoûtant » ou « un impérialisme dégoûtant » sur l'oeuvre de son père, ce qui pourtant pourrait apparaître comme une évidence au premier abord. En effet elle a été par deux fois en analyse avec lui, a assisté au quotidien de sa pratique, à l'élaboration de son oeuvre, a pratiqué dans le même appartement, partagé sa salle d'attente, a côtoyé et fréquenté ses patients. Dorothy Burlingham était en analyse avec Freud et est devenue... comment dire ?... la « conjointe » d'Anna Freud dans la vie. Anna Freud analysait aussi les enfants de

7. S. Freud, « Un enfant est battu, contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », (1919), in *Névrose, psychose et perversion*, traduction de Jean Laplanche, Paris, Puf, 1973 ; « Ein Kind wird geschlagen », « Beitrag zur Kenntnis der Entstehung sexueller Perversionen », in *Gesammelte Werke, Band XII*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1999.

8. En allemand : *Das kleine Kind wird auf den nackten Popo geschlagen*, *ibid*, p. 200.

9. A. Freud, « Fantasma d'être battu et rêverie », traduit par Claire Christien, in *Féminité mascarade, études psychanalytiques*, réunies par Marie-Christine Hamon, Paris, Le Seuil, 1994 ; A. Freud, *Schlagphantasie und Trauma*, in *Imago* 8, pp. 317-332, 1922.

10. Freud interroge : le fantasme de fustigation est-il purement sexuel et purement sadique ? Il s'inspire alors de l'acte I, scène III, de la pièce *Macbeth*, élimine curieusement le personnage Macbeth pourtant présent dans la scène et dit : « Cela ressemblerait donc à la promesse des trois soeurs fatales faite à Banquo : pas à coup str sexuel, pas même sadique, mais pourtant la matière d'où doivent sortir l'un et l'autre »\_ Quelle est cette « matière », (*der Stoff*), en forme de redondance, du sexuel et du sadisme ? La pièce entière ? La scène III de l'acte I ? Les sorcières, soit « les trois soeurs aux mains unies » ? La promesse ? Ou le fait de dire, de manière ambivalente et opaque, comme le font les sorcières, deux vérités à la fois (Macbeth, dans la même scène, dit : « Je ne vis jamais jour plus beau, ni plus laid à la fois ») ? Si on suit Freud, avec, en même temps, ce que disent, chacune à leur tour, les trois soeurs fatales (les sorcières), on pourrait écrire les trois proférations suivantes : « Moins sexuel, bien plus sexuel pourtant », « Moins sadique et bien plus sadique pourtant », et « Tu engendras du sexuel et du sadisme sans être sexuel(isé ?) (ou sexué ?) et sadique toi-même ». Cet épisode freudien est donc bien plus *queer* qu'il n'apparaît au premier abord. Cf. Freud : « Un enfant est battu... », *op. cit.*, p. 227 et S. Freud, *Ein Kind wird geschlagen...*, *op. cit.*, p. 207. Cf. Shakespeare, *La tragédie de Macbeth*, traduction de Maurice Maeterlinck, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, NRF, Gallimard, 1977, acte I, scène III, pp. 958-959.

11. A. Freud, *The Writings of Anna Freud, vol.1* à 8, New York, International Universities Press, parution de 1966 à 1981.

Dorothy, tout en faisant office pour eux d'institutrice, de mère et/ou père associé (s). Bref, dans ce cas, on ne peut guère parler d'hétéronomie ! Jakobson défend, a contrario de « l'impérialisme dégoûtant » de l'hétéronomie, ce qu'il nomme avec enthousiasme une « autonomie » et une « intégration » des critères de l'autre domaine — celui qui est d'une nature différente — pour l'étude des sciences. Si Anna Freud n'a pas pu pratiquer de fait l'hétéronomie, on ne voit pas non plus comment elle aurait pu, vu le contexte de son compagnonnage théorique et réel avec son père, accomplir pour sa propre oeuvre psychanalytique, ces fameuses « autonomie » et « intégration » tant admirées par Jakobson.

« *Between the Body and the Flesh* »

Lynda Hart dans *Between the Body and the Flesh, Performing Sadoomasochism*<sup>12</sup> montre qu'on s'intéresse aux USA à Anna Freud, qu'on la prend très au sérieux en étudiant sa conférence sur la fustigation. Cette conférence est dans l'actualité des débats et des combats américains en participant, comme document, aux études gaies, lesbiennes et S&M. Lynda Hart nous amène à constater combien grandes sont les analogies entre l'oeuvre d'Anna Freud et les textes lesbiens et S&M. On retrouve les mêmes possibilités et impossibilités de narration, les ressemblances et les différences entre témoignage, autobiographie, confession et fiction, les négociations complexes au sein du partage privé/public, les manières de ne pas révéler le secret et de le garder comme on le ferait d'une voiture qui attendrait de démarrer un jour. C'est un art de mettre en réserve quelque chose qu'on ne veut pas faire savoir tout en présentant une apparence d'ouverture<sup>13</sup>. Les écrits d'Anna Freud racontent beaucoup de cas cliniques qui sont une lecture littérale de sa biographie. Il n'est donc pas rare que ce soit une histoire qu'elle ait inventé comme cas de psychanalyse, en « narratisant » des extraits de sa propre vie ou de son entourage : roman autobiographique dans un cas clinique inventé, ou roman autobiographique de cas cliniques réels, on ne sait plus trop comment parler de cela.

Cette falsification crée une ouverture mais aussi une illusion car, en réalité, la dissimulation est présente. Si Lynda Hart constate que c'est le point névralgique — et productif — d'une littérature gaie, lesbienne et S&M, il faut probablement rajouter qu'il s'agit d'une littérature sans complexe... avec la coloration de la fin du séminaire *La logique du fantasme*, lorsque Lacan repère que l'inavouable a été présenté par Freud dans « Un enfant est battu » comme la cicatrice du complexe d'Œdipe<sup>14</sup> — à entendre comme si ce complexe avait reçu au préalable quelques coups de couteaux.

Anna Freud traite la réminiscence textuelle et événementielle par « extraits ». Ce qui est extrait dans le temps comme événement sensible est « agrandi » à la dignité de

12. L. Hart, *Between the Body and the Flesh. Performing the Sadoomasochism*, New York, Colombia University Press, 1998 ; (parattra prochainement en français dans la collection « Les grands classiques de l'érotologie moderne », Entre corps et chair. Sur la performance sadoomasochiste, EPEL).

13. *Ibid.*, p. 11.

14. J. Lacan, *La logique du fantasme*, inédit, séminaire du 14 juin 1967.

cas, vu et entendu comme succession d'extraits de cas cliniques, qui se mettent alors en série. Elle « narratise » ainsi, de fait, l'œuvre de son père, l'interprète, mais contribuera aussi à inventer une scène où le *moi* et le *ça* — instances conceptuelles devenues personnifiées<sup>15</sup> — se combattent comme le haut (le *moi*) et le bas (le *ça*) d'une ou de deux personnes. Ceci sonne étrangement avec le vocabulaire des couples lesbiennes S&M où il y a la *top* et la *bottom*, la *top* menant en laisse sa *bottom* comme son chien. A la fin, dans les entretiens avec Sandler<sup>16</sup>, la théorie d'Anna Freud est devenue entre le *moi*, le *ça*, et le surmoi un véritable far-west.

En assemblant ainsi ces bouts de temps qu'elle fixe par sa narration, elle respecte les règles de ce qui a été élaboré pour elle dans l'expérience. Elle ne fait pas une copie de l'expérience de son père, elle en fabrique de la réminiscence textuelle « épopéisée » et performée par elle-même. Ainsi peut-elle s'incarner et se rationaliser dans l'expérience réelle et donc active qu'elle a de la psychanalyse, expérience soumise à ce qu'on pourrait considérer comme une entrave transférentielle. On conçoit mal en effet — dans le corpus psychanalytique tel qu'il s'est fixé traditionnellement au cours des années — que ce terme « transfert » puisse être utilisé dans le cas où l'analyste ne diffère pas de la personne réelle d'un ascendant, ou dit autrement, quand l'analysant est l'enfant réel de l'analyste. C'est pourtant probablement — on a certes de nos jours du mal à l'imaginer — du fait même de cette immixtion de l'amour réel enfantin, en tant que jouant sa partie dans la transmission de la psychanalyse, faisant du « transfert » un produit conceptuel impur, qu'elle a été adulée et a eu ses fans, les annafreudiens.

En 1915, lors de sa première traduction de l'anglais à l'allemand — un article de James Putnam sur « la thérapie du jeu » de Hermine von Hug-Hellmuth — elle demande à son père ce que signifie le mot « transfert »<sup>17</sup>. Freud, en vacances, lui fait une réponse écrite qui a l'air, à la première lecture, d'un gag. La réponse sur le transfert (« "transfert" ») est une expression technique qui signifie le transfert sur le médecin des sentiments latents, tendres ou hostiles, du patient » écrit Freud) est insérée dans une liste de faits domestiques, de petits incidents, d'un poème-blague,

15. Dès le début de ses écrits — le mouvement s'accroît plus tard — Anna Freud dit : « Dans la première enfance, à la puberté, à la ménopause, un *ça* relativement puissant s'oppose à un *moi* relativement faible. Nous dirons alors qu'en certaines phases le *ça* est vigoureux et le *moi* chétif. (...) En conséquence, le *moi*, dans sa lutte contre les pulsions, se sent dans les diverses périodes, de mécanismes différents ». Puis dramatisation, la tension monte : « Or le *moi*, qui est obligé d'affronter toutes ces manifestations, n'a pas achevé sa formation et est donc faible et inachevé ». Le suspens devient insupportable ! Que va-t-il se passer dans la guerre sans merci que se livrent le *moi* et le *ça* ? Soulagement, une décision est prise : « Le *moi* a décidé des positions qu'il occupera dans sa lutte contre le *ça* ». Mais le *moi* se révèle un personnage bien curieux : « Il a établi un certain rapport de grandeur entre la jouissance pulsionnelle et la renonciation de celle-ci, et l'équilibre ainsi obtenu lui permet de liquider des conflits particuliers ». Enfin le doute n'est plus permis, *moi* et *ça* ont bien un rapport S&M. « Habitué à supporter un certain délai dans la réalisation de ses désirs, il (*le personnage moi*) préfère, parmi ses méthodes de défense, celles qui demeurent sous le signe de l'angoisse réelle. On dirait qu'un *modus vivendi* auquel tous deux adhèrent s'est dès lors établi entre le *moi* et le *ça* ». In A. Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, traduit de l'allemand par Anne Berman, Paris, PUE 1972, pp. 130-133.

16. J. Sandler, *Eanalyse de défense*, Paris, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1989.

17. E. Young-Bruehl, *Anna Freud*, traduction de Jean-Pierre Picard, Paris, Editions Payot, 1991, p. 65.



de diverses informations et d'une promesse de cadeau, « pour toi on travaille à un petit rien en opale... »<sup>18</sup>. La réponse concernant le transfert n'a guère plus d'importance que de relater la partie de tarots ou bien le fait que Mme Freud ait pu faire faire une monture pour ses perles. Dans le bric-à-brac de la langue naturelle, dans sa diversité et son hétérogénéité se glisse la définition du transfert. C'est à ce moment-là qu'Anna Freud commence à adresser l'écriture de ses rêves à son père en vue d'une interprétation<sup>19</sup>.

De fait, elle va mettre en place une certaine forme d'érotisme dans la psychanalyse, dont nous allons mettre en évidence le caractère S&M, et qui joue d'un immense paradoxe. Elle suscite à la fois une éternisation apparente de la famille en tant que fille de Freud, et en même temps une conservation de l'antinomie psychanalyse/famille. En produisant de l'épopée directement dans cette famille, dans le corpus psychanalytique et dans l'institution psychanalytique, elle déconstruit tout autant cette notion de famille. Les personnages épiques CEdepe, Antigone, Gradiva et Imago vont se bousculer au portillon dans la confusion. Certains personnages, CEdepe et Antigone, vont passer, c'est-à-dire être absorbés par notre culture occidentale de la fin du siècle et participer à la fabrication de ses normes. D'autres ne passeront pas si facilement le portillon de l'histoire et vont être sortis de la scène. Exit donc Gradiva et Imago dite la Femme Sévère — *Imago*<sup>20</sup>, roman de Carl Spitteler, prix de Nobel de littérature du début du siècle —, cette dernière Femme Sévère ayant inspiré Freud pour nommer sa revue *Imago*<sup>21</sup>. Gradiva et Imago ont provoqué une sorte d'horreur culturelle pour notre siècle moderne qui, en gelant ces figures païennes et inquiétantes, a aussi gelé leurs archives, lesquelles ne sont plus lues aujourd'hui, alors que dans la culture psychanalytique du début du siècle, elles faisaient partie de la culture la plus raffinée, la plus savante et la plus populaire.

On côtoie chez les Freud à la fois la famille soumise à des lois strictes, la plus traditionnelle et réactionnaire, et toute une multitude constituée de personnes les

18. U. H. Peters, *Anna Freud*, traduction de Jeanne Etoré, Paris, Editions Balland, 1987, pp. 42-43. Le titre original du livre a été très malencontreusement tronqué : *Anna Freud, ein Leben für das Kind*. La lettre de Freud y est reproduite *in extenso*.

19. Son analyse commencera à l'automne 1918 jusqu'en mai 1922. Elle reprendra au printemps 1924 pendant un peu plus d'un an parce que, écrit Anna Freud à Lou Andreas-Salomé : « La raison pour continuer a été l'état pas tout à fait ordonné de mon honorable vie intérieure : intrusions épisodiques et malvenues de rêves diurnes associées à une allergie grandissante — parfois physique, mais aussi mentale — aux fantasmes de fustigation et à leurs conséquences (onanisme) dont je ne pouvais me passer ». Cf : E. Young-Bruehl, *op. cit.*, p. 111.

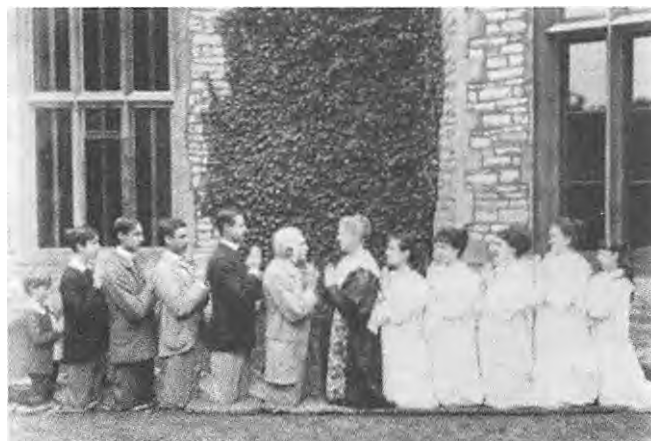
20. C. Spitteler, *Imago*, préface de Jean-Michel Ribettes et Danièle Silvestre, postface de Georges-Arthur Goldschmidt et Françoise Samson, traduction de l'allemand par le groupe du Coq-Héron : Judith Dupont, Suzanne Homme', Pierre Theves, Bernard This, révisée par Judith Dupont et Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Navarin Editeur, 1984. L'intéressante postface de Georges-Arthur Goldschmidt est intitulée : « Une image et pas de modèle ! ». Le roman *Imago* de Spitteler a été publié à Iéna en 1906. Cf. aussi, la même année, un court extrait et un commentaire de Jean-Michel Ribettes et Danièle Silvestre, « *Imago*, la Femme Sévère », in *Ornicar ?*, N° 29, Été 1984, Paris, Navarin Editeurs, pp. 26-30.

21. Revue *Imago* dans laquelle Anna Freud va donc publier ses fantaisies de fustigation, *Schiagephantasie und Tagmaum* en 1922.



Alix par  
Barbara Ker-Seymer,  
1935.

plus *queer*. On peut constater que ses traducteurs anglais, qui bâtirent cette immense oeuvre de traduction qu'est la *Standard Edition*<sup>22</sup>, James et Alix Strachey<sup>23</sup> — prenons cet exemple — étaient, à n'en pas douter *queer* ; Alix Strachey étant d'ailleurs photographiée en leatherdyke, soit en gouine cuir. Alix était réputée pour — selon l'expression de Virginia Woolf — incarner un « désespoir spectral ». Elle pouvait inspirer, lors de ses aventures sexuelles, « un désir éperdu de meurtre et de viol »<sup>24</sup>. James a cherché d'abord ses plaisirs homosexuels et intellectuels, sous la houlette de son frère Lytton, dans une société secrète d'étudiants de Cambridge, où les membres étaient admis par élection, « Le groupe des Apôtres ». Quand James et Alix se rencontrent, en 1910, James écrit à un ami qu'il trouvait toutes les femmes qu'il voyait détestables, sauf « une délicieuse demoiselle » — Alix — « un vrai garçon »<sup>25</sup>. Ils fréquentèrent assidûment le groupe Bloomsbury. Ils partagèrent errance, trajet



La famille Strachey, 1895. James est le dernier sur la gauche.

universitaire décousu, vie sexuelle tumultueuse en formant des « unions élastiques avec des amis »<sup>26</sup>, fêtes loufoques, activité intellectuelle et goût artistique. C'est en 1920 qu'ils commencèrent leur analyse avec Freud.

22. Freud leur fit faire un petit galop d'essai de traduction sur « Un enfant est battu ».

23. P. Meisel, W. Kendrick, *Bloomsbury Freud, James et Alix Strachey, correspondance 1924-1925*, traduit de l'américain par Catherine Wieder, revu par Catherine Palmer, Paris, PUF, Histoire de la psychanalyse, 1990. L'« Introduction », documentée, est incontournable concernant le trajet des Strachey.

24. *Ibid.*, p. 39.

25. *ibid.*, p. 36.

26. Cité par H. Lee, in *Virginia Woolf ou la vie intérieure*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Paris, Éditions Autrement, p. 354. Le chapitre 15 de cette biographie de Virginia Woolf décrit l'ambiance du groupe Bloomsbury.

On se promène ainsi dans l'histoire freudienne parmi des collaborateurs (trices), patient(e)s et élèves, qui sont transgenres, bisexuel(les)s, « pansexuel(les)s » ou homosexuel(les)s, qui fréquentaient la maison et le divan, si bien qu'en étudiant l'entourage de Freud, on est pris dans un vacillement des identités sexuelles. Une identité sexuelle, toute identité sexuelle, est fondamentalement un concept instable, dit Lynda Hart. On peut le confirmer ici dans notre exemple, car allez savoir dans l'histoire de James Strachey et d'Alix Strachey qui est homme, qui est femme et d'abord qui est sur le divan de Freud — puisque les deux s'y allongent alternativement — James-femme ? Alix-homme ? Notons que James a aussi adopté, peut-être inventé, un nouveau style : le style « trans-Freud » !

#### *Lesbienne ou proto-lesbienne ?*

Lynda Hart choisit d'employer les mots de « lesbienne » et « sadomasochisme », car dit-elle « je me sens des affinités avec eux ». Or, il est impossible d'appliquer à Anna Freud ces termes, bien qu'ils puissent paraître grandement justifiés par quelques faits : d'abord, elle a toujours considéré tout contact sexuel avec un homme comme carrément dégoûtant. Lou Andreas-Salomé a bien essayé, lors d'un séjour d'Anna Freud chez elle, de dépêcher auprès d'elle un de ses copains pour la déniaiser un peu, mais un seul baiser moustachu et l'affaire fut vite réglée, c'était une fois pour toute : pouah<sup>27</sup> ! D'autre part, elle a vécu cinquante ans avec l'inquiétante et tragique Dorothy Burlingham, dont on ne peut pas seulement dire, comme c'est relaté si souvent avec autant de légèreté que d'embarras, que c'était « sa fidèle amie et collègue ». De cette compagne durable d'Anna Freud, Freud a beau dire qu'il la trouve très sympathique, il faut reconnaître que les témoignages, essaimés ici et là dans divers travaux ou interviews, interrogent, car ils relatent qu'elle frigorifiait par sa sécheresse, son ton cassant, son apparente inaffectivité, bref elle est décrite comme étant quelqu'un qui met mal à l'aise. Peter Heller



Alix, et James  
en «trans-Freud».

Dorothy et Anna  
avec Alfred de Forest

27. Ou bien dans une lettre à Lou Andreas-Salomé en janvier 1924, elle écrit que l'homme qui la courtise (Hans Lampl) et le projet de mariage, ne sont, pour elle, pas plus érotiques qu'une table, un divan ou son rocking-chair ! Cf. E. Young-Bruehl, *op. cit.*, p. 110.



Anna Freud.

témoigne dans son livre, qu'on l'appelait «Mother» et dresse d'elle un portrait réaliste et sans concessions<sup>28</sup>.

On ne peut pas dire Anna Freud lesbienne, ni S&M, tout simplement parce qu'elle n'a jamais dit ceci : «Je me sens en affinité avec les termes de lesbienne et de sadomasochisme ». Elle n'a jamais désiré se situer dans son être et son devenir sexuel, et pas non plus dans son identité. Elle signe parfois du nom d'Annafreud. Elle accepte le terme « fille-Anna », terme qu'elle laissait utiliser, sans apparemment

---

28. Peter Heller et Tinky Burlingham avaient fait, lorsqu'ils étaient enfants, tous deux une analyse avec Anna Freud, alors qu'ils fréquentaient la maison d'enfants qu'Anna et Dorothy avaient créée. Ils se marièrent et appelèrent leur fille Anne, en hommage à Anna Freud. Les trois autres enfants de Dorothy fréquentaient aussi la maison d'enfants, ainsi qu'Ernst Halberstadt, le fils de Sophie Freud, le neveu d'Anna. Peter Heller dit qu'Anna Freud «tissait ainsi en toute innocence la toile d'araignée dans laquelle, ensuite, un si grand nombre d'entre eux restèrent piégés», in P. Heller, *Une analyse d'enfant avec Anna Freud*, Paris, PUF, 1996, p. 22.

protester, par Lou Andreas-Salomé et Freud dans leur correspondance, comme s'il pouvait y avoir une Anna-garçon ou bien comme si Freud pouvait, dans ce contexte pourtant bien précis des lettres qui ne pouvaient que la désigner, avoir cette fille-là qui ne soit pas Anna.

Anna Freud est préoccupée par autre chose :

[...I Parce que j'ai fabriqué des personnages à partir de moi-même

J'ai refusé de leur faire du mal,  
De crainte de tailler sans le savoir dans ma propre  
Chair, et de verser, criminelle,  
Le sang de mon sang<sup>29</sup>.



Anna Freud en 1920.

En ne fixant pas une identité sexuelle, ni une identité tout court, en ne les utilisant pas, en laissant flotter les identités, quel gain y a-t-il eu pour Anna Freud ? Un gain apparemment énorme bien que l'énormité porte aussi constamment sur l'ambiguïté de son oeuvre. Cette écriture surprenante, cette écriture impossible est aussi

aAty,, ~~~~~.

Signature d'Anna Freud.

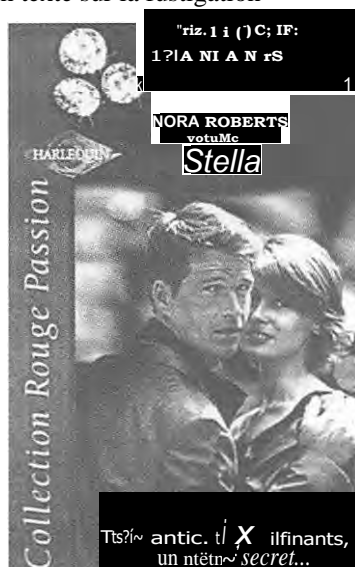
une écriture de tricherie et de stéréotypes, une fausse confession, des préceptes à l'envers de ce qu'elle a vécu, un immense récit doublure de l'oeuvre de son père, une sorte de mort à elle-même, dans la disjonction, qui a probablement organisé sa survie<sup>30</sup>.

Il n'est pas négligeable qu'Anna Freud ait inventé un nouveau style : le *Harlequin* psychanalytique, son texte sur la fustigation pouvant être considéré comme un roman psychanalytique à l'eau de rose. Lynda Hart a bien repéré cette érotique *Harlequin* chez Anna Freud où le roman à l'eau de rose se caractériserait par une héroïne qui se trouve elle-même mise en danger, parfois même agressée par le héros qu'elle finira par comprendre et aimer comme un homme qui était déjà tendre et affectueux depuis toujours, mais dont la capacité d'exprimer ces traits « féminins » se trouvait empêchée par des préjugés subis dans le passé<sup>31</sup>. Ces histoires romancées sont lues par des femmes qui s'adonnent à un érotisme qui inclut consciemment des structures de pouvoir existant et un désir d'infliger ou de recevoir des excitations corporelles dont les intensités sont plus fortes que ce qui est jugé « normal ».

29. E. Young-Bruehl, *op. cit.*, p. 76.

30. L. Hart, *op. cit.*, p. 4.

31. ;ibid, p. 20.





Alors, Anna Freud, lesbianisme « vanille », ou lesbianisme S&M<sup>32</sup> ? Celui où, selon une citation de Pat Califia, « ... la sexualité consistera à ce que des femmes se tiennent la main, retirent leurs chemises et dansent en rond » ou bien une autre version : « Si nous ne nous endormions pas toutes, quelque chose d'autre pourrait arriver, quelque chose d'identifié au mâle, réifiant, pornographique, bruyant et sans dignité. Quelque chose comme un orgasme »<sup>33</sup>.

David Halperin a introduit au colloque de l'ELP — 11 *n'y a pas de rapport sexuel, Centenaire de Jacques Lacan* — en mai 2001<sup>34</sup> le terme de proto-gai. Il le définit comme un qualificatif qu'on peut donner à un enfant qui a une intensité, un affolement gai antérieur à la sexualité, voire, dira-il, antérieur à la pulsion. Il semble ainsi avoir un point de vue sur un noeud théorique qui concerne la question de la perception et de la pulsion, mais n'en dit pas plus en indiquant seulement que ce terme *prolo-gai* désigne des rapports intenses à telle cantatrice, tel personnage audiovisuel, tel culte, tel film noir, telle culture populaire, si bien que deux sujets qui ont, enfants, partagé ensemble une de ces passions, peuvent lorsqu'ils se rencontrent vingt ans plus tard dans un bar gai de San Francisco, oublier de s'en étonner. De ce terme proto-gai, pouvons-nous en déduire celui de proto-lesbienne ?

*Toute identité fait de vous quelqu'un « en retard »*

Si la famille a tant de poids dans la transmission de la psychanalyse, avec Freud ou Lacan, ce n'est pas tant par la mainmise d'une « idéologie familiale », terme somme toute relativement vague, que par la mise en place d'une machinerie érotique qui a ses singularités.

La dimension théorique de la transmission de la psychanalyse est prise dans des dimensions réelles qui, en prélevant des personnages vivants dans la famille, l'entourage, les patients, les élèves, sert et soutient une machine productive. Ces récits se prêtent autant à l'épopée qu'à une histoire purement textuelle. Or, curieusement, il est beaucoup plus fréquent de trouver des historiens-biographes — psychanalystes ou non — qui, dans ce genre devenu noble, retrouvent, à travers leurs narrations et analyses des textes, dans ses moindres traces et archives, le déroulement rationnel et cohérent de l'histoire de la psychanalyse ou de telle figure majeure de la psychanalyse. Pourtant suivre la formation d'épopée — qui ne peut pas avoir de biographes ni d'historiens en tant que tels — voire de fable, bien plus opaque, permet

32. *Ibid.*, p. 38. Lynda Han examine et critique l'impasse de la bataille qui oppose les lesbiennes féministes (vanille) et les lesbiennes S&M, ainsi que toutes les sexualités « alternatives ». Il vaut mieux, pense-t-elle, plutôt que de situer ces différences comme irrémédiables dans leurs oppositions, faire une véritable analyse de cette disparité. Dans la note 5, p. 222, Lynda Han étudie ce terme « vanille », dans l'amplitude de ses différents glissements sémantiques.

33. *Ibid.*, p. 49.

34. Colloque organisé par l'école lacanienne de psychanalyse, intitulé *Il n'y a pas de rapport sexuel, Centenaire de Jacques Lacan*, les 5 et 6 mai 2001 à Paris. D. Halperin a repris cette *performance* le 24 novembre 2001 au musée du Louvre dans le cadre du colloque intitulé *Journées d'action critique, Du fascisme ordinaire*, Du corps sans organes, avec comme titre de son intervention : « L'amour folle ».

de ne pas effacer cette érotique si riche, de ne pas fuir ce champ vaste et obscur. On laisse alors se déployer les diverses polarités et les insolubles contradictions.

Quand le Champ Freudien publie en 1996, au Seuil, le livre de Paul Roazen, « Mes rencontres avec la famille de Freud »<sup>35</sup>, la préface demandée par Judith Miller, fille de Lacan, à une psychanalyste, Francine Beddock, installe les choses d'une manière bien curieuse. On nous dit que l'histoire de la famille et celle de la psychanalyse sont indissociables. Il n'y a aucune antinomie entre les deux, il faut étudier cela ensemble puisque c'est un héritage qui nous « réfère au père symbolique » (*sic l.*). Cette préface se termine pourtant par la phrase suivante apparemment contradictoire, dite en forme d'avertissement : « La sagesse consiste à se rappeler que le maître de la psychanalyse et le maître de la maison ne se confondent pas »<sup>36</sup>. A cet endroit-là, la mise d'un feu rouge montre qu'il s'agit bien d'une érotique particulière, d'un feu qu'il faut éteindre au plus vite et interdire. Cette manoeuvre sert à orienter le lecteur comme ne devant pas s'impliquer, en tant que lecteur (et analysant), dans cette qualité érotique particulière de la question. À la limite... en être les voyeurs sages et les historiens appliqués... peut-être. Car si on autorise le lecteur à l'histoire de la famille indissociable de la psychanalyse, c'est bien à condition et pour ne pas bouger une logique identitaire définie à l'avance. Lynda Hart<sup>37</sup> nous dit que la logique identitaire nous maintient enfermés dans une position passive, réactive où jamais ne se lisent le présent et le futur comme ils arrivent, mais toujours en tant que passé. Les idées et les logiques identitaires sont donc en retard car elles sont historiquement statiques, (ce qui ne veut pas dire qu'elles ne puissent changer et ne changent pas dans le cours de l'histoire). Ce sont, dit-elle, des rétrospectives, des constructions émanées des restes du passé, qui rendent toute action passive et c'est ainsi que *toute identité fait de vous quelqu'un en retard*. De plus, toutes les identités<sup>38</sup> sont fétichistes : elles ont un attrait érotique certain, mais fétichiste.

Ainsi, il ne s'agit peut-être pas pour la fille de Lacan de cacher quoi que ce soit, à travers cette publication, mais plutôt d'une active « mise en réserve », signant soit une impuissance soit un refus de transmettre une certaine qualité érotique. On mesure alors que continuer à préciser cette singularité occultée est aussi s'obliger à l'invention d'une méthode adéquate.

Ne nous préoccuper ni d'histoire de la famille ni d'histoire de la psychanalyse va donc nous ouvrir à la méthodologie de Lynda Hart qui est de ne chercher ni à dessiner les contours ou à exposer les origines d'Anna Freud, mais de « retrouver les moments »<sup>39</sup>, un *moment* d'Anna Freud. Nous prendrons donc, comme Lynda Hart, celui des délices des supplices d'Anna Freud, c'est-à-dire son texte sur la fustigation,

35. P. Roazen, *Mes rencontres avec la famille Freud*, traduit de l'américain par Roland Havas, Paris, Editions du Seuil, 1996.

36. *Ibid.*, p. 12. ,

37. L. Han, *op. cit.*, p. 45.

38. *Ibid.*, p. 55.

39. *Ibid.*, p. 47.

qui est la conférence publique où elle demande son admission») à la Société psychanalytique de Vienne, avec toute la charge érotique et politique que cela recouvre. En arrière-plan nous avons bien l'intention de suivre la dernière phrase de cette préface, la phrase où il y a le sens interdit, celle qui n'est pas sage, celle qui confond les deux maîtres, le maître de la psychanalyse et le maître de maison. Car nous avons plus de chance par là de suivre l'érotique Anna freudienne. Signe de la difficulté, c'est certes surprenant, mais dans la littérature psychanalytique récente, sur Anna Freud et son oeuvre... rien ou si peu<sup>41</sup> ! Comme il n'y a rien ou si peu dans les *Ornicar*? ou les revues lacaniennes, tournons-nous vers la SPP, les héritiers directs, vers la bibliothèque Sigmund Freud dont les archives sont maintenant faciles d'accès. Mais rien ou si peu, eux non plus ! Après avoir passé un certain temps à éplucher des textes insipides qui débitent toujours les mêmes rengaines sur Anna Freud, il a fallu se rendre à une bien terrible et grotesque évidence : de la si sérieuse bibliothèque Sigmund Freud, ne nous resteront dans les mains, après notre départ, que deux photocopies apparemment miteuses : le texte de Marie Bonaparte, qu'on peut qualifier d'Harlequin mélodramatique sur son chien malade, quasi mort et ressuscité, *Topsy*<sup>42</sup>, (le dernier texte que Freud et Anna Freud ont traduit ensemble, juste avant leur départ de Vienne), et un document, qui semblait d'ailleurs n'avoir jamais été consulté, un roman enfantin illustré d'un des fils de Dorothy Burlingham, Bob Burlingham<sup>43</sup>, écrit vers l'âge de 11 ans, adressé à Marie Bonaparte, et qui a l'air stupide mais auquel nous avons trouvé un intérêt considérable. Toujours est-il que d'éplucher la bibliothèque Sigmund Freud et d'en revenir avec deux textes apparemment complètement « idiots », et qui, en plus, n'étaient même pas directement d'Anna Freud, ou à propos d'Anna Freud, peut procurer un sentiment bizarre. Mais pourquoi ne pas suivre justement cela même ?

### *Les délices des supplices d'Anna Freud ou la querelle du Pur Amour*

Ce texte si fondamental<sup>44</sup>, «*Schiagephantasie und Tagtraum* », est traduit en français par « Fantasma d'être battu et rêverie ». Lorsque Anna présente cette conférence le 31 mai 1922, elle a 26 ans<sup>45</sup>. Son analyse avec son père vient juste de se terminer. Le texte de Freud *Un enfant est battu* est de 1919 soit un an après le début de l'analyse d'Anna. Il est issu, pour une part, de la cure de sa fille. C'est Freud qui a commencé

40. La procédure exigeait de chaque candidat une conférence publique, qui permettait alors au comité statutaire de se prononcer pour admettre ou non le candidat.

41. Notons cependant et saluons un des rares articles sur Anna Freud qui traite de la question brûlante du transfert de pensée réussi entre Anna et son père. [l'article pose la question du « champ ». Freud et sa fille étaient-ils sur la même onde ? Mais dans la pomme acide du transfert de pensée, ont-ils perdu la pomme ? in C. Toutin-Thélier, « La pomme acide du transfert de pensée », suivi d'une discussion avec Ernst Federn in *L'Unebévue*, N° 1, « Freud ou la raison depuis Lacan », Automne 1992, Paris, EPEL.

42. M. Bonaparte, *Topsy, the story of a golden-haired chow*, London, The Pushkin Press, 1936.

43. R. Burlingham Jr, *Tom's adventures*, illustrations by M. Burlingham and M. Gunn, tapuscrit de 1926.

44. A. Freud, *op. cit.*, pp. 57-75.

à porter cela sur la scène publique, si bien qu'Anna Freud continue ici le texte de son père. Elle cache qu'elle parle de sa propre cure en inventant le cas d'une patiente<sup>46</sup>. La fabrication de ce texte s'est faite « en commun » avec Lou Andreas-Salomé qui parlait de « cette question intéressante » allongée sur un divan avec Anna Freud assise à ses pieds<sup>47</sup>. Il s'agit donc d'un montage très sophistiqué.

Voici ce qu'Anna Freud raconte dans cette conférence : l'enfant — c'est-à-dire elle-même enfant — invente ceci : n'importe quel garçon est battu par n'importe quel adulte ou encore « un enfant quelconque est battu par un adulte quelconque ». Le contenu de la rêverie est dit très monotone, c'est une stéréotypie narrative. Puis ça se transforme en « beaucoup de garçons sont battus par beaucoup d'adultes ». On passe du quelconque à la multitude.

Ce qu'Anna Freud appellera à la fin du texte un autisme<sup>48</sup> a son point de démarrage dans une indifférenciation quelconque « garçon » et une multitude indifférenciée « garçon », où garçons et adultes sont des anonymes et des inconnus. Chaque scène, être battu, est vue de manière vivante, (mais relatée dans l'analyse d'une manière confuse), elle est excitante et se conclut par une activité érotique masturbatoire.

Puis viennent l'invention d'histoires de chevalerie dans une intrigue à l'eau de roses... et d'épines : un chevalier, personnage plus âgé, puissant et dominateur soumet un jeune garçon plus jeune et plus faible. Il le torture, l'humilie, mais à chaque fois le jeune homme est épargné au dernier moment.

Selon Lynda Hart<sup>49</sup>, le roman à l'eau de rose d'Anna Freud, tout roman à l'eau de rose — genre féminin par excellence —, est un échange homoérotique masculin déguisé, où au fur et à mesure que se développe cette *fantasy*, le cadre de cette *fantasy* commence à éclater. Elle soutient que c'est très important pour la fille, car cela lui permet de complexifier le binaire rigide de la différence sexuelle par l'intermédiaire de son « identification » avec un jeune homme. Il ne s'agit pas seulement d'un renver-

45. Son admission fut statutairement entérinée le 13 juin 1922. Après la conférence d'Anna Freud, qui rend hommage à Lou Andreas-Salomé, cette dernière bénéficiera d'une « dispense » de présentation publique de sa candidature. Elle fut admise automatiquement à la séance suivante du 21 juin 1922, par une Société viennoise « compréhensive ». Cf. lettre de Lou à Freud du 26-6 1922 et la lettre du 3-7 1922 où Freud écrit à Lou : « La société viennoise a été assez compréhensive pour se féliciter de vous avoir reçue en son sein. Peu d'instantanés auparavant, on avait vu passer votre ombre sur la scène dans la conférence, vraiment très réussie, d'Anna », in *Correspondance avec Sigmund Freud, 1912-1936, suivie du Journal d'une année 1912-1913*, traduit par Lily Jumel, avant-propos et notes d'Ernst Pfeiffer, Paris, Éditions Gallimard, NRF, 1974, pp. 146-148.

46. Cette patiente n'a jamais existé, puisque, selon divers recoupements, Anna Freud aurait commencé sa pratique bien après cette date. Cf. U. H. Peters, Anna Freud, *op. cit.*, p. 77.

47. Le texte le plus développé et le plus précis est : « Une relation à trois unique dans l'histoire de la psychanalyse : Anna Freud - Sigmund Freud - Lou Andreas-Salomé », in *Les femmes dans l'histoire de la psychanalyse*, sous la direction de Sophie Mijolla-Mellor, Paris, Perspectives psychanalytiques, L'Esprit du temps, 1999, pp. 161-182.

48. A. Freud, *op. cit.*, p. 75. Une note de E. Young-Bruehl explique que ce terme d'« autisme » fait écho au livre de Varendonck, *The psychology of Daydreams*, dans lequel l'auteur distingue deux types d'activité mentale, l'activité « autistique » et l'activité « réaliste ». Anna Freud l'a traduit en allemand peu après sa publication, in E. Young-Bruehl, *op. cit.*, p. 448, note 10.

49. *Ibid.*, p. 30.

sement ou d'une substitution de rôles, mais d'être active dans un échange homoérotique mâle. Dans cet échange, elle ne devient pas un garçon, mais occupe la position du garçon qui avait besoin d'être formé à la « masculinité » en étant humilié et torturé par un homme plus vieux, le chevalier. Cette formation a lieu grâce à une « féminisation » du jeune homme, obligé de se soumettre, comme le veut le rôle conventionnel et stéréotypé de la femme dans la culture de l'époque. Ainsi, elle s'identifie, *comme fille*, en s'appropriant une identité « masculine », grâce à un scénario où la voie vers la « virilité » s'accomplit à travers une féminisation qui ne doit pas être éradiquée. Cette *fantasy* complexe, pense Lynda Hart, prend ainsi des allures de menace concernant l'ordre social hétéro-patriarcal, encore qu'entretenir ici une menace active semble s'emboîter avec cette même menace, subie cette fois-ci<sup>50</sup>. Tout cela se fait avec les stéréotypes conventionnels correspondant à l'époque.

Quand après les tortures, surviennent entre le chevalier et le jeune homme, pardon, réconciliation et amitié entre les deux, Lynda Hart dit : « Le point sur lequel tous les sadomasochistes s'accordent est que la reddition est mutuelle, ou ce n'est pas du S&M ». On peut donc considérer que le qualificatif S&M de la scène d'Anna Freud est bien adéquat. « Le lien entre deux devait se rétablir à chaque scène », dit-elle d'ailleurs. C'est dans le suspens *avant* la réconciliation et l'amitié ou la « réunion », « la totale identification » entre les deux ennemis que l'enfant a une activité érotique. On constate que le mouvement perdre/être perdu va produire *le* pendule de l'amour, car cela oscille d'un pôle à l'autre dans des polarités érotiques et de pouvoir qui peuvent s'inverser. C'est aussi *la* pendule de l'amour, l'horloge de l'amour, parce que c'est réglé rituellement avec un temps chronométré<sup>51</sup>. En effet, le point d'émergence de l'amour se tient dans la disparition subite et la réapparition, dans la syncope apparition/disparition, si bien que la *production* de ce point d'émergence s'effectuera forcément à telle heure<sup>52</sup> : ni en retard dans la rétrospective ni en avance dans la prospective. Peut-on en déduire qu'il n'y a ici aucune production d'amour dans la continuité régulière et peut-on tenir pour preuve qu'il n'y a pas de véritable amour dans la durée ?

En se faisant *elle-même* le surgissement *du* pendule de l'amour aussi bien que de *la* pendule de l'amour, dans l'analyse et dans l'institution analytique, Anna Freud va mettre en scène une érotique bien singulière de la transmission de la psychanalyse. Mais ce que nous montre Anna Freud est déjà dans Freud qui l'avait avancé dans *Grädiva*<sup>53</sup>, dont il dit que c'est son cas idéal de cure et que la psychanalyse doit viser cet impossible-là. Si on met en correspondance *Grädiva* et Anna Freud, on constate

50. *Ibid.*, p. 30.

51. La question des rituels de « l'horloge » dans le cadre des séances de la pratique analytique est souvent évacuée en clivant la question entre le chronomètre des ipéistes et la séance ponctuée des lacaniens.

52. Le « roman » enfantin de Bob Burlingham donne une idée de cette horloge de l'amour.

53. S. Freud, *Le délire et les rêves dans la Grädiva de W. Jensen*, précédé de *Grädiva Fantaisie pompéienne* par Wilhelm Jensen, Paris, Gallimard, Folio essais, 1999 ; S. Freud, « Der Wahn und die Träume in W. Jensens « Grädiva », in *Gesammelte Werke*, Band VII, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1999, pp. 31-125.



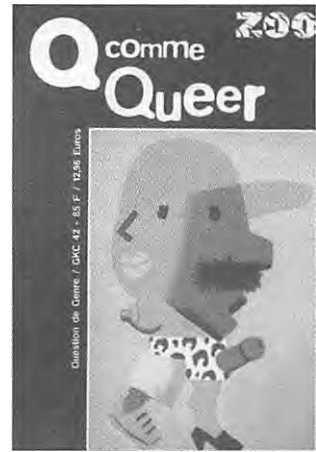
que sont mis en jeu des montages S&M ainsi que la méthode Texte, Image, Vision<sup>54</sup>.

Puis, dans le texte d'Anna Freud, l'enfant — c'est-à-dire elle-même — veut se débarrasser de l'activité érotique. Elle va trouver sa solution qui sera d'« étirer et allonger » l'activité artistique de rêverie et d'inventer de plus en plus de scènes S&M en les agrémentant de plus en plus d'accessoires<sup>55</sup>. Elle crée alors un décor d'institutions, d'écoles, d'organisations compliquées, et tout un système de règles et de lois<sup>56</sup>. Les adultes battants ici sont des maîtres, des éducateurs, parfois seulement les pères des garçons sont de purs spectateurs, mais en fait ce petit monde sur scène est parfaitement impersonnel, sans nom, sans destin personnel, sans traits du visage, car tout cela reste caché, dit-elle. S'il y a une désobjectivation des personnages et si certes on peut retenir le point de vue de Lynda Hart, on peut penser aussi qu'il s'agit d'une scène et d'un moment *queer*. Selon Marie-Hélène Bourcier<sup>57</sup>, être *queer* est un positionnement qui résulte d'une déconstruction des identités sexuelles, et qui éventuellement met en place un nouveau type d'identité sexuelle, caractérisé par un manque de contenu définitionnel clair. Ainsi l'identité sexuelle n'est-elle toujours qu'une identité de pure position. Donc il n'y a pas d'identité *queer*, il n'y a que des identités de positions ou des positions *queer*.



toujours politique ». Fallait-il ainsi, par ce gel, signer ce moment *queer*?

Est-ce ce qui justifiera la censure forcenée qu'Anna Freud fera sur les écrits de son père après sa mort, en maintenant une impersonnalité, sans trop de noms, sans destins, sans traits du visage, sauf quelques portraits officiels, sévèrement contrôlés et performés par elle-même — *to perform* voulant dire aussi « célébrer un culte » ? Il s'agit d'un art politique et d'une érotique, dans le sens où comme le dit Marie-Hélène Bourcier : « le placard du privé est



Queer Anna

Zoo, Q comme queer  
Michel Quarez  
«Le chien chat»

54. Nous avons montré que Léopold Sacher-Masoch et l'historien d'art Aby Warburg auront fait de la nymphe le cas autobiographique de leur vie et de leurs oeuvres. Pour les deux, la question de la figuration était vitale. Nous notons que Freud a eu aussi « son cas de nymphe » avec la *Gradiva*. N'a-t-il pas d'ailleurs fait une *performance via* la Vision du tableau de Félicien Rops ? Cf. I. Mangou, *Une école du balbutiement, Masochisme, lettre, et répétition*, Paris, Cahiers de l'Unebévue, Unebévue-Éditeur, 2001. Peut-on aller plus loin et considérer tout le texte de la *Gradiva* comme une *performance* ? Quelle place aura eu sa fille Anna dans ce montage ?

55. A. Freud, *op. cit.*, p. 61.

56. C'est là qu'on comprend qu'Anna Freud aura produit *son moment* d'admission à une société psychanalytique d'une manière assez remarquable, c'est-à-dire pile à l'heure ! Anna Freud et Dorothy Burlingham ont été, d'autre part, de frénétiques créatrices d'écoles et institutions diverses pour accueillir des enfants.

57. M-H. Bourcier, *Queer zones, politiques des identités sexuelles et des savoirs*, *op. cit.*, p. 178.

Selon Eve Kosofsky Sedgwick le *moment Queer* est aussi tourbillonnant, troublant, il traverse, tord, se met en travers des sexes, des genres, des « perversions », des significations monolithiques, et, de plus, tient compte de la manière dont il opère. Ce sont

les aventures et les expériences politiques, linguistiques, épistémologiques, figuratives que vivent ceux d'entre nous qui aiment à se définir (parmi tant de possibilités) comme lesbiennes féminines et agressives, tapettes mystiques, fantasmeurs, drag queens et drag kings, *clones*, cuirs, femmes en smoking, femmes féministes et hommes féministes, masturbateurs, folles, divas, *snap !*, virils soumis, mythomanes, transsexuels, *wannabe*, tantes, camionneuses, hommes qui se définissent comme lesbiens, lesbiennes qui couchent avec des hommes... et aussi tous ceux qui sont capables de les aimer, d'apprendre d'eux et de s'identifier à eux <sup>58</sup>.

Continuons le texte autobiographique d'Anna Freud : vient le temps des « belles histoires » (*schönen Geschichten*). Le sujet a maintenant une dizaine d'années. Une fois que les scènes de rêveries « pas belles » de fustigation ont été bien étirées, l'enfant n'a plus d'excitation sexuelle. Comme l'enfant le souhaitait, ce moyen lui a permis de la supprimer. La déperdition de jouissance érotique — après son intensification dans les mises en scène S&M, et l'allongement des histoires avec des « décors » et « accessoires » d'écoles et institutions — sont accomplies. Les histoires, en changeant de statut, en devenant des « belles histoires », peuvent mettre en scène maintenant des personnages fidèlement calqués sur des personnes de la vie réelle et de l'entourage. Les personnages dans la « belle histoire » ont maintenant un nom, des traits précis et une histoire personnelle, voire un passé imaginé qui remonte loin dans le temps. Lectures, événements de la vie quotidienne modifient le paysage de la rêverie. La masturbation a été vaincue, le plaisir de construire et de parachever chaque scène se suffit à lui-même et suffit au fort sentiment de plaisir. Les scènes inventées sont agréables, altruistes, bienveillantes, joyeuses. Ce n'est pas que l'une se substitue à l'autre, les deux sont conservées, mais la « pas belle » histoire est laissée au profit de la « belle » histoire. Le lien originaire S&M est maintenu, il est simplement négligé. Se met en place alors une *pratique artistique* de feuillets, *fortgesetzt Tagträumen* (Anna Freud curieusement rajoute ici dans son texte allemand une traduction en anglais : *continued stories*), soit, dit la traduction française, de « rêveries à suivre », « comme le cycle de saga dans la mythologie » dit Anna Freud, qui deviennent en fait terriblement envahissantes.

L'exemple qu'elle donne de cette fabrique nous éclaire sur un autre point : le sujet — en fait Anna Freud — lit une fois un livre (genre Bibliothèque rose), s'approprie complètement le contenu, puis se débarrasse de l'objet livre. Il tisse la suite de l'action en aménageant au texte dont il s'est emparé « une place significative » dans une série des belles histoires, comme pour une de ses propres productions fantasmatiques spontanées<sup>59</sup>. Le terme important ici semble bien être celui de « spontané » caractérisant

58. E. Kosofsky Sedgwick, « Construire des significations queer », *op. cit.*, p. 115.

59. A. Freud, *op. cit.*, p. 64.

un *moment* événementiel. Voici un autre point qui justifierait le gel de la publication des écrits et lettres de son père, car pour servir cette fabrique-là, c'est-à-dire la sienne, le texte d'origine de son père, (vu comme un livre de la bibliothèque rose !) ne peut qu'avoir une place particulière, celle du débarras, ce qui reste étant aménagé pour la spontanéité, l'émergence, l'événementiel de ses propres productions.

Mais ce que fait Anna avec les écrits de son père est encore plus spécial, car à la fois elle les tète, les excrète, et les phallicise. L'oeuvre de son père se trouve donc à une place d'objet, ne tenant que le temps d'une vision d'un tableau, comme celui de la peintre anglaise Sadie LeefiO, qui a été si judicieusement choisi par Marie-Hélène Bourcier comme jaquette de son livre<sup>61</sup>. La femme semble à la fois sortir une langue en érection, téter une sorte de mamelon moulé à l'envers, sans sein, (ou bien comme si le sein détaché et dégonflé comme une baudruche, était dissimulé dans une bouche d'où sortirait un très long téton) et ériger hors de sa bouche un étron : voilà une bien vertigineuse acrobatie ! On remarque l'ombre, à la forme donc étrange, sur laquelle se détache, se dédouble, le visage de la femme. Se pose la question : une Anna Freud *queer* ?

#### LE MOMENT D'IMAGE... VERS D'AUTRES DIMENSIONS

##### *Sur la même scène que les drag-queens*

En prenant ainsi — avec ce rapport singulier à l'objet — l'oeuvre de son père, Anna Freud met en acte dans son écriture une incroyable tautologie qui rend le corpus freudien extravagant et parodique lui permettant de donner un aspect performatif aux cures de ses jeunes patients. Ces cas de cure, très nombreux<sup>62</sup>, donnent à son écriture un « tour » hyperbolique, hyper réaliste, et kitsch.

Elle a inventé et pratiqué un art de la performance, soit la mise en scène (*to perform*) de rituels privés dans la cure — qui sont d'un grand intérêt en tant que tels — et qu'il faudrait peut-être étudier en bouleversant nos propres stéréotypes, ce qui n'est pas facile parce qu'Anna Freud elle-même, poussant fortement à la stéréotypie, et ceci jusqu'à l'intolérable, nous piège irrémédiablement.

Voici le cas d'un jeune patient qui est relaté dans une conférence qu'Anna Freud donna à l'Institut psychanalytique de Vienne en 1926, avec le titre suivant : « Phase préparatoire à l'analyse des enfants ». Cette conférence n'a quasiment comme substance que celle d'être un long défilé de cas<sup>63</sup>. Il s'agit d'un enfant, nerveux, de 10 ans, qui vole, qui a des pratiques sexuelles perverses diverses (lesquelles ? On ne

60. Le titre du tableau de Sadie Lee est *Hard on*, soit « bander ».

61. M-H. Bourcier, *Queer zones....*, op. cit.

62. C'est une multitude !

63. A. Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, Paris, PUF, 1951, p. 18.



sait pas) et qui ne se sent pas concerné par l'analyse. Voici comment elle s'y prend pour l'amener à cette analyse.

J'essayai de plusieurs manières. Tout d'abord pendant longtemps je ne fis rien d'autre que de me conformer à ses fantaisies et à ses humeurs et que de le suivre dans toutes leurs variations. S'il arrivait d'humeur gaie à l'analyse j'étais aussi gaie ; s'il était sérieux ou déprimé, je me comportais de même. Si au lieu d'être assis, ou couché, ou de marcher pendant la séance, il préférait aller se mettre sous la table, je faisais comme si c'était la chose la plus naturelle, je soulevais le tapis et je lui parlais ainsi. S'il arrivait avec une ficelle dans sa poche et commençait à faire des noeuds extraordinaires, je lui montrais que je savais en faire de plus ingénieux encore. S'il faisait des grimaces j'en faisais de plus belles encore, et s'il m'invitait à mesurer nos forces, je me montrais incomparablement la plus forte. Je le suivais aussi dans tous les domaines de la conversation, depuis les histoires de pirates et les questions de géographie jusqu'aux romans d'amour. Dans ces entretiens, je ne considérais sujet comme étant au-dessus de sa portée, ou trop délicat, et sa méfiance ne pouvait soupçonner aucune intention pédagogique derrière mes paroles. Je me comportais à peu près comme un film de cinéma ou comme une histoire amusante, qui n'a pas d'autre but que d'attirer le spectateur ou le lecteur, et qui se conforme aux intérêts et aux goûts du public. Je ne cherchais rien d'autre qu'à me rendre intéressante à ses yeux.

Plus tard, non seulement elle se rend intéressante, mais utile, elle lui tricote des pulls, lui sert de bonne à tout faire, etc.

Pour suivre ce qu'Anna Freud fait avec ce jeune patient, dans ces préliminaires à une cure (cure dont elle ne nous dira rien du tout), dans cette stupéfiante auto métamorphose en tant que devenant elle-même film de cinéma ou histoire amusante, aidons-nous des propos de David Halperin, lors du colloque de l'ELP, précédemment cité, *Il n'y a pas de rapport sexuel... Centenaire Jacques Lacan*. Il s'agissait pour lui de répondre à la question suivante, qui lui avait été soumise au préalable : quel est le rapport gai au féminin ?

Prenons d'abord en considération le fait que David Halperin est d'une très grande fermeté en ce qui concerne les réponses à donner aux questions des psychanalystes. Il ne s'agit pas seulement de les surprendre voire de les secouer un peu, mais de poser d'emblée que, pour qu'une conférence ou une conversation ait un effet, que ce soit dans le cadre d'un colloque ou pas, on doit manoeuvrer des dimensions érotiques, politiques, poétiques, autobiographiques, afin de propulser la pensée et la mettre en action. En étant impitoyable sur ce point, David Halperin est amené à ne pas répondre, à ne jamais répondre à une question abstraite (le pire étant de répondre abstraitement à une question abstraite). S'il peut à la rigueur concéder à un collègue universitaire américain un « tu me poses une question théorique, je la retourne en question spécifique », la méthode est clairement annoncée comme une analyse concrète, non contaminée par les présupposés théoriques. C'est le fruit d'un cheminement rigoureux.

Isabelle  
Mangou





Le procédé est de ne pas faire une conférence « classique », mais une performance (*to perform*). Il projète sur écran et commente trois extraits de films « cultes » de la « culture folle » : *Le roman de Mildred Pierce* de Michael Curtiz avec Joan Crawford, qui raconte une histoire de mère dévote et de fille vénale et ingrate ; *Mommie Dearest*, avec Faye Dunaway, parodie de la relation violente de Joan Crawford avec sa fille adoptive

Joan Crawford et Christina Crawford (vers 1945). Christina Crawford avec la drag queen Lypsinka en Joan Crawford à New York.

Christina et donc parodie du précédent, et enfin un film d'un festival travesti de RuPaul et Lypsinka où Lypsinka, lui-même travesti, parodie la star d'Hollywood sur scène en chantant des pseudos-citations ou citations des phrases des films précédents. David Halperin<sup>64</sup> fait un montage en abîme.

Le film *Mommie Dearest*, bizarrement, n'est jamais cité dans la filmographie de Faye Dunaway. Comme quelqu'un l'a fait remarquer dans le public du colloque, Faye Dunaway, dans ce film, est véritablement une drag-queen. Un critique de cinéma, Jean-François Houben commente ainsi le film en 1999 :



Cette adaptation du roman à succès de Christina Crawford — le portrait d'une mère par sa fille selon un parti pris haineux et agressif au-delà de l'imaginable — procède par accumulation de scènes de tensions, de cris et de disputes... de manière à ce point démonstrative et excessive que tout le film est emporté vers le grotesque absolu. Temement réalisé par Perry (co-scénariste nullement gêné par les effets grandiloquents), ce serait insupportablement hallucinant et outrageant s'il n'y avait l'interprétation stupéfiante de Faye Dunaway. La comédienne ressemble ici de manière troublante à Joan Crawford, elle se donne tant et bien, avec une telle puissance d'expression, dans ce rôle à deux doigts du ridicule, que l'on est envoûté... malgré tout et (malgré le film lui-même).

La critique américaine Paulina Kael avait trouvé une formule assez pertinente (ce n'est qu'une formule, mais bon...) à propos de Dunaway : « *On ne peut s'empêcher de rire du film, mais c'est impossible de rire d'elle* »<sup>65</sup>.

Queer Anna

On dirait de même pour les écrits d'Anna Freud : on ne peut s'empêcher de rire de l'histoire, mais c'est impossible de rire d'elle.

64. Les deux phrases cultes de ces deux films, nous dit D. Halperin, qui magnétisent le public gai sont celles-ci : dans le premier, la mère, frappée par sa fille, dit : « tu fous le camp, et tu disparais avant que je ne te tue » et dans le deuxième, la mère demandant à la fille pourquoi elle ne lui accorde pas le respect auquel elle a droit, la fille répond (ce qui va rendre la mère « folle » et enclencher une tentative de meurtre), « parce que je ne suis pas un de tes fans ! ».

65. Guide critique des films par Jean-François Houben, *Maman Très Chère*, (*Mommie Dearest*), 1981, de Franck Perry) in *Internet*.



Drag-queens

Isabelle  
Mangou

Le troisième extrait, le film sur les répétitions et le spectacle de Lypsinka, montre Lypsinka, travesti donc, qui chante en parodiant le film *Mommie dearest* (« je suis brillante, super, fantastique, je suis fougueuse, je suis tragique, je suis dynamique, je me sens follement vivaaaaante !, j'étouffe, je me sens ramollie, je panique, je me calme, je suis sortie tout droit de la magie... je me sens follement vivaââante »... etc). Or une naine, journaliste historienne-biographe — ayant chaussé sur son nez des lunettes austères, habillée d'un costume strict, coiffée d'un chignon sévère et prenant des notes — surgit et monte sur la scène de la vedette travestie et de ses danseurs gais, et s'y maintient grâce à des accrochages désespérés (accrochages à la scène, voire même à une jambe d'un danseur) et ceci malgré les coups de pieds des uns et des autres pour la faire déguerpir. Enfin, en désespoir de cause, le groupe dansant gai l'attrape subrepticement comme on attraperait un accessoire arrivé sur la scène de manière incongrue et dont on improviserait l'intégration dans le spectacle. Elle devient alors, dans l'extrême de la parodie, une fausse ballerine d'opéra maniée à la fois comme une star et comme une vulgaire balle<sup>66</sup>

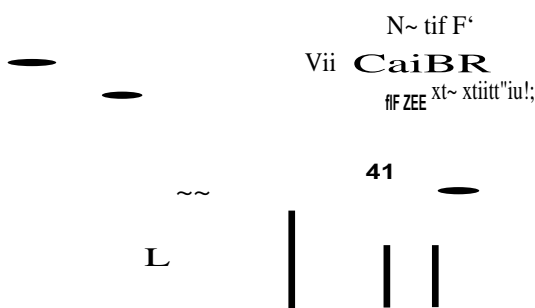
La ressemblance avec Anna Freud se discute tout à fait, non seulement pour les raisons déjà dites mais aussi pour les suivantes. Qu'est-ce que veut nous dire David Halperin ? Leffeminement des gais, dont ils ont à être fiers<sup>67</sup>, ferait fonctionner un aspect performatif des émotions en mettant en scène le faux, le toc, le kitsch des sentiments dans la passion de tout amour maternel, le faux de chaque grande passion familiale. Il faut gonfler, gonfler l'émotion, car le rôle ne sera jamais assez grand pour démanteler toute identité, en tant que soi-disant authentique<sup>68</sup>. En tenant une politique de la fureur et de la fausse rage d'une bataille entre femmes — c'est-à-dire qui maintient l'énigme d'un homme qui n'apparaîtrait pas —, en tenant que la fausseté des sentiments dans la famille nucléaire doit trouver une réponse ironique, on subvertit cette famille nucléaire. La parodie, sentimentalement exacerbée, spectaculairement et artistiquement mise en scène, permet de mettre en totale correspondance passion et ironie. Ce doublage parodique s'effectue par la mise en oeuvre d'une

66. La naine renvoie à la journaliste du film *Mommie Dearest*. Celle-ci projette la rédaction d'une biographie sur la star et obtient un rendez-vous pour une interview. Au moment où elle note la biographie de la Sainte Star, se déclenche une scène violente entre la mère et la fille. La star et la fille roulent alors ensemble à terre. thagiographie, vers laquelle la scène tendait, est donc aussi brisée à terre. La merveilleuse histoire de la star n'est plus qu'une ruine. Elle n'est plus qu'un mélodrame digne de l'ingrate rubrique des faits divers. La citation de Lypsinka, citée par D. Halperin, est très efficace. La naine-biographe se situe — de manière acrobatique mais adéquate, — dans le hiatus hagiographie/chute de la star, en étant elle-même dans le ballet-citation, sous le mode d'être entrée sur la scène, puis jetée, puis intégrée... comme star et chose. Rappelons que David Halperin lui-même a écrit en 1995 un livre intitulé *Saint Foucault — Zonards a Gay Hagiograph*, New York, Oxford University Press, 1995.

67. Traduisons ce « dont ils ont à être fiers », introduit explicitement par D. Halperin, par : *Gay Pride*.

68. Qu'elle soit d'ailleurs homosexuelle, hétérosexuelle ou autre. Il s'agit de déstabiliser, et donc d'interroger, tout « vis-à-vis » identitaire.

*citation mélodramatique*. En poussant au grotesque cette extravagance, et grâce au caractère agi, provisoire, éphémère et événementiel de cette performance, ou déstabilise — et finalement ruine — la notion d'un amour qui serait « identitairement » durable et fidèle. Passer du drame au mélodrame et à la parodie rédemptrice, il n'y aurait en fait pas plus sérieux que cela ! Cette méthode est très efficace, car elle instaure une interpénétration réciproque de la parodie avec le côté faux, stéréotypé, de la famille, en tant qu'elle proclame son identité fétichisée de famille, sa soi-disant authenticité et son soi-disant bonheur familial. Le génie gai est de survivre à la violence de la comédie familiale nucléaire, nous dit David Halperin.



Grâce à cet « Amour-folle »<sup>69</sup>, le « génie gai » est de ne pas se mettre en position de refuser ou de critiquer l'inauthentique dans tout amour, mais bien au contraire de l'intensifier grotesquement et de le rendre extravagant, follement extravagant ! Ainsi par un engagement *viscéralement*<sup>70</sup> impliqué, mais tout autant dégagé, le « génie gai » va par le mélodrame populaire, par le kitsch tuer la tragédie. Judy Garland remplacera ironiquement Antigone. Car les grandes tragédies, Grèce de Sophocle, la littérature occidentale subjective, la mascarade et les vicissitudes patriarcales, tous les genres masculins... eh bien ce n'est pas notre genre dit David Halperin ! Alors... il est fort probable, nous en posons l'hypothèse, que, bien que le cachant, voire exhibant le contraire, ce n'est pas non plus le genre d'Anna Freud.

D'ailleurs, on n'entre pas, ici, dans le genre puisqu'on parodie *viscéralement* de manière extravagante l'un, le féminin, et on ne fait pas apparaître l'autre, le masculin, comme dans un tour de magie... ou vice-versa ! Il faut bien considérer l'impact politique et subversif qu'il y a dans cette méthode ! Pour la famille nucléaire, Anna Freud n'a pas toujours été enthousiaste. Le 26 juillet 1914, alors qu'elle part pour l'Angleterre, elle écrit à son père :

69. « Vive l'Amour folle ! » conclura David Halperin devant le public du Louvre.

70. Les *viscères* gais, dit D. Halperin, permettent aux gais d'avoir une compréhension *organique* de — par exemple — Joan Crawford ou Judy Garland. C'est avec humour que D. Halperin dira au public du colloque du Louvre qu'il n'a rien contre « le corps sans organes » — qui est l'intitulé de la journée —, mais qu'en fait, il ne comprend rien à cela : « Mes organes, j'y tiens ! Je ne vois pas pourquoi on viderait le corps gai de ses organes ! ». Au lieu de déchiffrer une signification, il vaut mieux être le dernier à avoir pigé, dit-il aussi au public du Louvre.





Citation de Freud, chez Freud,  
dans la salle à manger,  
au-dessus du sofa.



Citation extravagante de Freud  
dans le cabinet d'Anna Freud,  
au-dessus du divan.

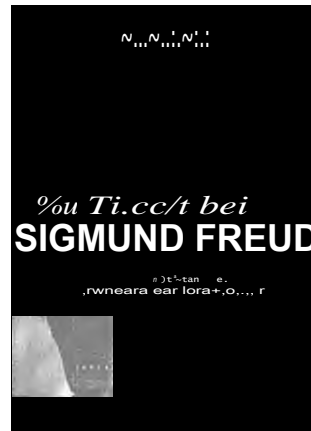
Ce que tu m'as écrit au sujet de l'amour dans la famille est bien joli, mais je ne crois pas que ce soit vrai. Je ne crois pas, par exemple, que mon absence change quoi que ce soit à la maison. Je crois que je serai la seule à sentir la différences.

Tout ceci n'est pas encore suffisant pour dégager « un moment » d'Anna Freud. Le Texte et l'Image, l'épopée et la mythologie verbale, que l'érotique d'Anna Freud affectionne, nous entraînent vers la Vision, moteur de son action. Cette mythologie verbale demande du temps car elle est hors du temps. Elle n'a pas de commencement, elle n'a pas de fin, elle n'a pas d'auteur, elle se déroule venant d'on ne sait où, elle se propage avec des versions écrites qui sont toujours erronées, la question de l'original étant d'emblée déchue. Ces versions n'ont que des exégètes, des falsificateurs dans le sens où le temps événementiel et prédictif fait partie du texte lui-même, de son érotique, de l'érotique de celui qui l'a transmis et tout autant de l'érotique de celui qui l'étudiera et le transmettra à son tour. [histoire en tant que passé ne tient pas ici en tant que référence. Alors, jouons le jeu jusqu'au bout avec Anna Freud puisqu'elle met en scène cette érotique si singulière. Employons ses mêmes armes théoriques, qui sont d'ailleurs les mêmes que celles de Freud, si on considère l'hypothèse qu'il aurait fait de sa fille un cas de *Gradiva*, un cas de psychanalyste en tant que nymphe.

71. Cité par E. Young-Bruehl, *op. cit.*, p. 65.



Dorothy Burlingham (gauche) et Anna Freud (droite) à Maresfield Gardens, 1979. Devant le photographe, une performance extravagante, follement extravagante, avec citation de Freud. Elles s'amusaient bien !



Une autre citation de Freud. Donnons ironiquement un titre : "La nymphe de Porphyre".

#### LE MOMENT D'UNE VISION, . PRODUIT D'UNE MYTHOLOGIE VERBALE

##### *Une nymphe entre Origine du monde et souveraine des caniveaux*

Penchons-nous sur les nymphes, — pour une Vision d'un *moment* infime et fugitif d'Anna Freud —, ces nymphes dont justement la destinée curieuse va être de se pencher soit de déclinier. Dans l'Antiquité, elles sont drapées, émouvantes, inquiétantes, pas très sages. Divinités mineures, elles n'ont pas leur place dans le Panthéon. On attribue souvent à l'idée de nymphe la notion de virginité, de jeune fille nubile. C'est en fait la jeune fille juste en âge de se marier, prête à se marier. L'étymologie du mot nymphe vient du mot *vvuq* qui se rattache à une racine indo-européenne qu'on retrouve dans le latin *nubere* — qui désigne le moment où la jeune fille prend le voile quand elle se marie — et dans l'allemand *knospe*, exprimant l'idée de gonflement sphérique, de là son sens primitif de bouton de rose, de bourgeon. Puis, par extension, ce terme aurait désigné la femme enceinte. Les nymphes sont donc prêtes à être fécondées et président ainsi à la fécondité et à la croissance du règne végétal et animal. A la naissance d'un enfant, on leur rendait grâce par un sacrifice. Leur don de guérir, leur don de prophétie se transmettent par contagion ou possession à leur fille, une sibylle, à leur fils, ou bien encore à un devin ou à un poète. Souvent représentées sur les *ex-voto* par trois, avec une coquille ou une urne, elles sont debout ou bien marchent ou encore dansent à la rencontre du dieu fluvial, leur père. Les nymphes se transforment parfois en ménades et si les beaux jeunes hommes leur plaisent, elles peuvent les entraîner dans leurs poursuites érotiques jusque dans le fond de leur



Nymphe avec Hermès, Pan et Achéloos.



Nymphes nues



Nymphes avec Diane, Sylvain et Hercule.

retraite liquide, et cela peut se terminer mal pour eux ! Si elles se font poursuivre et rapter par les silènes et les satyres, elles fuient tout autant les dieux. Leurs capacités de métamorphose végétale est alors extraordinaire. Elles n'ont pas de temples mais des monuments votifs dans des niches ou des grottes. Enfin, elles ne sont pas immortelles mais vivent très longtemps, comme les poètes. Leur longévité est telle qu'on disait pour désigner un âge très avancé : «vieux comme une nymphe»<sup>72</sup>.

Le commentaire d'Homère fait par le syrien Porphyre (234 ap. J.-C.)<sup>73</sup> décrit les délicieuses nymphes comme ayant la particularité de tisser — merveilles pour les yeux — des étoffes d'une couleur pourpre de mer, car teintées en rouge grâce à un coquillage, le pourpre. Le texte de Porphyre va infléchir la vision poétique de ces tisseuses de merveilles vers quelque chose d'effrayant. Les métiers à tisser étant dits de pierre dans Homère, Porphyre interprète : ce sont des os. Les toiles que les nymphes tissent sont donc de la chair tissée avec le sang, le pourpre<sup>74</sup>. Le texte de Porphyre laisse percevoir alors une vision d'horreur : les gracieuses nymphes semblent tisser leur propre chair.

### *Décliner et se bifurquer, ou le « jusqu'aboutisme » de la figurabilité*

Les nymphes font effectivement preuve d'une bien grande longévité puisqu'elles ont atteint la modernité, quoiqu'elles se soient un peu transformées et déformées au cours du temps. Elles sont parmi nous, mais pour les reconnaître encore fallait-il les suivre dans leur aventureuse figurabilité, et en tant que destin de la figurabilité elle-même. C'est ce qu'a fait, tenace, l'historien d'art Georges Didi-Huberman. Son point

72. Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, Ch. Daremberg, «nymphae », in Edm. Saglio, tome IV, p. 124.

73. Porphyre, *L'autre des nymphes dans l'Odyssée*, précédé de *La philosophie de Porphyre et la question de l'interprétation* par Guy Lardreau, Paris, Editions Verdier, 1989.

74. Ibid., p. 73.

de départ est la sculpture de Maderno qui représente une « nymphe-sainte » effondrée, sculpture qui se trouve dans la crypte de Ste Cécile à Rome, sculpture magnifique, la première à être considérée comme inaugurant le baroque. Georges Didi-Huberman va faire une analyse d'oeuvre minutieuse et une étude philologique serrée. Cette oeuvre d'art va grandement contribuer à construire sa vision du déclin des nymphes au cours de la modernité.

D'abord l'épopée : Ste Cécile, cette nymphe, la première chrétienne<sup>75</sup>, est une martyre qui subit un sort horrible. On l'a enfermée et « cuite à la vapeur », mais comme elle y résista, insensible, grâce à un ange, on voulut la décapiter. Au bout de trois tentatives, elle mourut dans son sang, le cou à demi tranché. Elle fut alors essuyée agonisante avec des linges par ses amis chrétiens, linges ensanglantés qui vont avoir une importance dans la création de la légende... et de l'inventivité de Georges Didi-Huberman. Elle mourut en 230. Elle fut inhumée, dit la légende, dans la position exacte où elle a expiré. Mais on perdit sa dépouille qu'on retrouva en 822. On ouvrit alors son cercueil, elle était habillée d'une robe de tissu d'or ensanglanté avec, à ses pieds, les tissus de lin maculés de sang avec lesquels ses fidèles l'avaient nettoyée. Le pape Pascal Ier, dit-on, l'enterra. On créa l'église Ste Cécile au-dessus de son nouveau sarcophage de marbre. Mais en 1599, en refaisant l'église, on réouvrit le sarcophage et l'on trouva le corps miraculeusement intact et conservé, gisant dans la même position. Le corps fut exposé pendant 45 jours, les artistes furent autorisés à la peindre ainsi, intacte dans son cercueil, avant que le corps ne se décomposât à l'air. Stéphano Maderno fit alors une sculpture fidèle, dit-on, de la martyre telle qu'elle expira, et telle on la trouva baignant encore dans son sang en 1599. Clément VIII referma, lors de grandes cérémonies pontificales, le cercueil.

Voici la curieuse légende, le « on-dit », puisque rien n'est sûr au niveau des dates : Maderno a probablement sculpté cette statue en 1601. L'épopée et la légende auront ainsi engendré une double et longue vie à Ste Cécile<sup>76</sup>. Cette histoire est somme toute assez embrouillée entre étude philologique et légende ; il semble qu'on ne retrouva en fait qu'un tas informe de chiffons dans une petite boîte de cyprès, son cercueil du départ. Cela montre ici un point important constate Georges Didi-Huberman : l'impossibilité pour les chrétiens de penser ensemble corps saint d'une part et chiffons et serpillières ensanglantés d'autre part, mais aussi l'impossibilité de ne pas les penser ensemble ! Un tel dédoublement radical, en aveugle, caché sans une exégèse précise, est productif.



Ste Cécile  
dans la crypte des  
catacombes de  
Callixte à Rome.

75. Le jour de ses noces avec Valérien, elle fit vœu de chasteté. Valérien se convertit aussi et connut le même destin de martyre.

76. Triple même ! Puisque celle-ci devint ensuite la patronne des musiciens et l'histoire continue... encore une autre épopée, mais épopée Triple et chrétienne. Nous ne gardons ici que la Double.

Quel est le statut de la visibilité engendré ici dans cette histoire ? Quel est le statut de cette nymphe dans sa cachette chrétienne, écroulée à la fois dans sa dimension de tas et de reste ? Propulsé par cette histoire rocambolesque de sainte en tas ensanglanté, Georges Didi-Huberman produit le destin de la nymphe moderne. La méthode qu'il emploie pour saisir et recréer l'objet d'étude — la nymphe — afin de pouvoir mieux le penser, est également fabriquée avec les trois temps qui piègent l'histoire dans son érotique : le Texte, l'image et la Vision. Il n'est donc pas surprenant que, comme David Halperin, il lui a fallu faire, lui aussi, une *performance*. Grâce à un montage de photos, se faisant lui-même à la fois technicien et musicien interprétant une partition chromatique, il va « noyer »<sup>77</sup> son public d'éléments visuels afin d'obtenir une métamorphose en continu de la nymphe, dans les oeuvres d'art de l'Antiquité à nos jours. Il est fidèle en cela à la méthode de *Mnemosyne* et de l'atlas de son maître en histoire de l'art Aby Warburg. Il n'y aura pas ici d'analyse d'oeuvre mais un montage d'images adjointes et séparées qui font que, de tableaux en tableaux soigneusement sélectionnés, le public assiste, stupéfait, à un étrange phénomène : la nymphe qui apparaît dans son propre souffle, dansante, dans l'Antiquité puis à la Renaissance, va ralentir son pas et, lentement au cours des siècles, décliner, se rapprocher du sol par étapes, s'effondrer, et — dans le règne du songe et de l'abandon érotique — tomber de plus en plus dénudée sur un divan : Vénus de Titien, *Maja* de Goya, femmes nues ou à demi nues d'Ingres, Courbet et Degas, Olympia de Manet sont des nymphes, survivances de l'Antiquité, belles écroulées qui s'allongent.

Mais ce n'est pas tout. Dans cet affaissement, que nous montre Georges Didi-Huberman, le corps de la nymphe va aussi bifurquer de sa robe, de son voile. La robe se replie et nous voyons, de tableaux en tableaux, de Poussin jusqu'à Rodin, une lente dissociation du corps et du tissu qui l'habillait d'abord. Se révèle la nudité de la nymphe qui devient comme « épluchée » de sa robe. Comme dans les dessins érotiques de Rodin, le vêtement, le voile, relevé dans un dernier enlacement tactile du corps, participe à ce que Georges Didi-Huberman appelle « le plus touchant don de regard ». Ainsi abandonnée sur une couche la nymphe offre son sexe à un regard : c'est *L'origine du monde*. En présentant le tableau de Félicien Rops, *La tentation de Saint-Antoine* — qu'on allait visiter avec un rituel bien « spécial » chez son propriétaire à Bruxelles<sup>78</sup> — Freud dans la *Gravida* a amorcé un mouvement que Lacan a comme poursuivi avec le tableau de Courbet, *L'origine du monde*, qu'on regardait avec un montage inventé par André Masson.

La nymphe n'en reste pas là, elle devient ensuite elle-même cette robe, un chiffon, un rebut, un tas. Ce passage est un point d'opacité car nul ne sait pourquoi et quand se fait cette bifurcation où ce qui choit — elle-même — devient chiffon, tas dont la forme humaine et le désir humain se sont absentés. Que va t-elle devenir

77. Le terme « noyer » est employé ici, parce que, selon Georges Didi-Huberman, tout montage d'images est d'abord un « conte de fées venu du réel — expression d'Aby Warburg — qui permet de faire plonger le public, afin qu'il fasse l'expérience de perdre, un bref moment, la raison... voire la vie ». Cf. « Épilogue du pêcheur de perles », in G. Didi-Huberman, *L'image survivante, histoire de l'art et le temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002, pp. 506-514.

78. 1. Mangou, *op. cit.*, p. 103.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12

1. Sainte Cécile dans la crypte. Rome.
2. Citation de Ste Cécile chez Nicolas Poussin ; «La vision de Ste Françoise Romaine», vers 1657. Le Louvre.
3. Clodion, «Mon de Ste Cécile», bas-relief, marbre, Cathédrale Notre-Dame, Rouen.
4. Stephano Maderno, «Ste Cécile».
5. © Alain Fleisher. «Happy days with Penot», 1988.
6. «Satyre veillant une nymphe», Piero di Cosimo, 1462-1515, National Gallery, Londres.
7. Canova, «Sleeping nymph», 1820-1822, marbre, Victoria and Albert Museum, Londres.
8. «Le cauchemar» de Johann Heinrich Füssli. Jones en offre une reproduction à Freud.
9. Steeve McQueen, «Barrage N°55», 1998.
10. © Alain Fleisher, «Paysage de sol», 1967.
11. Moholy-Nagy, «Street Drain», 1925.
12. André Kertész, «Trottoir», Paris, 1929.

maintenant, que se passe-t-il pour elle dans l'actualité de l'art contemporain ? Elle va devenir un petit tas replié, grisâtre, où l'étoffe est même presque détissée, où la couleur est pulvérisée, anéantie, point fatidique comme le point gris de Klee entre ce qui devient et ce qui meurt. D'un côté *l'origine du monde*, et de l'autre côté, elle devient elle-même le tissu en tas, en grisaille.

Le Littré nous dit qu'en histoire naturelle, la larve ou le ver se transforme dans un deuxième état, celui de nymphe quand, après avoir rejeté sa première dépouille, celle-ci se revêt d'enveloppes grises, molles et transparentes « qui ne la tiennent pas assujetties au corps ». Mais elle est dans la possibilité de se mouvoir. Cette nymphe, avant sa naissance, avant sa métamorphose en papillon, est mobile. La ménade est toujours derrière la nymphe grisâtre et produit une simultanéité visuelle contradictoire, prête à surgir. C'est « une étrange configuration poétique », dit Georges Didi-Huberman, « d'air, de chair et de non-moi, soit un pollen de chair ». Le sentiment d'exister avant sa naissance, tel que Leo Bersani nous en parle, où, dit-il « le sujet devient ainsi — de façon touchante mais erronée — l'agent de ses propres réapparitions en dehors de lui-même »<sup>79</sup>, est-il aussi un cas de nymphe ?

Ceci nous enseigne-t-il que la transmission du savoir peut concerner le fait d'un savoir décliner à la matérialité, grâce au vacillement nécessaire pour faire bouger, pour mettre en mouvement, activer une érotique ? Cet état de nymphe est considéré par Georges Didi-Huberman<sup>80</sup> comme *l'événement* du refoulant-refoulement, est vu comme processus mobile, fragile, et comme origine ne cessant de se feuilleter vers le futur au fur et à mesure qu'on la découvre. En étudiant toute la documentation photographique dont nous avons pu disposer, Anna Freud apparaît bien comme une nymphe qui alterne d'étranges poses, soit écroulée avec des vêtements ternes, tissés ou tricotés par elle-même, soit rayonnante comme une nymphe qui chercherait la porte du panthéon.

Mais nous ne sommes pas encore arrivés au bout du destin de la figurabilité de la nymphe, car Georges Didi-Huberman ne lâche ni sa nymphe ni son idée. A la suite de la nymphe écroulée, Sainte Cécile, et de cette insensée histoire de corps abandonné et de tas de chiffon, il se met alors à étudier Moholy-Nagy et sa photo de 1925, représentant une serpillière devant une bouche d'égout, puis les « paysages de sol » d'Alain Fleischer qui a fait 200, 300 photos des bouches d'égout de Paris dans les années 60, en se baladant, véritable travail d'artiste underground. Ce travail fut repris quelques décennies plus tard par le photographe Steve Macqueen<sup>81</sup>. Georges Didi-

79. L. Bersani, « Drague et sociabilité », in *Il n'y a pas de rapport sexuel, Centenaire Jacques Lacan, Actes du colloque des 5 et 6 mai 2001, Cité des sciences d Paris*, L'Unebévue, N°18, Paris, L'Unebévue-Éditeur, 2001, p. 122.

80. ... qui n'oublie pas la *Gradiva* de Freud dans ses *performances* à propos de la nymphe, il l'a méticuleusement étudiée en tant que texte et en tant qu'image.

81. Série impressionnante de photos de « nymphes des caniveaux » de Steve Macqueen, in G. Didi-Huberman, « L'histoire de l'art à rebrousse—poil, Temps de l'image, et « Travail au sein des choses » selon Walter Benjamin », in *Les Cahiers du Musée national d'art moderne*, N° 72, Été 2000.

Huberman voit donc ces nymphes de la modernité, dont « les dieux sont en exil »<sup>82</sup> dit-il, s'écrouler comme des draperies de trottoir humides. Elles sont tellement tombées qu'elle ressemblent à des paillassons, elles gisent abandonnées ; mais en fait, manipulées, déplacées, elles règlent la vie des fluides et des égouts citadins<sup>83</sup>. Elles sont donc très actives, car la nymphe devenant ce haillon devant une bouche d'égout du ventre, des *viscères* de la ville, inaugure alors une autre topologie que celle des circuits de surface. Elle est comme un cadavre ficelé qui dévie, bouche ou régule le flux purificateur des eaux des caniveaux. Elle est la nymphe trempée, humide et misérable mais utile, indispensable à nos voiries. Faite la plupart du temps en bout de moquette, toile de jute roulée et ficelée, voire vieux T-shirt utilisés par les employés de la ville, chiffon roulé en tas contre un trottoir, sa fonction est d'empêcher l'eau de s'évacuer et de créer une mare en amont pour mieux balayer les détritiques du caniveau.

Divisée de sa robe qui est aussi elle-même, tombée nue sur un divan, bifurquée d'elle-même en *Origine du monde* et tas organique humide, la nymphe — à la fois la souveraine des caniveaux et la plus humble des serpillières — choisit de la représentation et vibre « en matière » par cette ultime offrande. Elle accomplit ainsi son destin de figurabilité jusqu'au bout, figurabilité en abîme, figurabilité qui chute, figurabilité underground... négligemment là, en matérialité.

Pourquoi Georges Didi-Huberman emploie-t-il alors ici le terme de « décliner » et plus précisément celui de *clinamen* ? Jusqu'où a-t-elle « cliné », jusqu'où devient-elle un véritable cas de nymphe, cette nymphe qui n'est plus allongée, « cliniquée », mais écroulée dans une négligente posture pour réguler nos fluides ordures ?

On peut réaffirmer ce que suggère Georges Didi-Huberman, lecteur de Deleuze, quand il parle du *clinamen* des nymphes comme survivance c'est-à-dire comme haillon du temps. En effet, qu'est-ce que le *clinamen* ? Selon Gilles Deleuze<sup>84</sup>, le *clinamen* est le croisement du plus petit *temps* pensable (soit la vitesse de l'atome) et du plus petit *temps* sensible, ce dernier étant occupé par l'image, le simulacre. Ce simulacre assure la perception de l'objet, objet qui n'existe pas. Une perception *sans* objet, cela ressemble à une hallucination, mais laissons un bref moment la psychanalyse afin de nous mener plus vite à ceci : si vous regardez une table (et même si vous mettez la main dessus) et si vous êtes persuadé, à ce moment-là, que vous avez la perception de la table, vous allez non seulement être très rapidement bloqué sur le plan de la pensée, mais aussi — si on en croit les Anciens puisque pour eux cela va ensemble — bloqué au niveau de l'érotisme. Dans le *clinamen*, le plus petit *temps* sensible est donc occupé par l'image, qui « tient lieu d'objet même », qui n'est pas stable, qui est mouvement et inconstance, car l'image dit Gilles Deleuze, est le régime

82. Heinrich Heine, « Les Dieux en exila, in *De l'Allemagne*, Paris, TEL Gallimard ; cite par Freud in « Cinquiétante étrangeté » in *Cinquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 239. (*Das Unheimliche*, GW, XII, Fischer Taschenbuch Verlag, p. 248.)

83. *Cloaca* en latin.

84. G. Deleuze, « Simulacre et philosophie antique, I.— Platon et le simulacre, II.— Lucrèce et le simulacre in *Appendices in Logique du sens*, Paris, éditions de Minuit, 1969, pp. 292-324.



d'une certaine immotivation, d'un certain désaccord, d'une certaine désidentification. Epicure appelle cela les *eventa*, les événements, soit les symptômes. La théorie épicurienne des simulacres est une théorie du temps et une théorie d'image sans ressemblance,

Ce à quoi ils prétendent, l'objet, la qualité, etc., ils (les simulacres) y prétendent par en dessous, à la faveur d'une agression, d'une insinuation, d'une subversion, « contre le père » et sans passer par l'Idée<sup>85</sup>.

L'Image d'autre part est toujours, pour Gilles Deleuze, onirique, théologique et érotique. Elle est constituée d'objets divers et forme des figures autonomes qui sont

1. Les dieux : ceux-ci ne sont pas la permanence, mais caprice, fugacité, rapidité et variabilité des passions.

2. Les visions, soit les cerbères, les centaures, les fantômes, et les images des rêves. Ce ne sont pas nos fantasmes personnels dit Gilles Deleuze, (mais en quoi les fantasmes seraient-ils personnels ?) ce sont des images dans lesquelles nous baignons et dans lesquelles nous sommes battus comme un flot. Non pas que le désir, ici, soit créateur, mais il rend l'esprit attentif, et lui fait sélectionner parmi toutes ces images subtiles qui nous baignent, celles qui nous conviennent le mieux. C'est donc dynamique.

3. Les images érotiques, qui sont issues d'objets très divers, aptes à se condenser, et Gilles Deleuze donne, ici, une très étonnante citation, qui est une image érotique... carrément trans-genre : « la femme que nous croyons tenir dans les bras apparaît tout à coup transformée en homme »<sup>86</sup>, dit-il.

Selon Epicure et Lucrèce, ces maîtres de volupté, il n'y a pas de monde ni de corps qui ne perde à chaque instant des éléments et n'en retrouve qui soient de même figure. Mais pour se combiner dans le vide, il ne faut pas être seul. Il faut avoir une infinité de pareils, de transitions pour un corps qui perd les éléments de sa

composition (terre, mer, eau, éther...) et s'en procure d'autres, selon le bain du nouvel ensemble dans lequel il se trouve. C'est donc beaucoup plus compliqué que quelque chose de déterminé ou de pur hasard.



Ce parcours de la nymphe, n'est-il pas aussi le trajet d'Anna Freud<sup>87</sup> ? Belle fille, belle gueule, bien plus belle que le petit minois de sa soeur Sophie, puis nymphe de l'ascète, *Gradya* à la Rops, elle est tombée négligemment sur le divan du dieu fluvial son père, apparaissant bifurquée de sa robe en public, lui faisant don de son ultime intimité comme *Origine du monde*, enfin se métamorpho-

85. *Ibid.*, p. 296.

86. *Ibid.*, p. 320.

87. Oui, oui, si on suit les bouches d'égouts d'Alain Fleischer, Anna Freud a donc bien deux bouches ! Cf. A. Fleischer, *La femme qui avait deux bouches et autres récits*, Paris, Seuil, 1999.

sant en petite chose rabougrie et recroquevillée, moche<sup>88</sup> et grisâtre, avec des enveloppes molles et sans couleurs... parfaite nymphe moderne mobile et combien active et combien politique !

Le livre sur les souvenirs de Paula Fichtl<sup>89</sup>, la soubrette des Freud — qui était auparavant d'ailleurs la baby-sitter, la nounou des enfants de Dorothy Burlingham, lorsque celle-ci habitait le même immeuble que les Freud — témoigne qu'Anna Freud deviendra, dans sa maison de Londres, une prisonnière soumise et résignée. Paula Fichtl, qui maniait la serpillière chez les Freud et qui a eu tant de mal à la lâcher lorsque l'âge de la retraite sonna, règnera dorénavant en souveraine tyrannique à Maresfield Gardens, recevant journalistes, anciens élèves, et décorations, avec comme sujette une Anna Freud ratatinée dans sa chambre de petite fille, son lit garni d'animaux en tissu et en peluche.



Germaine Krull  
Nu, vers 1935

Georges Didi-Huberman terminera cet hallucinant voyage de la nymphe dans le temps par une projection des photos de la photographe, la bien nommée Germaine Krull, (à prononcer à l'allemande) photographe géniale — née en 1897, soit deux ans après Anna Freud — et appelée par Jean Cocteau le «miroir réformant ». Le montage de Georges Didi-Huberman se termine sur une série de photos de Germaine Krull, très osées pour l'époque, d'ébats érotiques de deux femmes nues, deux lesbiennes. Les faisant précéder d'une série des photos de clochardes dans Paris, toujours de Germaine Krull, il met ainsi ce point final (*viscéralement* subversif ?) au destin de la nymphe de la modernité.

Voici donc une histoire — sans l'Histoire mais avec l'épopée — de la nymphe Anna Freud, enfant lesbien ou proto-lesbien de la psychanalyse, qui a joué dans l'IPA un rôle politique, et dont l'occultation de son érotique, soigneusement et savamment manoeuvrée par elle-même et par Freud, est toujours active. C'est pourquoi, suivre cette histoire d'une nymphe, haillon du temps, mais aussi hayon, fenêtre du temps, court moment de visibilité, d'Origine du monde d'un côté et de tas dans le caniveau de l'autre, ne semblait pas trop inconvenant pour lever le voile de cette coriace occultation.



Sur une photo parue dans un illustré allemand, la légende a confondu les deux femmes et a indiqué à gauche Paula Fichtl et à droite Anna Freud.

Queer Anna

88. La photographie — finalement pas si bizarrement choisie — pour la couverture d'une des deux biographies d'Anna Freud la montre en drôle de nymphe, sorte de hôte méconnaissable... Cf. E. Young-Bruehl, *op. cit.* L'autre biographie a comme couverture une photographie qui la montre en nymphe champêtre. Cf. U.H. Peters, *op. cit.* En s'y mettant à deux livres, les polarités de la nymphe sont ainsi respectées.

89. Detlef Berthelsen, *La famille au jour le jour, souvenirs de Paula Fichtl*, Paris, PUF, 1991.

Concluons avec une autre Vision : imaginons maintenant que notre nymphe freudienne, matière inorganique de serpillière, écroulée devant sa bouche d'égout, reprendrait soudain — Oh ! Joie ! Ou Oh ! Horreur ! — du poil de la bête en devenant, non pas un rat, mais une taupe. Dans *ce* bref mouvement où elle passerait de l'inanimé à l'animé et au vivant... pfuit ! ... elle s'engouffrerait et disparaîtrait dans cette même bouche d'égout vers les viscères obscurs de la ville. Terminus, fin de l'histoire, la nymphe a disparu ! Mais que s'est-il passé ? Tout serait-il à recommencer avec des Textes, des Images et des Visions ?

Anna Freud a laissé à la postérité trois dossiers constitués de vingt-quatre poèmes, cinq courts textes en prose, et onze brèves réflexions en prose, (avec, en plus, étrangement, dans le même paquet, un petit carnet manuscrit de onze exercices scolaires)<sup>90</sup>. Dans un des poèmes en prose, elle écrit :

Nous sommes des taupes qui creusons péniblement leurs tunnels dans les entrailles du temps. Avec les outils du fossoyeur que nos mains sont devenues, nous attaquons les murs solides des années, pour les briser peu à peu, motte après motte. Nous vivons coincés entre un passé tourné et retourné et un avenir qui nous attend. Quand nous traversons à tâtons un obscur morceau du présent, nous sommes aveuglés par la lumière éternelle du monde placé au-dessus de nous<sup>91</sup>.

Creuser dans « les entrailles du temps », en y passant soi-même tout entier, en corps de bête aveugle, avec des « mains » devenues « outils du fossoyeur » est la méthode d'Anna Freud, ce 9 juillet 1920. Elle a 25 ans.

---

Isabelle  
Mangou

---

90. E. Young-Bruehl, *op. cit.*, p. 446, note 45.

91. Cité par E. Young-Bruehl, *ibid*, p. 85.

# Anna Freud et les romans à l'eau de rose

LYNDA HART

1...] Je suis intriguée par la façon dont la censure amène de la même manière au silence des groupes apparemment disparates. Je me propose donc de réfléchir à cette convergence particulière, à travers un dialogue fille/père où la fille parle à la fois le langage du père et le sien propre et je pense obtenir ainsi quelques résultats surprenants. Dans un commentaire sur l'article, « Un enfant est battu », Anna Freud cite l'observation de son père : « Dans deux de mes quatre cas féminins s'était développé par-dessus le fantasme masochiste de fustigation une savante superstructure de rêves éveillés très importante pour la vie des personnes en question, et à laquelle était dévolue la fonction de rendre possible le sentiment de l'excitation satisfaite, même après le renoncement à l'acte onaniste »<sup>1</sup>. Anna Freud discute cette observation à propos de l'étude d'un de ses cas, une jeune fille de quinze ans dont un fantasme de fustigation, apparu à l'âge de cinq ou six ans, confirmait précisément les deux premières phases de l'analyse de Freud : d'abord, un garçon était battu par un adulte ; ensuite, beaucoup de garçons étaient battus par beaucoup d'adultes. Anna Freud nous rappelle que selon l'analyse de son père, ces deux premières phases se substituent à une phase antérieure dans laquelle le garçon était l'enfant lui-même et l'adulte son propre père. Ce souvenir refoulé a encore un autre antécédent où l'enfant battu était réellement un groupe d'autres enfants, tous les membres de ce groupe étant des rivaux dans l'amour du père. Ce fantasme primordial est remplacé, à travers le refou-

---

Extrait du livre de Lynda Han, *Between the Body and the Flesh. Performing sadomasochism*, Columbia University Press, New York, 1998. Traduit par Annie Lévy-Leneveu, «Entre corps et chair. Sur la performance sadomasochiste», à paraître aux Éditions EPEL, en 2002.

1. A. Freud, « Beating Fantasies and Daydreams », in *Essential Papers on Masochism*, ed. Margaret Ann Fitzpatrick Hardy, New York, New York University Press, 1995, p. 286 ; A. Freud, « Fantasme d'être battu et rêverie », traduit par Claire Christien, in *Féminité mascarade, études psychanalytiques*, réunies par Marie-Christine Hamon, Paris, Le Seuil, 1994.

lement oedipien et la culpabilité, par les phases secondaires. En conséquence nous pouvons comprendre le fantasme de fustigation comme un désir pour le père et comme l'expression du souhait de la fille que son père n'aime qu'elle.

Dans l'étude de cas d'Anna Freud, la fille traverse d'abord une phase où elle essaie de distinguer le fantasme de fustigation de son autoérotisme — en tentant de produire un clivage entre son activité mentale et son activité corporelle — car bien qu'elle soit troublée par le contenu de son fantasme, elle est plus encore angoissée par le désir de se masturber. Dans une tentative de maintenir le plaisir à sa place, en dépit de ses sentiments de culpabilité, la fille commence alors à ajouter des scénarios compliqués à ses rêveries diurnes, augmentant le nombre de personnes, d'institutions et de mises en scène qui entrent alors dans l'élaboration du fantasme au-delà de sa forme rudimentaire. Anna Freud fait remarquer rapidement que ce processus est un mécanisme *commun* à la production des fantasmes et que l'on *ne* doit pas le comprendre comme un processus induit par la culpabilité. C'est plutôt une Façon d'élever la tension, par la suspension, par la remise à plus tard du plaisir anticipée.

Mais, au fur et à mesure que la fille grandit, « les exigences morales de l'entourage s'incarnent maintenant » dans sa vie fantasmatique. Et le fantasme de fustigation, autrefois expérimenté comme un plaisir primordial, a commencé à se lier aux sentiments de déplaisir préalables et postérieurs. Aussi la fille a-t-elle inauguré une nouvelle sorte de fantasme — qu'elle a appelé ses « jolies histoires », porteuses de rien d'autre en apparence que de conduites gentilles, affectueuses et tendres ; de plus aucune activité autoérotique ne suivait ces « jolies » rêveries diurnes. Anna Freud donne quelques exemples de ces « jolies histoires » dont la jeune fille avait trouvé l'inspiration dans une histoire située au Moyen Âge.

Le cœur de l'intrigue consistait dans l'évocation de la lutte d'un chevalier médiéval contre un autre noble qui au cours de la bataille faisait prisonnier un jeune homme de quinze ans. La jeune fille s'était mise alors à élaborer une suite d'épisodes, importants ou secondaires par rapport à la trame, chacun constituant en soi un récit autonome, mais tous reliés entre eux de façon si aléatoire et si incohérente que « le cadre du récit éclate presque sous la surabondance des situations qui y sont insérées »<sup>3</sup>. Mais même si son récit éclatait par l'insertion de tant d'épisodes, sa rêverie diurne contenait les mêmes personnages clés : un personnage plus âgé, (le chevalier) puissant et dominateur, et un personnage plus jeune (le jeune prisonnier) faible et soumis au chevalier. Ce simple cadre a connu beaucoup de variantes, mais toutes contenaient des scènes de menace de torture ou de châtiment : le chevalier menace le jeune homme du chevalet ; il manque presque de le tuer par un emprisonnement prolongé ; il le surprend dans un moment de transgression et le menace de diverses punitions. Mais à chaque fois, le jeune homme est épargné au dernier moment. Il endure alors toutes sortes de privations mais elles ne servent qu'à augmenter « son » plaisir quand le sursis est accordé et alors le processus recommence.

2. *Ibid.*, p. 288.

3. *Ibid.*, p. 291.

Anna Freud dit que la jeune fille, en dépit d'être une lectrice intelligente et éclairée, n'a jamais remarqué combien ces intrigues étaient répétitives. Et pourtant, chacune de ces histoires avait la même structure de base. Radway remarque aussi que les femmes Smithton<sup>4</sup> ne se rendaient pas compte que leurs romans à l'eau de rose racontaient toujours fondamentalement la même histoire. Et l'on ne peut que remarquer les similarités entre les « jolies histoires » de la jeune fille de quinze ans d'Anna Freud et l'intrigue des romans à l'eau de rose que lisaient les femmes Smithton. Dans les deux exemples, il y a une hostilité entre une personne forte et une personne faible, l'une étant, d'une certaine façon, à la merci de l'autre ; les héros de Radway et le chevalier d'Anna Freud sont tous en premier lieu des personnages terribles qui menacent de faire du mal aux femmes plus faibles qu'eux, « ce qui justifie les plus graves appréhensions ; on constate une angoisse, qui monte lentement, souvent décrite par des moyens délicieusement adéquats, jusqu'à ce que la tension soit quasiment insupportable ; et finalement, comme paroxysme du plaisir, la résolution du conflit, le pardon au pécheur, la réconciliation, et pour un moment, la complète harmonie entre les antagonistes du départ »<sup>5</sup>.

De mon point de vue, l'étude du cas d'Anna Freud a un double intérêt : il y a d'abord et de façon évidente une ressemblance surprenante entre l'intrigue des romans à l'eau de rose — que des femmes « normales » continuent à lire sans relâche et à aimer — et les « jolies histoires » de la jeune fille qui crée ces fantaisies dans le but d'échapper à la culpabilité de ses fantasmes de fustigation primordiaux, uniquement pour découvrir que les « jolies » histoires ressemblent beaucoup à son histoire originale, à sa « mauvaise » histoire, avec seulement quelques exceptions remarquables. Les jolies histoires se terminent par la réconciliation et le pardon ; les vilaines se terminent par la fustigation. Comme l'explique Anna Freud, les jolies histoires contiennent aussi la menace de la torture, mais son exécution est interdite<sup>6</sup>. Elle prétend que le remplacement de la vilaine histoire par la jolie est surtout un moyen d'effectuer « l'omission d'un élément qui est indispensable dans le fantasme de fustigation, nommément, l'humiliation d'être battu »<sup>7</sup>. Ce qu'elle ne signale pas explicitement, cependant, c'est que dans la jolie histoire, l'« humilité » (le pardon, l'indulgence, et la réconciliation) remplace l'humiliation du fantasme de fustigation. Mais il est important de remarquer aussi que, dans la jolie histoire, c'est le *jeune homme* (évident suppléant de la jeune fille) qui a fait une mauvaise action et en conséquence doit apprendre l'humilité auprès du chevalier. C'est le héros, dans les romans à l'eau

4. Janice A. Radway, *Reading the Romance : Women, Patriarchy, and Popular Literature*, Chapel Hill and London, University of North California Press, 1984, p. 4. Radway a mené des entretiens interactifs minutieux auprès d'une communauté de femmes qui consacrent une part très considérable de leurs loisirs à la lecture de romans à l'eau de rose. Ces femmes de la communauté Smithson, de Radway, ne font pas que lire : elles classent ces romans par catégories, les évaluent sur une échelle soigneusement élaborée qui correspond aux plaisirs qu'elles éprouvent à leur consommation.

5. *Ibid.*, p. 293.

6. *Ibid.*, p. 294.

7. *Ibid.*, p. 295.

de rose, qui, dans l'interprétation de Radway, a perdu le contact avec ses propres désirs (mystérieusement déjà là) d'aimer et d'entourer d'attention l'héroïne, doit être instruit à l'humilité par l'amour d'une femme qui peut lui enseigner, par sa patience et sa persévérance inlassables, qu'en réalité il l'aime vraiment. Bien que le héros manifeste peu cette tendresse, l'amante, avec son incomparable habileté à comprendre au-delà des résistances de l'homme, est à la fin capable d'accepter l'idée que *le héros est l'homme* dont elle rêve, plutôt que de rêver d'un homme *qu'il n'est pas*.

Anna Freud prétend que le fantasme de fustigation et les jolies histoires sont étonnamment similaires dans leur construction, parallèles dans leur contenu, et admet la possibilité d'un « passage direct de l'un à l'autre ». Mais « comme différence principale et fondamentale est resté le fait que la belle histoire fait intervenir une scène de tendresse inattendue là où existe dans le fantasme la description d'un châtiement (l'existence de scènes semblables défie toute probabilité dans les comptes rendus de romans à l'eau de rose de Radway) »<sup>8</sup>. Elle démontre alors que ce qui apparaît comme la substitution d'une jolie histoire au fantasme de fustigation (précisément une avancée de l'un à l'autre) « n'est rien d'autre qu'un retour à une phase *antérieure* »<sup>9</sup>. Manifestement éloignées de la scène de fustigation, les jolies histoires récupèrent le sens latent du fantasme : la situation d'amour qui s'y trouve cachée, autrement dit, la *scène incestueuse* qui y est cachée. Les fantasmes de fustigation et les jolies histoires sont ainsi inextricablement liés entre eux, bien que ces représentations se manifestent à travers des mécanismes psychiques différents : le fantasme de fustigation est issu « d'un retour du refoulé », les jolies histoires, d'une « sublimation »<sup>10</sup>.

Le « retour du refoulé » est bien sûr une « mauvaise » (lire : « régressive ») — chose tandis que la sublimation est *ce* qui fonde la civilisation. La sublimation, néanmoins, est aussi, selon Freud, (Sigmund) un mécanisme psychique qui est plus approprié aux hommes, qui sont les « fondateurs » de la civilisation. Leo Bersani repère un point très intéressant dans les notes de bas de page de Freud (« le corps inférieur » refoulé du « corps supérieur ») vers la fin de *Malaise dans la Civilisation*, Bersani fait référence à cette note comme à un moment « d'embarras textuel », quand Freud soutient qu'un des premiers actes de la civilisation a été la conquête du feu par l'homme accomplie à travers l'acte collectif d'uriner, interprété comme une forme de compétition entre hommes, expérimenté comme un plaisir sexuel et en conséquence symboliquement homosexuel. Pour Freud, les femmes sont anatomiquement incapables d'une telle « conquête » — de là leur relégation au foyer, à l'entretien du feu. Cette « conjecture qui nous semble inouïe » tente de consigner les « femmes » à un acte qui *précède* la civilisation, qui les rend incapables de plaisir sexuel et les positionne comme soutiens ou défenseurs de la civilisation, tout en éludant leur habileté à participer à sa construction.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, c'est moi qui souligne.

10. *Ibid.*, p. 296.

Je cite cet exemple parce qu'en soi il est inouï mais aussi parce que des féministes ont été complices en la réifiant — même si ce fut avec d'autres métaphores — de cette distinction où les femmes apparaissent « naturellement » prédisposées à prendre soin de la civilisation et à la préserver. En outre, la lecture de Bersani de la note embarrassante de bas de page de Freud suit directement sa discussion d'un « effondrement théorique » de Freud au moment où il insiste sur une forme non-agressive d'érotisme. Vers la fin du chapitre iv de *Malaise dans la Civilisation*, en dépit des protestations contraires de Freud (en particulier quant à son insistance sur l'existence de deux sadismes, (le premier étant volonté de domination, le second sadisme sexuel), Bersani situe un effondrement entre ces deux ordres et soutient que Freud admet que fondamentalement « la destruction est constitutive de la sexualité »<sup>11</sup>. La théorie de Bersani construit une triple équation : sexualité=agressivité=civilisation. La violence n'est pas alors quelque chose qui vient faire pression sur la civilisation, en la déformant, mais plutôt en vérité, elle la constitue. Dans la note de bas de page, dès lors, ce n'est plus que les femmes deviennent simplement gardiennes du foyer ; plus radicalement, elles s'inscrivent en harmonie avec *ce* qu'elles conservent — le feu — que les hommes doivent maîtriser dans le but de créer la civilisation. Nous sont évidemment familières de telles configurations où les hommes se tiennent du côté de la civilisation et les femmes du côté de la nature. Les premières féministes radicales aimaient particulièrement cette distinction. Lire Freud, non comme parole d'évangile sur la sexualité, mais comme celui qui a produit des textes qui ont envahi l'inconscient de la culture occidentale, n'est probablement pas *ce* qui est susceptible d'apaiser les féministes qui s'opposent à toute lecture psychanalytique.

Néanmoins, il est important de reconnaître l'hypothèse très répandue chez les féministes que les femmes sont « non-violentes ». La « violence » est un terme traité de façon vague qui prend souvent des tournures effrayantes. Pat Califia fait remarquer, par exemple, qu'à la fin des années 1970, les féministes qui ont organisé le WAVPM (*Women Against Violence and Pornographie in the Media*) considéraient comme violentes des images de femmes qui s'embrassaient et pratiquaient le sexe oral entre elles et des femmes « qui portaient des talons hauts ou qui étaient attachées étaient décrites avec autant d'horreur que s'il s'était agi d'un viol »<sup>12</sup>.

En se souvenant qu'au départ Freud posait trois sortes de masochisme : érogène, féminin et moral, il semble que les premières féministes se soient reconnues dans le dernier — le masochisme moral — comme martyres d'un idéal en réalité largement construit par le discours même auquel elles s'opposaient si fortement. Selon mon point de vue sur l'histoire, j'estime aussi que, dans la rhétorique féministe, on a pratiquement amalgamé violence et pouvoir. Peut-être n'avons-nous pas besoin de violence pour atteindre des objectifs féministes, mais à coup sûr nous ne pouvons le

11. Cf. L. Bersani, *Freudian Body : Psychoanalysis and Art*, New York, Columbia University Press, 1986, voir aussi *Théorie et violence, Freud et l'art*, traduit par Christian Marouby, Editions du Seuil, Paris, 1984, p. 31.

12. P. Califia, « Personal View », in Samois, ed., *Coming to Power : Writings and Graphics on Lesbian S/M*, Boston, Alyson, 1982, p. 255.



faire sans pouvoir. Or des féministes antiporno et anti s/m recommandent comme « cure » à des femmes vouées à ces pratiques, précisément la sublimation.

Les femmes doivent éluder la différence entre les sexes pour réaliser efficacement (*perform*) la sublimation de ces désirs. Et afin d'« évoluer » de ses fantasmes de violence à ses jolies histoires, la jeune fille doit effectivement accomplir la même tâche. Anna Freud termine la première partie de son article, avec ce rappel qui résonne étonnamment : « La sublimation de l'amour sensuel en amitié affectueuse est bien sûr largement facilitée par le fait que déjà dans les étapes précoces du fantasme de fustigation, la fille a *abandonné la différence des sexes et est invariablement représentée comme garçon* » 13.

A partir de ce point de vue, il est possible de théoriser, contre toute évidence, que le roman à l'eau de rose — genre féminin par excellence — est un échange homo-érotique masculin déguisé. Et que dire des filles (de la fille) qui refuse(nt) d'abandonner leurs (ses) fantasmes de fustigation — de celles qui continuent à prendre plaisir à leurs « vilaines » histoires et ne réussissent pas à sublimer leur amour sensuel dans une tendre affection ? Selon ce paradigme psychanalytique, elles étaient, de toutes façons, déjà par avance des garçons, (de là, l'accusation répétée contre des femmes qui tirent plaisir d'une érotique du pouvoir, de « s'identifier aux hommes »). Et cependant, en même temps, même dans le cadre de cette construction psychanalytique, est-ce que ce ne sont pas ces filles-là, comme nous pouvons voir, qui *refusent* les termes du contrat selon lequel la sexualité elle-même devient la propriété performative des hommes ? Est-ce qu'elles ne sont pas, en d'autres termes, ces filles qui *refusent* d'être des garçons ?

Il est ahurissant de constater que des penseurs féministes ont critiqué des femmes pour leurs fantasmes, sous forme de jolies ou de vilaines histoires. Peut-être des point de vue négatifs sur des femmes qui lisent des romans à l'eau de rose *et* des femmes qui adoptent des fantasmes et des pratiques s/m sont-ils basés sur le (la) sens(ation) que les premières sont *en réalité* des formes simplement « déguisées » des secondes. Les deux groupes sont soumis à la censure sous l'accusation de « myso-gynie intériorisée » ; c'est dire simplement d'une autre façon que ce sont des femmes qui ont introjecté les formations psychiques masculines. De telles critiques ont alors, ce qui est drôle, (car ce sont habituellement celles qui évitent la psychanalyse de la façon la plus véhémente) ingéré pleinement le discours même qu'elles trouvent le plus indigeste.

Je voudrais tenter de traiter d'une manière différente ces similarités et ces différences. Bien que je ne puisse le faire sans utiliser dans une certaine mesure la psychanalyse, (car je pense que si je ne l'utilise, pas elle m'utilise), je voudrais réussir à pervertir l'obstacle que représente l'impasse du monopole masculin sur la sexualité. Dans la seconde partie de son article, Anna Freud développe plus abondamment l'ébauche opérée dans la première : le sens de l'acquisition d'une habileté narrative

13. A. Freud, «Beating Fantasies», *op. cit.*, p. 296.

développée à partir d'un plaisir instinctuel, primordial, sexuel qui aboutit, sous sa forme sublimée, à sa représentation d'affection tendre. Elle nous a déjà dit qu'à mesure que la fille commençait à ajouter des épisodes au sein de son fantasme, le cadre même du fantasme commençait à éclater.

Dans la deuxième partie, elle énonce que la fille a décidé de transposer ses fantasmes par écrit ; elle a ainsi écrit une nouvelle sur le chevalier. Cette histoire *commence* par la torture du prisonnier (rappelez-vous que dans la « jolie » histoire, le prisonnier n'est pas torturé) et se termine par « son refus de s'enfuir ». La décision du jeune homme de rester est motivée, suppose Anna Freud, par ses « sentiments positifs pour le chevalier »<sup>14</sup>. En outre, l'histoire est entièrement au passé (bien que les fantasmes arrivent au temps présent) et l'histoire est racontée comme si c'était un dialogue entre le chevalier et le père du prisonnier (personnage qui ne fait aucune apparition manifeste dans le fantasme de la fille, mais qu'Anna Freud évoque tout à fait consciemment dans son étude sur cette fille) !

L'histoire écrite prend une forme plus « théâtrale » en étant rédigée sous forme de dialogue. La jeune fille a maintenant un auditeur, un spectateur, quelqu'un à qui elle peut raconter son histoire. Maintenant, se révèle aussi une convergence importante avec l'intrigue d'un roman à l'eau de rose. Car, comme Radway le souligne sans cesse, dans la « romance idéale » des femmes de Smithton, le développement graduel de l'amour entre le héros et l'héroïne capte l'attention et est le critère qui entraîne les meilleures appréciations sur les romans. Pareillement, dans l'histoire écrite de la jeune fille, « l'instauration d'une relation d'amitié entre le fort et le faible se dissout dans toute la durée de l'action tandis que dans la rêverie diurne, le lien entre eux devait se « rétablir à chaque scène »<sup>15</sup>. (Le lien entre eux est décrit jusque dans les moindres scènes)<sup>16</sup>. Donc, dans l'histoire écrite, les « moments cruciaux » répétés (alternance de temps modérés et de points culminants) sont remplacés par un récit linéaire qui aplanit toutes les situations en les distribuant uniformément dans l'ensemble de l'intrigue. Ce changement dans la structure — d'épisodes répétitifs, fragmentés et souvent incohérents, en un récit linéaire causal — transforme également le plaisir de la jeune fille : « dans la rêverie diurne, chaque addition d'une nouvelle construction ou chaque répétition d'une scène isolée signifiait une nouvelle possibilité de pleine satisfaction pulsionnelle. Dans le récit, par contre, le gain de plaisir direct est abandonné ». Et avec ce changement est arrivé une diminution du plaisir, si ce n'est son annihilation : « Mais le récit, une fois écrit, ne provoque absolument pas une telle excitation. Sa lecture ne peut pas être utilisée comme source de plaisir fantasmatique. En cela il n'agit pas autrement sur l'auteur que ne le fait la lecture de n'importe quel autre récit au contenu semblable ».

Ce dernier résultat est logique car on pourrait dire que l'histoire pourrait *avoir été écrite par une autre personne* que celle qui avait obtenu satisfaction de ses fantasmes. Anna Freud souligne que l'histoire écrite et les rêveries diurnes/fantasmes

14. *Ibid.*, p. 29T

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

ont du avoir une motivation différente, « sinon, en passant du fantasme au texte, l'histoire de chevalerie serait simplement passée de quelque chose d'utilisable à quelque chose d'inutilisable »<sup>17</sup>. Quand elle demanda à la jeune fille ses motivations pour se décider à écrire l'histoire, celle-ci répondit que l'envie lui était venue quand elle avait senti que le fantasme s'imposait trop à elle et qu'en donnant au chevalier et au jeune homme « une existence autonome », elle en serait débarrassée ». Cette réponse s'inscrit dans les conceptions communément admises sur l'écriture — que l'on écrit pour exorciser ses fantasmes, pour les mettre à l'abri, à une place qui leur soit propre, pour en finir avec eux. Les écrivains savent, néanmoins, que c'est un mythe sur l'écriture entretenu surtout par des gens qui n'écrivent pas. Et Anna Freud, écrivain accompli, doutait, à l'égard du témoignage de la jeune fille, qu'elle en ait réellement terminé avec toute l'affaire du « chevalier » après l'avoir mise par écrit.

Elle remarque en effet l'étendue de ce qui reste inexpliqué dans l'histoire et surtout qu'elle n'avait pas inclus, dans sa version écrite, les incidents mêmes qui prétendument l'avaient le plus troublée. Au contraire, d'autres choses, qui n'apparaissaient pas dans la jolie histoire de la rêverie diurne, y étaient incorporées — en particulier, les scènes de torture qu'elle ne fait pas qu'introduire : mais « elle sont longuement développées »<sup>18</sup>. De surcroît, la version écrite contient l'image du père qui était explicitement exclue du fantasme. Anna Freud fait appel aux théories de Bernfeld (1924) pour trouver une explication et en déduit que la motivation pour transformer de tels fantasmes en histoires écrites trouve son origine dans le moi. Appliquant cette théorie, elle propose les conclusions suivantes sur l'envie d'écrire de la jeune fille :

D'une activité fantasmatique privée, est sortie une communication *destinée* à d'autres. Lors de cette transformation, toute la considération auparavant accordée aux besoins personnels est *remplacée par celle accordée aux lecteurs escomptés*. La relation directe au plaisir tiré du contenu même du texte peut être exclue car l'écriture procure par elle-même une satisfaction aux motions ambitieuses et ainsi, indirectement, du plaisir à l'auteur.

Avec ce renoncement au gain immédiat de plaisir, disparaît aussi la préférence accordée à certains passages, aux points culminants de la rêverie spécialement aptes à procurer du plaisir. De même *disparaissent* lors de l'écriture (comme le montre la reprise de la scène de la torture) les limitations qui avaient interdit à la rêverie diurne de *développer des scènes issues du fantasme d'« être battu »*<sup>19</sup>.

En dépit de cette fascinante relecture de Freud, Anna Freud n'échappe pas (dans son écriture) à l'orthodoxie dépendant des lois de son père. Car bien qu'elle souligne que la jeune fille ait appris à sublimer ses plaisirs directs dans ses relations avec les autres et à ne plus se laisser guider que par « la prise en compte de la figurabilité »<sup>20</sup>

17. Ibid., p. 298.

18. Ibid.

19. Ibid., pp. 298-299, c'est moi qui souligne.

20. Ibid., p. 299.

elle conclut néanmoins que le gain de plaisir *indirect* de la jeune fille pèsera plus, de loin, que la perte de son accès au plaisir direct. Elle apprendra que « faire impression sur les autres » est plus productif et représente une étape significative du développement. Anna Freud pousse alors sa jeune fille, qu'elle présente comme « autiste », sur le chemin psychanalytique qui s'ouvre vers la « normalité » où elle va quitter sa vie de fantasmes agréables et prendre la voie royale de la réalité. Elle éprouvera donc toujours une *disjonction* entre le « réel » de sa vie publique/sociale et la structure de ses fantasmes de désir, à moins qu'elle ne réussisse pas à la ressentir. Et c'est ainsi, selon Anna Freud et certaines féministes, que cela est ou que cela doit être.

Je ne sous-entends pas que l'on puisse ignorer la « réalité », ou que l'on doive le faire. Mais dans l'étude du cas de cette jeune fille, rien n'indique que ses fantasmes suspendaient sa capacité à fonctionner dans le monde social. Elle ne les mettait même pas en scène en privé. Ils ne s'insinuaient pas dans ses activités quotidiennes (par exemple, elle ne s'était pas mise à traiter tous ceux qu'elle rencontrait comme si elle avait été le « chevalier » de ses fantasmes). Quelle nécessité alors de proscrire ces fantasmes ? Je suggérerais que le « problème » du fantasme de fustigation pour la jeune fille réside en ce qu'il lui permettait de complexifier le binaire rigide de la différence sexuelle par l'intermédiaire de son identification psychique avec le « jeune » homme. En outre, elle n'était pas simplement devenue un garçon dans sa vie fantasmatique, car, dans ce cas, il ne se serait agi que d'un renversement ou d'une substitution de rôles, mais ce fantasme lui permettait aussi d'être actrice dans un échange homoérotique mâle. De plus, dans cet échange, elle occupait la position d'un garçon qui avait besoin d'être formé à la « masculinité » en étant humilié et torturé par un homme plus vieux — « le chevalier ». Eon peut comprendre ce fantasme comme une menace encore plus grande de l'ordre social hétéro-patriarcal, en posant que dans le fantasme, cette « formation » avait lieu grâce à une « féminisation » du jeune-homme — obligé à se soumettre, rôle conventionnel de la femme dans la culture. Aussi, non seulement la jeune fille s'appropriait-elle agressivement une identité psychique « masculine », mais par ce biais elle s'identifiait aussi *comme fille* et fantasmat un scénario où la voie vers la « virilité » s'accomplissait à travers une féminisation qui ne devait pas être éradiquée (comme c'est le cas dans le paradigme freudien du trajet du garçon vers la virilité, où il abandonne toutes choses « féminines »), mais qui, au contraire, était ici la *condition* même de l'accomplissement de soi/d'un soi viril.

Teresa de Lauretis fait remarquer qu'Anna Freud était elle-même l'un des cas analysés par son père dans son article « Un enfant est battu ». Lauretis lit l'article d'Anna Freud comme « une confession psychanalytique à peine déguisée » et avance que

Anna Freud a traité son désir oedipien, dont le refoulement n'est-pas-si-réussi-que-ça et sa culpabilité associée aux fantasmes masturbatoires, en sublimant ses exigences instinctuelles dans des activités socialement valorisées, même si ce sont des activités masculines d'écrivain, de psychanalyste engagée dans la formation d'analystes et d'héritière de l'institution freudienne. Ainsi, sa vie et son travail publics allaient dans

le sens non seulement du propre manque de perspicacité mais aussi du dédain de Freud lui-même envers le lesbianisme, attitude à jamais caractéristique de la psychanalyse<sup>21</sup>.

Même si je suis en grande part d'accord avec Lauretis, et si son chapitre sur « La Psychanalyse et la Sexualité Lesbienne » m'apparaît juste, éclairant et au plus haut point provocateur, j'estime qu'il y a place pour un peu plus d'optimisme dans l'appréciation de l'article d'Anna Freud. Bien qu'à son corps défendant, elle nous a donné une version de la téléologie de la différence sexuelle qui implique une rupture du récit produit par son père en fragmentant son ensemble par la découverte d'un trou dans le fantasme à travers lequel, comme Alice pénétrant au pays des merveilles, la jeune fille peut se glisser hors de la prison de la différence des sexes. Ce récit interrompu se suture uniquement par l'intervention arbitraire d'une prohibition sociale qui s'oppose au fantasme. La jeune fille reçoit de son analyste, fille de Freud, la simple prescription de devenir une femme, *uniquement* parce qu'elle en « est » déjà une.

Le paradigme psychanalytique qui mène à la constitution de la différence sexuelle enjoint la fille de *devenir* ce qu'elle est déjà ; tandis que le garçon doit devenir ce qu'il n'est pas. En conséquence, la « femme » devient la catégorie ontologique toujours déjà là, qui fait référence à quelque chose prétendument inhérent à l'intérieur du corps féminin. En termes linguistiques, « femme » est un énoncé constatif — « elle » est *référée* à un modèle qui la précède. Le garçon, pour sa part, en devenant ce qu'il n'est *pas*, embrasse le rôle *performatif* — ce qu'il énonce est un « faire », ce que n'est pas « l'être » de la femme. Et bien sûr, dans le but de maintenir cette différence, une des premières choses qu'il doit énoncer est *l'être de la femme*.

Ce qui m'intéresse dans un nouvel examen de cette banalité de la différence des sexes, c'est la façon dont elle se constitue à travers le fantasme sexuel de domination et de soumission. Au chapitre III de ce livre, je discuterai en détail certaines manières dont le masochisme est proscrit pour les femmes, au moment même où on le comprend comme la condition ontologique de la féminité et précisément parce qu'il est compris ainsi. En dépit des nombreux témoignages de femmes qui décrivent leur expérience masochiste comme une expérience performative, la présomption reste active, chez de nombreux théoriciens, que le masochisme est seulement une performance des hommes. Dans les rares exemples où il est reconnu que certaines femmes non seulement nourrissent des fantasmes masochistes, mais aussi désirent les agir et ne se privent pas de le faire, on fait souvent l'hypothèse qu'elles répètent seulement ce qui leur est déjà donné ou qu'elles se sont trompées sur leurs désirs et à cause d'eux, et qu'elles devraient essayer de les éradiquer et « d'avancer » vers leur nouvelle phase (prédestinée).

---

21. Teresa De Lauretis, *The Practice of Love : Lesbian Sexuality and perverse Desire*, Bloomington, Indiana University Press, 1994, pp. 37-39.

Comme la subculture s/m s'est répandue et que ses pratiques sont devenues plus accessibles à des publics tout-venant grâce aux médias, il semble qu'ont été levés certains tabous, qui empêchaient de parler de ces désirs-là. Cependant, dans les shows télévisés, on exhibe des dominatrices généralement pour afficher leur bizarrerie à l'intention de spectateurs lascifs et rebutés qui les regardent pour remplacer leurs propres désirs inavoués. En outre, on invite presque toujours la « top » à se manifester dans les débats, la dominatrice qui satisfait les fantasmes des hommes hétérosexuels. Il nous reste cependant à voir un jour ce que des femmes masochistes déclarées pourraient avoir à dire à des médias de grand public ; il est hautement improbable que ce qu'elles diraient ne fût pas alors complètement obscurci par le préjugé que les femmes masochistes sont, parmi les nombreux positionnements sexuels, le groupe le plus pitoyable et/ou méprisable — précisément parce qu'elles voudraient exhiber la chose « honteuse » même qu'elles sont déjà !

Mais récemment, dans un numéro spécial sur les femmes du *New Yorker*, Daphne Merkin a fait le pas incroyable de révéler son « Improbable Obsession ». Dans le cadre de sa stratégie où ce journal s'efforce toujours d'atteindre la fine pointe de l'« intelligentsia » de la Côte Est, le *New Yorker* s'est risqué à inclure dans son magazine ce « fantasme secret ». Accompagné par un dessin du haut du corps d'une assez jeune femme, blonde aux yeux bleus, dont les mains sont enveloppées dans de longs gants rouges qui lui recouvrent presque les yeux dont l'image prédispose à anticiper l'issue du récit ; et en vérité elle le surinterprète sans l'annuler, en disant ce que le *New Yorker* pourrait avoir imaginé pour nous, même s'il est trop chic pour dire la même chose en mots. L'image des gants se fond si complètement avec la « chair » de la femme qu'elle semble avoir plongé ses bras dans le sang jusqu'au coude. On voit la trace de ses mains « tachées de sang » sur sa poitrine et ses lèvres barbouillées du même rouge-sang comme si de sang elle s'était abreuvée. On voit bien là le regard « radical » du *New Yorker* sur un fantasme innommable.

Le récit lui-même est raconté par une femme blanche, des classes supérieures, bien éduquée, toutes qualités censées rendre cette histoire encore plus scandaleuse, en même temps qu'elles la légitiment. Merkin commence par confesser que sur les étagères de sa bibliothèque, à côté des grands classiques de la littérature occidentale, elle garde aussi une petite bibliothèque de textes s/m - d'« Histoire d'O » à *Bonds of Love* de Jessica Benjamin, en passant par Stoller et Reik et jusqu'à des œuvres plus sordides dont des romans tels que *Nothing Natural* de Jenny Diski et quelques « trucs moches » comme « Half Dressed, She Obeyed » et « The Training of Mrs Pritchard ». Les auteurs de cette dernière catégorie ne sont pas nommés.

Son roman favori est *The Spanking of the Maid* de Robert Coovers, que Merkin préfère parce qu'« il parle à la fois à la snob littéraire en moi et à mon plus vil moi sexuel, mon moi sexuel le plus avide d'avilissement »<sup>22</sup>. Bien que Merkin nous rappelle sans cesse son statut de membre des classes supérieures, répétition si

22. D. Merkin, « Unlikely Obsession », in *The New Yorker*, « Special Women issue », 26 février et 4 mars 1996, p. 98.

fréquente qu'elle devient un réflexe évident pour neutraliser par anticipation la désapprobation de certains lecteurs, elle ne témoigne d'aucune formation de conscience de classe ou de race quelle qu'elle soit dans son fantasme favori où elle s'identifie aux deux parties, à la bonne (qui est fessée par un homme blanc, de classe supérieure, et qu'étant donné les réalités statistiques, on peut aisément imaginer de couleur) et à l'homme qui lui donne la fessée. On peut se demander quelle est la source de « cet avilissement de soi » de son fantasme ; car, tandis qu'elle suppose qu'il s'agit simplement de l'humiliation de se mettre elle-même dans la position vulnérable d'être fessée, la source de sa honte pourrait être certainement attribuée à son identification à une personne des classes populaires et à l'homme des classes supérieures qui la bat. Quand elle décrit comment son fantasme la sollicite au niveau viscéral, elle reste plutôt sophistiquée. Elle trouve cette réitération « fascinante » et elle est spécialement intriguée par la façon dont « le côté libidineux est masqué par des jeux de mots sans fin et les inventaires talmudiques » des divers instruments qu'il utilise pour fesser la bonne et par les façons de la positionner pour la battre. Mais au niveau des identifications psychiques, Merkin oublie tout à la fois la question de sa classe, du genre, et éventuellement des identifications raciales croisées et comment, pour elle, elles chargent érotiquement la scène.

Je ne mentionne pas ces aspects pour critiquer ses fantasmes en eux-mêmes. Toutes nos sexualités sont construites dans une culture fondée sur les oppositions de classe et de race, dans une culture hétérosexiste et fondée sur le genre, et supprimer ou réprimer ces scénarios fantasmatiques n'amène pas à changer cette réalité sociale. Je ne suis pas non plus libertaire dans le domaine de la sexualité (ou dans tout autre domaine), et je pense vraiment qu'il est important d'interroger les modes selon lesquels ces questions s'inscrivent dans nos désirs. Bien sûr, cela ne les changera pas automatiquement, mais il est moins probable qu'ils déteignent dans nos relations sociales et qu'ils deviennent psychiquement rigides. Le fait que la question de la classe sociale, surtout, soit partout suggérée mais nommée nulle part dans le récit de Merkin, révèle explicitement le problème. La classe, dans son fantasme et dans sa réalité, devient seulement une catégorie de la « réalité » qu'elle utilise, pour contrebalancer la crainte de désapprobation concernant son soi « plus vil », terme évidemment saturé de rapports avec la classe sociale et la race. En outre, bien que Merkin fasse semblant de défendre son fantasme de fustigation, elle considère clairement qu'il est déjà honteux et particulièrement vital pour cette raison même : « le plus fort parce que je le sentais si brouillé avec la partie de moi intellectuellement sérieuse, moralement droite »<sup>23</sup>.

Il est intéressant de noter que Merkin suit à peu près la même direction que la jeune fille d'Anna Freud. Elle trouve aussi du « soulagement » (niais aussi de la honte) à poser ces choses par écrit et en parle en termes de confession et donc d'une sorte d'absolution. Allant d'une analyse astucieuse des plaisirs impliqués dans le fantasme à l'évocation de sa réalisation (car une fois qu'elle a réalisé son fantasme elle le trouve

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 99.

tout aussi satisfaisant qu'elle l'avait espéré), Merkin déclare : « [le fantasme, autant que la pratique] non seulement m'excite mais aussi réellement m'apaise — me permet de sauter par-dessus mon ombre, de traverser les inhibitions qui m'entravent et de retomber de l'autre côté du plaisir sexuel, là où le corps prend le dessus et où cesse la pensée »<sup>24</sup>. Bien que sa division corps/esprit soit problématique, cette description de son expérience s'accorde avec beaucoup d'autres témoignages d'adeptes du s/m qui s'expriment consciemment et clairement sur leurs désirs. Mais Merkin glisse encore vers les visées de la culture dominante quand elle s'étonne de découvrir « comment une femme supposée d'esprit indépendant, comme elle, est arrivée à cultiver une envie d'humiliation sexuelle à côté d'un désir de vie normative ? »<sup>25</sup>

Elle est consciente que les personnes éprouvent différemment les sensations physiques et que pour elle une fessée puisse n'être guère plus que « des caresses excessivement vigoureuses »<sup>26</sup>. Elle avance qu'un « certain niveau et une certaine sorte de violence » avec une personne en qui elle a confiance, « lubrifie [son] esprit — étrangement — et la libère, même pour un instant, de sa méfiance vigilante des hommes » et que l'« égalité » ou la « parité » entre les gens peut être un important idéal social, mais n'est pas inévitablement « la voie la plus sûre de l'excitation sexuelle »<sup>27</sup>.

Merkin tombe pourtant sur « la pente glissante » du sophisme quand elle commence à contempler la réalisation de son fantasme et se demande si une simple fessée amène inévitablement aux fouets, aux chaînes et aux poulies et donc à l'incapacité de distinguer entre « des jeux d'amour avec consentement mutuel, si agressifs soient-ils, et des sévices domestiques »<sup>28</sup>. A ce moment-là, le spectre de Hedda Nussbaum a commencé à la hanter et elle est passée entièrement de l'autre côté, pas de celui qui la libère et la calme, mais du côté que la culture dominante évoque sans cesse afin de terrifier les femmes et de les maintenir dans une soumission sexuelle qui n'a rien à voir avec leurs désirs. Une relation amoureuse avec un homme qui désirait l'avoir sous son contrôle — « pour lui offrir de l'affection et la retirer ensuite selon un programme qu'il invente, irrégulier et blessant — » l'amène à la conclusion que ce comportement coïncide avec son désir d'être « dominée »<sup>29</sup>. C'est une pensée de la sorte de celles-ci, relâchées, analogiques, qui produisent des livres comme *Sadomasochism in Everyday Life*<sup>30</sup>, où la sexualité s/m n'est plus rien en soi, parce que tout est sexualité s/m et qu'elle est partout.

24. Ibid., p. 100.

25. Ibid.

26. Ibid., p. 102.

27. Ibid.

28. Ibid., p. 111.

29. Ibid., p. 112.

30. Lynn S. Chancer, *Sadomasochism in Everyday Life : The dynamics of Power and Powerlessness*, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1992. Étant donné que Chancer trouve du s/m à peu près partout, le s/m perd sa particularité et alors il menace ou bien accomplit une perméabilité de n'importe quels échanges de pouvoir — sexuels ou non sexuels.



À partir de ce moment-là, tous les clichés sur la sexualité s/m pleuvent sur Merkin jusqu'à ce qu'elle soit noyée dans des contradictions insupportables qu'elle est décidée alors à résoudre. Elle commence à penser, sous prétexte qu'un seul homme dans sa vie semblait ne pas trouver la sorte de fessée qu'elle voulait, (c'était toujours trop fort ou pas assez), que son « vrai » désir devait être d'avoir son existence engourdie, à la limite d'être fessée à mort, au lieu de tirer la conclusion plus simple qu'elle était avec un « mauvais top », comme une autre pourrait se rendre compte qu'elle avait une partenaire incapable de lui donner l'attention affectueuse dont elle avait besoin au lieu de penser qu'elle pourrait désirer être privée d'affection jusqu'à mourir de son manque même ! Elle prend enfin conscience de combien « son éloignement d'une intimité saine, des vrais échanges qui rendent une relation amoureuse viable »<sup>31</sup>. Elle perd espoir « en son tour de magie, impossible revirement », commence à « voir une sortie du labyrinthe », et se montre à la hauteur d'une « affection érotique qui ne lui demandait pas d'enrouler d'abord ses bras autour d'un fantasme punitif »<sup>32</sup>.

Comme la jeune fille d'Anna Freud, Merkin commence à trouver la voie d'une « vraie féminité » et elle nous laisse, au cours de ce voyage, les miettes des rudes épreuves de sa plongée sur le chemin plein d'embûches de ses fantasmes infantiles. *The New Yorker* a cédé à l'évidence si répandue que les femmes ont vraiment des fantasmes masochistes et que certaines en fait les *réalisent* (*perform*) consciemment et théorisent intelligemment à leur sujet. La réponse à cette évidence a consisté à nous proposer un récit pour nous enseigner comment devenir de « vraies » femmes, leçon qui doit être répétée constamment, étant donnée notre « nature » indisciplinée. Merkin essaie de nous ramener au récit de notre honte. Le s/m constitue l'une des plus grandes menaces contre ce récit, surtout parce qu'il aborde le récit de la honte de manière frontale et je soupçonne qu'au fur et à mesure que nos voix s'élèveront, nous entendrons encore beaucoup de ces rengaines.

Je voudrais faire une dernière remarque sur la jeune fille de quinze ans d'Anna Freud. Aussi menaçants que soient les fantasmes masochistes des femmes dans toutes les phases de leurs permutations, j'ose dire que l'étude de cas d'Anna Freud vise une question de fond. La seconde phase du fantasme de fustigation de Freud — quand la fille fantasme qu'elle n'est pas la spectatrice mais celle qui est battue — « mon père me bat » — doit rester inconsciente (en vérité, Freud déclare qu'il n'y a pas de témoignage « évident » de cette phase, mais qu'elle doit être reconstruite logiquement entre les deux autres phases). La raison qui fait qu'elle doit rester inconsciente provient de son caractère de fantasme incestueux (la fustigation se substituant au désir de la fille de l'amour du père). Comme je l'ai déjà signalé, j'en reparlerai longuement plus tard, l'on juge l'inceste « impossible » dans la conscience culturelle précisément parce que c'est le droit et la prérogative des hommes — leur droit de le pratiquer/réaliser (*perform*) et leur droit de le garder muet/caché en le proclamant tabou fondateur de

31. D. Merkin, *op. cit.*, p. 115.

32. *Ibid.*

la culture (et en conséquence la plus puissante des transgressions). Récemment le phénomène « papa » dans l'exposé des désirs lesbiens s/m a beaucoup consterné. L'anthologie de Califia, *Doing it for Dady*, en est le plus célèbre exemple et l'unique recueil existant. Mais les fantasmes « papa » apparaissent aujourd'hui avec une régularité plus importante dans les magazines favorables à la sexualité lesbienne. Les femmes revendiquent leurs droits à réécrire des fantasmes incestueux. Pénétrer ce tabou fondateur est, peut-être, la pointe extrême de la transgression. Les sado-masochistes lesbiennes représentent et réalisent entre elles la pratique même qui rend la civilisation (comme nous sommes censées la connaître) possible.

J'écris ce livre, qui est un livre sur les femmes — et certains hommes — qui ont refusé de prendre la voie commune. Femmes et hommes qui ont choisi leurs plaisirs à leurs risques et périls. C'est un livre sur les places qu'ils ont occupées dans leurs propres fantasmes et ceux des autres et sur ce qu'ont signifié ces tentatives de réaliser ces fantasmes dans un ordre social qui ouvertement les interdit — voire souvent les forclot.

Anna Freud  
et les romans  
d'eau de rose



La Tentation de saint Antoine. Félicien Rops. 1878.

# Le psychanalyste, un cas de nymphé ?

MAYEITE MITARD

On peut supposer que l'œuvre d'art soit quelque chose d'hostile qui bouge vers le spectateur.

27 août 1890. Aby Warburg'.

A première lecture, Freud était... un homme. Il recevait de belles (?) jeunes filles... hystériques. Elles transféraient sur la personne DU... médecin, *der Arzt*<sup>2</sup>, sur LE psychanalyste *der Analytiker*, et, dans la plupart des textes sur le transfert, Freud appelle l'analysant UNE patiente, *eine Patientin*, et même, dressons l'oreille, il en fait trop... *eine weibliche Patientin*<sup>3</sup>, une patiente... femme. Serait-ce comme dans Notre-Dame des fleurs, où se pressent à l'enterrement de Divine, des tantes-gars et des tantes-filles, y aurait-il, d'après Freud, des patientes-hommes, et... des patientes-femmes ?

Comment ne pas tomber dans le piège tendu par Freud lui-même et ne pas identifier, « naturellement »<sup>4</sup>, lorsque nous pensons au couple de l'ascète et de la nymphé, le psychanalyste à l'ascète et la (belle) hystérique, à la nymphé ? Eh bien, pas du tout, comme Freud va nous le montrer, en s'engageant lui-même avec Norbert Hanold sur les pas de Zoé Bertgang/Gradiva, l'ascète est sur le divan, et la nymphé est dans le fauteuil. Nous voilà donc avec un ascète-femme et une nymphé-homme.

1. Cité par Carlo Ginsburg à la Conférence qu'il a faite à la BNF, cycle xxc siècle des historiens, le 10 janvier 2001. Journal *Le Monde* du 13 janvier 2001.

2. « UN » médecin, on connaît l'enquête de la Société du mercredi, médecin n'est pas un métier de femme. La femme médecin est une *Übermensch*, au genre grammatical neutre, (das et pas *der*), une super-prostituée, en argot viennois. In *Les premiers psychanalystes*, Paris, Gallimard, 1976, p. 219.

3. S. Freud, *Bemerkungen über die Übertragungsliebe*, 1915, G\_W X, p. 306. Notons, que la *weibliche Patientin* a disparu de l'édition française.

4. C'est-à-dire, pour reprendre le mot des écrits gais et lesbiens, de façon hétérocentrée.

Le psychanalyste;  
un cas  
de nymphé ?

Grâce à l'édition Fischer de 1995 de la *Gradiva* de Jensen annotée par Freud<sup>5</sup>, on peut suivre les petits commentaires, souvent en abrégé, que Freud a écrits dans la marge, au fil de sa lecture. Quand le jeune archéologue fait ce rêve « effroyable et terrifiant » qui le transporte dans l'ancienne Pompéi, précisément le jour du 24 août 79, « celui de la terrible éruption du Vésuve », Freud note en marge « *an dem Tage zufällig begoßen ich zu schreiben*, comme par hasard le jour où je commence à écrire »<sup>6</sup>. (!) Freud part, lui aussi, non pour la Pompéi de Jensen, mais, comme on va le voir, pour les paysages post-Renaissance des Grisons, où se déroulent les nouvelles de Conrad Ferdinand Meyer.

Freud et Hanold partent donc pour un voyage dans le temps, voyage qui ne les laisse pas inchangés, voyage familial pour Freud-l'analyste. Hanns Sachs témoigne d'ailleurs d'un Witz préféré de Freud, un mot « qu'il appréciait en connaisseur », écrit Sachs, mot de Henri Heine, l'histoire d'un bœuf qui était devenu tellement âgé qu'il était retombé en enfance. Lorsqu'on l'abattit, sa viande avait un goût de veau âgé<sup>7</sup>.

## UN OUBLI PARTICULIER

Dès la première phrase de la nouvelle, énonçant que Norbert Hanold, à Rome, avait découvert un bas-relief qui l'avait « extraordinairement attiré », Freud note en marges « Err », ce qui signifie *Errinerung*, souvenir.

### *Un mouvement et une intensification*

Norbert Hanold est non seulement mis en mouvement, « attiré », mais cette attirance est « extraordinaire, extrême, *ausnehmend* ». L'intensification, du mouvement, comme des sensations, est, selon Freud, la marque de la pulsion, du jeu de forces de la pulsion — pulsion sexuelle, toujours —, et donc la marque de l'éveil de l'érotisme. Dans les *Souvenirs-écrans*, un des textes les plus précoces de Freud, le pissenlit était « trop jaune », et le pain avait « trop goût de pain ».

### *Des forces*

« Extraordinairement attiré » signale un souvenir. Seulement, il va s'agir d'un souvenir bien particulier. « Nous demeurons en surface tant que nous ne parlons que

5. S. Freud, *Der Wahn und die Träume in W. Jensens «Gradiva», mit der Erzählung von Wilhelm Jensen, und Sigmund Freuds Randbemerkungen, herausgegeben und eingeleitet von Bernd Urban*, Francfort sur Main, Psychologie Fischer, 1995. Je l'indiquerai désormais [Fischer 1995]

6. *Ibid.*, p. 135. Une fois de plus, on peut constater combien Freud est mobilisé par les dates.

7. Cite par Hanns Sachs, *Freud, mon maître et mon ami*, Paris, Denoël, 1977, p. 94.

8. Dans la première page, Freud souligne trois mots : « extraordinairement attire », « actuelle », (elle a quelque chose des gens d'aujourd'hui) et « vie », (elle n'a pas été dessinée, elle a été modelée d'après la vie-même).

de souvenirs et de représentations »<sup>9</sup> écrit Freud. En cela, il reste fidèle à la ligne qu'il suit depuis ses tout premiers textes, aussi bien *L'esquisse d'une psychologie scientifique* que *Les aphasies*, il raisonne en termes de forces, de nouages, de liaisons et déliaisons, de mouvements des sentiments, — l'érotisme —, qui ne peuvent se saisir que par leurs liaisons à des représentations.

Les seuls éléments qui comptent dans la vie psychique sont bien plutôt les sentiments *Gefühlen* ; toutes les forces psychiques ne comptent que par leur aptitude à éveiller des sentiments. Les représentations ne sont refoulées que parce qu'elles sont nouées à des déliaisons de sentiments qui ne doivent pas se produire ; il serait plus juste de dire que le refoulement concerne les sentiments, mais ceux-ci ne peuvent se saisir que par leur liaison à des représentations<sup>10</sup>.

Les souvenirs si particuliers de Norbert Hanold relatifs à Zoé Bertgang étant liés aux sentiments érotiques que Norbert avait éprouvés pour elle dans l'enfance, subissent un oubli spécial. Précisément, ils ne peuvent réapparaître comme souvenirs.

### Une image

C'est « une image »<sup>11</sup>, — et non une représentation — une image de pierre *Steinbild*, l'image du bas-relief antique, qui « réveille en Hanold l'érotisme qui sommeillait » et qui rend l'activité aux souvenirs d'enfance. Hanold va alors vivre *eine Liebereizidiv*, une récurrence amoureuse ! L'équivalent, nous dit Freud, d'une cure analytique. Notons le terme de Freud, « récurrence »... d'une maladie d'amour ? Oui, et amour fou, suivant Freud, puisque, écrit-il, « ce qui se produit est un combat *Kampf* entre la puissance *Macht* de l'érotisme et les forces refoulantes ; ce qui s'extériorise de ce combat est un délire *Wahn* »<sup>12</sup>.

### Un son

Une image, mais aussi, un son, déclenchent le réveil de l'érotisme — le chant du canari, dans la nouvelle de Jensen. Freud caractérise ce que sont les imaginations, les *Phantasien*, de Norbert, qui ne sont donc pas des souvenirs, et souvent, on ne retient que le terme *Abkömmlingen*, des rejetons<sup>13</sup>. Or la phrase exacte est la suivante :

9. S. Freud, *Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen*, traduction de Marie Bonaparte, [1949], Paris, Idées Gallimard, 1976, p. 182. Désormais indiqué : [Gallimard 1976]. J'ai souvent modifié la traduction de Marie Bonaparte, à partir du texte des *Studien Ausgabe*, Bd X, [S. A] ici p. 47.

10. [Gallimard 1976, p. 182]. [S. A. p. 47]

11. Tous les termes allemands pour dire bas-relief, sculpture, tableau, statue, etc. comportent le mot *Bild*, en rapport avec l'image, et non le mot *Vorstellung*, en rapport avec la représentation.

12. [Gallimard 1976, p. 182]. [S. A. p. 47]

13. Le va-et-vient entre le français et l'allemand de Freud, via le dictionnaire Sachs-Villatte de 1905, a tout son intérêt. La métaphore botanique, nous y reviendrons plus loin, est française, puisque *Abkömmling* est traduit en premier lieu par « héritier », en deuxième, « rejeton » d'après le sens français — en français au premier sens, le rejeton est le nouveau jet qui pousse sur la souche, le tronc ou la tige d'une plante, d'un arbre ; par extension, plus tard, enfant, descendant, héritier. Mais ce rejeton, nouveau jet de la plante, nouvelle pousse, s'appelle en allemand *Nachtrieb*, à ne pas traduire pulsion après-coup, quoique...

[Les imaginations *Phantasien* de Norbert] sont, comme nous l'apprenons plus tard, des échos *Anklänge* de ses souvenirs relatifs à la bien-aimée de son enfance, des rejets *Abkömmlingen* de ces souvenirs, des métamorphoses *Umverwandlungen* et des distorsions *Entstellungen* de ceux-ci, qui n'ont pas réussi à parvenir à la conscience sous une forme non-altérée<sup>14</sup>,

Échos de souvenirs, rejets de souvenirs, métamorphoses de souvenirs, distorsions de souvenirs, tout cela sert à refouler l'érotisme, mais également participe, comme Freud va le montrer, au combat contre le refoulement. Dans son ensevelissement identique à celui de Pompéi, Norbert Hanold perçoit une image, un son, il a, de la conservation enterrée de son passé, « une perception *Wahrnehmung* endopsychique »<sup>15</sup>.

*Les imaginations Phantasien de l'artiste : une fabrique de représentations liées d l'érotisme.*

Lorsqu'il revient de Rome en Allemagne, Norbert se procure un moulage du bas-relief *Bildrelief*, et le *Phantasieren* commence, écrit Freud, la « création imaginative». Norbert Hanold ne peut dire ce qui avait excité<sup>16</sup> son attention, — « fait fondamental », note Freud en marge — mais depuis Rome, cet effet demeurerait inchangé. Norbert va alors mettre tout son savoir d'archéologue au service du *Phantasieren*.

Des échos, des rejets, des métamorphoses, des distorsions de souvenirs ? Jensen les multiplie. Norbert appelle l'image de pierre, *Gradiva* « celle qui s'avance », or sa « bien-aimée » enfantine s'appelait *Bertgang*, ce qui signifie démarche alerte. *Gradiva*, imagine-t-il, doit parler grec, et sa démarche est comme prise sur le vif, l'oubliée s'appelait *Zoé*, « la vie » en grec. Il la nomme *Gradiva*, du nom du dieu de la guerre, *Mars Gradivus*, « celui qui s'avance au combat », effectivement, il y a combat pour Norbert, combat contre le refoulement, etc.

Des échos de souvenirs ? Jensen fait résonner des paroles dans les rues de Pompéi : « C'est *Gradiva*, la fille de... Elle a la plus belle démarche de toutes les jeunes filles de notre ville ». Enfin, il transpose Rome à Pompéi, la ville dont le passé historique, tout comme l'enfance de Norbert, a été enseveli. Toutes ces formations sont conscientes, chez Norbert, et sont des substituts, des rejets, des échos, des représentants des représentations refoulées, représentations qui ne sont refoulées, nous dit Freud, que parce qu'elles sont nouées à des sentiments érotiques, enjeu véritable du refoulement.

Le comportement de Norbert change, il est l'objet de formations de compromis, des symptômes, il suit les jeunes filles dans la rue car il veut observer d'après nature leur démarche, son intérêt sexuel est recouvert par la science et l'archéologie, de sorte qu'il ne « comprend pas » (*UBW* note Freud dans la marge) les réactions outragées qu'il déclenche. A la recherche du souvenir refoulé, Hanold note toutes ses observations, il fait des *pedestrichen Prüfungen*, des « examens de pïeds » !

14. (Gallimard 1976, p. 184), /*SA*. p. 491

15. (Gallimard 1976, p. 185), /*SA*. p. 491

16. Erregt, un mot typiquement employé par Freud pour la pulsion.

*Le modèle est actuel*

Grand point fort que Freud met en relief dans la nouvelle de Jensen — mais qu'il avait déjà découvert et vécu en lisant les nouvelles de Conrad Ferdinand Meyer motivant son voyage avec Minna dans les Grisons, nous le verrons — : le modèle, Gradiva, apparaît à Hanold comme actuel, *das Steinbild stelle etwas « Heutiges » dar*, « l'image de pierre présente quelque chose d'aujourd'hui ». Elle est vivante, il peut la rencontrer dans la rue, et effectivement, il la rencontre. Délire, *Wahn*.

Le bas-relief ne rappelle pas à Norbert son amour d'enfance Zoé Bertgang *parce que* Zoé avait quelque chose de la démarche grecque du bas-relief, parce qu'il y aurait eu, en Zoé, survivance antique de cette démarche, et dont le nom Bertgang signerait la trace jusqu'à nos jours, Freud récuse cela'. Non, ce n'est pas Gradiva qui était actualisée en Zoé, *c'est le contraire*, c'est le rêveur qui est transporté, à la suite de son rêve, en l'an 79, à Pompéi, et qui rend le bas-relief animé et sonore. A l'enfance, dit Freud, se substitue le passé historique.

Quand Hanold fait le rêve d'angoisse, dans lequel Gradiva, vivante, va être ensevelie, ce 24 août 79, et qu'elle gît, couchée là, *niederlegt*, sur une large marche, et semble dormir, qu'elle devient décolorée comme le marbre, ne respire plus, les vapeurs de soufre l'ayant étouffée, et qu'elle demeure enfouie sous la poussière entre les colonnes de marbres du temple d'Apollon, métamorphosée en femme de pierre, le résultat du rêve est celui-ci : Gradiva est vivante et vit dans la même ville que lui, — à Pompéi dans le rêve. Mais une fois réveillé, Hanold, les oreilles encore emplies des cris des habitants de Pompéi et de la rumeur grondante des flots de lave dans la mer, ouvre sa fenêtre, entend le chant du canari prisonnier dans sa cage à la fenêtre d'en face, et se précipite dehors, en petite tenue, car il vient de voir, dans la rue, passer... une certaine « présence féminine ». Il la suit, elle se retourne, il entrevoit son visage, c'est bien elle, c'est le visage qu'avait Gradiva lorsqu'elle le regardait dans la nuit, à Pompéi... Il part pour l'Italie, et immanquablement s'oriente peu à peu vers Pompéi. Agité, mécontent, angoissé, en crise pendant tout le voyage, ressentant un désir ardent *Sehnsucht*, quoique encore sans objet « il lui manque quelque chose », dérangé de toutes parts par les bruits des ébats amoureux des couples dans les hôtels, les visites, les groupes, ressentant les effets de la mobilisation de son désir, il achète au passage une arme. Un chasse-mouches. Une arme contre la zoologie, la vie, Zoé.

*Conjonction de l'érotisme et de la mort*

Pour le jeune archéologue, le présent n'existait pas, le marbre et le bronze n'étaient pas pour lui des matériaux morts, mais la seule chose vraiment vivante ; les femmes de pierre lui servaient à refouler son érotisme au moyen de sa science, il les « étudiait ».

---

17. Qu'on interroge plutôt l'écrivain sur son enfance, note-t-il.



Précisément, une femme de pierre le réveille. Il rêve que Gradiva devient gisante, et lors de leur rencontre à Pompéi, Norbert lui dit : « Je t'ai appelée comme tu te couchais pour dormir et je suis alors demeuré près de toi. Ton visage était calme et beau comme le marbre. Oh je t'en prie, pose-le à nouveau sur la marche comme alors ». Freud note en marge<sup>18</sup> « *erotischer Wunsch* ».

La puissance de l'érotisme et les forces qui le refoulent trouvent là leur point de jonction, ce qui sert à refouler devient l'agent de la levée du refoulement, en ce point, vie et mort se rejoignent et se disjoignent à la fois<sup>19</sup>. Nous voilà dans l'univers de Leopold von Sacher-Masoch.

En effet, à partir de ce moment de la nouvelle, le couple s'engage dans les coups.

### *Renversement érotique : la claque*

Un étrange mouvement pousse Norbert à savoir si Gradiva est une illusion ou bien si elle a un corps : « *Agressive Ideen*<sup>20</sup> » note Freud en marge. On connaît la suite : la mouche ! Alors que Norbert et Gradiva/Zoé partagent le petit pain de leur enfance, un monstre noir se pose sur la main de la jeune fille. Une irrésistible impulsion s'empare de lui. Sa main se lève brusquement, et claque *klatsche* sur la mouche et la main, un coup *Schlag*, sans aucune douceur. Sitôt cette claque donnée, *Zuschlag*, le voilà pris d'une « terreur joyeuse », la main est chaude ! Ni froide ni engourdie, mais vivante, une véritable main humaine qui reste un moment sous la sienne. Le délire s'évanouit. « Zoé, toi ici ! » dit Gisa, une charmante visiteuse.

Freud souligne *Klatsch* et écrit en face de la découverte de la main chaude : *Lösung*. La claque a produit la solution.

Revenu à lui, Norbert écoute Zoé lui rappeler les taloches et les bourrades *Knuffen und Pufften* qu'ils se sont donnés, enfants. Délivré de sa folie, il prend cependant, par une étrange illusion d'optique, la fossette de Zoé pour une mouche, (« Astucieux », note Freud en marge), annonçant d'un ton « particulièrement triomphant : — La voilà encore, cette mouche ! » et tente de saisir avec les lèvres l'insecte « qu'il détestait tellement », puis : « — La voilà maintenant sur tes lèvres ! Et il dirigea de ce côté sa chasse avec la rapidité de l'éclair ». Il avait, cette fois, recouvré « toute sa santé et toute sa raison ».

La chasse érotique peut avoir lieu, mais ce serait un grand malentendu que d'en déduire que le chasseur est Hanold et la proie, Zoé, qu'il frappe et qu'elle est frappée, qu'il est actif et qu'elle est passive, qu'il est homme et qu'elle est femme, qu'il est sadique et qu'elle est masochiste, et quoi encore. Ce serait négliger que se faufile, dans le couple, une image fuyante, un mot qui sonne, un lézard, un chant de canari.

18. (Fischer 1995, p. 169]

19. Le sexe et la mort tournent dans le mime rond. Sacher Masoch n'a pas été fichu d'inventer autre chose, Freud non plus. Et Lacan ? Il met un espoir dans son noeud...

20. (Fischer 1995, p. 183].

*Identique dia cure analytique*

Lorsque Zoé Bertgang se rend compte que Norbert s'adresse à elle en tant que Gradiva, elle accepte d'être un spectre, elle accepte la fleur funèbre qu'il lui apporte, elle accepte d'être celle qui a été ensevelie sous les cendres du Vésuve, et d'être avec lui, il y a deux mille ans. « Ah oui, dit-elle, — à cette époque. C'est cela, ça ne me venait pas à l'esprit » « das war mir *nicht eingefallen* ». Freud note en marge : « Début de la thérapie, de sa part à elle ».

Comment Zoé va-t-elle obtenir la guérison du délire de Norbert ? Par une pratique de l'équivoque. Freud note que toute personne ayant lu *Gradiva* n'a pu qu'être frappée par la fréquence avec laquelle le romancier a mis dans la bouche de ses deux personnages des mots et des discours à double sens<sup>21</sup>. Citons parmi tant d'autres exemples : Zoé se disait qu'en allant à Pompéi, elle *déterrerait* ausgraben bien quelque chose d'intéressant ». Ou bien : « Quelque part au soleil Gradiva est assise », rêve Hanold, sans prendre conscience qu'il sait que Zoé habite à l'Auberge du Soleil. Ou encore : « A moi, venant de ta main, ne convient que la fleur de l'oubli » dit Zoé/Gradiva à Norbert. Elle le compare à l'Archéoptéryx, « que quelqu'un doive d'abord mourir afin de trouver la vie », etc. Les discours sont des formations de compromis, comme le reste, si ce n'est que la plasticité du matériel verbal permet qu'un même assemblage de mots exprime à la fois deux intentions du discours, lesquelles correspondent à la double détermination du compromis, l'érotisme et la force qui le refoule.

Zoé comprend ces mots dans le sens de l'inconscient d'Hanold, mais Hanold est bien loin de connaître la portée de son propre discours, écrit Freud<sup>22</sup>. Elle tient intentionnellement mit *Absicht* des propos équivoques.

Freud écrit cela en août 1906. On ne peut qu'admirer sa rigueur. Là où les traducteurs trébuchent, et traduisent que Zoé use volontairement de l'équivoque, Freud écrit : mit *Absicht*. Quelle différence ? Cela va très loin : on pourrait penser que la pratique de l'analyste, comme celle de Gradiva, est d'user volontairement de l'équivoque et que là est l'interprétation. Mais non. Tout est dans le léger flottement du sens, Gradiva use *intentionnellement* de l'équivoque et ce « mit *Absicht* » est précisément ce dont Freud a frappé son invention de la psychanalyse, son interprétation de l'intentionnalité<sup>23</sup>.

C'est la phrase la plus célèbre de la *Communication préliminaire*, parue en 1893 et que Freud introduit ensuite dans *Les études sur l'hystérie*. Pourquoi les malades n'ont-ils pu réagir au traumatisme psychique qui les a affectés ? Parce que « il s'agissait de choses que le malade voulait oublier et qu'intentionnellement, il refoulait, inhibait, et

21. [Gallimard, 1976, p. 2301. [S.A. p. 761

22. [Gallimard, 1976, p. 2311. [S.A. p. 761

23. M. Viltard, « Wunsch ! Du symptôme comme noeud de signes » in *Le défaut d'unité. Analyticités de la psychanalyse. L'Unebévée N° 7*, hiver 1995/printemps 1996, Paris, EPEL, p. 56.

réprimait hors de ses pensées conscientes ». Puis, à propos de Lucy R. : « Il faut qu'une certaine représentation ait été intentionnellement refoulée du conscient », ou encore : « Il s'agit d'un refoulement intentionnel ». C'est une intention qui n'est pas à proprement parler, consciente, car elle appartient à la défense.

L'interprétation de la valeur à donner à l'intentionnalité a été la pierre d'angle qui a fini par séparer Freud de Breuer<sup>24</sup>, et il n'est pas étonnant que, reprenant avec Gradiva, ce mouvement qui l'amène à évoquer de plus près le mécanisme du refoulement, Freud réévoque Breuer.

Le procédé que le romancier fait employer à Zoé, pour guérir le délire de son ami d'enfance, est infiniment semblable, je dirais même coïncide complètement avec la méthode thérapeutique que l'auteur, avec le docteur J. Breuer, a introduite en médecine en 1895 et au perfectionnement de laquelle il s'est consacré depuis. Cette méthode, dénommée d'abord par Breuer *cathartique*, et depuis, de préférence, par l'auteur *psychanalytique*, consiste, chez les malades dont l'affection rappelle le délire d'Hanold, à ramener pour ainsi dire de force à la conscience l'inconscient dont le refoulement cause la maladie. C'est ce que fait Gradiva pour les souvenirs refoulés de l'enfance d'Hanold. Assurément, cette tâche est plus facile à Gradiva<sup>25</sup> qu'au médecin, car elle se trouve, sous bien des rapports, dans une situation idéale.

Ainsi, à l'oubli intentionnel de Norbert produisant des imaginations et des symptômes qui ont une double détermination, — le combat des forces antagoniques — répond l'équivocité intentionnelle de Zoé, de l'analyste. C'est dans ce léger flottement conscient-inconscient de l'intentionnalité que se faufile le lézard fuyant, l'objet vers lequel la représentation est en tension. Freud poursuit :

Dans le traitement psychothérapeutique d'un délire ou d'un trouble analogue, on développe souvent de tels discours équivoques chez les malades comme nouveaux symptômes très fugitifs, et on peut même se trouver dans la situation d'en user, à l'occasion de quoi il n'est pas rare qu'on sollicite *anregt* la compréhension de ce qui vaut pour leur inconscient par le sens déterminé qu'ils ont dans leur conscience.

On le voit, tout est précaire : le sujet répété de la phrase, c'est « man », « on », impersonnel. Le malade produit de l'équivocité, et « on », l'analyste, peut se trouver dans cette même disposition, cette même situation « *in die Lage* », d'en produire aussi. Alors, peut-être, ce n'est pas assuré, « il n'est pas rare » écrit Freud, que se glisse un effet, et que, par le sens conscient, on « excite », on « incite », « on sollicite » (*anregen* est, là encore, typiquement un mot de la pulsion), ce qui vaut inconsciemment.

#### *Récidive amoureuse : le réveil des sentiments*

À quoi tient cette précarité de la fonction de l'équivoque ? Freud a toujours la même réponse : à l'amour, et même, au couple amoureux ! La psychanalyse est une

24. M. Viltard, *op. cit.* p. 57. C'est également un point essentiel de divergence avec Pierre Janet.

25. (Gallimard, 1976, p. 2381, *J.S.A.* p. 771

cure par l'amour, leitmotiv chez Freud, et là encore, dans Gradiva, c'est bien ce qu'il précise. Seule la certitude d'être aimée par Hanold peut décider Zoé à se consacrer à une cure et la déterminer à avouer son propre amour, écrit Freud.

Le traitement consiste à restituer du dehors à Hanold, les souvenirs refoulés auxquels il ne peut rendre, du dedans, la liberté ; mais tout ceci eut été vain si la thérapeutique n'eût pas tenu compte des sentiments d'Hanold et si la traduction du délire n'eut été : vois, tout ceci signifie tout simplement que tu m'aimes<sup>26</sup>.

Ainsi, le retour à la conscience du refoulé et la simultanéité de l'élucidation et de la guérison, ne sont-ils pas le principal de ce qui fait la similitude de la cure psychanalytique et du traitement que Gradiva pratique avec Hanold.

L'Pcc'ntiel de la métamorphose est le réveil des sentiments<sup>27</sup>.

C'est ce qui fera dire plus tard, en 1915 à Freud, dans son texte sur *Le refoulement*, que tout le refoulé peut être compris par la conscience sans que le refoulement soit d'une quelconque façon levé. La cure est une récurrence amoureuse, écrit Freud,

à condition d'englober sous le nom *d'amour* toutes les composantes si variées de la pulsion sexuelle. Cette récurrence est indispensable car les symptômes contre lesquels le traitement est entrepris ne sont que des résidus de combats antérieurs contre le refoulement ou le retour du refoulé ; ils ne peuvent être résolus et balayés que par une nouvelle marée montante de la même passion<sup>28</sup>.

Et, de même qu'Hanold aime Gradiva, cette passion réveillée, *Leidenschaft*, « qu'elle soit d'amour ou de haine, prend chaque fois pour objet la personne du médecin ».

Y a-t-il, alors, une différence entre le psychanalyste et Gradiva ? Freud annonce qu'il y a des différences qui font du cas de Gradiva « un cas idéal » de cure analytique, un idéal que ne peut atteindre la technique médicale. Mais pourquoi ? Le médecin ne peut répondre à l'amour, affirme Freud... Et une fois la cure terminée, la médecin, qui était un étranger avant le début de la cure, « doit viser à le redevenir »<sup>29</sup>. On notera les termes de Freud ! Il ne dit pas que l'analyste redevient un étranger, il dit qu'il doit... « viser à », muss *trachten*, une tension... Et comment le médecin cherche-t-il à se rapprocher au maximum de ce cas idéal de cure qu'est Gradiva ? La discussion de ce problème nous entraînerait bien trop loin de la tâche que nous nous sommes fixée ! écrit Freud.

### *L'objet du S&M*

On aurait pu s'attendre à ce que Freud considère que l'effet scandaleux que produit la psychanalyse dans le public de son époque concerne « l'amoralité » de

26. [Gallimard, 1976, p. 237], [S.A. p. 79]

27. [Gallimard, 1976, p. 239], [S.A. p. 80]

28. [Gallimard, 1976, p. 238], [S.A. p. 80]

29. [Gallimard, 1976, p. 240], [S.A. p. 81]

cette notion de cure par le déclenchement d'une passion amoureuse. Non, ce qui choque au plus haut point les non-initiés à la psychanalyse, écrit Freud, c'est le poids décisif qui est donné à l'équivocité.

!expérience m'a montré que le rôle de l'équivocité est ce qui suscite chez les non-initiés le choc le plus énorme et cause habituellement les plus grands malentendus.

Pourquoi ? La réponse est claire dans ce si beau texte de Freud : l'équivocité est précisément ce qui met en mouvement les sentiments érotiques<sup>30</sup> (et, par là seulement, réduit le symptôme). Le lecteur est alors nécessairement mis en mouvement, par la haine ou par l'amour, envers celui qui a écrit cela.

Une mouche, un lézard, une araignée dans le plafond, et un canari, la vie bouge et bourdonne. Tout au long du récit, il n'y a pas de miroir, mais du mouvement, pas de double du moi, pas d'ombre, de *Schatten*, on est en plein soleil et la petite tete brillante du lézard apparaît dans la fente du rocher, Gradiva est un spectre, mais en chair et en os, — un vampire, pour appeler les choses par leur nom, et le chant du canari résonne. Rien n'est stable, fixe, Gradiva comme le lézard, apparaît et disparaît entre les colonnes. Lorsqu'elle reçoit la claque sur la main, elle l'accepte puisque sa main reste, tiède et vivante, sous la main qui la frappe, signe de l'accord S/M ; mais impossible de dire qui est chasseur, qui est chassé. C'est un effet tournant, elle-même est experte dans l'art du lacet, elle sait s'exercer à la capture en nouant le lacet autour du doigt, elle peut chasser le mari et le ligoter, elle est la fille du chasseur de lézard, Hanold est ligoté. Pour son père, le collectionneur, elle est un lézard épinglé dans la vitrine du zoologiste. Le lézard faufile l'ensemble, passe entre tous les personnages.

L'instabilité de sens que l'équivocité introduit dans le couple amoureux détruit le sens, éloigne des représentations, laisse la place au vu et à l'entendu, vides de sens, à la perception de l'image du plâtre modelé et du chant du canari, au vivant, au signifiant ; elle est inhérente au tournoisement du S/M. Un lézard, un chant, viennent faire et défaire ce lien érotique d'enfance, attaché peut-être à quatre lettres communes, le Bert de Norbert et de Bertgang — c'est du moins l'hypothèse de Wladimir Granoff, un des rares psychanalyses à non seulement évoquer Gradiva, mais à ne pas se fourvoyer dans le fétichisme du pied. Perception, objets de la pulsion, ce sont des signifiants, rien n'est plus réel, c'est délirant, c'est halluciné.

## LE LÉZARD DE FREUD

Puisque Freud a noté qu'il s'est mis en route pour Pompéi lui aussi, un 24 août, peut-être la petite tete brillante du lézard apparaît-elle entre les lignes ?

Il y a une grande difficulté de méthode pour répondre à cette question. Certes, nous aurions des éléments pour considérer qu'il y a, dans Gradiva, quelques mots

---

30. On saisit alors quels délices haineux peut procurer la rédaction d'un livre comme *!effet y'au de poele* ! François George, Hachette, 1979.

qui devaient sonner aux oreilles de Freud, comme l'intervention de l'amie de Zoé, Gisela, Gisa, Gisetta, lui dont le premier amour s'appelait Gisela Fluss. De plus, il appelait Gisela, dans la correspondance codée qu'il échangeait avec son ami Silberstein, l'«Ichtyosaure» (telle un animal à écailles nageant au fil du courant, Fluss), ce qui n'est peut-être pas si éloigné du lézard et de l'archéoptéryx de Jensen... mais enfin, ce ne sont que nos propres divagations.

En revanche, nous pouvons noter qu'il y a effectivement deux hapax dans ce texte de Freud à propos de Gradiva, ce qu'en bonne règle analytique, puisqu'il s'agit du texte d'un psychanalyste, nous devons considérer comme des *Einfällen*, des associations, et non comme une série de démonstrations additionnant les représentations qui font preuve. Le premier est plus facilement repérable que le deuxième, parce qu'on peut en retrouver les traces dans des textes publiés, alors que le deuxième ne devient lisible que depuis que Jeffrey Masson a publié les lettres — non expurgées — de Freud à Fliess, ce qui, rappelons-le, a déclenché une tempête dans les Archives Freud. Toujours pas traduites en français...

Le premier Einfall : neuf mots surgissent, inattendus, à la fin d'une phrase :

Nous concéderons au romancier le droit d'édifier un raisonnement réaliste sur une supposition invraisemblable : ainsi, par exemple, fit Shakespeare dans *Le roi Lear*<sup>31</sup>.

Comme Colette Piquet me l'a fait remarquer, ce surgissement bref, inattendu, et sans suite dans *Gradiva*, est seulement l'indexation du *Motif du choix des trois coffrets* qui permet d'identifier Gradiva et Cordélia, la plus jeune, la plus belle, et — renversement en son contraire, montre Freud — Athropos, déesse de la mort.

Les trois relations inévitables de l'homme à la femme sont ici représentées [par les trois filles du vieux roi Lear, les trois soeurs] : la génitrice, la compagne et la destructrice. Ou bien les trois formes par lesquelles passe pour lui l'image de la mère au cours de sa vie : la mère elle-même ; l'amante qu'il choisit à l'image de la première ; et pour terminer, la terre mère, qui l'accueille à nouveau en son sein. Mais c'est en vain que le vieil homme cherche à ressaisir l'amour de la femme, tel qu'il l'a reçu d'abord de la mère ; c'est seulement la troisième<sup>32</sup> des femmes du destin, la silencieuse déesse de la mort, qui le prendra dans ses bras<sup>32</sup>.

Freud indique ici à quel point il ne partage pas le mythe, ne plus faire qu'un avec l'aimé. La seule femme qui prendra jamais l'homme dans ses bras est la mort. Selon Freud, la destructivité du désir se tient là. Il termine *Gradiva* en évoquant les relations érotiques d'Hanold et de Gradiva comme relations S/M :

Le désir d'être capturé par la bien-aimée, de lui être docile, de se soumettre à elle, désir que l'on peut inférer à la capture du lézard, a proprement un caractère passif,

31. [Gallimard, 1976, p. 2381

32. S. Freud, *Le motif du choix des coffrets*, Paris, Gallimard, 1985, p. 81.

masochiste. Le lendemain, le rêveur frappe l'aimée comme sous l'empire du courant érotique inverse. Mais arrêtons-nous, sans quoi nous risquerions d'oublier que Hanold et Gradiva ne sont que les créations d'un romancier.

Cette dernière phrase est sibylline, pourquoi nous laisserions-nous entraîner à considérer qu'ils sont vivants, à moins de ressentir qu'ils nous entraînent, eux aussi, vers notre propre passé ?

Dans le S/M, le mythe de ne faire qu'un dans le couple *ne* met jamais en scène qu'un personnage, celui de la mort, qui se tient en ce point de non-rapport sexuel que le S/M étire, programmatise, réalise, en jeux de pouvoirs érotisés. Gradiva la vie est Gradiva la morte, celle qui, du fond de son ensevelissement, vient accueillir et réduire le symptôme ; mais elle est aussi Gradiva la Mort.

Ceci est confirmé par l'équivocité, encore une, la plus belle peut-être, de la dernière phrase du roman. Norbert n'étreint pas Gradiva : telle le lézard, elle passe de l'autre côté.

Norbert Hanol s'arrêta devant les dalles et dit d'un ton de voix très particulier (*Erotik*, note Freud en marge)

— Passe ici, devant, je t'en prie.

Un sourire gai et entendu passa sur les lèvres de sa compagne, et retroussant légèrement sa robe de la main gauche, Gradiva-Rediviva-Zoé Bertgang, enveloppée des regards rêveurs de Hanold, de sa démarche souple et tranquille, en plein soleil, sur les dalles, passa de l'autre côté de la rue.

C'est ce qu'explicitera la lettre que Freud écrit à Jung à ce propos :

Lettre 53 de Freud, du 24 novembre 1907

Je ne voudrais pas encore trancher avec certitude s'il s'agit réellement d'une soeur morte jeune, ou si Jensen n'a jamais eu de soeur et a élevé une camarade de jeu au rang de la soeur toujours désirée. Le mieux serait *de* l'interroger, mais ses derniers renseignements étaient si imprécis que je n'arrive pas à me décider. La lecture était vraiment très intéressante. Tous les ingrédients de la *Gradiva* se retrouvent dans *Le Parapluie rouge*, l'ambiance de midi, la fleur des tombes, le papillon, l'objet oublié, la ruine même enfin. Même le facteur d'improbabilité, la trop grande concordance de la réalité avec l'objet fantasmatique est identique, la clairière dans la forêt est la même que dans son souvenir, bien que le lieu soit un autre, et le nouvel amour porte le même parapluie rouge que l'ancien. De certains traits de la *Gradiva*, on apprend par cette nouvelle qu'ils sont les rudiments de quelque chose de plus significatif. Ainsi le fléau des mouches de la *Gradiva*, qui est accidentel et seulement élaboré en comparaison, provient du bourdon du *Parapluie rouge*, qui, en le molestant, en tant que messenger des dieux sauve le héros de la mort. Cette nouvelle est écrite d'une manière abominablement dure, mais son sens est très bon. Les objets de l'amour des hommes forment des séries, l'un est le retour de l'autre (*Maure de Palmyre*), et chacun la reviviscence de l'amour infantile inconscient, sauf que celui-ci doit rester inconscient ; dès qu'il est consciemment éveillé, il retient prisonnière la libido, et le nouveau est impossible.

Il faudrait traduire la première nouvelle à peu près ainsi : je l'ai perdue, je ne peux l'oublier et c'est pourquoi je ne peux plus en aimer aucune autre correctement. La seconde — *Dans la maison gothique* — exprime simplement l'idée : même si elle était restée en vie, j'aurais du la perdre, en la mariant à un autre (ce ne peut donc probablement être que la soeur), et ce n'est que la troisième, notre *Gradiva*, qui surmonte complètement la douleur, en assurant : je la retrouverai, ce qui chez le vieil homme ne peut être qu'un pressentiment de la mort et une consolation par l'au-delà chrétien, présentée dans un matériel tout à fait contraire.

Dans les deux nouvelles, il n'y a pas trace d'une indication sur la « démarche » de la *Gradiva*. Dans celle-ci, la vue fortuite du relief doit avoir suscité un nouvel éveil du souvenir de la morte. Que pensez-vous à présent de cette construction hardie : la petite soeur était malade depuis toujours et boitait avec le pied en pointe ; plus tard elle est morte de tuberculose. Cet élément pathologique devait être exclu par la fantaisie, qui embellit. Mais un jour l'homme en deuil remarque, sur le relief qu'il a rencontré, que ce signe de maladie aussi, le pied en pointe, peut être transformé en charme et avantage, et ainsi était achevée la *Gradiva*, nouveau triomphe du fantasme qui exauce les désirs.

Avec mes salutations cordiales, votre Dr Freud.

« L'analyste et le romancier puisent à la même source, écrit Freud, pétrissent la même pâte. Mais le romancier accorde à ses processus psychiques une expression artistique au lieu de les réprimer *unterdrücken*. Grâce à la tolérance de son intelligence, les lois qui régissent la vie inconsciente sont incorporées à ses créations »<sup>33</sup>. Freud aussi, à n'en pas douter — bien que le questionner soit plus difficile que de questionner Jensen, comme nous allons maintenant le voir.

Venons-en au deuxième *Einfall*. Que vient faire, au beau milieu de *Gradiva*, cette évocation du tableau de ancien Rops, où cette resplendissante fille plantureuse a pris la place du Sauveur sur la croix, sous les yeux concupiscent d'un moine, alias saint Antoine ? Tableau qu'on ne pouvait voir qu'en enlevant son cache<sup>34</sup>.

Freud n'est pas comme Aby Warburg, qui considère que ce qu'il appelle le réflexe autobiographique est le seul mode de prise de connaissance, et qui peut tenir, en attrapant ses idées fuyantes, une conférence où il parle à la fois de la maladie de sa mère, de ses souvenirs d'enfance, de son voyage chez les Hopis, de sa maladie, et de la schizophrénie du monde occidental. Non, Freud, au contraire, a pratiqué une censure vigilante de ses propres textes. Certes, on cite la *Traumdeutung*, évidemment, comme confidence, on cite *Un enfant est battu*, que Freud ne dit pas être le cas de sa fille, mais enfin, « tout le monde » le savait. Cependant, il a détruit bon nombre de documents personnels, il n'était pas précisément enchanté de voir Marie Bonaparte récupérer par miracle les lettres qu'il avait écrites à Fliess, les lettres de jeunesse à son ami Silberstein ont été retrouvées longtemps après, et Freud a lui-même « recons-

33. [Gallimard, 1976, p. 2421, ls.A. p. 82)

34. CL I. Mangou, *Une école du balbutiement, masochisme, lettre et répétition*, Cahiers de l'Unebévue, Unebévue-Éditeur, Paris, 2001, pp. 100 et suiv.



truit » sa biographie en cachant, entre autres choses, son intérêt pour la philosophie et de larges pans de sa vie, il a « dicté » à Bernfeld, Jones en a suivi le fil, une biographie strictement « médicale » et « bourgeoise », tout *ceci* pour donner à la psychanalyse des atouts de respectabilité.

Suivons le moine de Rops.

On trouve partout, dans les commentaires sur *Gradiva*, les notes de la *Standard Edition* ou des *Studien Ausgabe*, que l'exercice auquel Freud se livre en lisant la *Gradiva* de Jensen, a son précédent dans le petit texte qu'il envoya à Fliess, le 20 juin 1898, à propos d'une nouvelle de Conrad Ferdinand Meyer, *Die Richter in, La femme juge*. C'est ce que ne manque pas de dire Ernst Kris, le premier de cette liste de commentateurs, dans son introduction aux lettres Freud-Fliess caviardées. Elles sont d'ailleurs caviardées de plusieurs façons : tronquées, supprimées, mais aussi, comme on le verra, montées, comme au cinéma, c'est-à-dire que les coupes et les réajustements font lire le même texte autrement, Freud l'a écrit, mais dans un autre contexte, ce qui change son sens, et enfin, caviardées par une traduction très « bien pensante », alors que leur ton est libre, souvent très libre.

Excellant dans cette entreprise de dénaturation qui cache tout en montrant, Kris trouve le moyen de nous dire, à propos du texte de Freud sur *La femme juge*, comment nous devons le lire, et au passage, glisse son point de vue : exactement le contraire de Freud.

On lit :

Les lettres nous apprennent comment, dès cette époque, il était capable de soumettre les oeuvres littéraires à une analyse psychologique ; son étude de deux contes de C.F. Meyer constitue une première tentative de cette nature<sup>35</sup>.

On est outré, Freud ne soumet pas les oeuvres littéraires à une analyse psychologique, c'est le contraire, il se soumet, et d'une soumission qui est celle de son inconscient de lecteur, c'est-à-dire, totale et éveillant... son érotisme. Kris serait-il hermétique à cela ? Pas du tout ! Ignorerait-il la position toujours soutenue par Freud vis-à-vis de l'artiste ? Encore moins, il s'offre le luxe de la citer quelques lignes après. Alors ? C'est seulement l'entreprise de caviardage qui fonctionne. Il faut resituer cette petite phrase dans son paragraphe entier, pour voir comment Kris nous montre la lune alors qu'il faut regarder le doigt :

« [Étude de l'hystérie de ne saurait rien tirer d'un diagnostic local ou de réactions électriques, tandis qu'un exposé détaillé des phénomènes psychiques, tel que nous sommes habitués à le trouver chez les poètes, me permet d'obtenir une sorte d'aperçu de l'origine des hystéries, grâce à l'emploi d'un petit nombre de formules psychologiques ». C'est par ces mots que Freud commence son exposé du cas d'Elisabeth V. R..., vraisemblablement sa dernière contribution aux *Études sur l'hystérie*. Ces paroles laissent présumer un conflit intellectuel qui dut, entre 1890 et 1900, influencer de façon décisive sur l'évolution des idées de Freud. Les connaissances acquises par celui-ci

35. E. Kris, « Introduction » aux lettres de Freud à W. Fliess, publiées par Marie Bonaparte, Anna Freud et Ernst Kris, in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1956, p. 12.

étaient toutes nouvelles, sans précédent ; il s'agissait de représenter, en termes scientifiques, les conflits du psychisme humain. Il eût été bien tentant d'expliquer l'incursion de l'auteur dans ce territoire par l'intuition, de ramener toutes ces observations à leur origine biographique, comme il arrive très souvent chez les poètes. Le talent littéraire dont témoigne Freud dans l'exposé de son matériel biographique et qui se développe pleinement, pour la première fois, dans les *Études sur l'hystérie*, devait rendre cette tentation plus pressante. Les lettres nous apprennent comment, dès cette époque, il était capable de soumettre les œuvres littéraires à une analyse psychologique ; son étude de deux contes de C.F Meyer constitue une première tentative de cette nature (lettres 90 et 91). Les écrits ultérieurs nous ont fait connaître son attitude à l'égard de l'intuition de l'artiste, des créations de ceux « à qui il est accordé de tirer, presque sans efforts, du tourbillon de leurs propres émotions, des vérités les plus profondes, celles vers lesquelles nous autres devons nous frayer un chemin tâtonnant sans cesse au milieu des incertitudes les plus torturantes » (*Malaise dans la civilisation*). Le conflit dont Freud parle ici — celui auquel il est justement en proie à l'époque des études sur l'hystérie — se joue entre la compréhension intuitive et l'explication scientifique. On n'a jamais eu le moindre doute touchant la position prise par Freud dans ce conflit ; il avait eu une formation scientifique, et le but de sa vie fut de fonder la nouvelle psychologie sur des méthodes scientifiques. Rappelons brièvement ce que l'on sait de la formation professionnelle de Freud. Les sources en sont *L'Étude biographique* de Bernfeld et *Ma vie et la psychanalyse* de Freud... (Suit une biographie « scientifique » stricte...)

Le psychanalyste,  
un cas  
de nymphé ?

On comprend l'embarras de Kris, il a mission de faire entendre que la biographie n'entre en rien dans l'œuvre freudienne, tout en devant publier une correspondance ô combien privée<sup>36</sup>. Que vient alors faire Conrad Ferdinand Meyer dans cette injonction de ne pas aller chercher quoi que ce soit du côté de la biographie, sous peine de n'être plus freudien ?

Il suffit maintenant de lire les lettres non expurgées, publication autorisée par Anna Freud sans qu'elle en ait, semble-t-il, mesuré les effets<sup>37</sup>, pour que les suppressions deviennent parlantes. Non seulement par leur contenu, mais par le fait même d'avoir été supprimées.

On aura noté que Kris parle bien de deux nouvelles de Meyer, alors que l'exégèse freudienne n'en cite qu'une, *La femme juge*. Et l'autre ? L'autre se trouve dans la lettre suivante, du 7 juillet 1898, connue pour son début « La voilà ! [La psychologie, c'est-à-dire le futur chapitre vu de la *Traumdeutung*, peut-être contenant un rêve sur Martha, perdu]. Et Freud écrit : « Mon travail m'a été entièrement dicté par l'inconscient suivant la célèbre phrase d'Itzig, le cavalier du dimanche : "Où vas-tu ?" "Demande ce que je sais à mon cheval ". A chaque début de paragraphe, je ne savais pas où j'allais arriver. Il est évident que je n'ai pas écrit pour les lecteurs...»

36. On sait que l'autorisation de la publication des lettres fut arrachée à Freud par Marie Bonaparte, laquelle publia sans hésiter, grande princesse, ses souvenirs avec Le Corse, sa grand-mère borgne, ses amants, sa frigidité, ses opérations sur le clitoris, etc. sans toutefois « tout » publier de son journal, qui court encore sous le manteau chez les analystes de l'IPA. Cacher en montrant... La lettre volée est en souffrance.

37. Janet Malcolm, *Tempête aux Archives Freud*, Paris, PUF, 1986.

Et il continue : « La plus belle nouvelle de notre auteur [toujours Conrad Ferdinand...]<sup>1</sup>, celle qui semble aussi la plus éloignée des scènes infantiles, est à mon avis, *Die Hochzeit des Mönchs* u. Petit commentaire, au passage, de la méthode de caviardage : alors que le titre *La femme juge* est en français dans la même lettre, il faut aller chercher l'autre titre traduit en français en note : *Les noces du moine*.

Dans la lettre sur *La femme juge*, version caviardée, on lit :

Il s'agit sans aucun doute du rejet romancé d'un souvenir se rapportant aux relations de l'écrivain avec sa soeur.

Si on lit la version anglaise, non caviardée :

There is no doubt that this has to do with a poetic defense against the memory of a (sexual) affair with the sister<sup>38</sup>.

Et en allemand :

Kein Zweifel, daß es sich um die poetische Abwehr der Erinnerung an ein Verhältnis mit der Schwester handelt<sup>39</sup>.

Aucun doute, il s'agit d'une défense poétique contre le souvenir d'un rapport sexuel avec la sœur.

C'est déjà plus clair. Mais c'est dans *Les noces du moine*, et pas dans *La femme juge* qu'on trouve le principal rapport à Gradiva :

La *Phantasiebildung*, la création imaginative s'empare des événements nouveaux et les ramène à l'ancien temps, de telle sorte que les personnes nouvelles créent avec les anciennes séries et leur fournissent un modèle.

On voit que pour Freud, déjà, et bien avant la querelle avec Jung, ce sont les personnes actuelles qui fournissent un modèle aux anciennes, par substitution du passé historique à leur propre passé, et non les primitifs qui ont des survivances dans l'inconscient des personnes actuelles.

C'est bien là qu'est la valeur rationnelle de Freud, ce qui implique d'avoir accès à ce qui nous concerne, nous, aujourd'hui, dans ce que nous faisons quand nous lisons Freud, puisque nous sommes concernés par sa biographie, sa fille nous ayant permis d'en lire quelques passages, sans que nous puissions dire clairement comment ça nous concerne.

Quelle est cette nouvelle, *Les noces du moine*<sup>40</sup> ? Un moine est obligé, par une ruse diabolique de son père, de se défroquer et d'épouser Diane. Mais ce moine a été

38. S. Freud, *Complete letters from Freud to Hies, translated and edited by Jeffrey Moussaieff* Masson, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge Massachusetts, 1985, p. 317.

39. S. Freud, *Briefe an Wilhelm Fliess, Ungebürtige Ausgabe, Herausgegeben von Jeffrey Moussaieff* Masson, Deutsche Fassung von Michael Schröter, Frankfurt am Main, S. Fischer, p. 347.

40. C. F. Meyer, *Les noces du moine*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1989. de C. F. Meyer, Prix Nobel de littérature, bien oublié aujourd'hui et fort injustement, et qui était suisse. Auteur de nombreux romans et nouvelles, il régala toute l'intelligentsia de la fin du XIX. Ses bons mots étaient célèbres, on cite souvent de lui celui-ci : il avait du mal à vivre avec ses compatriotes car, disait-il, entre le Paradis, et une conférence sur le Paradis, ils vont tous à la conférence.

ému, il y a quelques années, et s'en est souvent confessé, par le cou gracile d'une jeune enfant de quinze ans, Antiope. Et voici que l'intrigue se noue de façon telle qu'inexorablement, le jour de son mariage, le moine va avoir la révélation de son amour pour Antiope, et excusez du peu, avoir une [sexual] *affair*, comme ont si bien dit les anglais, avec elle, devant l'autel, dans une crypte. Diane tue Antiope, le moine tue le frère de Diane qui allait épouser Antiope, et est tué en même temps par lui, et les deux amants, le moine et la jeune fille, finissent couchés lèvres à lèvres, morts. Or, on l'aura compris, Antiope était promue à devenir la belle-soeur du moine.

Aurais-je mauvais esprit, comme on dit ? Non, me répondent en chœur Kris, Bonaparte et Anna Freud, car ils ont supprimés la lettre suivante, du 30 juillet dans laquelle Freud annonce à Fliess :

Je vois poindre deux petits voyages, un de Landeck à Chiavenna, en passant par l'Engadine, l'autre, avec une halte à Raguse. Le premier, bientôt, le deuxième en septembre ; le premier avec Minna, le deuxième avec Martha. Le premier m'est inspiré, en fait, par ta remarque, à savoir que tu connais très bien le pays où se déroule *Jurg Jenatsch* [une autre nouvelle de C.F. Meyer dont il a été précédemment question]. Je ne me souviens plus où. Les Grisons ? Pas l'Engadine, en tout cas. Il y a là un certain déplacement. Si je trouve le nom sur mon Guide de la Suisse, je modifierai ma route et je rectifierai le déplacement. Je pense partir jeudi.

Que cette lettre ait été supprimée fait que le lettre suivante, non caviardée, qui relate le voyage... de deux amoureux, dans laquelle Freud dit « Nous » et qui ne comporte, vers la fin et à propos d'autre chose, que le prénom de Martha, peut être lue, dans l'édition caviardée, comme relatant un voyage de Freud... avec sa femme<sup>41</sup>. Non, c'était avec sa belle-soeur.

Le psychanalyste,  
un *cas*  
de nymphé ?

Cher Wilhelm,

Ta lettre m'a fait revivre les délices (*Genüsse*) du voyage. L'Engadine est magnifique, avec ses quelques montagnes aux lignes simples, une sorte de paysage post-Renaissance [c'est l'époque à laquelle se déroule *Les noces du moine*] 1...1 Le preste fut une idylle enchanteresse *Zauberidyl* [...]. Nous sommes arrivés à moitié morts au sommet. L'air m'a ragaillardé, m'a excité, m'a rendu chicaneur comme je l'ai rarement été. J'ai dormi comme jamais [...] À Innsbruck, quelques jours plus tard, nous avons tous les deux été en proie à une paralysante faiblesse...

La petite Annerl a qualifié, de façon non-inappropriée, une petite statuette romaine que j'ai achetée à Innsbruck, de « vieil enfant ».

41. Hanns Sachs, après avoir présenté Minna comme « extraordinairement cultivée » « maintenant la tradition de recherche intellectuelle et d'érudition établie dans la famille Bernays depuis des générations » et Frau Professor comme « la ménagère modèle » « toujours occupée à mettre quelque chose en ordre, à nettoyer ou brosser », ajoute : « L'atmosphère de la maison était baignée d'une affection paisible et sobre. Les relations profondes et plus intimes ne me furent jamais révélées. Ce n'était pas dans leur manière et je ne cherchais pas à m'immiscer dans leur vie privée. Freud était « der papa » pour les enfants et « Sigi » (diminutif de Sigmund) pour les femmes » \_ H. Sachs, *op. cit.*, pp. 67-68.

Dirai-je qu'il s'agit des noces du moine avec la belle-soeur ?

Au moment de partir avec Minna, Freud envoie une deuxième lettre à Freud, supprimée elle aussi, et que je renonce à retranscrire, des chiffres, des chiffres, des chiffres, des dates, des multiplications, pour le travail de Fliess sur les périodes, tout ces calculs à partir de la date de naissance de son père... Fallait-il qu'il soit incroyablement mobilisé dans ses symptômes pour écrire pareille lettre...

Une conjecture peut alors être faite. Freud, en lisant C. F. Meyer, a été mobilisé d'une façon telle, par *les Noces du moine*, l'enfant, la belle-soeur, les *sexualaffairs* interdites qui sont le leitmotiv de Meyer, qu'il est parti, non pour Pompéi, mais pour la Renaissance, (le conteur des Noces du moine s'appelle Dante, et il fait le récit pour distraire un seigneur... qui a deux femmes, disons-le I) Et l'Einfall du moine de Rops correspond exactement à la scène qui se déroule devant l'autel entre le moine et la belle Antioche : il y a un moine pieux en prière, dans la crypte, que le moine chasse pour consommer ses noces, et dont on dit, après coup, qu'il s'avère que c'était un moine licencieux. Voilà la lecture de Rops élucidée, et le signe que lorsque Freud écrit, au début de sa lecture de Gradiva, qu'il part avec Hanold, il se soumet (inconsciemment) à ce que l'artiste vient mobiliser chez lui d'érotique, le voyage en Engadine avec Minna. Notons que le voyage avec Minna était dans les vingt premiers jours d'août, juste avant l'éruption du Vésuve.

Pourquoi avoir acheté au cours de ce (fameux puisque supprimé) voyage, une statuette à Innsbruck, statuette romaine (à Innsbruck !) et que la petite Anna « reconnaît » ?

À Innsbruck, Freud le mentionne dans sa lettre à Fliess du 9 juin 1898, on visite la chapelle de la petite Christine, enfant héroïne de la nouvelle *Le page de Gustave Adolphe*, toujours de C. F Meyer, dans laquelle un Jésuite a réussi à se faufiler (dit Freud), à se faire accepter dit l'édition française, comme précepteur auprès de la petite Christine, et pendant le sommeil, l'a, disons baisée, pour garder l'équivoque. « J'ai trouvé le fameux passage que tu m'as indiqué, écrit Freud à Fliess, du baiser pensant le sommeil ». [« Maintenant, je te le dis : on ne doit pas baiser les enfants. Mais le baiser qui sommeille s'enflamme lorsque les lèvres veillent et se gonflent », écrit Meyer] .

Et Freud ramène un souvenir d'Innsbruck, un vieil enfant.

#### UN VIEIL ENFANT

Wladimir Granoff, pas à pas, a suivi Gradiva<sup>42</sup>, et a fait, dans son texte « Quitter Freud »<sup>43</sup>, des considérations qui permettent peut-être de prendre acte de l'importance de ce mot que Freud relève, « vieil enfant ».

42. W. Granoff, *La pensée et le féminin*, Paris, Minuit, 1976.

43. W. Granoff, « Quitter Freud » (1995) in *Lacan, Ferenczi et Freud*, Paris, Gallimard, 2001.

Granoff nous dit que Freud a produit des femmes une image sans précédent de puissance et de pouvoir sexuel (ce qui jusque-là était réservé à la littérature, à l'art, à la poésie). Pour les médecins, une femme qui a une sexualité est une femme malade, une femme à soigner, alors que Freud attribue à la femme une sexualité forte, inscrite dans le calendrier lunaire, à l'homme, une sexualité précaire, soumise à l'impuissance et au rabaissement. Il est net, dans la *Gradiva*, bien que les commentateurs n'en aient pas tenu compte, que Freud échappe, et dénonce, la médicalisation du sexe que ne manqueront pas de faire les psychiatres, tenant Hanold pour un fétichiste du pied, voire pour un dégénéré<sup>44</sup>.

Considérant que le désir n'a que deux versants particuliers, le sexe et le pouvoir, Granoff note que le sexe a rapport à l'amour et le pouvoir à l'argent et, à partir de là, remarque que tout le problème de la transmission de la psychanalyse va *se* heurter à la plus grande résistance à cet endroit. Le but va être, sous couvert de la transmettre, en exerçant une activité critique, de tout bonnement oeuvrer à son extinction. Comment ?

On va d'abord séparer le sexe et l'argent, on va rendre l'analyse gratuite et remboursable. On va la rendre enseignable, désormais, on apprendra le sexe à l'université : interrogation écrite sur la théorie du refoulement ! Et troisièmement ? On va vouloir se rendre indépendant de Freud, les Klein, les Winnicot, seront les bienvenus, comme l'ont fait les tenants du « groupe des indépendants » de l'école anglaise, mais pas seulement eux, bien sûr. Indépendants de Freud, comment ? En se considérant comme indépendants de mademoiselle Freud. Et Granoff d'ajouter « laquelle représente une des boutures<sup>45</sup> peut-être, pourquoi pas, dégénérée du freudisme paternel ».

La question est posée : si à l'endroit de cette bouture se tient une petite chance pour la psychanalyse, de quelle façon sommes-nous aujourd'hui dépendants de mademoiselle Anna Freud ?

Nous voici aujourd'hui à un curieux moment historique, celui où Jacques-Alain Miller annonce qu'il va ouvrir les archives de Lacan. Seulement voilà, comment les ouvrir ? Nous ne pouvons pas les déssexualiser, les expurger, caviarder. Nous ne pouvons pas les rendre enseignables. Mettez-les donc à la BNF disent certains, pour les « chercheurs ». Ah ! les chercheurs ! Nous ne pouvons pas nous croire indépendants de la famille Lacan, laissons la famille se débrouiller, ouf, pensent d'autres. Non, je dis « nous ». « Ce sont tes affaires quand le mur du voisin brûle ». Ni rejetons, ni boutures, ni messies, ni prophètes, ni apôtres, ni disciples, même pas élèves, nous sommes... ridicules. Là est peut-être notre petite chance.

*Le psychanalyste,  
un cas  
de nymphé ?*

44. jGallimard, 1976, p. 177). Suspecter Hanold de fétichisme est « défectueux et infécond », le suspecter de dégénérescence servirait à « le rejeter loin de nous, les hommes normaux, étalons de l'humanité » ironise Freud.

45. La bouture n'est pas un rejeton, quoique... Anna réussirait-elle cela, d'être bouture, rejet, et rejeton, un vieil enfant ?

# *A propos de Margarete Cs. et de « la jeune homosexuelle » de Sigmund Freud*

Les éditions EPEL vont faire paraître, à la rentrée de Septembre 2002, un livre très attendu, dont le titre en allemand est Heimleches Begheren, Die Geschichte der Sidonie C., de Ines Rieder et Diana Voigt, paru chez Deuticke à Vienne, l'été 2000, et que Thomas Gindele est en train de traduire. Nous le remercions d'avoir bien voulu nous donner des indications qui nous permettent de présenter quelques brefs aperçus de « la vie de Sidonie Csillag », Margarete Cs., de son véritable — véritable vraiment ? — nom.

En 1999, à l'âge de 99 ans, décédait à Vienne une vieille dame, Margarete Cs., qui refusait de se reconnaître dans celle qu'avec Freud, le mouvement psychanalytique appelle « la jeune homosexuelle ». Elle était née avec le siècle, en avril 1900. L'été 2000, paraissait alors un livre de cinq cents pages, *Désir secret*, écrit par Ines Rieder et Diana Voigt à partir de l'enregistrement de soixante heures d'entretiens avec Margarete, effectués entre 1989 et 1998. La grand-mère de Diana Voigt, Sylvie Dietz von Weidenberg, était l'une des amies de Margarete. Pour une raison qui n'est pas dite, les auteurs ont dû promettre à Margarete de modifier quatre noms dont le sien. Dans le

livre, son pseudonyme de jeune fille est Sidonie Csillag.

Certes, Margarete était fière d'avoir été une patiente importante de Freud, cet homme célèbre, mais elle s'érigeait violemment, encore soixante-dix ans plus tard, contre sa thèse centrale selon laquelle la déception de ne pas avoir eu l'enfant du père l'aurait poussée dans l'homosexualité. Au point qu'elle n'aurait jamais voulu lire l'article de Freud la concernant. Le livre ne comporte quasiment aucune anecdote sur l'enfance ni même l'adolescence de Margarete (jusqu'à l'âge de 17 ans) ! Rien concernant l'actrice de cinéma, par exemple, ni les « jeunes mères » dont parle Freud...

*A propos de  
Margarete Cs.  
et de « La jeune  
homosexuelle »  
de Sigmund Freud*

*A propos de  
Margarete Cs.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*

Emma, la mère de Margarete, est d'une famille juive religieuse, pauvre. Sa mère est morte alors qu'elle avait onze ans, son père quatre ans plus tard. Elle n'a fait que les études obligatoires. **Son frère décide alors qu'avec ses deux soeurs, ils vont quitter Vienne pour Lemberg, où ils ont de la famille. C'est là qu'Emma rencontre Antal Cs. qui est de Budapest, et comme elle, d'une famille juive pratiquante pauvre. Il est ambitieux et employé du consortium Rothschild « raffinerie de pétrole s.a. ». Il a quitté la communauté religieuse, mais il a promis à sa mère qu'il ne se ferait jamais baptiser. Il propose cependant à sa future femme de faire baptiser leur descendance dans le catholicisme. Emma donne son accord, et de son côté demande qu'ils s'installent dans sa Vienne natale, ce qui ne pose aucun problème à Antal. Le mariage a lieu en 1897.**

Antal fonde en 1902 la « Société de transport de pétrole brut de Boryslaw » (Galicie), et s'enrichit rapidement. Les contacts des Cs. sont cependant essentiellement des relations d'affaires d'Antal. Emma évite la bonne société de Vienne, elle est nerveuse et timide (sauf pendant ses cures thermales). Peut-être aussi se croit-elle trop peu cultivée pour organiser les thés, les dîners et autres petits bals et réceptions d'usage.

Margarete, quant à elle, «admire avec étonnement la manière si adroite et tyrannique dont sa mère obtient des hommes ce qu'elle veut ». La

seule fois qu'elle pleurera chez Freud sera pour dire : «Je trouve ma mère si belle et je fais tout pour elle, mais elle n'aime que mes frères». Pour illustrer ceci, elle raconte à Freud l'anecdote suivante : en 1918, elle était en cure avec sa mère sur le Semmering (la cure doit soigner les angoisses de sa mère qui se sent menacée par des voleurs, des incendies, des inondations...). Comme d'habitude, sa mère s'y transforme en vamp, flirte et fait la coquette comme si elle n'était pas mariée. Un homme lui fait un compliment sur sa fille, si bien élevée. Elle prétend alors que ce n'est pas sa fille mais celle d'une amie. Elle-même tient manifestement à paraître trop jeune pour avoir des enfants. Margarete court dans sa chambre en pleurant. Elle aimerait le dire à son père, mais ne veut pas lui faire de peine...

Lorsque celui-ci dispose d'un peu de temps, lorsque par exemple, il rentre du bureau plus tôt que d'habitude, qu'il prend un cognac au salon et qu'il appelle sa fille pour bavarder un peu avec elle, Emma devient désagréable et les torture tous les deux avec sa mauvaise humeur, de telle sorte que Margarete renonce à s'approcher de son père, pour éviter les scènes de sa mère. Le seul héritage «positif», considère Margarete, que les enfants Cs. aient reçu de leur mère est l'aspect physique. Les qualités humaines viennent de leur père qui, lui, est petit et rondouillard.

Cependant Freud écrit qu'elle a hérité de la grande taille du père !



En juin 1917, alors que sa mère vient d'accoucher de son troisième fils, **Margarete termine ses études au lycée, elle a 17 ans. Sa mère étant au sanatorium pour se reposer de l'accouchement, Margarete est au Semmering avec une camarade et aperçoit pour la première fois la baronne Leonie von Puttkamer. Elle tombe amoureuse de sa silhouette élancée et élégante, aux cheveux particulièrement courts pour l'époque. Léonie est accompagnée par Madame Waldmann dont Margarete mentionne l'aspect physique : elle la trouve « grasse et laide ».**

Leonie von Puffkarnier est née en 1891. Son père est de vieille noblesse prussienne, deuxième propriétaire terrien après le roi de Prusse. A la suite du divorce de ses parents en 1907, Leonie part faire des études à Weimar et rencontre Lucy, une Anglaise de Londres chez qui elle passe les quatre ans qui suivent. En 1911, un médecin, sollicité par la nouvelle femme de son père, établit un «certificat de lesbianisme ». Son père coupe les vivres, elle lui fait un procès. À partir de 1914, elle voyage seule dans toute l'Europe. **En 1917, elle est à Vienne chez les Waldmanns, couche avec M. Waldmann et surtout avec Mme Waldmann.**

En 1917, Margarete est de retour à Vienne. Une amie, habitant le Grand-Hôtel sur le Ring, lui signale que Leonie vient y souper tous les jours. Margarete propose alors à sa mère qui pour se maintenir en forme fait le tour

du Ring tous les jours, de l'accompagner pour prendre ensuite le thé au Grand-Hôtel. Sa mère s'aperçoit du manège de sa fille, qui regarde une femme maquillée (donc du demi-monde), elle cesse de fréquenter le Grand-Hôtel. Margarete suit alors la baronne jusqu'à l'appartement des Waldmanns sur la «Linke Wienzeile» près de la station du train urbain « Kettenbrückengasse ». Margarete l'attend souvent dans une cabine téléphonique proche. Le bureau de son père est situé quelques immeubles plus haut et du même côté de la rue. Elle finit par attirer l'attention de Leonie à force de prendre le même tramway qu'elle. Un jour elle lui cède la place en galant homme et la glace est rompue. À partir de ce moment, elle la raccompagne régulièrement chez elle vers midi, lorsque Leonie a fini ses courses, depuis **le Ring jusqu'à la Kettenbrückengasse, à travers le Naschmarkt (un marché réputé de Vienne, sur le large terre-plein séparant les deux rues parallèles Linke Wienzeile et Rechte Wienzeile, la voie ferrée en contre-bas courant entre le Naschmarkt et la Rechte Wienzeile), pendant plusieurs mois.**

Mais un jour, au printemps 1918, elle voit son père de l'autre côté de la rue, en compagnie d'un homme en qui elle reconnaît l'un de ses collègues. Elle craint qu'il ne s'apprête à traverser la rue pour la sermonner. Il prend déjà congé de son collègue en lui serrant la main. Elle a juste le temps de murmurer : « Mon père, lâ-bas ! », et s'enfuit, mais se retourne

*A propos de  
Margarete S.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*

*A propos de  
Margarete Cs.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*

bientôt. Elle remarque alors que son père ne s'occupe pas d'elle, au contraire, il vient de monter dans le tramway qui s'arrête là. Elle a honte d'avoir trahi la baronne et fait demi-tour pour la rattraper. Elle constate alors que son amie est fâchée. « Il vaut mieux, dit-elle à Margarete, que tu m'épargnes à l'avenir ton amour qui n'est qu'à moitié sincère ». La baronne la quitte sur ces paroles définitives et Margarete continue à marcher sans savoir où elle va, arrive près de la station du train urbain « Kettenbrückengasse ». Son père l'attend sans doute à la maison pour lui faire des remontrances, et Leonie ne veut plus la voir. Elle ne peut pas se passer d'elle. Elle saute.

Lorsqu'elle revient à elle, elle ne sent plus rien, la peur et le désespoir ont disparu. Elle a l'impression que sa jambe droite lui appartient plus. Deux policiers la ramènent chez elle ; un docteur lui met un plâtre et recommande qu'elle reste alitée à cause de quelques côtes cassées. Elle n'a jamais demandé à son père s'il l'avait vue en compagnie de Leonie. Et sa mère y était de toute façon plutôt indifférente. De son lit, elle envoie une amie auprès de Leonie qui regrette d'avoir été de si mauvaise humeur, mais elle ne pouvait se douter, tout de même, qu'elle provoquerait une telle réaction. Margarete appliquera cette «recette», le suicide, encore deux fois, pour se rebeller contre l'autorité du père.

Après les vacances, elle cherche à revoir la baronne aux endroits habituels (elle n'ose pas sonner chez les Waldmanns), mais sans succès. Or, un jour, sa mère raconte qu'elle a rencontré la Puttkarner à l'arrêt du tram «Ungargasse» juste à côté de chez

eux (ils habitent Neutinggasse, pas très loin du Naschmarkt). Margarete la revoit. Leonie a été mise à la porte par Ernst Waldmann et a réactivé aussitôt une ancienne relation, le comte Apponyi qui met un appartement à son entière disposition. Ainsi la baronne va pouvoir inviter son admiratrice pratiquement tous les après-midis, elle habite quasiment en face. Margarete lui apporte régulièrement ce qu'elle peut trouver dans le garde-manger des Cs ; les temps sont durs. Elle la couvre de fleurs, son argent de poche lui permet de faire beaucoup de choses. Tout ce qu'elle-même désire est de « manger Leonie des yeux et d'entendre sa belle voix ». Elle lui a écrit secrètement des poèmes et Leonie est impressionnée : ce n'est guère le style des Messieurs qu'elle fréquente... Quant aux femmes, c'est toujours la soif d'éprouver des sentiments sans cesse renouvelés, puis inévitablement les scènes, les drames, les jalousies...

Margarete s'aperçoit bientôt qu'elle est la seule parmi les femmes que fréquente Leonie à être « bien élevée » ; elle est persuadée qu'avec le temps, elle arrivera à se faire une place privilégiée dans le cœur de la baronne. Mais parfois Leonie la provoque, lui fait lire à haute voix du « Joséphine Mutzenbacher » (scènes sexuelles explicites) et elle s'exécute en rougissant.

Après la fin de la guerre, et la consolidation de la nouvelle république, le père semble s'occuper davantage de sa fille. Que faire ? Elle va avoir dix-neuf ans. L'envoyer à l'étranger ? La situation dans l'Europe de l'après-guerre est trop instable. Reste Freud.

« Surtout ne pas arriver en retard, le professeur appelle cela de la résistance... »

La première fois elle était si excitée qu'elle a même fait une révérence et voulu lui faire un baise-main. Mais Freud avait refusé. C'est la seule fois qu'elle l'a vu sourire, depuis il est sérieux et tout à fait distant. De manière générale Il n'est pas intéressant, un vieil homme qui pose des questions désagréables et affirme des choses incroyables ; plutôt ennuyeux, tout cela.

Il lui a dit de lui faire part de tout ce qui lui vient à l'esprit et de noter ses rêves, mais comme il ne lui arrive rien et qu'elle oublie ses rêves... elle s'ennuie et se tait ; le professeur la questionne alors à nouveau sur sa famille, et c'est vrai qu'elle fait à présent plus attention à ses parents et ses frères.

Elle aime son père et ne veut pas lui faire de peine. C'est pourquoi elle lui a promis qu'elle s'efforcerait de travailler du mieux qu'elle peut chez le professeur. Mais cela laisse Freud sceptique. En cours d'analyse, elle rompt sa promesse initiale de ne plus voir la baronne. Elle rencontre Leonie après les séances dans le Café Herrenhof et discute avec elle de l'interprétation de Freud : un enfant du père ! Quelle idée !

Si seulement le professeur voulait enfin dire à Papa qu'il n'y a rien eu entre elle et Leonie ! Cela le rassurerait et elle pourrait échapper au divan. Elle parle à Freud de ses amies, Ellen Schoeller qu'elle admire, Christi

Kmunke, la masculine qui a déjà essayé de la séduire, mais ses baisers l'ont laissée froide. Tout le monde sait que Christi est lesbienne ; un jour de vacances, Christi dont la famille avait loué une maison dans le voisinage, lui avait rendu visite. Elle-même n'était pas à la maison et Christi avait fait une promenade avec son frère aîné Heinrich. Une amie de sa mère avait alors constaté, sarcastique, quelle chance c'était que Christi ait disparu dans la forêt avec lui et pas avec elle. Margarete enfile anecdote sur anecdote pour éviter de parler de Leonie, mais bientôt elle manque d'inspiration et le professeur insiste pour qu'elle lui raconte des rêves. Pourvu qu'il ne se doute pas qu'elle rencontre Leonie à nouveau et régulièrement. Pour éviter cela, elle lui raconte ses rencontres sous forme de rêves dans lesquels elle se consume de désir pour sa bien-aimée tout en faisant croire qu'elle tient sa promesse dans la réalité. Freud ne peut imaginer qu'elle lui mente réellement.

Mais un petit diable la pousse à aller plus loin : elle est allée attendre Leonie chez le coiffeur et le lendemain, celui-ci, qui ne sait pas tenir sa langue, l'a dit à sa mère. Le soir, sa mère l'accueille fraîchement (mais calmement) : « Tu sais que nous ne souhaitons pas cela, fais attention la prochaine fois, ton père et Freud n'aimeraient pas l'entendre ». Comme elle n'est pas sûre que sa mère se taira, elle prend les devants et raconte à Freud une histoire à moitié vraie. Elle ne sait pas s'il l'a cru, mais elle

*A propos de  
Margarete C.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*

pense qu'elle ne s'en est pas mal sortie. De toute façon, dans quinze jours, c'est les vacances (on sera début juillet), elle a envie de Méditerranée, et peut-être son père lui permettra-t-il d'en finir avec cette analyse ».

Le professeur aussi pense aux vacances : Anna ne viendra pas avec lui cette année. Elle ira avec la famille Rie au bord du Königssee ; il sait à quel point elle aime la mère de Margarete Rie, Melanie, qui est très belle et qui est devenue une amie maternelle pour elle ces derniers temps. Et Margarete Rie est une amie

qui lui est proche. Anna est toute sa joie. Depuis six mois elle est en analyse chez lui, elle continuera son oeuvre. Mais du point de vue de l'amour elle a des difficultés, il n'y a pas d'hommes dans sa vie, presque comme chez la jeune Cs... Il décide d'arrêter là. Le père Cs,. paie 10 dollars de l'heure, mais ça n'a plus de sens, il y a trop de résistance. Lorsqu'il la congédie pour la dernière fois, il lui dit cette phrase qu'elle n'oubliera jamais : «Vous avez des yeux si rusés. Je n'aimerais pas croiser votre chemin en tant que votre ennemi ».

---

*A propos de  
Margarete Cs.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*



Margarete, jeune fille.

Fin 1919 : Albert Gessmann, fils du bras droit de Karl Lueger, ancien maire de Vienne « chrétien-social » et antisémite, propose par l'entremise de sa femme, une liaison à Leonie von Puttkamer. Mais la baronne est encore chez les Waldmanns. (Elle sera ensuite l'amante du comte Apponyi, puis lorsque celui-ci s'appauvrit, d'un industriel très discret).

Janvier 1921 : Gessmann divorce, elle emménage chez lui.  
 Été 1921 : la baronne est en cure à Karlsbad ; elle commence à s'intéresser à Anita Berber, la célèbre danseuse nue de Berlin.

4 février 1922: mariage avec Albert Gessmann.

Juin 1922 : Anita Berber arrive à Vienne.

Août 1922: Leonie quitte son mari pour Anita Berber ; divorce.

Été 1922 : Margarete tombe amoureuse de Fritz Dietz von Weidenberg qui est en compagnie de Klaus Bäckström. Mais Fritz, un séducteur de femmes, entend la « passer » à son ami, beaucoup plus timide que lui.

Septembre 1922 : Margarete revient de vacances ; jalouse d'Anita Berber.

Décembre 1922 : à la suite d'un scandale, Anita Berber est expulsée vers la Hongrie.

Leonie s'en va « définitivement » à Berlin ; deuxième tentative de suicide de Margarete (elle avale du poison qui ne lui donnera qu'un léger mal de ventre).

Février 1923 : Klaus Bäckström l'embrasse sur la bouche ; dégoût.

Printemps 1923 : annonce du mariage avec Klaus Bäckström.

Mars 1923: retour de Leonie à Vienne (pour six semaines).

Mars 1924 : Margarete revoit Leonie après un an d'absence de celle-ci. Remariage de Leonie avec Albert Gessmann.

29 mars 1924: le scandale éclate ; le procureur accuse Leonie von Puttkamer de tentative d'empoisonnement sur la personne d'Albert Gessmann ; emprisonnement de l'accusée. C'est Gessmann lui-même qui a mis le poison dans son café. Margarete écrit au juge qu'il souhaite sans doute apparaître ultérieurement comme le sauveur de Leonie ; ce serait la raison pour laquelle il a évité de porter plainte lui-même, faisant plutôt constater les faits par un médecin qui a trouvé dans la tasse analysée une petite quantité d'arsenic, dont le dosage est plutôt délicat. Margarete fait remarquer que la « victime » est chimiste de formation...

8 avril 1924 : Albert Gessmann paie la caution de 250 millions de couronnes et fait interner sa femme au sanatorium psychiatrique du Wienerwald. Au cours du procès, des détails sur la personnalité de Gessmann sont mentionnés ; ainsi se vante-t-il d'avoir couché avec 2000 femmes (prostituées comprises), il possède un atelier photographique ultra-moderne au sous-sol pour immortaliser ses conquêtes et craint en même temps d'être infecté par elles.

5 juillet 1924 : Leonie, innocentée (son avocat lui a été indiqué par

*A propos de  
Margarete  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*

Margarete, qui de plus l'a soutenue activement pendant son séjour en prison), quitte le sanatorium pour se reposer dans le Tyrol.

4 août 1924: Margarete envoie un télégramme à Leonie : «**Vous** demande de cesser tout contact avec ma fille. Signé Antal Cs. »

Octobre 1924 : la robe de mariée de Margarete est commandée. Troisième tentative de suicide afin d'éviter le mariage avec Bäckström : elle se procure un revolver et des balles «pleines» (qui ne déchirent pas les tissus en se fragmentant) ; elle se loge une balle dans le poumon, à deux centimètres du coeur. Elle confie

son anneau de fiançailles à son frère aîné Heinrich pour qu'il le restitue à Klaus Bäckström.

Avril 1925 : elle revoit Fritz Dietz juste avant **son 25e anniversaire**. Malentendu entre eux : l'a-t-il demandé en mariage ?

Mars 1926: Fritz meurt d'une septémie lors d'une opération chirurgicale.

Suit une visite à son amie Marianne Kraus (la nièce de Karl Kraus) à Prague, où celle-ci vit avec son mari. Première expérience sexuelle : elle «satisfait» sans accepter de l'être à son tour.

---

*A propos de  
Margarete Cs.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*



Margarete en Chevalier à la Rose,  
Prague, 1926

À partir de décembre 1926, le père de Margarete se soucie de son avenir et l'inscrit à des cours de comptabilité, de droit commercial, de machine à écrire. Sa petite machine à écrire ne la quittera plus.

Les problèmes politiques deviennent lourds. Le 30 janvier 1927, lors d'un affrontement entre sociaux-démocrates et extrême-droite, un enfant et un vieillard sont tués par la « Heimwehr » (« défense patriotique »), mais le 14 juillet 1927, les auteurs de la tuerie sont disculpés. Le lendemain, le palais de justice flambe, la police tire, il y a 89 morts et 600 blessés graves. Les amis de Margarete sont plutôt conservateurs, comme son père ; le père et le frère d'une amie sont même favorables à Hitler. Son (deuxième et préféré) frère, Robert, la met en garde, mais elle répond qu'elle n'aime pas les juifs, ils sont un peuple de second ordre, un mauvais sort pèse sur eux. Les juifs, ce n'est ni elle, ni sa famille, ce sont les autres, les pauvres hères arrivant de l'Est et qui ne sont pas intégrés.

Elle a fait modifier sa combinaison de ski en costume d'équitation. Habillée de son nouveau costume, elle prend (secrètement) des cours d'équitation au Prater, afin de pouvoir accompagner dans leurs sorties les deux amazones que sont ses amies Grete Weinberger et Sylvie Dietz. Ses leçons ont lieu très tôt le matin et non loin de là un cavalier très élégant s'entraîne pour son concours. Depuis la mort de Fritz, c'est la

première fois qu'elle regarde un homme, il lui plaît beaucoup ; c'est l'attitude altière et assurée qui force au respect. Il a environ quarante ans ; après qu'il ait ramassé le gant qu'elle a négligemment laissé tomber, il se présente, baise-main : M. von Weitenegg, qui a fait partie de l'École espagnole d'équitation, capitaine de l'aviation pendant la guerre, un nostalgique de l'ancien régime lui aussi (cependant Antal Cs. n'aime pas les officiers...). Il est d'origine polonaise, son père a été ennobli. Divorcé depuis le printemps 1919 ; sa femme hongroise est remariée en Hongrie et a la garde de leur fille.

Il est longtemps très discret et attentionné ; invitations au restaurant, concerts, excursions... Parfois, il lui tient la main, c'est tout. Elle nourrit l'espoir que ça pourrait être mieux qu'avec Klaus qui était si pressant ; peut-être pourrait-elle ressentir auprès de lui une étincelle d'excitation, comme c'était le cas — un peu du moins — avec certaines femmes. Et elle se rapproche de lui, devient plus confiante ; ils se tutoient... et c'est pour lui le « signal de l'offensive ». Il l'embrasse avec fougue lors d'une excursion, et elle se raidit aussitôt et se détourne. Il s'excuse : « Tu comprends, tu me plais beaucoup, aucune femme ne m'a plu autant depuis que Marie m'a quitté ». Elle soupire, sentir la langue d'un autre dans sa bouche est toujours aussi dégoûtant ; d'un autre côté, elle a maintenant 28 ans, Edouard von Weitenegg est expérimenté et bien

*A propos de  
Margarete Cs.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*

---

*A propos de  
Margarete Cs.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud*

élevé et surtout, elle veut jouer le jeu, faire comme les autres. Elle accepte donc de perdre sa virginité. Comment a-t-elle vécu cela ? Une <sup>a</sup> opération sans narcose », voilà comment elle qualifie l'événement.

Elle réduit les rencontres avec lui au minimum, ce qui attise naturellement le désir de Weitenegg ; elle en retire une certaine satisfaction. Elle essaye de cacher cette relation à ses parents, mais Antal a déjà entendu dire qu'on la voyait avec un officier divorcé... Cependant il n'a plus l'intention de la changer, il sait qu'il ne peut plus que l'aimer telle qu'elle est. Emma Cs, elle, est d'accord, elle est toujours séduite par un bel homme, mais Antal n'aime pas les airs un peu précieux que prend cet ancien officier. Et professionnellement parlant, ce n'est qu'un petit représentant. Mais la crise économique est là, Antal et Edouard pensent tous deux qu'il faut stabiliser les choses. Ils passent donc un contrat. Edouard promet en échange de la dot de veiller sur Margarete **en ces temps si**

incertains ; pour le reste, régime de séparations des biens. Antal leur loue un appartement. Sa fille recevra des versements mensuels exclusivement destinés à ses dépenses personnelles. Ils doivent se convertir au protestantisme pour pouvoir se marier, car l'Église catholique ne reconnaît pas au divorcé qu'est Edouard le droit de se remarier. « Ô ma petite Sidi, lui dit son père le cœur serré, et Sidonie/Margarete en a les larmes aux yeux, je te souhaite, à toi plus qu'à tous, tout le bonheur sur terre, mais fais attention à toi ! »

Mariage en 1930. Mort du père en 1931 ; il revient tout juste d'une partie de haute-montagne et succombe à une attaque subite. Edouard, bien que refusant d'entrer au Parti nazi après l'Anschluss, se maintient à son poste grâce à ses relations. Leur union est déclarée rétroactivement nulle lorsqu'ils sollicitent le divorce (ils pensent qu'il pourra ainsi éventuellement l'aider plus efficacement). Ils se sont à ce moment-là déjà passablement éloignés l'un de l'autre.

Elle tombe amoureuse de Wjera Fechheimer en 1934 ; c'est le grand amour de sa vie ; elles ne peuvent vivre ensemble avant la fin de la guerre, et quand elles se retrouvent (1950) et que Wjera lui propose le grand amour, Margarete ne peut pas accepter, elle privilégie son petit chien ; Wjera lui demande de le faire

sortir, au moins pendant quelques instants, de la chambre d'hôtel, mais Margarete s'y refuse : elle ne peut pas se donner entièrement. Elle le regrette quand il est trop tard, Wjera rompt tout contact avec elle ; elle essaye de la revoir, mais Wjera refuse.



Ines Rieder  
Diana Voigt

# Heimliche Begehren

*Die Geschichte  
der Sidonie C.*



L'héritage de son père est dépensé, elle a besoin de travailler. Elle a des amis diplomates qui l'emmènent et elle voyage souvent, en Thaïlande et ailleurs, en tant que gouvernante d'enfants (un seul à chaque fois, et elle est quand même rapidement débordée),

Le drame de ces années-là : elle aime un petit singe qu'elle confie à des amis en Thaïlande, et elle est inconsolable lorsqu'elle apprend qu'il s'est blessé à mort ; elle repart aussitôt qu'elle peut afin de pouvoir se recueillir sur sa tombe.

A la fin de sa vie, elle est acceptée dans une maison de retraite pour femmes de la haute société, fondée par des nobles au XIX<sup>e</sup> siècle. Les deux auteurs, Ines Rieder et Diana Voigt, l'emmènent parfois au cinéma, elle aime surtout naturellement les films avec des animaux ; dès qu'il y a des embrassades sur l'écran, elle proteste à haute voix, et quand ça devient (vaguement) érotique, elle s'endort.

A propos de  
Margarete C.  
et de «La jeune  
homosexuelle»  
de Sigmund Freud

# *Perversion sexuelle et transsexualisme*

## *Historicité des théories, variations des pratiques cliniques*

VERNON ROSARIO

Je voudrais remercier Jean Allouch et Guy Le Gaufey et de m'avoir invité à m'adresser à vous aujourd'hui' et d'entamer une discussion sur l'historicité de la sexualité et de la pratique psychiatrique. Je vais commencer par situer théoriquement mes premiers travaux historiques sur la sexualité — surtout *L'irrésistible ascension du pervers entre littérature et psychiatrie*<sup>2</sup> et vous présenter ensuite mes recherches cliniques plus récentes sur le transsexualisme. Je dois vous avouer que j'ai eu beaucoup de mal ces derniers mois à préparer cette communication, à apercevoir une stratégie, une méthode, une théorie globale qui pourraient bien encadrer mes diverses recherches jusqu'à aujourd'hui. Honnêtement, je ne crois pas qu'il y ait une telle logique. Mais l'effort m'a été fort utile. Comment réconcilier mes formations académiques tellement disparates : la littérature française, l'ingénierie biomédicale, l'histoire des sciences, la médecine et la psychiatrie ? Et surtout les études culturelles et les sciences naturelles. On parle beaucoup de schisme entre ces deux mondes — au niveau académique aussi bien que populaire. Pour la plupart des personnes, la biologie moléculaire tout comme la neuropsychiatrie sont incompréhensibles, sauf dans leurs manifestations médiatiques les plus simplifiées et, d'habitude, corrompues. D'autre part, les hommes et les femmes de science (surtout les cliniciens) sont tellement enivrés par la rhétorique des chiffres et l'anonymat des statistiques qu'ils sont tout à fait persuadés de l'objectivité de leurs connaissances et pratiques. C'est bien là où l'analyse historique peut commencer à déranger cette dangereuse confiance scientifique ; ou bien, pour le formuler d'une façon plus encourageante, l'histoire offre diverses lentilles pour traiter la myopie scientifique.

1. Communication faite à Paris le 21 octobre 2000 sous les auspices de L'cole lacanienne de psychanalyse. Je voudrais aussi remercier mes chers amis et collègues Thomas Spear et Micheline Rice-Maximin qui m'ont aidé dans la rédaction de cette communication.

2. V Rosario, *L'irrésistible ascension du pervers entre littérature et psychiatrie*, traduit de l'américain par Guy Le Gaufey, Paris, EPEL, 1999.

Durant les années soixante-dix dans l'histoire des sciences, le débat sur le « constructionisme social » était vigoureux. Quelles étaient les influences des forces sociales sur les méthodes, les connaissances et le progrès des sciences ? Quel était le statut véridique d'une observation ou d'un fait scientifique ? L'objectivité scientifique n'était-elle autre chose qu'une convention micro-sociale ? Bien que le débat soit brièvement ressuscité par une coterie d'hommes de science conservateurs des années quatre-vingt-dix, avec les *Science cultural wars* (les guerres culturelles des sciences), le constructionisme plus ou moins strict est devenu monnaie courante dans l'histoire des sciences<sup>3</sup>.

Mais les mêmes questions épistémologiques se sont posées pendant les années quatre-vingt dans une nouvelle discipline académique — les « gay and lesbian studies »<sup>4</sup>. Les deux champs se sont réunis sous deux drapeaux différents : l'essentialisme et le constructionisme. Est-ce que la sexualité, et plus précisément l'homosexualité étaient un phénomène relativement moderne — le produit de l'urbanisation, du capitalisme industriel et de la nouvelle science de la psychiatrie ? Ou encore était-ce un phénomène universel — que l'on peut retrouver dans toutes les cultures et dans toute l'histoire (avec de petites variations phénoménologiques) ? Et, si l'homosexualité était bien un phénomène universel et essentiel, était-ce le résultat d'influences biologiques — notamment des gènes et des hormones ?

Le premier volume de *L'Histoire de la sexualité*, de Michel Foucault, a bien servi de bible pour l'argument constructionniste. Foucault, quant à lui, gardait tout de même une certaine révérence pour la biologie. Dans *L'Histoire de la sexualité*, il essaie d'établir une dichotomie entre la bonne science et la mauvaise science. Il écrit :

Le sexe, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle semble s'inscrire sur deux registres de savoir bien distincts : une biologie de la reproduction, qui s'est développée continuellement selon une normativité scientifique générale, et une médecine du sexe obéissant à de toutes autres règles de formation<sup>6</sup>... [£]une relèverait de cette immense volonté de savoir qui a supporté l'institution du discours scientifique en Occident ; tandis que l'autre relèverait d'une volonté obstinée de non-savoir<sup>7</sup>.

David Halperin — dont le travail est connu grâce aux éditions EPEL et qui est l'un des constructivistes les plus exigeants puisqu'il propose l'historicité de la sexualité tout court — laisse ouverte la possibilité que son échec soit entre les mains de la biologie. « Si l'on finit vraiment par trouver un gène de l'homosexualité, écrit-il, mes idées sur la détermination culturelle du choix d'objet sexuel, de façon assez évidente,

3. Paul R. Gross, Norman Levitt, *Higher Superstition : The Academic Left and Its Quarrels with Science*, Baltimore, 1994, Johns Hopkins University Press. David J. Hess, *Science Studies : An Advanced Introduction*, New York, 1997, New York University Press.

4. Voir la bibliographie recueillie par Jean Allouch des œuvres les plus importantes des *gay and lesbian studies* : J. Allouch, « Accueillir les gay and lesbian studies », in *L'Unebévue* N° 11, Automne 1998, pp 145-154.

5. M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, Vol. 1 : *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

6. *Ibid.*, p. 73.

7. *Ibid.*, p. 74.

auront été erronées »<sup>8</sup>. Sa perspective binaire, pour ne pas dire manichéenne, nous conduit à une impasse qu'on aura dépassée dans les années quatre-vingt-dix.

Bien que le grand public américain veuille croire à l'essentialisme génétique de l'homosexualité — bien que ce soit même un argument utilisé devant les cours de justice — la plupart des hommes de sciences se rendent compte que ce ne serait pas aussi simple qu'on ne l'imagine. Il ne s'agirait pas d'un seul gène, et une multiplicité de facteurs organiques et sociaux exercerait une influence sur la sexualité<sup>9</sup>. Mais il est encore plus important de se rendre compte que la question d'étiologie, très intéressante, n'est pas le seul mystère en ce qui concerne l'immense variété des manifestations érotiques.

Pour mieux préciser les choses et pour revenir à mes efforts historiques et cliniques, comment l'analyse historique peut-elle améliorer et enrichir l'approche psychologique envers le patient ? Les méthodes structuralistes, post-structuralistes et discursives — de Lacan à Foucault — sont des outils indispensables à l'analyse de texte. Mais en traitant un patient, on devient complice dans l'évolution ou plutôt l'écriture d'un texte, un texte déjà et toujours historiquement et socialement intertextuel. Mon travail balance donc toujours entre analyse historique et analyse clinique afin de chercher la manière de faire avancer les deux. Les sujets, on les connaît bien déjà : littérature, histoire culturelle et professionnelle, l'histoire ou l'entrevue médicale ou anamnèse. La méthode : une lecture sensible et attentive du texte ou écoute du patient, une attention au canevas culturel, politique, familial et sociologique qui en est le support et le moyen.

## LES HISTOIRES DE LA PERVERSION

*L'irrésistible ascension du pervers* est une histoire des histoires. Au niveau le plus concret, c'est une histoire de la genèse des nosologies de la perversion sexuelle : masturbation, érotomanie, fétichisme, inversion sexuelle. C'est une histoire du développement professionnel, politique et épistémologique de la psychiatrie en tant que discipline qui se distingue de la neurologie ou du traitement institutionnel des aliénés. C'est une histoire très particulière de la relation intellectuelle et artistique entre médecins et écrivains en France. C'est surtout autour du réalisme et du naturalisme que les idéologies, ainsi que les esthétiques littéraires et scientifiques, trouvent des points d'intersection riches et productifs des systèmes créatifs des deux professions. Le lien le plus important, c'est bien sur l'idéologie positiviste d'Auguste Comte

8. D. M. Halperin, *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, traduit par Isabelle Châtelet, Paris, EPEL, 2000, p. 76.

9. L'exemple le plus récent de ce genre de recherche sur l'influence génétique sur l'orientation sexuelle vient d'être publié par Kendler et al., 2000. Dans une enquête randomisée des Américains, les chercheurs trouvent que la concordance de la non-hétérosexualité (l'homosexualité et la bisexualité) parmi des jumeaux monozygotes (identiques) est plus élevée (31,6 %) que parmi les jumeaux dizygotes (fraternels) ou les frères non jumeaux (15,1 %). Ils soulignent quand même que l'influence familiale sur l'orientation sexuelle dans leurs sujets peut être le milieu familial aussi bien que des forces génétiques.

qui présuppose des liaisons entre les sciences physiques, organiques et de l'homme, fondées sur un réductionnisme biologique.

L'irrésistible *ascension* du *pervers* est aussi une histoire de la circulation d'histoires de perversité : entre malades, médecins et romanciers. Le dit « pervers sexuel » raconte son histoire familiale et érotique aux médecins ; ceux-ci essaient de formuler une identité sexuelle, une hérédité érotique et une parenté classificatoire avec d'autres individus qui partagent avec le patient la même prédilection érotique. Comme je l'ai déjà développé il y a quelques années, cette quête d'une lignée érotique est restée un aspect de l'obsession américaine avec le gène de l'homosexualité. Les médecins écoutent, collectionnent et exposent ces histoires afin de formuler, eux-mêmes une autre histoire génétique ou étiologique — celle-ci empreinte d'une autorité objective et scientifique.

A la différence du médecin d'aujourd'hui, l'aliéniste du xix<sup>e</sup> siècle s'avoue perplexe, thérapeutiquement impuissant, et a une répugnance devant ces malades sexuels. Il laisse longuement parler le « pervers » faute de n'avoir pas d'étiquette ou de diagnostic à coller sur lui. Aussi, dans l'histoire de la perversion sexuelle, on découvre l'évolution de l'écriture médicale moderne : le rôle de l'entrevue clinique, l'histoire familiale, l'effort de pénétrer et de représenter l'expérience du malade au moyen de la voix — celle du malade et celle du médecin. Le xix<sup>e</sup> siècle est une époque où le récit et la voix sont en évidence. Cette vision du xix<sup>e</sup> contraste avec la plupart des articles médicaux d'aujourd'hui où les chiffres, les diagrammes, les schémas et les statistiques prédominent, et où l'individu n'est qu'anecdotique et profondément anonyme derrière les analyses chimiques, radiographies et les questionnaires standardisés. N'ayant point ces technologies d'objectivation, l'aliéniste cherche un peu partout d'autres exemples de perversité afin de formuler une théorie : il les trouve dans l'histoire antique, dans les ethnologies des soi-disant « primitifs » et dans les romans. De là ressort l'importance des personnages romanesques pour la théorie médicale et, à l'inverse, le rôle des cas médicaux et d'une théorisation scientifique dans les représentations littéraires. On voit donc Zola publier des documents sur l'inversion dans des archives médicales et faire des références médicales dans les marges de ses brouillons.

Mais *L'irrésistible ascension* du *pervers* est surtout l'histoire de ces individus qui racontent leur vie et essaient de donner parole au désir sexuel afin de le mieux comprendre. En fait, chaque chapitre commence avec un personnage, un cas, une voix : Jean-Jacques Rousseau le masturbateur, Mue G\*\*\* l'érotomane, le jeune inverti décrit par Charcot et Magnan, Marie D\*\*\* la fétichiste des tissust. Ce sont ceux-là qui racontent la complexité de l'érotisme, une complexité qui fait peur aux médecins qui essaient de l'appriivoiser par le moyen d'une théorie générale fondée sur un réductionnisme biologique. Une mécanique de pathologisation est certes en oeuvre,

10. V. Rosario, *Science and Homosexualities*, New York, 1997, Routledge.

11. G. Gatian de Clérambault, « Passion érotique des étoffes chez la femme », in *Archives d'anthropologie criminelle*, 1910, n° 25, pp. 583-89, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1991.

mais en même temps les aliénistes et ensuite les premiers sexologues psychiatres découvrent que, plus ils recherchent et analysent le pervers afin de le distinguer du normal, plus le normal devient pervers.

Georges Canguilhem<sup>12</sup> a tracé l'émergence du « normal » au xxe siècle. En ce qui concerne la sexualité, le normal était bien plus une convention rhétorique qu'un objet bien caractérisé et mesurable. Il échappe à chaque moment à l'emprise des médecins. C'est la perversion, par contre, qui s'avère bien plus évidente et de plus en plus répandue au xxe. Chaque médecin se représente en tant que « normal », mais n'ose s'avouer en quoi consiste sa normalité. C'est finalement Freud qui propose l'universalité de la perversion. Dans le sommaire de ses *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (1905) il écrit :

[Étant] donnée la vaste dissémination des tendances à la perversion, on est obligé de conclure que la disposition aux perversions est une disposition originelle et universelle de l'instinct sexuel humain, et que la conduite sexuelle normale s'y développe par moyen de transformations<sup>13</sup> organiques et inhibitions psychiques qui arrivent au cours de la maturation<sup>13</sup>.

Freud invertit la formule du sexologue du xxe siècle : c'est le normal qui est la perversion de l'instinct sexuel par un processus de forces phylogénétiques, historiques et socioculturelles récapitulées par la dynamique de la famille bourgeoise.

Je ne dis pas que Freud a trouvé la vérité sur la sexualité et la perversion, mais du moins qu'il est arrivé — à ce moment historique au moins — à la conclusion logique d'un siècle de recherches sur la sexualité. La chose la plus triste, c'est que même ses partisans dans la psychanalyse, en grande partie, ont minimisé ou bien ouvertement nié cette conclusion en continuant à réifier la perversité, surtout l'homosexualité, en tant que pathologie sexuelle.

J'en arrive à mon travail en cours : une histoire du traitement de l'homosexualité. Je ne vais pas m'attarder longtemps ici sur ce livre qui est une analyse des diverses approches biologiques aussi bien que psychiatriques, du xxe et xxe siècles, employées à résoudre le « problème de l'homosexualité » : problème légal, sociologique, mais surtout théorique. Notamment : comment des personnes, qui sont assez productives et saines de corps, peuvent être érotiquement attachées aux personnes du même sexe ? Ce n'est pas le fou délirant, aliéné, paranoïaque ni même l'aristocrate débauché qui suscite la perplexité des médecins, mais le bourgeois bien portant. Toutes les théories sont appelées à l'aide : dégénérescence héréditaire, endocrinologie, tératologie, génétique moléculaire, neurobiologie et, bien sûr, la psychanalyse. Mais aucune, jusqu'à aujourd'hui n'a résolu ce grand mystère.

12. G. Canguilhem, *The Normal and the Pathological*, Trans. Carolyn Fawcett, New York, Zone, première édition 1966, 1989, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966.

13. S. Freud, *Three Essays on the Theory of Sexuality*, première édition 1905, Standard Edition, 7, pp. 123-243.

De nos jours, aux Etats-Unis, c'est l'hypothèse génétique qui règne. Le biologiste moléculaire, Dean Hamer, a publié deux articles qui suggèrent une association statistique entre l'homosexualité et un locus sur le chromosome X chez les hommes<sup>14</sup>. Une autre équipe de chercheurs à Toronto a publié des résultats contradictoires<sup>15</sup>. Tout de même, la majorité du public américain — y compris les gais (surtout les hommes) — est convaincue que l'homosexualité est génétique dans la plupart des cas<sup>16</sup>. Les organismes d'assistance légale aux gais et lesbiennes ont largement utilisé l'hypothèse génétique afin d'avancer l'argument que l'homosexualité étant un trait inaltérable, doit être protégée contre la discrimination tout comme le sont les handicaps physiques et la race. Ceci a été avancé malgré une intelligente critique du professeur de droit Janet Halley<sup>17</sup> qui montre que c'est un argument très faible en pratique et en principe que de fonder les droits de l'homme sur des faits biologiques.

On voit ainsi se répéter, quand même, la politique du xix<sup>e</sup> siècle, où Karl Heinrich Ulrichs faisait appel aux lumières de la science biologique dans son combat contre les préjugés sociaux, la morale chrétienne et les lois surannées. Malheureusement on n'a pas appris les leçons de l'histoire : à savoir que la biologisation de l'homosexualité apportait aussi sa pathologisation. On épargnait la prison afin d'interner à l'asile, ou bien de condamner à des années sur le divan.

Je ne veux pas être luddiste<sup>18</sup>. La biologie peut bien nous apporter de précieuses informations sur la sexualité. Mais le chercheur aussi bien que le public doivent se méfier des hypothèses trop simplistes basées sur des présomptions qui n'ont d'autre fondement que des préjugés sociaux et historiques.

#### LA RENCONTRE AVEC LE TRANSSEXUALISME

J'en arrive au sujet de mes recherches actuelles et au sujet de notre discussion prévue pour l'après-midi : le transsexualisme. Je me suis intéressé à ce sujet un peu par hasard. En 1993, au moment où je recommençais mes études de médecine, j'ai rencontré mon premier patient transsexuel. Marie (pour lui inventer un prénom)

---

14. D. Hamer, Stella Hu, Victoria L. Magnuson, Nan Hu, and Angela Pattatucci, «A linkage between DNA markers on the X chromosome and male sexual orientation», in *Science*, 1993, n° 261, pp. 321-327 ; S. Hu, D. Hamer, et al. «Linkage between sexual orientation and chromosome Xq28 in males but not in females », in *Nature Genetics*, 1995, n° 11, pp. 248-256.

15. G. Rice, C. Anderson, N. Risch, G. Ebers, «Male homosexuality : absence of linkage to microsatellite markers at Xq28 », in *Science*, 1999, n° 284(5414), pp. 665-667.

16. Vera Wishman, *Queer by Choice : Lesbians, Gay Men, and the Politics of Identity*, New York, 1996, Routledge.

17. J. E. Halley, « Sexual orientation and the politics of biology : a critique of the argument from immutability », in *Stanford Law Review*, 1994, n° 46, pp. 503-568.

18. Luddite : En Angleterre, au xix<sup>e</sup> siècle, Ludd, dit la légende, aurait saccagé les machines à tisser qui changeaient la donne industrielle et faisaient plusieurs chômeurs. Les luddistes sont maintenant les opposants aux technologies qui ont des implications sociales. Indri

était une jeune fille de 19 ans internée dans un asile psychiatrique à Boston. Elle n'était pas désignée comme ma patiente à moi, mais je la voyais tous les jours dans une salle commune du pavillon. Elle était solitaire, silencieuse, presque autistique. Elle avait des cheveux courts et portait des vêtements qui lui donnaient un air très garçon. En même temps, elle tenait toujours dans ses bras un chien en peluche. J'ai engagé la conversation et elle semblait vouloir parler. On a trouvé un petit cabinet privé où, après une grande hésitation, elle m'a avoué que son plus grand désir était de devenir un homme homosexuel. Elle savait que tout cela était dûment consigné dans son dossier, mais personne — y compris son thérapeute — ne voulait en parler. En fait, l'équipe des soignants, qui d'ailleurs n'était pas forcément homophobe, hésitait à en parler. Ils connaissaient peu de choses sur le transsexualisme et préféraient déléguer cette discussion à une consultation externe avec un expert. Ils avaient peur aussi de renforcer chez elle ce qu'ils voyaient comme une illusion, parce qu'ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi elle se voulait transsexuelle si elle s'intéressait érotiquement déjà aux hommes.

Bien que n'ayant aucune expérience avec les transsexuels à l'époque, j'étais choqué et troublé par ce patient, dont la situation difficile ressemblait à celle du traitement psychiatrique des homosexuels des années cinquante (ou même encore aujourd'hui dans certains endroits). On s'est rencontrés tous les jours et je l'ai laissé parler de son passé et de ses espoirs pour l'avenir. Puisque j'ai déjà publié un compte rendu de son cas<sup>19</sup>, je ne vais pas m'attarder plus longuement là-dessus avec vous. Je voulais juste souligner qu'au bout d'un mois, sa dépression psychotique s'est allégée, elle n'était plus obligée de prendre des neuroleptiques et elle a pu entrer dans une résidence thérapeutique pour jeunes où elle avait annoncé ses espoirs trans-homosexuels. Quatre ans plus tard il m'a retrouvé grâce à internet pour m'écrire qu'il faisait des études de littérature allemande à l'université où il se faisait passer pour un jeune homme gai, même avant d'avoir subi la moindre intervention hormonale ou chirurgicale.

Depuis cette expérience-là, j'ai réorienté mes recherches vers le transsexualisme, ayant découvert une pauvreté dans la littérature médicale sur le sujet. Même vingt ans après que le diagnostic du transsexualisme soit entré au *Manuel Diagnostique et Statistique (DSM 1980)*, la plupart des transsexuels continuent à rencontrer l'hostilité médicale, ou bien des modèles rigides du transsexualisme normal — modèles auxquels le transsexuel doit se conformer afin d'accéder à des services médicaux, ou même une écoute compatissante. Le transsexuel avisé s'est informé des critères du diagnostic et répète l'histoire orthodoxe afin de gagner l'approbation psychologique. Dans ce processus, le modèle médical est confirmé, mais on n'avance pas du tout dans la connaissance phénoménologique du transsexualisme, qui lui-même émerge de la plus grande confusion nosologique.

19. V. Rosario, « Trans [Homo] Sexuality ? Double Inversion, Psychiatric Confusion, and Hetero-Hegemony », in *Queer Studies : A Lesbian, Bisexual, Gay, Transsexual Anthology*, ed. Brett Beemyn and Mickey Eliason, New York, 1996, New York University Press, pp. 35-51.



## HISTOIRE NOSOLOGIQUE DU TRANSSEXUALISME

Permettez-moi de vous faire une très brève esquisse d'une histoire nosologique du transsexualisme. On connaît bien (ou on croit bien connaître) l'histoire de l'inversion sexuelle. Le concept d'inversion ou hermaphroditisme psychosexuel a été formulé d'abord en Allemagne au milieu du xix<sup>e</sup> siècle sous les noms de *conträre Sexualempfindung* ou *uranisme*. C'est en 1878 que le médecin italien Arrigo Tamassia<sup>20</sup> utilise le terme *inversione dell'istinto sessuale*. Ceci est traduit en 1882 par Jean Martin Charcot et son disciple Valentin Magnan comme « inversion du sens génital » — une manifestation parmi d'autres de perversion du sens génital, et bien qu'ils aient rapproché l'inversion du fétichisme érotique (défini cinq ans plus tard par Alfred Binet<sup>21</sup>), l'inversion évoluera dans une direction différente. Le diagnostic est devenu synonyme de l'homosexualité — également dénommé par les Allemands.

Mais si on revient aux textes d'origine, on trouve des symptômes ou des traces érotiques qui rendent le diagnostic beaucoup plus ambigu. Le premier malade inverti de Charcot et Magnan avouait ceci :

J'adore la toilette féminine ; j'aime voir une femme bien habillée, parce que je me dis que je voudrais être femme pour m'habiller ainsi. A l'âge de dix-sept ans, je m'habillais en femme au carnaval et j'avais un plaisir incroyable à traîner mes jupes dans les chambres, à mettre de faux cheveux et à me décoller. Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, j'ai eu le plus grand plaisir à habiller une poupée ; j'y trouve encore du plaisir aujourd'hui.

Les dames s'étonnent de me voir si bien juger du plus ou moins bon goût de leur toilette et de m'entendre parler de ces choses, comme si j'étais femme moi-même<sup>22</sup>.

Le sujet raconte une histoire d'identité, d'habillement et d'occupations féminines depuis son jeune âge, et une attirance sexuelle depuis l'âge de six ans pour des garçons et des hommes. De même que Karl Heinrich Ulrichs et d'autres invertis du xix<sup>e</sup> siècle, notre sujet présente un problème d'identification qui persiste : a-t-on affaire à l'homosexualité ou au transsexualisme ?

Le problème diagnostique est devenu encore plus aigu avec la description du fétichisme des tissus par de Clérambault et du travestissement érotique par Magnus Hirschfeld, la même année 1910. Hirschfeld<sup>23</sup> (l'un des premiers médecins ouvertement homosexuels qui luttait pour les droits des homosexuels) voulait bien distinguer l'homosexualité en tant qu'attraction sexuelle d'une impulsion érotique au

---

20. A. Tamassia, «Sull'inversione dell'istinto sessuale», in *Rivista sperimentale di freniatria e di medicina legale*, 1878, n° 4, pp. 97-117, et pp. 285-291.

21. A. Binet, « Le fétichisme dans l'amour », in *Revue Philosophique*, 1887, n° 24, pp. 143-67, pp. 252-74.

22. J.-M. Charcot, V. Magnan, « Inversion du sens génital », in *Archives de Neurologie*, 1882, n° 3, pp. 53-60, pp. 296-322 et p. 56.

23. M. Hirschfeld, *Die Transvestiten. Eine Untersuchung über den erotischen Verkleidungstrieb mit umfangreichem casuistischem und historischem Material*, Alfred Pulvermacher & Co, Berlin, 1910, Vol 1-II ; « Die intersexuelle Konstitution », in *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, 1923, n° 23, pp. 3-27.

déguisement. Une grande partie des cas présentés dans son livre sur le travestissement concerne des patients qu'on désignerait aujourd'hui plutôt comme transsexuels. C'est également Hirschfeld qui utilise le terme « transsexuel » pour la première fois en 1923, mais pour désigner une manifestation d'hermaphroditisme, ou ce qu'il désigne aussi comme la « constitution intersexuelle ». Hirschfeld proposait de considérer que l'homosexualité était une question de biologie hermaphrodite. Mais lui, aussi bien que la faction la plus conservatrice des associations homosexuelles allemandes, voulaient distinguer les homosexuels masculins des efféminés afin de donner un visage plus tolérable au mouvement politique pour la décriminalisation de la sodomie.

C'est ainsi qu'en 1931, sous le diagnostic de « travesti homosexuel » un collègue de Hirschfeld, le chirurgien Feliz Abraham, opère deux patients envoyés par Hirschfeld lui-même. Il accomplit les premières chirurgies de « transformation génitale » (*Genitalumwandlung*). Abraham pense que la chirurgie complète corporellement le travestissement de ces deux malades déjà psychiquement féminisés. Christine Jorgensen, la première transsexuelle connue mondialement, avait elle aussi été traitée de « travestissement authentique » (*genuine transvestism*) par ses médecins danois<sup>24</sup> en 1952. Ce n'est que pendant les années soixante, grâce à l'endocrinologue Harry Benjamin et à son *International Gender Dysphoria Association*, que le transsexualisme devient légitime en tant que diagnostic indépendant de l'homosexualité ou du travestissement, et que le traitement hormonal et le changement chirurgical de sexe deviennent la norme. C'est aussi le moment où la psychiatrie est dominée par la psychanalyse.

Ce serait un détour trop long que de raconter en quoi le « problème » homosexuel est central pour la théorie et la pratique psychanalytique. Je me limiterai à faire remarquer que *Les Trois essais sur la théorie de la sexualité* de Freud (1905) commencent avec une discussion de l'inversion et se terminent avec des propos pour la prévention de l'inversion. Freud avait tout de même une position assez tolérante envers les homosexuels dans la société et dans sa pratique analytique. Sa formulation du fameux cas du président Schreber, pourtant, qui relie la paranoïa freudienne à la répression de désirs homosexuels<sup>25</sup> serait le point de départ pour une idéologie psychanalytique qui, à la limite, interpréterait tout homosexuel comme paranoïaque et toute paranoïa comme symptôme d'homosexualité réprimée<sup>26</sup>.

Et donc, quand David Cauldwell<sup>27</sup> en 1949 utilise le terme « transsexualisme » pour la première fois dans sa connotation d'aujourd'hui, c'est pour désigner une manifestation de psychose, ce qu'il appelle *psychopathia transsexualis*, faisant écho au

24. C. Hamburger, G. K. Stürup, E. Dahl-Iversen, « Transvestism : Hormonal, psychiatric, and surgical treatment », in *Journal American Medical Association*, 1953, n° 152, pp. 391-396.

25. S. Freud, *Psychoanalytic notes on an autobiographical account of a case of paranoia (dementia paranoides)*, première édition 1911, Standard Edition, 12, pp. 3-79.

26. A. A. Brill, « Homoeroticism and paranoia », in *American Journal Psychiatry*, 1934, n° 90, pp. 956-74.

27. D. O. Cauldwell, « Psychopathia transsexualis », in *Sexology*, n° 16, Dec. 1949, pp. 274-280.

fameux livre de Krafft-Ebing<sup>28</sup>. Par la suite, la tâche centrale de la consultation psychiatrique va être de distinguer le transsexualisme véritable du psychose et de l'homosexuel complexé<sup>29</sup>. L'approbation psychiatrique est réservée pour l'individu qui dénie toute attraction homosexuelle, ou plutôt est homophobe. De plus, le patient doit absolument vouloir, au bout du compte, une présentation sexuelle des plus stéréotypées. Là encore, le transsexuel avisé raconterait l'histoire désirée, et donc le transsexuel qui se serait voulu homosexuel restait inconnu ou extrêmement rare:).

#### TERMINOLOGIE : SEXE ET GENRE, IDENTITÉ ET RÔLE

Il faut que je précise un peu la terminologie que j'emploie. Depuis les années soixante, grâce au féminisme et aux publications du psychologue John Money<sup>31</sup> sur les enfants hermaphrodites, on fait une distinction en anglais-américain entre les termes *sex* et *gender*. Le premier désigne les traits matériels et biologiques qui distinguent le mâle et la femelle. D'autre part, le mot *gender* désigne l'attribution masculine, féminine, neutre, ou ambiguë basée sur des traits socio-culturels et historiques. C'est une distinction difficile à faire en français puisque la langue n'a pas de mot — ou bien l'Académie française y résiste — pour le terme *gender* : la dénotation sexuelle de « genre » étant restreinte à l'usage grammatical. En cherchant sur internet pourtant, j'ai trouvé que le groupe français de soutien aux transsexuels C.A.R.I.T.I.G. ([www.caritig.org](http://www.caritig.org)) se sert du terme « identité de genre » — une traduction de *gender identity*. Les articles médicaux francophones les plus récents sur le transsexualisme ont adopté aussi cette terminologie américaine. Pour cette raison, je me servirai tout simplement du terme « genre », avec ses connotations de l'américain, un terme qui est tellement utile à l'analyse socio-historique de la sexualité.

Je voudrais d'abord vous rappeler la distinction faite par Money entre « identité de genre » et « rôle de genre » (*gender role*). La première expression désigne l'identification faite par le sujet lui-même en tant que male, femelle, neutre, hermaphrodite, intersexuel, transsexuel ou autre. La seconde, « rôle de genre », désigne plutôt le comportement, y compris l'habillement et l'occupation, qui est identifié socialement comme femelle, mâle, ou autre. L'autre mot qui est devenu courant en anglais est *transgender* : une rubrique plus large qui comprend les transsexuels qui veulent ou

28. Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis. Mit besonderer Berücksichtigung der konträre Sexualempfindung*, première édition 1886, 1984, reprint of 14th ed. 1912, Ed. Alfred Fuchs, Munich, Matthes & Seitz.

29. A. Michel, C. Mormont, « Le Transsexualisme : Considérations générales et prise en charge », in *Revue Médicale de Liège*, 1997, n° 52 (3), pp. 163-168 ; Henry Frignet, *Le transsexualisme*, Paris, 2000, Desclée de Brouwer.

30. Sandy Stone, « The Empire strikes back : A post-transsexual manifesto o, in *Body Guards : The cultural politics of gender ambiguity*, 1991, ed. Julia Epstein and Kristina Starub, pp. 280-304.

31. J. Money, and Anke Ehrhardt, *Man & Woman, Boy & Girl*, Baltimore, 1972, Johns Hopkins University Press.

ont eu déjà le changement de sexe, mais aussi une plus grande collection de sujets qui ressentent leur genre de façon plus intermédiaire, fluide, et en transition.

## LE NOUVEAU TRANSGENRE

J'ai reçu une quinzaine de patients transgenres en psychothérapie, en consultation ou pour psychopharmacologie depuis que j'ai connu Marie. J'ai aussi rencontré plusieurs nouvelles communautés de transgenres surtout aux États-Unis. Étude académique du transgenre s'est beaucoup répandue aux États-Unis depuis les dix dernières années. C'est grâce à ces expériences cliniques, professionnelles, et sociales, que je me suis rendu compte de l'immense variabilité des présentations transgenres, des questions de rôle et d'identités de genre, aussi bien que d'orientation sexuelle. Très peu d'entre eux se conforment au moule officiel du « transsexualisme ». En consultation il y a quelques mois, j'ai reçu une jeune femme de trente-deux ans qui vient tout récemment de commencer un traitement de testostérone. Jeanne n'était guère « garçon manqué », mais elle se sentait toujours différente des autres enfants à l'école. Elle se rappelle qu'elle était mécontente de la féminisation de son corps à l'époque de la puberté ; mais elle n'avait ni pensé ni voulu être garçon à cette époque. C'est seulement à l'université qu'elle avait commencé à s'identifier comme lesbienne, et elle avait trouvé des amies et des amantes dans le milieu gai et lesbien. Mais, là encore, elle se sent mal à l'aise, surtout quand il s'agit de relations sexuelles et de l'usage de son corps en tant qu'instrument sexuel. C'est seulement vers l'âge de trente ans, grâce à une amie transsexuelle homme-à-femme, qu'elle commence à développer une identité transsexuelle. Jeanne décide de commencer un traitement hormonal et fait des projets pour une mastectomie, et ensuite une hystérectomie. Mais elle reste dans un désespoir dépressif parce qu'elle ne peut accepter de ne jamais pouvoir avoir son idéal du corps mâle — surtout à cause de l'état toujours assez primitif des phalloplasties (la fabrication chirurgicale d'un pénis). Elle se trouve forcée de se contenter d'un corps qu'elle voit comme inachevé, imparfait, entre sexes — un corps qui n'est pas fort, musclé, masculin. Ceci ne l'empêche pas d'aller régulièrement à la gym et de poursuivre des interventions hormonales et chirurgicales, mais cette corporalité sexuelle inachevée produit chez elle une inhibition, ou plutôt une barrière, dans le développement d'une identification tout simplement male. Elle pense de temps en temps au suicide à cause de son mécontentement corporel : l'impossibilité de se sentir l'homme qu'elle voudrait être parce qu'elle ne peut pas se fabriquer le corps masculin qu'elle fantasme.

Je l'ai vue seulement deux fois en consultation parce que son psychiatre, qu'elle voyait depuis trois ans, n'avait pas d'expérience dans le traitement des transsexuels. En parlant avec lui, je lui ai suggéré d'explorer avec Jeanne les liens qu'elle voit entre identité de sexe et identité de genre. Peut-être que si elle arrive à les réévaluer et à les distendre, elle pourra s'affranchir de l'impasse où elle se trouve : puisqu'elle ne peut pas avoir le corps sexué parfait, elle ne pourra jamais avoir une identité de genre sauf en tant que monstre sexuel, donc sa vie est sans espoir. Si elle pouvait commencer à s'apercevoir des imperfections du sexe chez les autres et à se libérer de la pensée

binaire quand il s'agit de sexe et de genre, là elle pourrait commencer à trouver un équilibre entre son être sexuel et son corps.

Évidemment je trouve essentiel dans tous les cas d'explorer l'histoire du patient : la genèse des idées sur l'identité de genre, les rôles de genres qu'il/elle joue et que jouent les membres de sa famille. Il faut définir avec le patient sa conception des éléments mâles et femelles, et les correspondances entre le corps, son comportement de genre et les rôles familiaux et sociaux. Il faut explorer les expériences et les désirs sexuels afin d'arriver aux desiderata érotiques et corporels.

Au lieu de proposer un plan de traitement uniforme, c'est-à-dire, la chirurgie de changement de sexe, il faut étudier les différentes interventions hormonales et chirurgicales disponibles aussi bien que les résultats réels et imaginaires. Surtout, il faut voir le traitement comme un processus qui va durer toute la vie. Bien que la mentalité chirurgicale soit d'extirper le mal afin d'effectuer une cure totale, la redétermination de sexe hormonal et chirurgical n'apportent pas une transformation d'état magique. Concrètement, le traitement hormonal aussi bien que les soins post-chirurgicaux demandent un maintien pendant toute la vie. Il est de même pour le maintien de l'état mental, surtout de l'identité de genre et de sexualité.

#### LE CHANTIER DU SEXE ET TRANSSENSUALISME UNIVERSEL

Une leçon apprise de Foucault est que la sexualité, la folie, la déviation aussi bien que la normalité ont des histoires sociales et politiques. Une autre est que les sciences sociales — mais aussi les sciences biologiques et physiques — sont le résultat des processus humains et donc des produits culturels. Cela n'empêche pas que des faits historiques et des vérités ressortent de cette activité scientifique ; mais ces faits gardent les traces d'une politique sociale et ne peuvent rester véridiques que dans un vaste réseau de systèmes conventionnels de connaissances et significations.

Si Foucault a bien démontré ce constructionisme historique dans le cas de la sexualité, il a très peu interrogé le sexe ou le genre. Ce sont plutôt les chercheurs féministes qui ont développé cet argument, surtout la philosophe américaine, Judith Butler<sup>32</sup>. Son argument radical est qu'on n'habite pas un sexe, mais qu'on est obligé de le jouer, le réinventer, le ré-instaurer dans chaque contexte : à la maison, au bureau, dans la rue, aux WC, à la plage. Cette performativité de sexe (et non pas seulement de genre), n'est pas une question de manipulation consciente ou voulue de genre, mais un processus socialisé de fonctionnement sexuel réitéré, involontaire, et obligatoire.

Certains chercheurs ont interprété le transsexualisme comme une manifestation radicale et presque ludique de cette performativité sexuelle. Mais je crois que cette perspective académique est sérieusement fausse et rend trivial le difficile parcours des individus transgenres. Ceux-ci ressentent un mécontentement radical du système

---

32. J. Butler, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York, 1990, Routledge.

de sexe et de genre en tant qu'expérience vécue dans le corps<sup>33</sup>. Il y en a parmi eux qui entreprennent une critique de ce système en tant que réseau sémiotique social, mais une grande partie sont poussés à poursuivre quelque accommodation matérielle (qu'elle soit vestimentaire, hormonale, ou chirurgicale) avec ce système.

Donc je propose qu'on ne regarde pas le transsexualisme comme travestissement, représentation, ou manipulation radicale de sexe. Les transgenres ne se divertissent pas dans un jeu de sexe, mais ils travaillent dans le chantier du sexe. D'une façon imaginaire ou matérielle, leur sexe est en construction — comme me l'a formulé une de mes patientes. Mais, ceci est aussi vrai pour le sujet dit « normal » que pour le transsexuel : on vit tous dans le chantier du sexe. On se trouve à tout moment à défendre, à renforcer, ou à reconstruire le bâtiment social du sexe.

Bien que je me sois servi des termes « genre » ou « sexualité », et qu'il soit commode de les différencier, surtout afin de distinguer les homosexuels (où il est question d'orientation sexuelle) des transsexuels (où il est question d'identité de genre), il faut avouer que c'est une distinction artificielle et souvent nocive. La sexualité et le genre sont intimement entrelacés culturellement et historiquement : ce n'est pas par stupidité que les médecins du *txte* et les sexologues du *xxe* ont imbriqué travestissement, homosexualité, hermaphroditisme et transsexualisme, dont les sens interfèrent. A certains moments historiques et dans certains environnements sociaux, il y a des correspondances assez étroites entre le corps sexuel, la sexualité et l'identité de genre. Certes, pour le sujet, n'importe quel déplacement de norme perçue ou imaginaire conduit à une confusion souvent totale entre les termes ; par exemple : la jeune fille lesbienne qui se préoccupe d'être trop garçonne ou même d'être destinée à devenir transsexuelle ; le jeune homme hétérosexuel frappé d'impuissance qui a peur d'être cru homosexuel ; les hommes qui se soucient de la taille du pénis ; ou les femmes qui ne sont pas satisfaites de la taille des seins.

On est tous frappés de temps en temps de névrose sexuelle, d'une inquiétude de la normalité du sexe. Mais je ne veux plus pathologiser en me penchant sur une question de névrose, au contraire je trouve dans cette incertitude un moment productif et transformationnel. L'hétérosexuel et l'homosexuel, l'homme et la femme, l'intersexuel et le transsexuel, nous avons tous des moments, brefs ou plus ou moins longs, où le sexe est interrogé, où l'on se rend compte de l'effort pour affirmer l'identité sexuelle. Donc, au lieu d'ériger des murs trop rigides entre les variétés de genre et sexualité, il vaut mieux parler de transsensualité, c'est-à-dire, une expérience de soi qui comprend le sexe, les organes génitaux et tout le corps, l'érotisme fantasmatique aussi bien que les actes sexuels et sexués (uriner, marcher, s'exhiber, jeter un ballon, tenir son corps)<sup>34</sup>. Nous serions tous plus ou moins transsensuels selon la rigidité contextuelle des normes de sexe et de genre. Le transsensualisme serait plutôt notre condition commune, et le transsexuel l'individu courageux qui, dans ce moment historique, se trouve chargé du plus aigu conflit avec l'échafaudage de notre système d'identité sexuelle.

33. Jay Prosser, *Second Shins : The Body Narratives of Transsexuality*, New York, 1998, Columbia University Press.

34. Marcel Mauss, « Les Techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, première édition 1936, 1985, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 363-386.

# Travailler la chair, arracher les mots

CÉCILE IMBk1 U

Vous m'amusez quand vous dites que vous la connaîtrez dès que vous la verrez ! (une postulante). Nous ne sommes pas si faciles à connaître nous autres femmes ; vous en confessez depuis quelques années, et vous êtes ébahis de voir un jour comme vous les avez mal comprises ; c'est qu'elles ne se comprennent pas elles-mêmes lorsqu'elles disent leurs fautes, et vous les jugez d'après ce qu'elles disent.

Lettre 243-244 de Thérèse d'Avila au Père Mariano.

Réduire l'hérétique à la vérité  
Le manuel des inquisiteurs.

Travailler  
la chair,  
arracher les mots

J'aimerais ici extraire quelques fils à propos d'une demande qui fût adressée à la femme, celle d'avoir un certain dire sur la sexualité. Or cette parole fut soit provoquée, soit exigée, car elle était attendue pour prendre une fonction déterminée dans un processus socio-religieux précis. Être obligé de dire ce que l'on ne désirerait pas dire (aveu) relève d'un acte que nous allons étudier en examinant deux de ses manières d'obtention apparemment opposées : la confession et la torture.

Nous allons donc faire quelques grandes enjambées au-dessus des siècles pour suivre deux parcours. Le point d'origine choisi, le Concile de Latran IV, 1215, est abusif en ce qui concerne la torture appliquée au crime de Lèse Majesté Divine,

---

1. Restituer la phrase dans le texte présente un intérêt : « Lorsque l'inquisiteur a affaire à un hérétique retors, audacieux, rusé, qui élude ses questions et tergiverse, il doit lui rendre la pareille et user de la ruse afin d'acculer l'hérétique à dévoiler ses erreurs et le réduire à la vérité, pour que l'inquisiteur puisse dire avec l'apôtre "Rusé, je vous ai pris par la ruse" (Cor 2-12) », in Nicolas Eymerick et Francisco Pena, *Le Manuel des Inquisiteurs*, Mouton Edition, Paris, préface L. Sala-Molins. Et *Le manuel des Inquisiteurs*, Albin Michel, Paris, 2001, préface L. Salas-Molins (1376).

mais ce Concile, nodal pour la religion catholique, reformule et restructure — entre autres — un grand nombre de Sacrements<sup>2</sup>, dont celui de la Pénitence. Or, la lecture du Canon 21 qui rend la confession annuelle obligatoire pour tout fidèle est révélatrice d'un lien serré entre confession et torture puisqu'on y trouve cette volonté nouvelle clairement dite et écrite d'utiliser la confession pour repérer les hérétiques : l'inquisition rôde. Le choix de cette date peut donc se défendre.

Schématisons de manière abrupte ces deux trajets : le premier (la Pénitence) regarde comment extirper la vérité de l'ennemi présent en et à nous-même ; le second (la torture) se préoccupe de savoir comment arracher l'aveu de cet étranger à l'Unité de l'Église, cet autre d'un dehors qui n'a pas à être.

Qu'est-ce qu'un aveu considéré dans l'un et l'autre cas, et quels arguments le soutiennent, y compris face à l'ennemi premier de l'Église : les hérétiques ?

Par quel mécanisme la torture a-t-elle pu être considérée comme un outil privilégié pour faire dire « le vrai » ?

Il s'agira de percevoir comment la question d'un « vrai sur le sexe » s'est infiltrée dans ces institutions, car si elle est évoquée souvent à propos de la confession, la manière dont les hérésies se sont canalisées sur le personnage de la sorcière mérite un temps de réflexion.

L'arrière-plan est perceptible... Il dessine les avancées de Michel Foucault soutenant que le sexe serait daté<sup>3</sup> et aurait été produit par les dispositifs de sexualité.

Nous serions bien là face à deux des dispositifs majeurs, concernant cette « machinerie d'aveux » dont il affirme que la psychanalyse se trouverait être l'un des épisodes les plus récents.

#### DU COTÉ DU PARDON

L'homme pécheur se fait un tribunal de son cœur, il se cite comme un criminel, il compare devant soi comme un coupable, il écoute sa pensée comme une accusatrice, sa conscience comme un témoin, et animé du zèle de satisfaire à Dieu, il prononce un arrêt contre soi et se condamne.

Augustin cité par Thomas d'Aquin

La Pénitence est un sacrement. Religieux. S'appuyant sur quelques passages du *Nouveau Testament*, notamment celui qui donne à l'apôtre Pierre le pouvoir de « lier

2. C'est Tertullien qui donne ses assises au double sens juridico-religieux du mot « Sacramentum », et ce sera le Concile de Trente qui nommera de manière définitive les sept sacrements : baptême, confirmation, Eucharistie, pénitence, extrême-onction, mariage et ordre.

3. M. Foucault, « Le jeu de Michel Foucault », in *Dits et Écrits*, Tome II, Paris, NRF Gallimard, 1994 p. 321. « Les anormaux », Cours de l'année 75-76, plus spécifiquement les cours du 12.02.75 et 26.02.75 traitent ces thèmes.

4. Roger Merle, *La Pénitence et la grâce*, Cerf, Cujas, Paris, 1985, p. 27.



et délier » les péchés, le Magistère de l'Église a octroyé au confesseur « le pouvoir des clefs », celui de remettre les dits péchés.

Quatre grandes périodes divisent son histoire. Il n'est pas sans intérêt de noter les raisons des modifications.

La première période, celle qui s'arrête au vie siècle après J.-C., fonctionne selon des modalités fort différentes de celles que nous connaissons. La difficulté qu'elle eut à résoudre est celle-ci : sachant que le Baptême est le véritable moyen de rémission des péchés puisqu'il efface le péché originel et fait entrer l'individu dans la communauté des Chrétiens, que peut faire un pécheur en état de faute grave ? Apparaît alors la Métanoia (« retournement », « changement de pensées », « conversion »), une pénitence unique comme le Baptême, qui permet au pécheur d'être intégré à l'« Ordre des Pénitents », et après une période d'expiation, d'entendre sa « réconciliation » prononcée par l'Évêque. Rien n'est ici privé ou secret, la cérémonie publique est indispensable puisque « le corps ne peut se réjouir de la maladie d'un de ses membres, il compatit et collabore à sa guérison ». L'analogie médicale est et restera coutumière. Les Conseils de 314 et 540 entérinent ces processus d'expiation et de réconciliation.

Mais il y a une difficulté, et elle est de taille... Pour ces frères de l'Ordre des Pénitents, le régime était rude : ne pas se laver, « laisser leur corps se noircir de crasse », s'abstenir définitivement (*même* après l'absolution de l'Évêque) de toutes relations sexuelles y compris avec le conjoint ; interrompre toute activité dans le commerce ou l'armée. Autant dire que notre regard contemporain les classerait aujourd'hui parmi les incapables majeurs sociaux et civils, et ce à vie.

Or, l'être humain garde un solide sens pratique et les pieds sur terre, même s'il s'agit du ciel. Face à une métanoia unique, il s'avéra pour beaucoup nettement plus avantageux de s'y soumettre... le plus tard possible, soit in auriculo mortis donc au moment de l'Extrême Onction.

Dans cette première forme de pénitence (dont le nom exact est : examologèse) peu importe l'aveu. L'essentiel réside dans la prise en charge officielle des pécheurs, un acte communautaire par excellences.

Et pourtant, deux des grandes raisons du souhait d'une confession privée, d'un antre secret protecteur, sont déjà avancées. Écoutons le grand Tertullien. « La plupart des pécheurs se dérobent à cette pénitence... soucieux de leur amour propre... ils ressemblent à des gens qui ont contacté une maladie aux parties intimes de leur corps, et qui cachent leur mal aux médecins et périssent ainsi avec leur pudeur » (« De la pénitence », 7-9-10). Amour propre et pudeur, donc ; mais pas seulement : le risque peut venir de l'extérieur, ainsi en témoigne saint Léon (459) : « Nous interdisons qu'au moment de la pénitence soit lu en public un écrit sur lequel figurent en détail leurs péchés... On supprimera une habitude aussi contestable que leurs agissements soient connus de leurs ennemis, qui pourraient alors les poursuivre devant les tribunaux ». L'histoire même de la confession se trouve résumée dans cette

---

5. L'un des spécialistes de la question le souligne, Cyrille Vogel, *Le pécheur et la Pénitence dans l'Église ancienne*, Cerf, Paris, 1966.

phrase : le dire « en détail » ne peut être que privé, et plus il sera privé plus le détail sera et devra être dit, et plus la fonction « cathartique » de la honte prendra le devant de la scène. Mais là, j'anticipe.

Le temps second de cette histoire fut déclenché par les insulaires, des Irlandais, qui débarquaient sur le continent avec un système pénitentiel tarifé, et réitérable (très important) dont les promoteurs furent des moines. Ici, chaque faute se voit affectée d'une expiation précise, consignée dans les ouvrages nommés des pénitentiels, lesquels s'éteignirent vers le xte siècle.

Une crise majeure éclata puisque ces deux systèmes étaient incompatibles. Un compromis assez étonnant se mit en place, régi par la notoriété du péché : pour les péchés graves, connus de tous, la pénitence relevait de l'examologèse et devait donc être publique ; tandis que pour les péchés graves secrets, la pénitence devint privée et tarifée. Eidée sous-jacente est que protéger et édifier la communauté reste l'objectif prioritaire.

Si la faille de l'examologèse résida dans sa longueur extrême marginalisant à vie le pénitent, celle de la pénitence tarifée se creusa dans le principe même du tarif : en effet, des pécheurs purent se retrouver avec, par exemple, un nombre d'années de jeûne et d'ascèse bien supérieure à une existence humaine. La porte de sortie de ce dilemme fut désastreuse puisque financière, autorisant des « rachats », des « rédemptions » par des mesures onéreuses, ou par la possibilité de payer d'autres personnes pour effectuer les pénitences. Bref, pour s'assurer sa part d'au-delà, il valait mieux être riche. Conjointement, l'aveu devint l'essentiel de la démarche, en bonne logique d'ailleurs, car le confesseur (son nom apparaît) avait besoin d'un énoncé clair pour y appliquer la peine correspondante. Il reste cependant encore un moyen et non une fin, la fin en soi, comme il le deviendra après Latran IV.

Car bon nombre de canons de ce Concile de 1215 indiquent le souci de protéger plus le corps communautaire que l'individu. Une lecture attentive dévoile aisément le sous-bassement qui oriente la double obligation nouvelle décrétée à propos du sacrement de pénitence, celle de la confession annuelle obligatoire, laquelle doit impérativement être faite au prêtre de sa paroisse<sup>6</sup>, selon une sorte de sectorisation dirions-nous dans notre jargon actuel. L'hérésie hante les esprits, et la poigne de l'Église se resserre face à ce danger qu'elle estime majeur. Il s'agit là d'un véritable contrôle individualisé et périodique, et pas seulement de la purification du pénitent.

La confession attire. Elle est repérée comme fréquente dès le milieu du xttte siècle... surtout du côté des femmes (ce paramètre restera. Et il est à questionner). Elle est en perte de vitesse, si j'ose ainsi le formuler, lorsque le Concile de Trente (1545-1563) vient repréciser trois directives majeures : l'obligation annuelle, la place centrale de jugement du confesseur, et la confession sacramentelle comme relevant du droit divin.

---

6. « Que les prêtres soient vigilants sur ce point, afin qu'en examinant les noms ils sachent si certains s'arrangent pour ne pas communier. En effet, si quelqu'un s'abstient de la communion, à moins que ce soit sur le conseil de son propre prêtre, qu'il soit considéré comme suspect d'hérésie ». Canon 13 du Concile de Toulouse 1229, il renforce le Concile de Latran.

La quatrième et dernière partie se dessine maintenant, celle où l'aveu devient effectivement l'acte pénitentiel, par excellence, la fin recherchée et non un moyen, l'acte prenant son être de la « honte et l'humiliation » éprouvée par le pécheur. l'aveu est l'acte.

Le chemin parcouru sur la route de cet aveu-là trace une voie qui resserre ses liens avec le privé, le secret. La création du rituel en témoigne : au xvte siècle, un évêque italien nommé Gilberti prescrit une planche de séparation percée d'une petite fenêtre avec un grillage. Elle se perfectionne, le détail n'est pas anodin, pour que le pénitent puisse voir son confesseur mais non l'inversez. Toujours au xvte siècle, Charles Boromée demande de « ne pas écouter des confessions de femmes dans les maisons des laïcs sauf en cas de maladie, et alors de laisser la porte ouverte pour qu'il puisse être vu ». Et il exige autant de confessionnaux dans les églises que de confesseurs. Maintenant nous sommes en terrain connu.

Et si vous avez l'impression que nous nous sommes égarés, je vous propose de continuer allègrement et de prendre, pour le plaisir, un chemin de traverse, celui des pénitentiels. Ces textes — qui s'arrêtent au xle siècle et quelques ordonnances insistent pour les brûler — ont la tâche délicate de « tarifier » : à chaque péché son tarif. Leur lecture ouvre la porte d'un monde quotidien et pourtant extrême (crimes, incestes) oublié, et malgré cela d'une proximité troublante. Les ouvrages n'ont rien de théorique, ce sont des outils « pratiques » qui ont à être opérationnels, pour les gens concernés et pour ceux qui s'en servent.

Ce système de tarification permet, par le jeu de comparaison possible puisque les tarifs se comptent en jours ou années de jeûne ou de pénitence, de repérer la gravité des interdits et d'y lire une échelle de valeurs internes à chaque ouvrage, puis de comparer entre eux les ouvrages de périodes et de lieux différents. Même si, effectivement<sup>8</sup>, le sens de l'acte pour l'individu qui le commet n'est pas pris en compte, il n'est pas non plus jugé à l'état « brut » : le contexte est pris en considération. Par exemple, deux grands pénitentiels de Bède<sup>9</sup> ou de Burchard de Worms<sup>10</sup>, vont, face à un meurtre, tenir compte des circonstances ou de la personne tuée. La colère, la volonté de venger les siens, le côté accidentel ou volontaire de l'acte pèseront dans la balance, et donc sur les années de jeûne, tout comme le feront les conditions respectives du meurtrier et de la victime (s'agit-il d'un soldat ? d'un serf agissant sur ordre de son maître ? d'un laïc ou d'un clerc ? d'un homme libre ou d'un serf ?).

7. Ceci va de pair avec l'idée que le confessé parle de soi à soi et non à l'autre ; et que le confesseur n'a rien à savoir de l'individu, il est le fils entre Dieu et le pénitent. Cf. Guy Bechtel, *La chair, le Diable et le Confesseur*, Pion, Pluriel, Paris, 1994, et Claret, *Les mystères du confessionnal*, Filippachi, Paris, 1974.

8. Voir l'analyse de M. Foucault. Il attribue la naissance des sciences humaines au déplacement allant d'un jugement moral et religieux papi sur les seuls actes vers le sujet, constituant ainsi l'homme.

9. Le pénitentiel de Bede date du vine siècle ; il est classé parmi les « pénitentiels insulaires », cf. C. Vogel, *op. cit.*

10. Celui de Burchard de Worms (1008-1012) « le guérisseur ou médecin » ou seulement « le médecin » est le dernier en date des pénitentiels.

En ce qui concerne la sodomie ou la bestialité (classées sous la même rubrique), l'on considérera si l'homme est célibataire, ou marié : la peine sera entre quatre à cinq fois plus forte dans le second cas. Il en est de même pour l'onanisme ou autre « pas de côté ». Le mariage se doit de réguler la sexualité.

Je voudrais aussi soulever un « détail », source d'étonnement et qui mériterait plus de recherches. L'inceste est, bien sûr, tarifé par des pénitentiels, incluant bien sûr les parentés religieuses.

Le pénitentiel de Burchard de Worms répertorie dix incestes, dont l'inceste avec la mère (« quinze ans de jeûne dont l'un au pain et à l'eau » ; « sept ans de jeûne » dit celui de Bède. Les deux : « il observera la continence toute sa vie »). Les deux évoquent l'onanisme d'une mère avec son enfant en bas âge. Or aucun ne mentionne l'inceste père-fille. Interpréter serait hasardeux ; lire ne suffit pas. Cette absence est étonnante ; l'homme, le père qui se serait senti coupable, aurait dû en faire l'aveu, et la victime — la fille — aurait pu également l'évoquer en confession. Le fait qu'aucune tarification n'apparaisse laisse une question en suspens, d'autant que les autres péchés d'ordre sexuel sont quantifiés, y compris le lesbianisme ou l'onanisme, avec ou sans objet.

D'autre part, la même stigmatisation de l'inceste mère-fils se retrouve dans les traités concernant la démonologie des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, situé, alors, dans un tout autre registre que celui père-fille (qui, en sorcellerie, apparaît) ou frère-soeur.

Il n'est pas possible de saisir la signification de l'aveu dans la religion catholique, considéré — nous l'avons vu — comme un acte véritable de par la violence qu'exerce un individu sur lui-même en se contraignant à la honte et à l'humiliation, si nous ne l'intégrons pas dans ce qui ordonne son sens, la position qu'y prend le confesseur et la fonction de secret auquel il est soumis. Ici, il est nécessaire de suivre attentivement la logique interne du système. Avec quelque hauteur et un peu de neutralité.

Le confesseur perçu comme un médecin, ainsi que la volonté d'attribuer plus un remède qu'une peine, sont des principes écrits depuis les premiers siècles du Christianisme.

Mais c'est le Concile de Trente qui va véritablement articuler et spécifier les quatre fonctions du confesseur : « Au confessionnal, le prêtre doit être à la fois père, médecin, docteur et juge ». A la charité paternelle (principal trait accordé au père), il s'adjoint le fait « d'être le médecin des âmes, chargé de les guérir de la maladie spirituelle du péché, 1 : en recherchant les causes, 2 : en appliquant le remède, 3 : en prévenant les rechutes ». Comme docteur « il doit avoir la science compétente et instruire les pénitents... l'expérience ne suppléant pas la science, mais la complétant », et en tant que juge, il « instruit la cause c'est-à-dire fait des interrogations convenables, puis porte la sentence... »<sup>11</sup>. L'aveu va donc tomber dans l'oreille

11. T. Ortolan, article « Confession », « Questions morales et pratiques », pp. 952-954 du *Dictionnaire de la théologie catholique*, A. Vacant, E. Mangenot, E. Amann, Paris, 1938.

de ce personnage à quatre visages... pas si étranger aux liens subtils et parfois retors entremêlant de nos jours le médical, le psychiatrique, le juridique et le champ «socio-éducatif».

Une autre précision, de taille : le Concile de Trente va élargir une voie frayée par les pénitentiels avec l'exigence maintenant d'un « sérieux examen de conscience » en vue d'une sentence appropriée :

Il est évident que les prêtres ne pourraient exercer ce jugement si la cause ne leur était pas connue et qu'ils ne pourraient agir véritablement dans l'injonction des peines si les pénitents déclaraient leurs fautes d'une manière générale et non pas plutôt en les spécifiant et les précisant. Il ressort de cela que doivent être énumérés par des pénitents tous les péchés mortels dont ils ont conscience à la suite d'un sérieux examen de conscience (Section iv, Chapitre 5)<sup>12</sup>.

Cette directive complète un mouvement introduit par Pierre Abélard au xie siècle, lorsque ce grand théologien philosophe soutint que la valeur des actions dépendait au moins autant de l'intention de l'individu que de l'acte commis, introduisant une intériorité que seule la parole peut dévoiler, autre regard nouveau et fondamental pour l'histoire du sujet en Occident.

l'absolue nécessité du secret de la pénitence ne peut être saisie et comprise que corrélativement au statut et à la fonction du confesseur. Il est clair que, puisque le pénitent est un être humain, les paramètres « basement terrestres » sont pris en compte par l'Église depuis les premiers siècles et nous en avons vu quelques-uns : ne pas dévoiler ce qui pourrait être nuisible à celui-ci, ou le mettre socialement en difficulté (tribunal, vengeance d'autrui), bref se retourner contre le pénitent, et en ce sens il allait de soi qu'une précision plus grande des fautes allait de pair avec l'abandon de la pénitence publique. Mais toutes ces considérations sont périphériques, accidentelles, pourrait-on dire et non essentielles. Elles ne sont pas au coeur, au principe qui donne au secret sa valeur d'absolu. Le secret ne peut être dit car le confesseur, de par son statut, n'a pas la parole : il n'est rien, sauf ce qui permet l'adresse à Dieu. Il est un simple lieu de passage d'une parole qui ne le concerne pas, et que ni le citoyen ni l'individu en lui n'entend. Car la structure même du sacrement de Pénitence entraîne ceci : traversé par un aveu dont l'adresse est à Dieu, et qui ne marque pas l'individu-confesseur, celui-ci se doit donc d'oublier... ou plutôt n'a pas à oublier puisque lui, en tant que personne<sup>13</sup>, n'a rien entendu.

Le terme d'« oubli » est donc inadéquat étant donné qu'aucune trace n'a lieu d'être une fois sorti du confessionnal lorsque le clivage s'abolit avec la perte de la fonction « lieu de passage ».

Une complication majeure a surgi d'emblée, frôlant l'incompatibilité avec ce qui vient d'être dit : il s'agissait également d'assurer la transmission de ce savoir acquis au fil des écoutes de ces aveux, selon un double mode à la fois théorique et pratique, la

12. Cité par P Rouillard, *Histoire de la Pénitence des origines jusqu'à nos jours*, Cerf, Paris, 1996, p. 170.

13. Et le double sens de ce mot est ici particulièrement bien venu.

position de « docteur » faisant partie intégrante des quatre fonctions du confesseur. Ce savoir-faire qui est un savoir dire s'est construit et transformé par la rédaction de praticiens à praticiens (premier axe), puis vers le pénitent (deuxième axe) avec la tâche ô combien ardue de faire dire tout en évitant à la fois l'enseignement, mais aussi le « péché d'omission » du côté de celui qui avoue ses fautes ; alors, par un dédale de questions appropriées, le représentant de Dieu va tenter de permettre au pénitent de nommer y compris ce qu'il ignore avoir à nommer (ceci concerne prioritairement des péchés sexuels dont il s'agit de ne pas faire naître l'idée ou la connaissance).

Soulignons ces quelques points : la question du vrai concerne peu le confesseur puisque le pénitent s'adresse à Dieu. Il a simplement à favoriser un dire au plus juste pour que le pardon de celui qu'il représente puisse s'exercer, à permettre au pénitent de se regarder par l'oeil de Dieu, transmis par la bouche du confesseur.

Du fait que, lors de l'exercice de l'acte de confession, le prêtre n'est situé ni comme un individu ni comme un citoyen, découle la rigueur totale demandée du secret de celle-ci. Ce secret est inviolable et absolu. La difficulté extrême d'une telle position conjointe à l'exigence de la logique du système formulée ci-dessus n'a pas échappé aux théologiens, et ils s'y sont penchés pour réaffirmer cette position : « Tous les péchés mortels et véniels, passés ou actuels, tombent sous le sceau sacré dès qu'ils sont avoués en confession..., mais également les péchés futurs... qu'il s'agisse de vols, meurtres, etc... » « Le silence du prêtre doit être tel qu'il peut opposer la négation la plus formelle, la négation même avec serment, à toute question qu'on lui poserait aux fins de lui faire révéler l'objet de la confession. Il ignore, en dehors de la confession, tout ce qui lui a été confié au tribunal de la pénitence »<sup>14</sup>. Le terme d'« ignorance » est effectivement plus approprié que celui d'oubli<sup>15</sup>.

Nous allons nous servir d'un texte charnière afin d'établir un pont entre les deux parties de notre exposé. Il s'agit de l'ouvrage *Des controverses magiques* de Martin Del Rio<sup>16</sup>, et plus précisément du livre sixième intitulé « Qui est de l'office et devoir des confesseurs en fait de sorcellerie »<sup>17</sup>. Il est un texte charnière tout autant que révélateur d'un point sensible dans une situation extrême : le secret peut-il être levé lorsque l'Église se trouve face aux plus grands dangers qui puissent la menacer et dont des noms sont l'hérésie et la sorcellerie ? Lorsque ce qui est en cause s'appelle « le crime de Lèse Majesté Divine » ? Eh bien, même là, la réponse est claire : le sceau doit être scellé et le secret gardé... même si l'existence et la virulence du livre de Del Rio nous laissent à entendre que cette exigence n'était pas du goût de tous, et n'a pas forcément été respectée.

Suivons le texte. Les pressions viennent de l'extérieur. Mais Dieu étant ici le référent suprême et non la société, elles prennent une forme un peu inattendue pour

14. Article a Confession », « Science acquise en confession », pp. 962-970, in Dictionnaire de Théologie Catholique, op. cit.

15. Attention : le confesseur n'est pas le directeur de conscience, même si à partir du >mie siècle une certaine confusion viendra troubler les données.

16. M. Del Rio, *Les controverses et recherches magiques...*, traduit par du Chesnes Tourangeau, Paris 1611, chez Reynaud Chaudière.

17. Ibid., Livre IV, p. 955 et suiv.

nous : « je me suis laissé dire qu'en certains endroits les juges ont coutume d'interroger les confesseurs après que soit prononcée la sentence de mort, pour savoir si leur condamnation est juste ou non, et que certains religieux ayant pris grief de cette importunité sacrilège se sont désistés de la confession des criminels »<sup>18</sup> – d'où l'injonction de Del Rio : « Le sceau et cachet de la confession a pareille force en tous crimes, même les plus énormes et abominables tel que l'hérésie ». Cette quête des juges témoigne de leur angoisse, voire de leur terreur, à l'idée de s'être trompé et d'y perdre le salut éternel, cette torture psychique pouvant aller très loin, comme le montre les décès successifs de ceux qui ont mené Urbain Grandier au bûcher.

D'autres dilemmes tourmentent les confesseurs : que le secret soit total en ce qui concerne les crimes déjà commis, après tout... le mal est fait, admettons-le. Mais qu'en est-il des crimes à commettre et dévoilés au seul confesseur ? La réponse est claire : « Il n'est pas permis de les révéler, quand bien même ce serait une trahison contre la république »<sup>19</sup>, je passe, non sans sourire, sur des questions inattendues du style : si un prêtre apprend en confession que son vin de messe est empoisonné, doit-il le faire boire... ? Rassurez-vous, il n'y est pas obligé, il doit simplement veiller à ne pas laisser soupçonner qu'il connaît l'identité du coupable.

Martin Del Rio, et il n'est pas le seul, évoque deux exceptions possibles : si le pénitent en donne licence, ou si le délit est déjà su par ailleurs, mais même là l'identité semble devoir rester secrète.

Les sanctions sont fort graves pour les contrevenants. Le confesseur est déposé de sa charge et mis au secret dans un monastère. La dégradation et la condamnation à mort anciennement préconisées ne sont, à l'époque, plus de mise.

Un petit mot sur les sorcières. Elles posent des problèmes spécifiques aux confesseurs : « Une double crainte presse et retient les sorcières de se confesser, l'une des paroles et menaces du démon, lequel bien souvent les bat et tourmente très cruellement en la prison, l'autre de la honte et de l'infamie humaine »<sup>20</sup>.

Les hommes d'Église doivent prendre de multiples précautions avant de s'en approcher à cause de la puissance de « la paction avec le diable » pour offrir un sacrement de pénitence qui n'a, dans *ce cas* précis, qu'une simple fonction d'apaisement. Le supposé coït avec le démon et ce qui en découle — la présence au sabbat, le rejet de Dieu, la volonté active de destruction — rend la sorcière non amendable ; elle sera de toutes façons condamnée. Les textes la situent à la frontière de l'humanité, entre l'être humain et l'incube.

#### EXTIRPER UN AVEU : LA TORTURE

Laissons maintenant de côté les secrets maintenus dans l'espace clos de la confession et tournons-nous vers une manière autrement radicale d'extirper des aveux, celle dont les leviers se nomment violence et douleur physiques.

18. *Ibid.*, p. 978 ; livre vi, section u.

19. *Ibid.*, p. 971.

20. *Ibid.*, p. 980.

Tournons-nous vers cette idée, pour nous saugrenue, que le vrai se livrerait, serait littéralement vomi, d'un corps lorsqu'il est ravagé par la torture. Cette longue histoire passera par un ouvrage-clef pour notre sujet, le *Malleus Maleficarum* (1486) qui concocte à sa façon — la sauce est glauque — les liens entre les femmes et le sexuel, exigeant un dire de celles-ci pour qu'il soit écrit contre elles, contre ce qu'elles ont à charge de porter et présentifier.

« 1:ép reuve de véracité »

En Occident, la torture est une institution qui court à travers les siècles puisque, issue du droit romain, elle ne sera abolie qu'en 1788. Je n'évoque ici, bien sûr, que la torture légalisée, celle qui a pour finalité l'aveu considéré comme preuve juridique nécessaire du méfait du présumé coupable.

Certains rappels ne sont pas inopportuns : les Grecs en avaient et la pratique et la théorie puisque Aristote dans sa *Rhétorique* (Chap. III), l'a classée parmi les cinq grandes preuves, en tant « qu'épreuve de véracité ». Le sens le plus primitif du mot « Torture » signifiait « essayer sur la pierre de touche », pour devenir dans une première acception figurée : « Vérifier, éprouver », le sens de « torturer » dérivant directement de celui-ci.

La première grande référence, fondation de la torture légale, se trouve dans le droit romain ; il s'agit du fort connu *Digeste* de Justinien. Prenant acte du fait que la torture est chose admise par la coutume, il la déclare « convenable lorsqu'il ne manque que l'aveu de l'accusé pour une preuve complète ». L'idée de complétude, d'un bouclage qui serait nécessaire et opérant, est ici centrale.

Un mécanisme humain ne lasse pas de questionner : aucun argument nouveau pour ou contre la torture légale n'a été trouvé, retrouvé ou inventé au fil des siècles : tous furent présents dès les origines. Cela revient à dire que le choix de son utilisation ne dépend pas des thèses avancées par des protagonistes, quelles qu'elles soient.

Aucun chemin n'est parcouru, par exemple, entre ce qu'avance saint Augustin dans *La cité de Dieu* (XIX, 6) tandis qu'il se révolte contre le fait que la procédure même de la torture relève déjà de la peine : « Il subit une peine très certaine pour un crime incertain », ajoutant (l'argument restera classique et évident) : « Plutôt que de supporter de telles rigueurs, il risque de se déclarer coupable alors qu'il ne l'est pas et renoncer à la vie », et l'article 8 de l'Édit rédigé par Louis XVI le 8 mai 1788 : « L'illusion et les inconvénients de ce genre d'épreuve, qui ne conduit jamais sûrement à la connaissance de la vérité, prolonge ordinairement sans fruit le supplice des condamnés et peut plus souvent égarer nos juges que les éclairer »<sup>21</sup>.

Quant aux partisans de la torture légale, leurs raisonnements n'évolueront pas non plus, soutenant répétitivement qu'aucune cruauté n'est admise, celle-ci relevant du vice et donc d'un registre moral qui n'est pas, là, de mise, que la torture n'est pas

21. Entre autres : Allec Mellor, *La torture*, Les horizons littéraires, Paris, 1949.



une punition mais un moyen en vue d'une finalité et que, certes, si *ce* moyen est douloureux, il l'est comme le fer rouge l'est entre les mains d'un chirurgien (ici encore la référence est médicale ; elle s'appuie sur Platon).

Par contre, un paramètre a joué dans la mise en acte ou non de la torture légale : la torture disparaît lors des Mérovingiens et des Carolingiens car la procédure est « accusatoire » : un demandeur (la partie lésée) et un défendeur (celui qui se défend de l'accusation) viennent débattre oralement devant un juge, les preuves devant être soutenues par la partie lésée ; alors que dans le système inquisitoire, le juge mène l'enquête, les preuves étant le fruit de l'inquisition du juge (« inquier »), écrite et secrète. Cette seconde procédure donne un tout autre pouvoir au juge puisqu'il se sent responsable et de l'acquisition et de la détention du vrai, pouvoir aussi fascinant qu'angoissant. Par ailleurs, une autre transformation se met en place, celle qui organise le passage d'une formule « témoins passent lettres » en son contraire « lettres passent témoins », ce qui signifie que l'oral perd la préséance qu'il avait sur l'écrit, en étroite correspondance avec le glissement du système accusatoire vers l'inquisitoire.

Le corpus *Juris Civilis* du *Digeste* était fort précis quant aux différentes règles et techniques régissant les modalités de la torture, ce qui permit aux inquisiteurs de le reprendre et de le réaménager lorsqu'il fut redécouvert au xte siècle.

### *Une mise en place solide. Et bouclée : l'Inquisition*

La torture est appliquée aux voleurs et aux assassins ; or que sont donc les hérétiques sinon des voleurs et des assassins d'âmes ?

Bulle *Ad extirpanda*

Pape Innocent IV - 1252 -

Confirmée en 1260 par le Pape Alexandre IV

Travailler  
la chair,  
arracher les mots

Nous cherchons comment s'est bâti un système d'Aveu de la Vérité pour y repérer la manière dont le sexe et le féminin y furent introduits, et pour quelles fonctions. Mais pourquoi diable passer de la torture à l'Inquisition et dans quel but ?

Je rappelle le choix de la date au départ de ce travail : 1215, le Concile de Latran IV qui décrète la confession annuelle obligatoire pour chaque croyant, dans le cadre de la lutte contre les hérésies. Or étrangement — cela mérite d'être noté : cela n'allait pas de soi — une bonne partie de ces dernières vont se condenser autour d'un montage extraordinaire et sur un personnage, celui de la sorcière. Et l'Inquisition nous intéresse sous cet angle : elle a structuré un mode du « faire dire » dont le fonctionnement va sceller le système de persécution apparu en Europe entre le xe et xnie siècle. Robert L. Moore<sup>22</sup> montre comment vers le xtie et mile siècle, les juifs, les hérétiques, les lépreux et les homosexuels deviennent victimes d'une « réorganisation de la version intériorisée de

22. Robert L. Moore, *La persécution. Sa formation en Europe, X-XIIIe siècle*, Les Belles Lettres, Histoire, Paris, 1991, pp. 118-119. Cf. aussi Ch. Lea H., *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age*, J. Millon, Paris, 1997.

l'environnement » qui d'abord les nomme comme ennemis de la société, les classe en catégories afin de bien les définir puis les persécute. Deux siècles plus tard, le *Malleus Maleficarum* recentre à sa manière ces différentes catégories sur les sorcières, outil du Diable pour une destruction des hommes, où le sexe joue sa partie.

Maintenant, donnons quelques indications à propos de la construction des manuels des Inquisiteurs.

Ce sont des machines remarquablement bien montées, d'où leur efficacité redoutable. Elles reposent sur quelques traits précis, parfaitement agencés entre eux :

- Une définition claire de l'objet : « Est hérétique celui qui adhère avec fermeté et ténacité à une doctrine fausse qu'il tient pour vraie ».

- D'où le choix des moyens : comme le rappelle Louis Sala-Molins, cette théorie est toute entière orientée vers l'aveu et lui subordonne l'ensemble de la procédure.

Les témoignages, les dépositions, la torture, la défense, autant d'éléments d'un même projet : faire avouer le suspect, le confondre : le procès doit aboutir<sup>23</sup>.

Une volonté de totalisation la plus absolue possible : « Regrouper en un seul livre des textes éparés et non par hasard, mais de telle sorte que rien n'y manque et que tout s'ordonne harmonieusement ».

Cette volonté d'universalité n'était pas celle de Bernard Gui<sup>24</sup> ; elle est nouvelle, mais elle deviendra presque aussi solide que du roc dans cet ouvrage inaugurant la chasse aux sorcières que sera le *Malleus Maleficarum*. Architecture tripartite, la troisième partie établissant la pratique découlant des analyses théoriques des deux premières, scelle sa globalisation.

Inattaquable, elle défend le lien public :

La finalité des procès, et la condamnation à mort, n'est pas de sauver l'âme de l'accusé, mais de maintenir le bien public et de terroriser le peuple

et pour que ce soit bien clair, et clairement dit :

Que tout soit fait pour que le Pénitent ne puisse se proclamer innocent afin de ne pas donner au peuple le moindre motif *de* croire que la condamnation est injuste. Bien qu'il soit dur de conduire au bûcher un innocent... Je loue l'habitude de torturer les accusés<sup>25</sup>

... ceci n'interdisant pas la formule « Nous ne sommes pas des bourreaux ! » ni, plus tard, dans le cadre de la lutte contre la sorcellerie de vouloir défendre à tout prix, donc au prix de la vie, l'idée de sauver l'âme des accusées.

Tout ceci relève du cadre. Il ne pouvait tenir que si un nouage très particulier s'opérait pour donner à la vérité une consistance aussi tranchante qu'un fer de lance.

23. Préface au *Manuel des Inquisiteurs* d'Eymerick, *op. cit.*, p. 40.

24. Inquisiteur dominicain du Languedoc, vers 1323 ; B. Guy, *Manuel de l'inquisiteur*, Tome I et Tome II, H. Champion, Paris, 1927, (1<sup>re</sup> Edition : 1324).

25. *Ibid.*, p. 263.

Juridiquement, la notion d'erreur et celle d'hérésie ont-elles le même sens ? Le sens de la notion d'erreur est plus large que celui de la notion d'hérésie, car si toute hérésie est une erreur, toute erreur n'est pas hérétique. Et si tout hérétique se trompe, tous ceux qui se trompent ne sont pas forcément hérétiques. Mais dans le domaine de la foi, hérésie et erreur sont parfaitement synonymes<sup>26</sup>.

Ce point est fondamental : il veut permettre un glissement de la vérité à la Vérité, la rendre un bloc lumineux et compact que la défaillance humaine n'atteint pas. Et pour cela, en effet, il fallait faire se joindre et s'amalgamer en une même entité ce qui est le négatif de la vérité — le faux, l'erreur, la falsification, la tromperie et bien sûr le mensonge — pour pouvoir enfin la rendre une et indivisible, sans les blessures du doute.

De plus : oublier que l'erreur est humaine permettait au système de mettre en place cette notion de « Crime de Lèse Majesté Divine »<sup>27</sup>... Si l'être humain fut classiquement défini comme « animal politique », il s'avère que pendant un nombre non négligeable de siècles, la terminologie d'« animal religieux » serait tout aussi juste. Ce n'est pas sans conséquences : d'une part la dualité corps-âme avec le souci prévalent de la survie de cette dernière, la dévalorisation de l'« enveloppe » charnelle et la perception de la mort comme simple passage (ce n'est qu'à partir de la « mort de Dieu » que la mort se mit à exister, prit corps) orientent les options éthiques et juridiques, et l'idée d'extirper la vérité y compris par la violence la plus extrême n'est pas à détacher de ces positions fondamentales. D'autre part, la norme est énoncée à partir des critères de la religion, ce qui fait que, si nous avons nos repères face à des marginalités qui sont d'ordre socio-politique, tout comme l'ont été celles énumérées par Michel Foucault lorsqu'il évoque les individus disparates regroupés à l'Hôpital Général en 1656, Nicolas Eymerick, lui, rédige sa liste (qui est déjà une réduction conséquente de celle dressée par Bernard Guy dans son *Manuel des Inquisiteurs*) en fonction de la ligne de démarcation qui structure la société : la foi.

Cette seconde partie traite des hérétiques, de ceux qui croient en eux, de ceux qui les aident ou les favorisent, ou les protègent. Elle traite aussi des suspects, des diffamés, des Vaudois ou pauvres de Lyon, des pseudo-apôtres, des béguards, des Fraticelli du Tiers Ordre de St François ou des frères de la Pénitence, des magiciens, des devins, des blasphémateurs, des excommuniés, des apostats, des juifs, des sarrazins, de tous les infidèles et de tous les délinquants en matière de foi<sup>28</sup>.

Délinquance en matière de foi. La plus grave. Non seulement l'hérétique est celui qui « choisit comme vraie une doctrine fausse et perverse (nous sommes dans « l'Inquisition de la perversité hérétique »)~9 mais il va y adhérer en se retranchant de la vie commune : cet homme va se retrancher, dit le texte, de la communauté des

26. *Ibid.*, p. 77.

27. C'est Innocent III qui assimila l'hérésie au Crimen Majestatis.

28. Je passe sur la longue liste pp. 84-85 de tous les hérétiques du droit canon !

29. *Manuel des Inquisiteurs* d'Eymerick, *op. cit.*, p. 73. Ce thème de la « perversité hérétique » apparaît des premières lignes de l'ouvrage, dans « La notion d'hérésie » ; et apparaît anse' peu par la suite. Elle semble liée au côté « retors » de l'hérétique, plus qu'à ce qui est nommé sa « méchanceté ».

vivants. En acceptant par les trois gestes « d'élection, d'adhésion et de division d'être hérétique », il n'est pas seulement projeté dans un extérieur qui serait délimité par un refus des règles régissant celle-ci, mais il paraît perçu comme ayant saisi l'abîme, le néant entre ses mains, l'animant au point de devenir une destruction vivante en marche vers celui qui l'a ainsi défini. Tout ce qui est hors de la religion recèle un danger pour elle et scelle la mort de l'homme puisque c'est elle qui le nomme comme être humain véritable.

Un autre paramètre s'insère dans le système pour l'organiser, polariser l'attention sur un vouloir faire avouer et mettre un premier plan la parole du suspect. Une particularité existe dans l'hérésie : le délit est matériellement impalpable, il a son origine dans une adhésion à « une erreur dogmatique ou morale »... et face à cela, l'ombre de la torture se dessine ici très vite, puisque seul un « faire dire » permet de détecter l'erreur.

Il est probable que sans cet outil, ce monstrueux moyen de faire cracher une parole attendue que fut la torture, cette condensation sur la sorcière, avec, conjointement, la nécessité que fut cette condensation pour une société cherchant dramatiquement à sortir d'un système, n'aurait pu se faire.

Quelques explications et éclaircissements sont nécessaires. A la base, une sorte d'opération de retournement ; l'image du gant peut venir à l'esprit.

Pour attraper cela, nous allons nous servir de l'une des thèses principale avancée dans un ouvrage collectif *Inventer l'hérésie*<sup>30</sup>, ouvrage brillant qui allie deux qualités rares : celle d'être extrêmement rigoureux sur les sujets abordés, et celle de tenter une synthèse nouvelle. Je me permets d'en extraire deux citations révélatrices du positionnement des auteurs.

Nous nous intéressons plutôt aux manipulations des textes par l'institution ecclésiastique (politique ecclésiastique du langage), c'est-à-dire au rapport du texte écrit à la vérité et la construction d'une vérité dont nous rappelons que la nature change à partir des années 1180 avec la mise en place progressive de la procédure inquisitoire parallèle à un renforcement de la référence au droit romain, dominée par la volonté de faire confesser, avouer... mais quoi ?<sup>31</sup>

Nous avons voulu donner à ce livre un titre provocateur « Inventer l'hérésie ? » non parce que nous serions de ceux pour qui d'une façon générale l'objet d'histoire se dissout dans le discours, mais parce que l'hérésie (comme beaucoup d'autres l'on dit avant nous) — mais encore faut-il en tirer les conséquences — est une construction discursive parfaitement équivoque<sup>32</sup>.

ou pour le dire autrement :

La littérature antihérétique est plus une construction discursive ecclésiastique que le reflet direct des questions qui auraient été posées par des hérétiques<sup>33</sup>.

30. *Inventer l'hérésie*, sous la direction de M. Zermer, Centre études médiévales de Nice, Nice, 1998.

31. *Ibid.*, introduction par M. Zermer, p. 9.

32. *Ibid.*, p. 12.

33. *Ibid.*, p. 10.

Cela renvoie de manière saisissante à ce qui a été soutenu par des historiens, il y a maintenant quelques années, à propos des procès de sorcellerie lorsqu'ils tentèrent de dire comment l'institution ecclésiastique avait peu à peu mis au jour une entité nommée « sorcière » dont elle avait besoin (certes en se servant de multiples éléments extérieurs). Ce même regard porte non sur l'enquêté mais sur l'enquêteur, et qui fait de ce dernier le moteur premier de l'existence de la teneur de l'enquête, est ici avancée à propos des hérésies (deux à trois siècles plus tôt). Ainsi que les auteurs le soulignent, ces personnages, les hérétiques, étaient impliqués d'abord pour être des « victimes potentielles ou des représentations fictives de l'objet réel de l'attaque ».

Cette opération devient encore plus patente dans cette construction fabuleuse, aux conséquences terrifiantes, que fut la sorcière.

Laissons de côté cet « objet réel » de l'attaque cachée derrière les représentations, thème à combien ardu... Ce qui nous importe ici concerne d'une part le retournement consistant à faire dire par l'autre *ce* que l'on attend tout en le nommant « vérité » (ce faire dire est premier au dire, il l'engendre pour s'opposer à lui dans la plus grande violence qui soit), d'autre part cette lente condensation d'une multitude d'hérétiques sur un... disons « mauvais objet » : la sorcière.

L'attaque contre la sorcière se déchaîne dans un livre incendiaire, véritable best-seller de l'époque, le *Malleus Maleficarum* (précédé de la bulle papale « Summis desiderantes affectibus »). Produite après les différents marteaux des hérétiques, cette somme engendrera des ouvrages héritiers et ce jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle. Ils vont, touchés après touches, dessiner l'image de cette femme-sorcière, de son environnement, de ses supposés actes et supposés ravages, fournissant contenu et matériaux nécessaires à la mise en place des procès de sorcellerie.

En France, les tribunaux religieux cèdent rapidement la place aux tribunaux civils, plus implacables en fait, sans grande modification quant à l'emploi de la torture. Elle est en deux temps. La « question ordinaire » vise à la production des aveux, la « question extraordinaire » cherche à arracher le nom des complices. Cette pratique est ce qui va nourrir la machine *sans* que celle-ci prenne la mesure du dérapage ainsi opéré. Ce qu'est un dérapage et la raison de sa présence mériterait aussi d'être mis sur la sellette ; mais risquons-nous plutôt à exagérer de manière caricaturale les traits d'une hypothèse : sans l'institution de la torture, un tel montage — celui qui offre un contenu théorique aux procès de sorcellerie — n'aurait pas fonctionné. Et, puisque nous y sommes, allons quelques pas plus loin : si la torture s'est ainsi maintenue, c'est peut-être qu'un tel montage répondait à une finalité à l'époque nécessaire.

1:aveu de la sorcière, entre sexe et mort.

« Brûler la chair s'il le faut, pour que vive l'esprit »<sup>34</sup>.

Un temps d'arrêt à propos de ce titre du *Malleus* : le terme marteau, ou maillet, indique que la condamnation se saurait être autre que totale, il s'agit d'éradiquer le mal à la racine ; quant au féminin de sorcières, il se décline suivant le principe que « le genre tient au plus grand nombre », car nos deux inquisiteurs, Sprenger et Institoris, précisent que le nombre des hommes est si infime qu'ils ne peuvent s'octroyer la conservation des règles de la grammaire.

A partir du *Malleus*, l'homme (certains hommes) va doter la femme (certaines femmes) d'une puissance littéralement infernale sur la nature, les liens, la terre ; une puissance qui lui permettrait non seulement de faire passer l'herbe d'un pré à un autre ou le lait d'une vache dans les mamelles d'une autre, mais tout aussi bien de s'amuser à métamorphoser l'homme en cheval (ou autre), de lui ôter son sexe afin malignement de le cacher dans un nid d'oiseau où il hurlerait de faim avec d'autres malheureux organes dans un si triste état<sup>35</sup>.

En bref, l'homme a peur. 1:accusation ne la nomme pas seulement comme représentation du Démon sur terre mais comme l'accès physique — autorisé par Dieu — de celui-ci à la matérialité de la terre. Dans ce schéma, la conjonction vénérienne<sup>36</sup> avec le Diable est recherchée comme un aveu premier, l'Aveu<sup>37</sup> ; elle signe l'ouverture de la porte.

La marque<sup>38</sup>, signe et preuve juridique complémentaire essentielle, est la trace sur le corps de cette conjonction vénérienne, indice d'une atteinte tangible par la non-vie, du choix qu'elle aurait fait d'un pacte de destruction scellé par le sexe.

Vous ajoutez à cette création son décor, la clairière brillée du sabbat, blafarde sous la lune, l'air traversé par des vols vitesse éclairs, quelques crapauds habillés, l'apparition d'un moyen inattendu de transport : la ramasse<sup>39</sup>, et se profile alors ce lieu fabuleux des interdits enfin rassemblés : l'inceste, la nécrophagie, le meurtre d'enfants, la sodomie, la bestialité, l'utilisation des excréments et de la chair des nouveau-nés, et le renoncement solennel à Dieu et à ses œuvres (l'apostasie).

34. Cité par H. Danet, préface au *Malleus*, p. 69 ; reprise d'un texte de l'apetre Paul.

35. *Malleus*, p. 363. Même si cela nous fait sourire (mais pas eux : l'humour reste le grand absent) le débat que cela entraine est, lui, fort grave : il traite des notions d'existence réelle ou supposée, de la notion « d'illusion diabolique » classée dans les « illusions vraies », un débat dont l'élaboration et la finesse aura des répercussions futures.

36. Terminologie d'époque, fréquemment utilisé dans les textes

37. Cet A majuscule à Aveu se retrouve sous la plume de certains historiens, j'ignore son origine. Il est employé dans ces cas là pour l'aveu de l'acte sexuel avec le Diable.

38. *Sigillum diaboli*. Elle est recherchée, y compris dans les endroits les plus intimes (cela peut-être par exemple l'intérieur de la paupière) sur le corps des prévenus avec des longues aiguilles maniées par des chirurgiens. Elle est repérable par son insensibilité totale et l'absence d'écoulement sanguin. Parler d'hystérie serait un non-sens : nous sommes dans une construction.

39. Le balai...

Cette position particulière donnée à ce fantasme d'un colt avec le Diable a pour corollaire l'absence de plaisir organique de la femme»). La même question sera posée — mais élaborée tout autrement — dans le cas des évergumènes lors des grandes épidémies de possession conventuelles du xv<sup>tie</sup> siècle en France. Le diable jouit d'elles — il en a pris possession — donc elles ne jouissent pas d'elles, ni de Lui, ni des autres.

Pour continuer dans une caricature abrupte, nous serions face à une société qui, en crise, articulerait les éléments d'un cauchemar<sup>41</sup>, puis réduirait en cendres ceux qui eurent à charge de le supporter. *Ce* « tel un rêve » traverse de temps à autre l'esprit des juges, transformés en démonologues, une idée que leur plume corrige par cette constatation : si le nombre n'y était pas, nous pourrions croire qu'il s'agit d'un rêve.

Que si c'étaient des songes, comment ont-elles fait ou pu faire même songes ? Comment est-il possible que cela leur soit advenu de même façon, en même lieu, en même temps, en même jour, en même heure 742

Car le jeu des métamorphoses, des simulacres, des déformations spatio-temporelles sont là comme des paramètres essentiels : ils signent la patte du Démon. En effet, comme ce dernier n'a pas accès à la création, réservée à Dieu seul, il utilise les mécanismes d'accélération, de condensation (y compris de l'air, outil privilégié pour des « illusions vraies ») afin de mimer le Créateur. Dans un tel monde, le non pensable naturellement peut relever du diaboliquement possible ou du divinément possible... Ce qui agrandit singulièrement le monde des possibles.

Il m'a paru intéressant d'aller, à partir de la constatation, posée par *Inventer l'hérésie*, d'un besoin pour une société de fomenter une telle invention, jusqu'à cette création fabuleuse dans laquelle se nouent l'acte sexuel et l'acte de destruction. Des historiens<sup>43</sup> ont cherché les origines multiples et lointaines de ces agencements ; ici notre regard s'est porté plus sur la manière dont la victime fut utilisée dans un tel montage, véritable chantier du système théorique en place qui, pour ce faire, mit en mots sa partie la plus sombre, la plus « libidinale ».

40. Pour «l'expliquer», outre le coté glace du sperme, le sexe du démon va, par exemple, se trouvé doté d'écailles se retournant durant l'acte. Par ailleurs, l'acte donne corps au froid de la mort : c'est sa fonction.

41. Quelques textes évoquent la coche-mare, cette superbe femme qui, dans la phase finale de l'acte sexuel, se métamorphose en une horrible vicillarde oppressant jusqu'à l'angoisse la plus extrême la poitrine du donneur paralysé.

42. Pierre De l'ancre, *Tableau de l'inconstance...*, première édition, 1612 ; introduction de N. Jacques-Chaquin, Aubier, Montaigne, Paris, 1982, p. 344.

43. N. Cohn, C. Ginzburg, R. Muchembled...

## POUR NE PAS CONCLURE...

Est-ce : « avouer... quoi », ou « pour quoi-qui avouer » ?

Aveu : primitivement, une déclaration écrite par laquelle un vassal reconnaît une dette vis-à-vis de son Seigneur. Ensuite, un acte par lequel on reconnaît des faits plus ou moins pénibles à révéler.

H. Danet<sup>44</sup>

Nous sommes partis du Concile de Latran IV qui, par un double mouvement, a exigé la confession annuelle pour chaque chrétien, *dans le* souci de prendre soin de chaque âme, et a voulu conjointement mettre en place un contrôle ordonné d'une société régie par la foi. Mais j'avoue... qu'il était outrecuidant de mettre en parallèle ces deux types d'aveux. Certes, un point commun existe : nous sommes dans le cadre de « Tribunaux », dont l'un comme l'autre incluent « la fonction Dieu » dans leur procédure, l'un plus dans la forme (« Tribunal de la Pénitence »), l'autre plus dans le contenu (le sabbat des sorcières n'a de sens que rapporté à la communion catholique chrétienne). Le sacré ici sous-tend l'ensemble.

L'absence d'intersubjectivité est notable dans les deux cas, mais pas du tout de la même façon : dans la confession, le pénitent s'adresse à Dieu et à lui-même ; le prêtre est, et n'est, que l'outil de cette adresse. Dans ce crime d'exception qu'est la sorcellerie, crime de Lèse Majesté Divine, le, la torturée sait ce qu'elle a à avouer et il sait que, si elle le dit, elle périra<sup>45</sup>. Il ne s'agit dans les deux cas ni d'un dialogue, ni de transmettre à quelqu'un ; rien qui ressemble à une communication quelconque. Le « dire la vérité » est attendu en vue d'une finalité : purification de l'individu d'un côté, purification de la société de l'autre.

Les mouvements animant chaque parcours évoluent de manière opposée. Alors que le sacrement de Pénitence s'est bâti à partir de la confession publique pour se refermer peu à peu sur cette relation duelle et close du confessionnal avec l'exigence du secret au cœur de cette clôture, le crime d'exception pour sorcellerie, lui, fait table rase de certaines limites communément admises puisque la société qui le juge veut protéger ses membres à tout et à n'importe quel prix.

De là vient encore que le fils est admis à porter témoignage en ce crime contre son père, et le père contre son fils, et conséquemment les autres parents et alliés les uns contre les autres, bien que le droit écrit repousse tous ces témoignages, si ce n'est pour le crime de Lèse Majesté. (Article 53)<sup>46</sup>

44. Cf. Jacques Sprenger et Henry Institoris, *Le Marteau des sorcières*, introduction de H. Danet, Plon, Paris, 1973.

45. Etienne Delcambre raconte comment une femme soupçonnée par la « rumeur », mise devant les instruments, dit « Tant qu'à dire des bourdes, je préfère les dire tout de suite ». Elle n'échappera pourtant pas à la deuxième torture, la « Question Extraordinaire ».

46. Henri Boguet, *Discours exécration des sorciers*, première édition 1602, Le Sycomore, Paris 1980, p. 185.





Que le xvtie siècle soit un siècle de répression<sup>52</sup>, de mise sous contrainte du langage sur le sexe... Pierre de Lancre le dira :

Pour les délices des accouplements, ils sont si horribles et accompagnés de tant d'ordures comme nous avons dit ci-devant, qu'ils ne se peuvent bonnement coucher par écrit sans offenser Dieu, et irriter la nature, donnant de l'horreur au lecteur, et du contrecœur à celui même qui le veut exprimer : notre langue française étant par ailleurs si imparfaite, qu'elle n'a aucune parole assez couverte pour en adoucir la rude, et encore moins pour en palier la vergogne<sup>53</sup>.

Inquiétude vaine pour ce juriste enquêteur du Labourg qui s'est évertué à faire parler de sexe tant de femmes, qui pourtant possédait une attention réelle aux mœurs de la région et une langue haute en couleurs : les paroles vont se couvrir comme par un grand froid d'hiver, tellement bien que la rudesse et la vergogne en seront gelées...

Avant de revenir sur cette dualité « scientia sexualis » et « ars erotica », peut-être est-il possible de nuancer d'un iota la vision (totalement négative en fait) que Michel Foucault porte sur l'aveu<sup>54</sup>. *Notre société occidentale n'aurait-elle pas ainsi affiné le langage sur le sexe, en instituant ce geste volontaire qui consiste à exclure l'acte let où il est parlé* — ce que fit, de son côté, la dialectique courtoise ? Le confesseur, qui, par son statut, est obligatoirement un homme, va écouter des hommes et des femmes. Or, bien des cultures imposent une séparation rigide des sexes, et limitent considérablement la circulation d'une parole de la femme vers l'homme. Il est vrai que la confusion interviendra lorsque les rôles de confesseur et de directeur spirituel vont s'entremêler, avec ce que recèle de maîtrise la position de ce dernier. Ce paramètre ne sera pas sans effet dans le déclenchement des épidémies de possession conventuelles du xvte siècle en France<sup>55</sup>, et nous verrons alors arriver dans les arrêts rendus cette accusation d'« inceste spirituel »<sup>56</sup>. Le jeu de la séduction confronté à l'« interdit d'y toucher » avec pourtant l'obligation d'une parole intime de par la confession a fini par faire flamber non seulement les mots, mais les corps... ici des supposés séducteurs<sup>57</sup>.

Il n'empêche que, du côté de la, des, femmes, cette obligation qui fut posée de parler à un homme et ce de manière « secrète »... ou plutôt *de se parler à Dieu par l'intermédiaire d'un homme* (l'exigence du « vrai » se situe à cet endroit), a contribué à une mise en mots, à une mise à l'écrit par des lettres, des textes et des autobiogra-

52. Ibid., p. 90, Paris, Tel, Gallimard, 1984

53. P. De Lancre, *Tableau de l'Inconstance...*, op. cit., p. 250.

54. « taccenuation ou peut-être l'instauration depuis le xvte siècle d'un régime de répression sur le sexe », M. Foucault, *La volonté de savoir*, op. cit., p. 18.

55. Fort différentes des classiques procès de sorcières.

56. Une terminologie saisissante que j'ai relevée dans l'Arrêt rendu par le Parlement de la Provence lors de l'affaire de la Demoiselle Cadière et du Père Girard, Toulon, 1731. Sans doute existe-t-elle auparavant.

57. Au cours de ces épidémies, ce sont des hommes qui seront brillés.

phies. Eeffet ne fut pas de s'y faire entendre<sup>58</sup>, mais au moins d'articuler autrement les enjeux avec les hommes<sup>59</sup>.

J'aimerais compléter la dualité évoquée ci-dessus par une autre citation de Michel Foucault :

Eaveu a été, et demeure encore aujourd'hui, la matrice générale qui régit la production du discours vrai sur le sexe<sup>60</sup>.

Vrai ? Mais vrai comment ? Est-ce la même vérité pour chacun de ces « noirs jumeaux », aveu et torture, dont parle l'auteur ?

Si l'on pose comme critère du vrai l'adéquation à la réalité, les aveux, textes et recherches effectuées dans le cadre du Tribunal de la Pénitence font clairement partie de ce « discours vrai » qui a constitué la « scientia sexualis ».

Quant à la vérité qui émergerait des études et des procès fonctionnant avec la torture légale (hérésies, sorcellerie) elle n'est sûrement pas moindre, mais elle est autre. Construction fabuleuse et meurtrière agencée lentement, elle pourrait (autre construction, certes...) être qualifiée comme parlant d'un cauchemar rêvé par un autre que celui qui va le lire (ici, la sorcière comme lectrice), le dire ; construction porteuse d'une vérité déplacée, faite de morceaux venus de toutes parties assemblées d'une certaine manière et non d'une autre ; une vérité dont le sexe, la mort, la destruction formeraient un terreau travaillé de la manière la plus angoissante qui soit par une société en crise.

Et, saisies dans le système, les femmes qui ne peuvent pas ne pas parler et donc inventer puisque à l'impossible elles sont tenues, et tenues de dire, vont y participer.

Ainsi s'exprime Didyme, au moment où elle comprend que le bûcher l'attend.

J'ai dit encore, mon Père, je vous prie que vous m'aidiez un peu, pour le désir que j'avais de me confesser : car je ne prenais pas garde si je disais vrai ou faux, car je disais tout ce qui me venait en l'esprit, et en eusse dit encore davantage, si j'eusse pu. Et qui plus est, j'étais bien aise quand il arrivait quelque chose de nouveau que j'eusse pu dire, combien je susse que le contraire était véritable<sup>61</sup>.

« Ars erotica » ? Combien l'ombre attachée à la « scientia sexualis » est boueuse, incandescente et horrible, invouable et longtemps reléguée dans les bas-fonds de l'histoire, puis épurée par son rangement sous le signe de la maladie. Elle est complexe parce qu'elle marque cette dualité présente dans notre société occidentale.

Ensuite viendra une autre histoire, allant de cette Femme toute puissante (la sorcière) à celle qui ne se possède plus puisque possédée par l'Autre (l'énergumène) à celle qui est malade, malade de la faute de l'autre, peut-être du père, dira-t-elle...

58. Ce serait un leurre de penser cela, entre autre parce que la question pour l'homme ne se pose absolument pas à cet endroit.

59. Par exemple, plutôt que de lire les écrits de Mère Jeanne des Anges comme ceux d'une hystérique, voire d'une schizophrène, et serait plus juste de les regarder comme émanant d'une femme douée d'une habilité politique et sociale... démoniaque !

60. M. Foucault, *La volonté de savoir*, op. cit., p. 84.

61. M. de Momorenci, *Histoire véritable et mémorable de ce qui s'est passé...*, 1623, p. 132.

# Le Faust polonais

LEOPOLD VON SACHER—MASOCH

*Revue des deux mondes,*  
1<sup>er</sup> novembre 1874  
pp. 226-229

Le caractère, l'âme d'une nation se révèle dans la chanson, la tradition, les contes, les proverbes, bien plus encore que dans la littérature proprement dite, car celle-ci est née d'influences étrangères, tandis que le reste jaillit du génie même du peuple. Si la littérature décrit les moeurs et les coutumes populaires, c'est de parti pris, en se plaçant à un point de vue abstrait et par conséquent critique. La tradition au contraire est le reflet naïf des actes, des croyances, des aspirations d'un peuple. Avec quelles magnificences s'est manifesté l'esprit populaire allemand dans *les Sept Souabes*, *les Shildbourgeois*, les légendes de *Rubezahl*, *la Lorelei*, *Eulenspiegel* et *Faust* ! **Il peut donc être intéressant d'étudier l'expression de l'âme polonaise dans sa légende du Faust**, d'examiner les contrastes qui séparent les deux peuples.

Ici se présentent d'abord trois traits essentiels du caractère national : une large hospitalité, un point d'honneur tout chevaleresque et la domination féminine absolue, traits que nous retrouvons marqués dans l'histoire de la malheureuse Pologne. Pas plus que le docteur Faust, son cousin Twardowsky n'est un mythe ; il reste sur lui des renseignements historiques, la bibliothèque de l'université à Cracovie possède un de ses manus-

crits, et à Pulawy on montre la glace qui servait de miroir magique au Faust polonais.

Twardowsky vécut au xvie siècle, du temps de Sigismond-Auguste. Fils d'un gentilhomme campagnard, il fit ses études à l'université de Cracovie, et, s'étant élevé au rang de docteur, s'occupa spécialement d'expériences de chimie et de physique. A cet effet, il travaillait dans son laboratoire secret, une vaste caverne du mont Krzemionki. De la physique à la nécromancie, il n'y avait qu'un pas ; aussi le savant était-il considéré par ses contemporains comme sorcier. On disait qu'il avait signé un pacte avec l'enfer, que toute une armée de démons étaient à son service. Cette réputation ne l'empêcha pas de devenir favori du roi, peut-être même aida-t-elle à sa faveur. Sigismond-Auguste avait épousé la belle Barbara Radziwill, fille d'un magnat polonais, contre la volonté de sa mère, l'intrigante Bona. Peu de temps après ce mariage, la noblesse demanda au roi de répudier Barbara. — Comment, répondit Sigismond, comment pourriez-vous me garder votre foi, si je manquais à celle que je dois à mon épouse ? — Barbara mourut empoisonnée, — elle est l'héroïne d'une fort belle tragédie polonaise, — et la reine Bona fut accusée de ce crime tant à la cour que parmi le peuple. Sigismond au désespoir exila sa

Le Faust  
polonais

L'Unebévue Revue N° 99 Follement extravagant www.unebevue.org

mère, porta toute sa vie des habits de deuil, et fit tapisser de drap noir ses appartements royaux de Kniszin. La mélancolie l'entraîna vers les sciences occultes. Il donna plus que jamais sa confiance à Twardowsky ; tantôt il le faisait venir au palais par un couloir souterrain, tantôt il lui rendait lui-même visite dans son mystérieux laboratoire. En exigeant du savant des tours de magie, le roi l'amena nécessairement à l'imposture ; telles expériences qui passaient encore pour des prodiges aux yeux du vulgaire lui avaient suffi d'abord, mais il finit par prier sérieusement Twardowsky de contraindre Barbara Radziwill à quitter son tombeau et à lui apparaître dans tout l'éclat de sa jeunesse. Twardowsky résolut ce problème difficile. Une nuit que le roi était venu le trouver, il traça un cercle magique, prononça certaines formules, et appela par trois fois la morte, qui parut non pas à l'état de fantôme, mais fratche, en bon point, plus belle que jamais. Le roi s'évanouit à cette vue ; depuis lors son estime pour Twardowsky alla en croissant jusqu'au jour où la supercherie lui fut révélée. Une nuit, il ne trouva pas le magicien dans sa caverne, dont la porte resta longtemps fermée devant lui ; enfin une jeune fille étrangement belle se présenta. — Barbara ! s'écria le roi. — Je me nomme Barbara en effet, répondit cette fille, mais je ne suis pas morte.

En effet, Twardowsky avait autrefois sauvé des mains d'une populace furieuse Barbara Gisanka, qui devint, dans l'autre où il la cachait, sa maltresse et son adepte à la fois. Elle fut bientôt en état de pratiquer les sciences physiques, la médecine, et de l'aider dans tous ses travaux. Saisi de courroux contre l'imposteur et surtout d'un désir plus puissant encore de posséder cette merveilleuse créature, le roi fit tuer en secret le magicien, puis répandre parmi le peuple le bruit qu'il avait été enlevé par le diable ; c'est là l'origine de la légende.

La Gisanka prit sur le roi vieillissant une influence sans bornes, par sa beauté autant que par ses artifices ; elle vécut auprès de lui dans un faste oriental. Sigismond était-il

malade, aucun médecin n'avait la permission de s'approcher de lui. Elle était à son chevet quand il mourut (1572). Telle est l'histoire.

La tradition a fait de Twardowsky un tout autre personnage ; elle a transformé le savant solitaire et farouche en un brillant gentilhomme, qui pour vivre et mourir piment vendit son âme par un pacte infernal écrit sur peau de boeuf, engageant sa parole, son *nobile* verbum, qu'il se livrerait au diable aussitôt que celui-ci serait entré dans la ville de Rome. En attendant, le diable devait servir Twardowsky. Celui-ci usa de la puissance que l'enfer mettait à ses ordres avec une prodigalité toute polonaise, tant pour son propre plaisir que pour celui de ses amis et du peuple en général. Il donnait des festins magnifiques et se livrait à toute sorte de facéties, telles que changer en lièvre certain soldat fanfaron d'un simple tournoiement de sabre au-dessus de lui, ou bien percer trois trous dans le nez d'un cordonnier avec son âlène pour faire couler de cette tête un plein tonneau d'eau-de-vie dont il régale la foule. Un soir, il apprend par lettre qu'un étranger distingué l'attend à l'auberge dite de la *Ville de Rome*. Insouciant, il court au rendez-vous ; mais, à peine est-il entré dans la salle, sa chanson favorite aux lèvres, à peine a-t-il ébauché une plaisanterie avec la belle aubergiste, qu'on frappe et que le diable habillé à l'allemande se présente son pacte à la main, comme le commandeur du *Festin de pierre*. Twardowsky voit la ruse et y répond par les mêmes armes. Au moment où le diable veut mettre la main sur lui, il arrache l'enfant nouveau-né de l'aubergiste du berceau où il dort et, protégé par ce bouclier d'innocence, défie l'enfer à son gré. — Mais que devient ta parole de gentilhomme ? s'écrie le diable d'un ton moqueur. A *ces* mots, le respect du Polonais pour la parole donnée l'emporte. Twardowsky rend aussitôt l'enfant sa mère et se livre fièrement à son ennemi, qui l'enlève dans les airs. Tandis que tous deux planent au-dessus de Cracovie, quelques sons de cloches égarés frappent l'oreille de Twardowsky, éveillant dans son souvenir une hymne à la Vierge que sa mère lui avait ensei-

grée ; il l'entonne aussitôt, ce qui force le diable à le lâcher. Depuis, Twardowsky est resté suspendu entre ciel et terre, sans rien savoir des choses d'ici-bas que par une araignée qui, s'étant attachée au pan de son habit, descend parfois chercher des nouvelles.

Ce dénoûment burlesque ne permet aucune comparaison avec la tradition allemande d'une poésie autrement élevée. Il va sans dire que, dans la vie de Twardowsky, la femme joue le premier rôle, non pas une humble *Gretchen*, mais une vraie Polonaise séduisante, spirituelle et impérieuse. Mme Twardowska commande à son mari comme lui-même à l'enfer, et l'on peut se demander lequel des deux diables auxquels il s'est donné est le pire, du diable à cornes et à griffes ou du diable souriant et gracieux en kazawaika de zibeline. Une seconde version conduit Twardowsky à la *Ville de Rome*, non pas seul, mais accompagné de sa femme et de ses amis, auxquels il veut donner une fête divertissante. Arrive le diable à l'improviste, avec de beaux saluts. Tandis que, pour gagner du temps, le Faust polonais lit le pacte qu'il lui présente, sa femme regarde par-dessus son épaule, puis éclate de rire et dit au diable : — Tu oublies, ami, que tu as encore trois travaux à faire avant d'enlever Twardowsky, et que le pacte sera déchiré, si tu échoues dans l'un des trois. Consens-tu à ce que je te les impose ?

Le diable galamment se déclare prêt.

— Eh bien ! vois ce cheval peint sur le mur de l'auberge ? Je veux le monter à l'instant ; tiens-le et fais-moi, pour le gouverner, une cravache de sable. Ne manque pas non plus de me bâtir une écurie de noisettes, avec des combles en piquants d'épine-vinette et un toit couvert de graines de pavot dont chacune sera retenue par trois clous d'un pouce de large et trois pouces de haut. M'as-tu comprise ? — Le diable s'incline : déjà le cheval piaffe devant l'auberge tout sellé, déjà le diable s'occupe à tordre l'étrange cravache. Mme Twardowska s'amuse à caracoler ; cependant l'écurie se dresse d'après ses ordres, elle l'examine et se déclare satisfaite. — Maintenant, cher ami, dit-elle en faisant apporter une grande cuve d'eau bénite, prends un bain pour rafraîchir tes membres fatigués. — Le diable tousse, une sueur d'angoisse lui vient au front, mais il faut obéir. Il plonge résolument dans la cuve pour en sortir vite en se secouant de son mieux. — Le troisième travail sera doux, dit la dame avec son plus ensorcelant sourire. La première année que mon mari passera en enfer, tu la passeras auprès de moi, à me jurer amour, fidélité, respect et obéissance sans bornes. Veux-tu ? — Le diable fait un bond vers la porte, mais, plus agile que lui, elle tourne la clé, qu'elle met dans sa poche. L'épouvante du malheureux Satan est telle, qu'elle le fait passer par le trou de la serrure, qui depuis reste toute noire.

# *Un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour*

COLE•ITE PIQUET

*La littérature plaide coupable,*

Georges Bataille, *La littérature et le mal t.*

## LES ÉNIGMES DE *QUERELLE DE BREST*

« En quoi serait-il transformé ? », se demande Querelle, alors qu'il se « fait mettre » par Nono. La réponse ne se fait pas attendre : « En enculé. Il le pensa avec terreur ». Et « en quoi est-ce, un enculé ? De quelle pâte est-ce fait ? Quel éclairage particulier vous signale ? Quel monstre nouveau devient-on et quel sentiment de cette monstruosité ? On est "cela" quand on se livre à la police ». Cela, un enculé. « Quel corps nouveau serait le sien ?<sup>2</sup> »

C'est ainsi que Querelle « se fait mettre » par Nono, le patron du bordel la « Féria » de Brest. Et pourquoi, puisqu'il n'est pas « pédé » ? Genet sème tout au long du roman des énigmes pour son lecteur comme autant de petits cailloux que je vais relever au fil de ma lecture. Genet nous dit, à ce moment du récit, qu'il s'agit pour Querelle d'être transformé en autre chose, de mourir à une forme de Querelle pour renaître à une autre nature, celle d'un « enculé » : « Norbert l'écrasa. Il pénétra tranquillement, jusqu'à ce que son ventre touchât Querelle qu'il amenait contre soi de ses deux mains soudain effroyables et puissantes, passées sous le ventre du marin dont la queue, cessant d'être écrasée sur le velours du lit, se redressa, battit la peau du ventre auquel elle était enracinée et les doigts de Norbert indifférent à ce contact. Querelle

1. Bandeau pour la couverture.

2. J. Genet, *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, « imaginaire », ne 81, 1953, p. 62.

*Un assassin si beau  
qu'il fait pâlir  
le jour*

bandait comme bande un pendu. Doucement, Norbert fit quelques mouvements appropriés. La chaleur de l'intérieur de Querelle le surprenait. Il s'enfonça davantage avec beaucoup de précaution, afin de mieux sentir son bonheur et sa force. Querelle s'étonnait de si peu souffrir "T'm'fait pas mal. Y a pas à dire, i' sait y tâter". Il sentait venir en lui et s'y établir une nouvelle *nature*, il savait exquisément que se produisait une altération qui faisait de lui un enculé ».

Notons qu'une partie de ce paragraphe extrait de l'édition originale (le passage que j'indique entre crochets), a été supprimée par Genet dans l'édition de ses *Œuvres Complètes*<sup>3</sup> comme beaucoup d'autres passages. Parfois un mot, souvent un paragraphe, ou même une longue scène, comme le meurtre du « pédé arménien », ont fait l'objet d'une autocensure. Question de censure moralisante à la demande de l'éditeur, d'un livre jugé pornographique ? Sans doute, encore qu'il reste tant de passages dits « porno » qu'on peut s'interroger sur le sens de cette atténuation. Nous le verrons, il ne s'agit pas seulement de cela. Genet efface les traces de ce qui pourrait le dévoiler plus qu'il ne le souhaite, et, ce sera mon hypothèse, par cet effacement, répète un autre effacement constitutif de sa subjectivité, que je dirai « meurtre moral », Genet définissant Querelle comme « un joyeux suicidé moral ». *Querelle de Brest*, le seul roman qui ne soit pas autobiographique, est l'un des plus intimement motivés et aussi des plus énigmatiques. C'est ce qui explique peut-être son échec relatif lors de sa première publication.

C'est un roman sur l'homosexualité. Et aussi sur le vol (sanctifié par l'assassinat) et la trahison, les trois vertus cardinales selon Genet. Le cadre : le port de Brest, le vaisseau le « Vengeur » en rade de Brest, le bar-bordel « La Feria », les ruines du bain désaffecté, et... le brouillard recouvrant figures et gestes d'un voile cotonneux. Les personnages sont multiples et les intrigues se croisent. Querelle d'abord, matelot sur le Vengeur. Norbert dit Nono et Madame Lysiane, patrons du bordel. Robert, amant de Madame Lysiane et frère de Querelle, si semblable à lui qu'on les prend pour des jumeaux. Mario le policier au rôle trouble. Le jeune Gil Turko qui sera arrêté à la place de Querelle. Vic et Joachim, les victimes de Querelle, et quelques autres. Et puis le lieutenant Seblon qui erre à la frange de toutes les histoires. Mais tous forment une constellation qui gravite autour de Querelle comme d'un soleil.

Querelle est une sorte de *serial killer*. Après chaque meurtre, explique Genet, il avait « le sentiment d'être mort » en même temps que sa victime. Alors il « commandait un autre meurtre »<sup>4</sup>. En tuant le « pédé arménien », sa première victime, Querelle semble avoir tué quelque chose de lui-même. « Meurtre moral », selon l'expression de Genet. Ce retournement sur soi, ce mouvement en boucle qui revient sur la personne propre caractérise la grande scène du meurtre de Vic, qui se déploie en trois moments, de la mort donnée à la mort reçue : assassinat-condamnation-exécution, la séquence se répétant au meurtre suivant, multipliant la personnalité de

3. J. Genet, *Œuvres Complètes*, Gallimard, 1953, tome ni.

4. J. Genet, *Querelle de Brest*, op. cit. p. 61.



Querelle, selon une série de morts et de renaissances. « Le dernier assassin né du dernier assassinat vivait en compagnie de ses plus nobles amis, de ceux qui l'avaient précédé et qu'il dépassait. [...] Et le dernier Querelle, né d'un bloc à vingt-cinq ans, surgi désarmé d'une ténébreuse région de nous-même, fort, solide, avait alors un joyeux mouvement des épaules pour se retourner vers sa souriante, joyeuse et plus jeune famille d'élection. Chaque Querelle le considérait avec sympathie. Dans ses moments de tristesse, il les sentait autour de lui, présents. Et comme d'être êtres du souvenir les voilait un peu, ce voile leur accordait une aimable grâce, une féminité doucement inclinée vers lui. S'il en eût eu l'audace, il les eût appelées ses « filles » comme le faisait Beethoven de ses symphonies »<sup>5</sup>.

Les meurtres de ce tueur en série s'enroulent en une spirale continue et indéfinie, ce pourquoi le roman ne semble pas avoir de fin, de l'avis de ses commentateurs, ou une fin plutôt bâclée. L'histoire ne pourrait avoir de fin (humaine) que si Querelle flanchait, et seulement « quand il sera épuisé (s'il l'est jamais) », précise Genet, mais il ne peut ou ne veut l'imaginer.

Genet annonce ainsi le meurtre de Vic au début du roman : « Le Préfet maritime — amiral de D... du M... — fut très étonné quand, le lendemain matin de ce jour, on lui apprit qu'un jeune matelot avait eu la gorge tranchée sur les remparts »<sup>6</sup>. Querelle a rejoint Vic, son ami et complice pour passer de la drogue depuis le « Vengeur » jusqu'au bar de Nono, chargé de l'écouler. « Querelle sentit dans tout son corps la présence du meurtre. Cela vint d'abord lentement, à peu près comme les émois amoureux, et, semble-t-il, par le même chemin ou plutôt par le *négatif de ce chemin* ».

Le dialogue entre Querelle et Vic qui précède le meurtre nous invite à suivre le fil de l'homosexualité. Querelle parle à Vic de son frère Robert : « Si tu l'voyais mon frangin, t'en aurais l'béguin. Tu t'laisserais faire ». « Oui, ben, ça m'étonnerait qu'il ait des chances. », répond Vic. Querelle provoque Vic plus directement : « Ah, oui, et moi ? Moi non plus j'aurais pas des chances ? — Allez, laisse... » Querelle insiste : « Tu veux pas ? — Allez, fais pas l'zouave... Vic ne termina pas la phrase. Vif, Querelle lui serra la gorge, lâchant le paquet qui tomba sur le sentier. Quand il relâcha son étreinte, avec une aussi grande prestesse il tira de sa poche son couteau ouvert et il trancha la carotide au matelot ».

Le premier meurtre de Querelle, celui du « pédé arménien » est alors évoqué, nous en saurons l'importance à la fin du roman : « Les yeux exorbités, le moribond chancela, en faisant de la main un geste très délicat, se laissant glisser, s'abandonnant dans une attitude presque voluptueuse, suffisante pour susciter dans ce paysage de brume le climat douillet de la chambre où s'était commis le meurtre de l'Arménien, que le geste de Vic recréait. Querelle le retint fermement sur son bras gauche et il le posa doucement sur l'herbe du chemin où il expira ». A nouveau l'homosexualité est discrètement présente avec cette allusion. L'homosexualité associée au meurtre. Mais

5. J. Genet, *Querelle de Brest*, op. cit., pp. 103-104.

6. *Ibid.*, pp. 52-55

Un assassin si beau  
qu'il fait peur  
le jour

il ne faudrait pas penser que Querelle assassine Vic parce que celui-ci a refusé ses avances de « pédé »<sup>7</sup>. Les avances de Querelle et le refus de Vic font partie d'une mise en scène très précise qui inscrit la série des meurtres de Querelle à la suite du meurtre de l'Arménien.

Les gestes glissent de façon troublante, les actes se renversent et se retournent, les êtres se substituent les uns aux autres, les paysages, les objets se métamorphosent. Des équivalences se révèlent : mort-jouissance, baiser-meurtre, et, nous le verrons, assassinat-exécution. Au moment du meurtre de Joachim l'Arménien, le geste du baiser se transforme sans transition en geste de meurtre, la mort se confond avec la jouissance : « Joachim laissa glisser sa main jusqu'aux couilles du matelot. Par-dessus la toile blanche il les caressa en murmurant : — Ces trésors ! ces bijoux... Querelle écrasa violemment sa bouche sur celle de l'Arménien. Il le serra très fort dans ses bras. — Tu es une étoile immense et cette étoile toujours illuminera ma vie. Tu es une étoile d'or 1 Protège-moi... Querelle l'étrangla. Il sourit durement en regardant le pédé mourir par ses doigts crispés, mourir la bouche ouverte, la langue tendue affreusement, les yeux exorbités, semblable, crut-il, à ce qu'il était lui-même pendant ses jouissances solitaires »<sup>8</sup>.

Dans cette économie l'individualité de chaque protagoniste n'a que peu de consistance. On ne sait pas vraiment qui tue et qui est tué, qui condamne et qui est condamné. Ce n'est pas le meurtrier réel qui paye pour son crime, c'est un copain, un frère, un double peut-être. Le meurtre de Vic sera payé par le jeune Gil, celui du « pédé » par le copain Jonas. C'est ainsi que Genet justifie le meurtre et la trahison : « Querelle connut la douleur d'apprendre, dans le journal, l'arrestation de Gil ». C'est pourtant lui qui a provoqué l'arrestation de Gil. Il tue pour voler, nous explique Genet. « Le meurtre accompli, le vol se trouve, non justifié — on songerait plutôt à hasarder cette proposition que le meurtre se peut voir justifier par le vol — mais sanctifié ». Le meurtre de l'Arménien « permettait que Jonas — un vrai pote — fût tué. Ce sacrifice accordait à Querelle le droit absolu de disposer sans remords de la petite fortune en livres syriennes et en monnaies de toutes les nations du monde, dérobée dans la chambre de Joachim. C'avait été la payer assez cher »<sup>9</sup>.

Il s'agit donc d'une « transmutation », « d'un acte de véritable magie qui fait de moi l'authentique possesseur de l'objet contre lequel un ami s'est *volontairement* échangé ». Querelle transforme ses amis en argent, en bijoux et « quiconque tenterait

7. Certains commentateurs ne se sont pas privés de cene plate interprétation.

8. J. Genet, *Querelle de Brest*, op. cit. pp. 215-216. Censuré dans les *Oeuvres Complètes*. Dans *Miracle de la rose* : Harcamone «... assassina dans un mouvement presque calme le gafe insolent de douceur et de beauté qui l'avait, durant deux ans, fait le moins chier à Fontevault. 1...1 Je ne puis savoir comment Harcamone se trouva sur le passage du gafe, mais on dit qu'il se précipita derrière lui, le saisit par l'épaule, comme s'il eût voulu, par-derrière, l'embrasser. J'ai pris de la sone plus d'une fois mes amis pour poser un baiser sur leur nuque enfantine. (A la main droite, il tenait un tranchet volé à la cordonnerie.) Il donna un coup. Bois de Rose s'enfuit. Harcamone courut après lui. Il le rattrapa, le ressaisit à l'épaule et cette fois, lui trancha la carotide. [...] Enfin, Harcamone songea à faire quelque chose de très difficile, de plus difficile que ce meurtre : il s'évanouit».

9. Ibid., pp. 218-219

de lui faire rendre gorge commettrait un viol de sépulture ». Il est donc à la fois le meurtrier et la tombe de son ami, uni à lui par un lien indissoluble, ce « lien verbal qui joint l'assassin à l'assassiné »<sup>10</sup>. Nulle psychologie dans Genet. Ce qui l'intéresse, c'est la singularité de Querelle et de son aventure, son exemplarité, que la narration, les mouvements de l'écriture cherchent à restituer

Revenons à la scène du meurtre de Vic. Après son crime, Querelle sait qu'il doit l'expier, mais non parce qu'il se sent coupable : il n'a pas l'intention de *se* livrer à la justice des hommes. Querelle *double* le monde réel d'un univers parallèle dont les lois sont à la fois semblables et pourtant divergent dans leur signification et leur finalité. Querelle se constitue ainsi une Cour d'assises et un jugement imaginaires : « Du fond de lui-même montait déjà jusqu'à sa claire conscience le détail de l'acte d'accusation. Dans le silence d'une chambre surchauffée, bondée d'yeux et d'oreilles, de bouches fumantes, Querelle entendit nettement la voix banale et creuse, et d'autant plus vengeresse, du Président »<sup>11</sup>.

Après le déroulement imaginaire d'un procès tel qu'il pourrait avoir lieu en réalité, Querelle attend le verdict : « Son avocat se leva. Querelle voulut perdre un instant conscience, se réfugier dans le bourdonnement de ses oreilles. Il fallait retarder le dénouement du procès. Enfin la Cour rentra. Querelle se sentit pâlir. "La Cour vous condamne à la peine capitale". Tout disparut autour de lui. Lui-même et les arbres rapetissèrent et il eut l'étonnement de se savoir pâle et débile en face de sa nouvelle aventure, le même étonnement que nous-même quand nous apprenons que Weidmann n'était pas un géant dont le front dépasse les plus hautes branches des cèdres, mais un jeune homme timide, au teint blême, un peu cireux, d'un mètre soixante-dix, entre les policiers puissants. Querelle n'eut plus alors conscience que de son terrible malheur qui lui certifiait d'être en vie, puis du bourdonnement de ses oreilles ». Terrible malheur dont Genet ne nous dit pas vraiment l'importance et la signification.

Le monde fantastique de Querelle se met alors à diverger étrangement du monde commun : « D'une façon très indistincte il sentit que tout n'était pas fini. Il lui restait à accomplir la dernière formalité : son exécution. "Faut que j'm'exécute, quoi !" » Et s'exécuter, ce sera « se faire mettre » par Nono, selon la mise en scène vraiment parodique d'une véritable exécution.

Étrange exécution, qui met en jeu autre chose qu'un processus de punition et de rédemption. Genet nous dit : « Le mot analyse nous gêne un peu. C'est par un autre procédé qu'il nous serait possible de découvrir le mécanisme de cette autocondamnation ». L'analyse (mais pas au sens freudien du terme) utilise en effet la logique de la réalité commune et s'avère insuffisante pour rendre compte de cette exécution fantastique. Le meurtrier redoute d'être arrêté et condamné, il « vit dans une inquiétude qu'il ne peut abolir que par la négation de son acte, c'est-à-dire son expiation.

10. J. Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, *OEuvres Complètes*, op. cit., tome n, p. 62.

11. J. Genet, *Querelle de Brest*, op. cit., pp. 55-59

Un assassin si beau  
qu'il fait peur  
k jour

C'est-à-dire encore sa propre condamnation ». Cette équation, expiation = négation, prend sens du décalage des deux univers dans lesquels se meut l'assassin. « Toute mise à mort est une souillure : d'où se laver. Et se laver si bien que rien de soi ne reste. Et renaître. Pour renaître, mourir. Après il ne craindrait personne. Sans doute la Police pourrait-elle encore s'emparer de lui, lui couper le cou : il devrait donc prendre des précautions, ne pas se trahir, mais en face du tribunal fantastique qui s'érigeait en lui-même, Querelle n'aurait plus à répondre de rien puisque celui qui avait commis le meurtre était mort ». Querelle, que Genet définit alors comme un « joyeux suicidé moral », meurt à lui-même « moralement » et renaît transformé en un autre Querelle. Il subvertit les lois de l'univers commun, se constitue un univers parallèle où se faire « enculer » équivaut à mourir et peut laver d'un meurtre.

Une partie de dés avec Nono. Querelle feint de jouer la femme de Nono, la belle Madame Lysiane. Il triche et perd. Un impératif intérieur commande à Querelle, sans doute celui de son destin. Il hésite encore à se faire « exécuter ». Norbert lui dit sèchement : « C'est pas moi qui t'a demandé [de te faire mettre]<sup>12</sup>. Fous-toi en position. C'était un ordre comme jamais Querelle n'en avait reçu. Il n'émanait pas d'une autorité reconnue, conventionnelle et hors de lui, mais d'un impératif issu de lui-même ». C'est alors que le meurtre de l'Arménien est évoqué à nouveau : « A sa mémoire se rappela le souvenir de l'Arménien qu'il avait étranglé à Beyrouth, sa douceur, sa gentillesse d'orvet ou d'oiseau. Querelle se demanda si lui-même devait essayer de plaire à l'exécuteur par des caresses. N'étant pas sensible au ridicule, il eût accepté d'avoir la douceur du pédé assassiné. " C'est quand même sézigue qui m'a collé les plus jolis blazes (noms) de ma vie. Et qu'a été l'plus doux", pensa-t-il. Mais quels gestes faire de douceur ? Quelles caresses ? Ses muscles ne savaient pas de quel côté fléchir pour obtenir une courbe ».

Assassiner Vic, puis « se faire mettre » par Nono, c'est reproduire la scène du meurtre de l'Arménien, la continuer même par cette exécution fantastique où Querelle prend la place de l'Arménien, avec ses gestes et sa douceur, l'exécution se définissant comme un retournement du meurtre sur la personne de Querelle. Querelle meurt à lui-même, à sa virilité ou à son identité sexuelle : il devient un « enculé », et « l'enculé », c'est bien celui qui *se retourne*. Alors se poursuit l'enroulement en spirale des gestes et des actes.

« C'est maintenant que je vais y passer » pense Querelle. « [Se redressant légèrement sur les poignets, il tendit encore plus énergiquement les fesses — au point presque de soulever Norbert — mais celui-ci mit toute sa vigueur à l'écraser et soudain, en tirant à lui le matelot qu'il venait d'empoigner sous les épaules, il donna une secousse terrible, une seconde, une troisième, jusqu'à six qui s'espacèrent en s'atténuant dans un total affaissement.]<sup>13</sup> Au premier coup, qui si fort le tuait, Querelle geignit doucement d'abord, puis plus fort, jusqu'à râler sans pudeur. L'expression si vive de son bonheur prouvait à Norbert que le matelot n'était pas un

12. *Ibid.*, pp. 61-67. Passage censuré.

13. Passage censuré.

homme dans ce sens qu'il ne connaissait pas, à l'instant de la jouissance, la retenue, la pudeur du mâle. » Il est devenu, comme Joachim l'Arménien, une « gonzesse ».

La longue relation du premier meurtre n'a lieu que vers la fin du roman : Genet traite cette séquence dans un après-coup, au sens freudien, puisqu'elle provoque la série — dont on ne connaît pas le nombre<sup>14</sup> — de ses assassinats, et l'éclaire après coup. Ajoutons que la scène tout entière a fait l'objet de l'autocensure de Genet dans les *Oeuvres Complètes*, si bien que le roman, selon moi, en perd toute signification.

Nous sommes à Beyrouth. Querelle et son ami Jonas se promènent de bar en bordel. Ils croisent un homme qui les regarde avec insistance : « — Ça, c'est un pédé, et un vrai. Jonas ne se trompait pas. Il était moins beau que Querelle, ce dont ce dernier ne se doutait pas, ignorant même que sa propre beauté envoûtait les hommes »<sup>15</sup>. Alors qu'est-ce qu'un « pédé » ? Peut-être une femme, selon Jonas : « Des types comme ça, c'est des gonzesses, c'est pas des hommes. Je leur casserais la gueule rien que pour le plaisir », affirme Jonas. Querelle et Jonas, tentés par l'aventure, s'entendent pour se séparer, afin que l'un d'entre eux, Jonas, puisse entrer en relation avec le « pédé arménien », et sans doute le tabasser et le voler. Jonas tente d'inviter l'homme à faire un tour du côté de la plage, mais renonce devant l'insistance de l'Arménien à l'entraîner dans sa chambre. L'Arménien déçu rencontre par hasard Querelle au coin d'une rue : « Oh ! Il ne put retenir l'exclamation. Querelle sourit. — Qu'est-ce qu'il y a ? Je vous fais peur ? Je suis pas si terrible. — Oh ! vous êtes terriblement éblouissant. Querelle sourit plus fort. Il était sûr, instantanément que Jonas n'avait rien « pu faire » avec le type mais il ignorait ce qui s'était passé. — Vous... vous étincelez ! Votre visage m'illumine ! » Querelle est comparé à un astre brillant, une étoile, l'Arménien le lui dira plus tard : « Ton sourire est une étoile. Querelle sourit davantage. Ses dents blanches brillèrent. — Oh ! tes dents sont étoilées ! »

]Arménien persuade facilement Querelle de l'accompagner chez lui : « Querelle admira cet intérieur calfeutré et douillet qu'il croyait somptueux. Une étrange douceur l'engourdissait, le reposait. Les coussins étaient moelleux, le tapis épais, les fleurs compliquées. Le bois noir des meubles et des cadres contenait toute l'essence du repos. Tant de mollesse écrasait Querelle et lui accordait la paix deseó noyés. Son attention s'émoussait. — Vous êtes chez vous. Vous êtes le seigneur de cet empire. Disposez. "Disposez" troubla Querelle mais ce trouble encore était de nature ensevelissante ». Querelle tente encore de rester vigilant : « Faudra tout de même pas que j'aïlle jusqu'à me faire enculer ». Car pour Querelle un pédé c'est un gars qui en baise un autre, qui « cherche à faire de vous une femme ». Sinon pourquoi tant de haine à leur égard ? Pourtant Querelle se laisse séduire par cette douceur, il « le regardait minauder, se poudrer, servir avec les gestes nerveux de mains ravissantes de petitesse et de soins qu'il admirera plus tard chez le lieutenant de vaisseau, une liqueur rose

14. On en connaît trois : celui de Beyrouth, celui de Brest et un autre à Cadix.

15. J. Genet, *Querelle de Brest*, op. cit., pp. 207-217.

16. Comment ne pas entendre : « pédé noyé » ?

dans de minuscules tasses à café. C'est rigolo. Si c'est ça les pédés, c'est pas méchant ». Querelle est dès lors prêt à tout oser. Car ce n'est pas le risque de devenir une « gonzesse » qui va conduire Querelle au meurtre : « Querelle sourit. Jusqu'à sa bouche l'Arménien haussa la sienne. Querelle pencha la tête décidant d'aller au-devant du premier baiser qu'il recevait d'un homme. Un léger vertige s'empara de lui ».

Mais quelle est donc la raison de cet assassinat ? Genet nous met devant une énigme de plus. « Il était dans cette chambre aussi tranquille qu'à l'intérieur d'un ventre maternel. Il avait chaud ». Est-ce la douceur maternelle du « pédé » qui appelle le crime ? « C'est très doux, un petit pédé. Ça meurt gentiment. Sans rien casser ». Et Genet nous donne cette extraordinaire mais tout aussi énigmatique réponse à la question posée « Qu'est-ce qu'un pédé ? » : « Enfin, si un pédé c'était comme cela, un être aussi léger, aussi fragile, aussi aérien, aussi transparent, aussi doux, aussi délicat, aussi brisé, aussi clair, aussi bavard, aussi mélodieux, aussi tendre, on pouvait le tuer, étant fait pour être tué comme un cristal de Venise n'attend que la main large du guerrier qui l'écrasera sans même se couper (sauf peut-être la coupure insidieuse, hypocrite, d'une aiguille de verre, aiguë et brillante, et qui restera dans la chair). Si c'est cela un pédé, ce n'est pas un homme. Ça ne pèse pas lourd. C'est un petit chat, un bouvreuil, un faon, un orvet, une libellule dont la fragilité même est provocatrice et précisément exagérée afin qu'elle attire inévitablement la mort. En plus, ça s'appelle Joachim ». Pourquoi cette insistance sur le nom de l'Arménien ? De quoi s'agit-il vraiment ?

Remarquons que la relation de la scène de Beyrouth vient après un passage où est évoquée l'étoile qui protège les marins : « Querelle à son étoile accordera une confiance absolue ». Cette étoile « était si l'on veut l'écrasement sur sa nuit du rayon de sa confiance en, justement, sa confiance, et pour que l'étoile conserve sa grandeur et son éclat, c'est-à-dire son efficacité, Querelle devait conserver sa confiance en elle — qui était sa confiance en soi — et d'abord son sourire afin que le plus subtil nuage ne s'interposât entre l'étoile et lui, afin que le rayon ne diminuât d'énergie, afin que le doute le plus vaporeux ne fit l'étoile se ternir un peu ». Avant d'entrer dans la Marine, Querelle avait entendu dans un bar chanter « l'Étoile d'Amour » :

« Tous les marins ont une étoile  
Qui les protège dans les cieux.  
Quand à leurs yeux rien ne la voile  
Le malheur ne peut rien contre eux. »<sup>17</sup>

Si Querelle s'est engagé dans la Marine, c'est donc pour rechercher cette Étoile qui protège les marins, et s'il a tué le « pédé », c'est parce que, pendant cette rencontre, il a trouvé son étoile.

L'Arménien lui a offert cette étoile dans ce dialogue étonnant où il interroge Querelle : « Je m'appelle Joachim. Et toi, mon bel étoilé ? — Moi ? Il était surpris ». Imprudemment, le matelot lui dit son véritable nom. Pourtant je peux supposer que

17. J. Genet, *Querelle de Brest*, op. cit., p. 206.

désormais le marin ne s'appelle plus Querelle, mais, par la magie de cette nomination, « Le bel étoilé ». Au moment du meurtre de Joachim, la chanson des marins est évoquée à nouveau : « Un flot merveilleux scandait le silence de ses oreilles. Le monde bourdonnait. La mer murmurait. *"C'est l'étoile d'amour... Tous les marins ont une étoile Qui les protège... Quand à leurs yeux rien ne la voile Le malheur ne peut rien contre eux"*... Les yeux de l'arménien s'immobilisèrent tout à coup, se ternirent. Plus rien ne chanta. Querelle fut attentif à la mort, au changement soudain du sens des objets ». Et Genet conclut la scène : « Querelle avait son étoile. Il quitta Beyrouth chargé de trésors. Chargé de cette étoile d'abord, des beaux noms que lui avait donnés le pédé, et de la certitude d'avoir entre les jambes un trésor accroché ».

Quelque chose de fondateur pour Querelle a eu lieu dans cette chambre envoûtante, quelque chose qui va l'emporter vers une vie d'assassin. Il a rencontré son destin avec cette étoile qui le guidera et le dépassera, de telle sorte qu'il sera « écrasé par le sort étonnant qui sera le sien », nous dit Genet. Comment comprendre cela ? Genet propose à son lecteur l'énigme de cette étoile et de ce destin exemplaire.

C'est l'allusion, au moment du meurtre de Vic, à l'assassin Weidmann qui va nous en donner la clef : « Il eut l'étonnement de se savoir pale et débile en face de sa nouvelle aventure, le même étonnement que nous-même quand nous apprenons que Weidmann n'était pas un géant dont le front dépasse les plus hautes branches des cèdres ». Querelle serait-il Weidmann ?

## IARCHANGE DÉCHU

Parlant à mots couverts de l'invention de Querelle, « sorti désarmé d'une ténébreuse région de [lui-même] », Genet écrit : « Il fallait qu'en nous-même nous présentions l'existence de Querelle puisqu'un certain jour, dont nous pourrions préciser la date avec l'heure exacte, nous résolûmes d'écrire l'histoire (ce mot convient peu s'il sert à nommer une aventure ou suite d'aventures déjà vécues). Peu à peu, nous reconnûmes Querelle — à l'intérieur déjà de notre chair — grandir, se développer dans notre âme, se nourrir du meilleur de nous, et d'abord de notre désespoir de n'être pas nous-même en lui mais de l'avoir en nous. Après cette découverte de Querelle nous voulons qu'il devienne le héros même du contempteur. Poursuivant en nous-même son destin, son développement, nous verrons comment il s'y prête pour se réaliser en une fin qui semble être (de cette fin) son propre vouloir et son propre destin »<sup>18</sup>.

Et il ajoute : « La scène que nous rapporterons est la transposition de l'événement qui nous révéla Querelle. (Nous parlons encore de ce personnage idéal et héroïque, fruit de nos secrètes amours.) De cet événement nous pouvons écrire qu'il fut comparable à la Visitation. Sans doute ce n'est que longtemps après qu'il eut lieu que nous le reconnûmes « gros » de conséquences mais déjà, en le vivant, fûmes-

<sup>18</sup>. *Ibid.*, pp. 21-22.

nous parcouru d'un frisson annonciateur ». Cette scène dont il parle est sans doute la scène longue et complexe du meurtre de Vic. Quant à « l'événement » qui fut à l'origine de la création de Querelle, Genet, essayant toujours de dérouter son lecteur, lui balance une énigme de plus, sans lui donner les moyens de la résoudre. Pourtant, nous allons le voir, il laisse des traces, que parfois il efface, mais pas toujours<sup>19</sup>.

J'ai eu ainsi la surprise de remarquer que la phrase censurée dans les *OEuvres Complètes* : « Et soudain, en tirant à lui le matelot qu'il venait d'empoigner sous les épaules, il donna une secousse terrible, *une seconde, une troisième, jusqu'à six* qui s'espacèrent en s'atténuant dans un total affaissement »<sup>20</sup> était étonnamment semblable au début fracassant de son premier roman, *Notre-Dame-des-Fleurs* :

« Weidmann vous apparut dans une édition de cinq heures, la tête emmaillottée de bandelettes blanches, religieuse et encore aviateur blessé, tombé dans les seigles, un jour de septembre pareil à celui où fut connu le nom de Notre-Dame-des-Fleurs. Son beau visage multiplié par les machines s'abattit sur Paris et sur la France, au plus profond des villages perdus, dans les châteaux et les chaumières, révélant aux bourgeois attristés que leur vie quotidienne est frôlée d'assassins enchanteurs, élevés sournoisement jusqu'à leur sommeil qu'ils vont traverser, par quelque escalier d'office qui, complice pour eux, n'a pas grincé. Sous son image, éclataient d'aurore ses crimes : *meurtre 1, meurtre 2, meurtre 3 et jusqu'à six*, disaient sa gloire secrète et préparaient sa gloire future »<sup>21</sup>.

Nul doute que pour Genet Querelle soit l'assassin Weidmann. Comme Querelle, Weidmann tuait pour voler. Je fais alors l'hypothèse que le nombre d'assassinats perpétrés par Querelle est de six et que chaque « coup » de Nono, « jusqu'à six », le lave de chacun de ses meurtres. Mais pourquoi cette « exécution » n'avait-elle lieu qu'après le sixième meurtre ? Peut-être à cause de sa rencontre avec Nono et l'opulente Madame Lysiane, avec son frère si ressemblant... Ou plutôt, c'est mon hypothèse, parce que Querelle est « né d'un bloc à vingt-cinq ans, surgi désarmé d'une ténébreuse région de nous-même », comme Weidmann a surgi dans la presse au moment de son arrestation, à vingt-neuf ans, après avoir commis six meurtres en l'espace de quelques mois<sup>22</sup>. Mais en place d'une arrestation par de vrais policiers, Genet imagine un tribunal, une condamnation et une exécution parodiques, transposition du véritable événement.

Cet événement qui lui révéla Querelle, c'est donc « l'apparition » de Weidmann dans les journaux, « un jour de septembre ». La date précise de cette apparition

19. Il écrit que ce qui est important, c'est sa littérature et non sa vie : « Ce que j'écris fut-il vrai ? Faux ? Seul ce livre d'amour sera réel. Les faits qui lui servirent de prétexte ? Je dois en être le dépositaire. Ce n'est pas eux que je restitue. », in *Journal du voleur*, Gallimard, *op. cit.*, 1949, pp. 106-107, (en note).

20. C'est moi qui souligne.

21. J. Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, *OEuvres Complètes*, tome u, *op. cit.*, p. 9. C'est moi qui souligne.

22. Toujours un décalage dans les dates, comme pour brouiller les pistes. Eugène (Jorgend) Weidmann est né en 1908, et a commis six meurtres entre le printemps et l'automne 1937. Weidmann a été exécuté le 17 juin 1939 et ce fut la dernière exécution publique, à cause de l'attitude « indécente » du public. Son avocate, Renée Jardin Bimie a publié *Le cahier rouge D'Eugène Weidmann*, Gallimard, Lair du temps, 1968.



— l'édition de cinq heures de Paris-Soir, en fait le 8 décembre 1937<sup>23</sup> — confirme cette hypothèse : « Un certain jour, dont nous pourrions préciser la date avec l'heure exacte, nous résolûmes d'écrire l'histoire ». Écrire l'histoire..., mais de qui ou de quoi ? Cette phrase semble interrompue : il y manque un mot, comme s'il avait été effacé, le nom justement de Celui qui a fait signe à Genet : Jürgen Weidmann, dont il a décidé d'écrire l'histoire, l'Histoire. Sans doute la vie racontée de Querelle n'est-elle pas tout à fait celle de Weidmann. L'imagination et la vie de Genet ont composé le reste. Mais l'ange Weidmann d'abord.

Alors pourquoi Genet ne dévoile-t-il pas l'identité de Querelle ? « Événement comparable à la Visitation », « gros » de conséquences, écrit-il. La Visitation, est la visite, après l'Annonciation, de la Vierge Marie à Élisabeth qui est enceinte de six mois de... Jean<sup>24</sup>. En voici l'histoire<sup>25</sup> : l'archange Gabriel a annoncé à Zacharie, mari d'Elizabeth, que la stérilité de sa femme prenait fin : « Alors lui apparut un ange du Seigneur, debout à la droite de l'autel de l'encens. A sa vue Zacharie fut troublé et la crainte fondit sur lui. Mais l'ange lui dit : « Rassure-toi, Zacharie ; ta supplication a été exaucée ; ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jean. Tu en auras joie et allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance. Car il sera grand aux yeux du Seigneur ; il ne boira ni vin ni liqueur fermentée ; il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, et ramènera de nombreux fils d'Israël au Seigneur, leur Dieu. Lui-même le précédera avec l'esprit et la puissance d'Elie, pour ramener le cœur des pères vers leurs enfants et les rebelles à la sagesse des justes, préparant au Seigneur un peuple bien disposé ». Mais Zacharie douta à cause de la vieillesse de sa femme, demanda des preuves. L'ange se nomma alors : « Je suis Gabriel », et réduisit Zacharie au mutisme parce qu'il n'avait pas cru à la puissance de Dieu. Élisabeth conçut et se tint cachée cinq mois durant.

Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé auprès de Marie pour lui annoncer la venue de Jésus<sup>26</sup>, qui serait appelé fils de Dieu. Il lui fit savoir qu'Elizabeth, sa parente venait de concevoir un fils dans sa vieillesse. Marie fit ses bagages et se précipita chez Élisabeth auprès de qui elle resta trois mois, peut-être même jusqu'à la naissance et la circoncision de Jean : « En ces jours-là, Marie partit et se rendit en hâte vers le haut pays, dans une ville de Juda. Elle entra chez Zacharie et salua Élisabeth. Or dès qu'Elizabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein et Elizabeth fut remplie du Saint-Esprit. Alors elle poussa un grand cri et dit : « Tu es bénie entre les femmes et béni le fruit de ton sein ! Et comment m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car vois-tu, dès l'instant où ta salutation a

*Un assassin si beau  
qu'il fait polir  
le jour*

23. Genet mentionne la date de façon erronée. Un autre jeune *serial killer*, Roben Koenig, wassin de cinq femmes, fut arrêté à Hambourg en octobre 1937. L'édition de Paris-Soir du 23 octobre parle d'un nouveau Landru. Par ailleurs la photo de Weidmann, après son arrestation, la tête couverte des bandages ensanglantés fut mise en manchette sur la couverture de *Détective* le 16 décembre 1937 avec le titre : Numéro Spécial : *Le Tueur Weidmann*.

24. Jean signifie : Yahvé est favorable.

25. D'après l'Évangile selon saint Luc, le seul qui parle de la Visitation. Je remercie Christiane Dörner qui m'en a communiqué une très bonne traduction.

26. Jésus signifie : Dieu sauve, le Sauveur.

frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en mon sein. Oui, bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ! »

Traduisons : Weidmann lui «apparus», assassin-messie, et Jean (Genet) fut « parcouru d'un frisson annonciateur » (dans le sein de sa mère ?), décidant alors de chanter la gloire de l'assassin pour les générations. On a beaucoup glosé sur le « vous apparut » de la première phrase de *Notre-Dame-des-Fleurs* : *Genet ne serait-il pas concerné par cette apparition dans la presse ?* Pourtant il n'a pas pu connaître Weidmann autrement. Le « vous apparut » est à la mesure de la forte impression reçue, si forte qu'il la projette sur le lecteur<sup>27</sup>.

Après la Visitation, nous lisons le Magnificat<sup>28</sup>, puis la naissance de l'enfant d'Elizabeth. Lors de la circoncision, Elizabeth voulut le nommer «Jean», selon l'ordre de Gabriel. Devant l'opposition des parents et voisins, Zacharie, toujours muet, écrit sur une tablette : «Jean est son nom », et sa langue se délia. Suit le *Benedictus* de Zacharie, qui annonce : « Toi, petit enfant, tu seras appelé Prophète du Très-Haut ; car tu précéderas le Seigneur pour lui préparer les voies, pour donner à son peuple la connaissance du salut par la rémission de ses péchés ; oeuvre de la miséricordieuse tendresse de notre Dieu, qui nous amènera d'en haut la visite du Soleil levant, afin d'illuminer ceux qui se tiennent dans les ténèbres et l'ombre de la mort, afin de guider nos pas dans le chemin de la paix ».

Et puis il y a l'histoire de Jean, « la voix qui crie dans le désert », selon la prophétie d'Isaïe<sup>29</sup>, le baptême dans l'eau du Jourdain des foules qui viennent le voir et croient qu'il est le Messie. Jean haranguait les foules : « Pour moi je vous baptise avec de l'eau, mais il vient celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses chaussures ; lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le Feu<sup>30</sup> ». Vient alors Jésus que Jean baptise et désigne comme le Messie. Notons la violence des paroles de Jean, son franc-parler à l'égard des autorités politiques, son emprisonnement par Hérode, sa mort décapité<sup>31</sup>. Il était celui qui précédait et qui annonçait l'arrivée du Messie<sup>32</sup>.

Genet a tenu cette place de Jean le Baptiste dans ses quatre romans (quatre Évangiles ?), le premier commençant par l'apparition de Weidmann et le dernier tout entier consacré à sa glorification sous le nom de Querelle. Ses romans sont un chant d'amour à la gloire des assassins, des voleurs, des pédés, des traîtres. L'écriture de Genet est à la mesure de cette mission qu'il s'est donnée ou qui s'est imposée à lui : « Je veux chanter l'assassinat, puisque j'aime les assassins. Sans fard le chanter ». Jean enchanté chantant la gloire d'un assassin enchanteur...

27. Et l'ange Gabriel ? Notons que Genet s'obstinait à nommer sa vraie mère Gabrielle Genet. alors qu'elle s'appelait Camille, Gabrielle Genet.

28. Je constate que toutes les prières catholiques concernant Marie sont extraites de cet Évangile.

29. Isaïe, 40, 3-5.

30. Le feu de l'Esprit qui purifie et illumine.

31. Cette décapitation n'est sûrement pas passée inaperçue de Genet.

32. Mais il devait rester aux pones du Nouveau Testament, comme Moïse aux pones d'Israël.

La narrativité très singulière de *Querelle de Brest* rend compte de cette position de Jean et de Baptiste à la fois. Genet utilise un « nous » inaccoutumé dans ses romans<sup>33</sup>, avec en alternance des extraits des carnets intimes du lieutenant Seblon<sup>34</sup> dont Querelle est l'ordonnance. Genet passe alors au « je » sans transition<sup>35</sup>. Comment interpréter ces deux sujets de la narration ? Genet écrit de ses personnages : « Mario, ni aucun des héros de ce livre (sauf le lieutenant Seblon, mais Seblon n'est pas dans le livre) n'est pédéraste »<sup>36</sup>. Quelle est alors la position de Seblon, à la fois dans le livre et hors du livre, sinon d'être l'autre face du narrateur, la face « pédé » de Genet amoureux de Querelle. Et aussi l'image de Genet en Jean le Baptiste, précédant et annonçant l'assassin-messie, que Seblon nomme « Il » dans ses carnets : « J'aimerais — ô, je désire ardemment ! — que sous ce costume royal « Il » ne soit qu'un voyou ! Me jeter à ses pieds ! Baiser ses arçons ! Afin de « Le » retrouver, comptant sur l'absence et l'émotion du retour pour oser « Le » tutoyer, j'ai feint de partir pour un congé »<sup>37</sup>.

Seblon est aussi la face « pédé » de Genet que Querelle va tuer en assassinant l'Arménien. Ses carnets le laissent entendre : « Comme avec une branche de lilas, l'assassin Menesclou, dit-on, attira la fillette qu'il égorgera<sup>38</sup> ; c'est par ses cheveux et ses yeux — son sourire entier — qu'Il (Querelle) m'attire. Cela veut-il signifier que je vais à la mort ? Que ces boucles, ces dents sont empoisonnées ? Cela signifie-t-il que l'amour est un antre périlleux ? Cela signifie-t-il enfin qu'« Il » m'entraîne ? Et « pour cela » ? Sur le point de sombrer « en Querelle » pourrais-je actionner la sirène d'alarme ? »

On soupçonne alors la place et le rôle de Joachim l'Arménien, la première victime de Querelle. Comme Seblon, Joachim est séduit et ébloui par la lumière qui émane de Querelle, ses yeux comme des étoiles, son sourire enchanteur, ses dents étincelantes. Querelle n'est pas conscient de la lumière qu'il émet. Joachim lui a révélé sa propre beauté. Il est parlé dans le *Benedictus* de « la visite du Soleil levant, afin d'illuminer ceux qui se tiennent dans les ténèbres et l'ombre de la mort, afin de guider nos pas dans le chemin de la paix ». Il est écrit ailleurs : « Il est la lumière du monde ». C'est Joachim qui, en le nommant a Bel étoilé », lui a révélé, au sens photographique du terme, sa vraie nature d'étoile du matin, c'est-à-dire selon la logique de Genet d'« un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour »<sup>39</sup>. Sans que Genet le dise explicitement, Joachim a donné à Querelle son vrai nom, et l'a conduit dès lors vers son destin d'« assassin enchanteur »\_

33. Le narrateur y est toujours en première personne.

34. Ce blond ? tune des victimes de Weidmann se nommait Le Blond.

35. Passages en italiques dans les *Œuvres Complètes*, sans doute pour que la lecture soit plus claire. Dans l'édition originale, ces passages ne sont pas différenciés du reste du livre, ce qui est plus conforme à l'énonciation très particulière de Genet, car très souvent on ne sait pas très bien si ces passages font ou non panic du carnet de Seblon.

36. J. Genet, *Querelle de Brest*, op. cit., p. 71.

37. *Ibid.*, p. 26

38. Encore une fausse piste ! Dans les carnets de Seblon, tous les assassins sont cités sauf Weidmann.

39. *Le condamné à mort*, 1942, *L'arbalète*, 1966.

Un assassin si beau  
qu'il fait pâlir  
le jour

C'est dire que Joachim a baptisé Querelle, tel Jean annonçant et baptisant le Messie<sup>40</sup>. Un Jean le Baptiste « pédé » et un Messie « assassin ». Et c'est parce qu'il a été nommé de son nom d'Étoile que Querelle a étranglé Joachim, dans ce que je désignerai comme un autre baptême, en retour : « Lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le Feu ». Le feu du désir et, nous allons le voir, l'Esprit des puissances infernales. « Querelle vit son visage dans la glace : il était très beau. Il sourit à son image, à ce double d'un assassin vêtu de blanc, de bleu, et cravaté de satin noir ». Le bleu et le blanc sont les couleurs de Marie, de Jésus, des anges, avec juste une touche de noir pour l'enfer... Querelle quitte la chambre de l'Arménien, revêtu des doux noms qu'il lui avait donnés, de l'étoile qui le protège, et fera qu'un autre sera toujours condamné à sa place : Jonas (!), Gil...

On comprend mieux que Genet évoque la fragilité du « pédé » si provocatrice, « afin qu'elle attire inévitablement la mort ». C'est le « pédé » qui fait l'assassin : entre eux « ce lien verbal » et homosexuel de l'assassin à l'assassiné. « En plus, ça s'appelle Joachim », ajoute Genet. Cette remarque sur le nom de Joachim s'éclaire si nous traduisons : « En plus, ça s'appelle Jean ». Remarquons que la première victime de Weidmann était une jeune et jolie chanteuse américaine, Jean de Koven, la seule qu'il ait étranglée. Il l'avait facilement séduite car il était beau et charmeur, puis kidnappée pour faire « chanter » sa riche tante. Il avait par ailleurs profité du prénom ambigu de Jean, puisqu'il s'était servi de son passeport.

Drôle de Jean-Baptiste et drôle de Messie : « La tête emmaillotée de bandelettes blanches, religieuse et encore aviateur blessé ». Un aviateur, c'est un peu un ange. Genet parlait de Weidmann comme d'un archange et de sa photo, découpée dans Paris-Soir, le jour de son arrestation après une fusillade, comme de « son icône » qui ne l'a jamais quitté. Il dédicaca pour Olga Barbezat une copie de cette photo. Dédicace écrite tout autour de la photo (comme une auréole ?) : « À Olga Kechelevic, en souvenir de nos souvenirs communs, de nos amitiés, de nos admirations, de nos amours. J'offre solennellement<sup>41</sup> l'image d'un archange ensanglanté pris au piège de la police des hommes. Jean Genet, nov. 1944 »<sup>42</sup>.

Drôle d'archange, drôle d'étoile. Genet écrit : « Après cette découverte de Querelle nous voulons qu'il devienne le héros même du contempteur ». Contempteur, dans le *Robert* : « Personne qui méprise, dénigre qqun, qqch : contempteur de la morale, de la religion ». Le contraire de contempteur, est : laudateur. Genet nous propose un univers religieux où toutes les valeurs sont inversées. Où le Messie est « un assassin si beau

40. Une autre interprétation du personnage de Joachim m'était venue : Joachim, c'était, selon des Évangiles apocryphes, le mari de sainte Anne, donc le père de la Vierge Marie. Le père, le fils, je pense que pour Genet c'est tout un. J'arrivais à cette curieuse supposition : Joachim, le pédé arménien, c'est une image du Christ assassiné. Jésus en pédé, il n'y avait que Genet pour l'oser. Mais j'ai abandonné cette hypothèse parce qu'elle s'accordait mal avec le rôle de Genet-Seblon-Joachim en Jean le Baptiste, avec le baptême de Querelle par Joachim.

41. «Solennellement» est écrit en surcharge in Edmund White, *Jean Genet*, Paris, NRF Gallimard, 1993, ill. 17.

42. Lettres à Olga, Paris, Larbalète, 1998, p. 121.

qu'il fait pâlir le jour ». Les trois vertus cardinales de cet univers inversé et inversi par rapport aux valeurs traditionnelles et religieuses, je l'ai dit, sont l'homosexualité, le vol (sanctifié par l'assassinat) et la trahison. La révolte de Genet allait loin, sans doute plus loin qu'on ne le pense : « Le plus haut moment de liberté était atteint. Tirer sur Dieu, le blesser et s'en faire un ennemi mortel »<sup>43</sup>.

En effet, l'ange de beauté, l'ange « déchu » qui tombe sur terre, ne peut être que Lucifer, archange « inversé »<sup>44</sup> : « Astre brillant » dans le Livre d'Isaïe, qui se réfère au Roi de Babylone<sup>45</sup> : « Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ? Comment es-tu abattu par terre, toi qui as réduit les nations ? ». « Étoile du matin » dans la 2<sup>e</sup> épître de Pierre, qui rappelle Isaïe tout en évoquant Jésus<sup>46</sup> : « C'est la lampe qui brille en un lieu obscur jusqu'à ce que vienne à poindre le jour et que se lève en vos coeurs l'étoile du matin ». C'est à partir du Moyen Âge que l'Astre brillant d'Isaïe et l'Étoile du matin de Pierre désignent l'ange inversé Lucifer-Satan, l'opposé de Jésus : El Satan, l'adversaire, l'accusateur, le chef des démons, celui qui s'oppose à Dieu<sup>47</sup>. Peut-être pourrions-nous dire que Lucifer et Jésus sont les deux faces antinomiques d'une même personne, ce qui expliquerait les fréquents renversements de valeurs d'une interprétation à l'autre, d'une religion à l'autre<sup>48</sup>. Nul doute que Weidmann-Querelle ait pu être pour Genet l'archange déchu Lucifer, l'éternel contempteur. Genet ne dit-il pas que Querelle a passé « une sorte de pacte (non formulé) avec le Diable » ?

Ce Lucifer, « abandonné de ses plus hautes protections » n'est pas toujours heureux de sa solitude de révolté. « Il était soudain nu et pauvre parmi les hommes. Effectivement, il se ressaisissait. D'un coup de talon sur le plancher brutal du « Vengeur », il remontait jusqu'à cette région champs-élyséenne pour retrouver groupés les véritables sens de ses assassinats défunts. Mais, auparavant, le désespoir d'être déchu lui faisait multiplier les cruautés quand il croyait accorder des caresses. Parmi l'équipage, on disait alors qu'il était enragé »<sup>49</sup>.

Solitude de l'archange déchu, « absolue solitude que lui impose un destin si particulier » dit Genet de Querelle, « solitude pour ce qu'elle est source, point de départ d'un univers calqué sur l'autre et le soumettant. Une solitude source de lois singulières, sensible surtout le matin, au réveil quand, pour augmenter cette ressemblance, le corps incurvé par le hamac, enivré par le sommeil, la chaleur et l'ardeur de la nuit, les matelots se retournent à demi, comme des carpes sur la vase, laissant retomber le buste ou les jambes comme les carpes battent le sol ou l'eau de la queue, et comme elles, baillant d'une bouche ronde où ne demande qu'une bitte de copain à

43. J. Genet, *Pompes funèbres, Ouvres Complètes, op. rit.*, p. 81.

44. Cene nomination de Lucifer m'a été suggérée par Mayette Viltard.

45. Isaïe, XIV, 12.

46. 2<sup>e</sup> épître de Pierre, 1, 19.

47. Cf. le Livre de Job.

48. Cf. sur cette question le remarquable ouvrage de Jacob Taubes, *La théologie politique de Paul, Schmitt, Benjamin, Nietzsche et Freud*, Seuil, 1999.

49. J. Genet, *Querelle de Brest, op. cit.*, p. 117

s'engouffrer pour l'arrondir encore et la remplir aussi exactement et si profondément que le ferait une colonne de vent »<sup>50</sup>. 11 s'agit en effet d'un univers non pas identique, mais marqué par l'inversion, l'allusion aux lois singulières et la comparaison avec le sommeil des marins l'indiquent<sup>1</sup>.

Genet a censuré ce passage. Comme Querelle, il traque ses « erreurs » : « C'était souvent très peu de chose. Un léger décalage de son acte, une main mal posée, un briquet oublié dans les doigts du mort, une ombre que son profil avait dessinée sur une surface claire et qu'il croyait y avoir laissée, peu de chose assurément puisque, quelquefois même, le saisissait l'angoisse que ses yeux — qui en virent l'image — ne rendissent aux autres visible sa victime », « et, afin de n'être pas avalé par le désespoir, souriant, Querelle offrait son erreur en hommage à l'étoile qui le protégeait. En lui s'établissait l'équivalent affectif de cette pensée : « On verra bien. Je l'ai fait *justement* exprès. Exprès. C'est bien plus marrant ». Mais au lieu d'être abattu par la peur, il était soulevé par elle car il était animé par un profond, violent et, pour tout dire, organique espoir dans son étoile. C'est pour la charmer qu'il souriait ».

Genet offre-t-il ses erreurs à son étoile ? Les coupures qui lacèrent et défigurent<sup>52</sup> son roman sont une tentative de meurtre qui concerne sa propre subjectivité<sup>53</sup>.

#### L'UNIVERS INFERNAL

L'univers infernal *double* l'univers quotidien dans toute l'œuvre de Genet, et c'est sans transition qu'on passe de l'un à l'autre. Dans un remarquable passage de *Miracle de la rose*, Genet décrit la cellule d'Harcamone condamné à mort, semblable aux autres cellules, « mais avec quelques particularités redoutables ». C'est que « l'horreur infernale ne réside pas dans un décor d'un fantastique inhabituel, hirsute, inhumain, délibéré. Elle accepte le décor et les manières de la vie quotidienne ; seul un détail ou deux les transforme (un objet qui n'est pas à sa place, ou qui est à l'envers, ou qu'on voit du dedans), prend le sens même de cet univers, le symbolise, révélant que ce décor et ces manières relèvent de l'enfer »<sup>53</sup>. On comprend le trouble qui nous saisit à lire Genet : un détail qui glisse, qui est déplacé, ou inversé, ou retourné, et c'est l'enfer. Ajoutons : un détail effacé, et nous avons la grammaire de cette splendide écriture. Nous pouvons y lire avec Freud les « avatars de la pulsion » : déplacement de l'objet, inversion, renversement, retournement sur soi : Genet est un subtil théoricien.

Ses personnages n'ont pas d'individualité psychologique, ils sont infiniment substituables : Claire, dans *Les bonnes*, meurt à la place de Madame, Solange est meurtrière à la place de Claire. On ne sait pas toujours qui est l'assassin et qui est

50. Paragraphe censuré dans les *Œuvres Complètes*.

51. Cf. la scène où Biton se fait « enculer » par Bric sur les toits de Paris, analysée si finement par Bersani dans *Homos*.

52. *Pompes funèbres* est censuré de la même façon et avec la même signification.

53. J. Genet, *Miracle de la Rose*, *Œuvres Complètes*, tome u, op. cit., p. 400.

Un assassin si beau,  
qu'il fait potin  
le jour

l'assassiné. Le bourreau de Berlin a la tête ronde d'un décapité<sup>54</sup>. Riton en tuant ses compagnons tue sa propre image. L'univers romanesque de Genet se renverse et se retourne sans cesse. C'est ce qui donne son accent à l'énonciation de Genet. D'un paragraphe à l'autre, le narrateur change, sans transition, parfois d'une phrase à l'autre. Ainsi : « Vendre les autres lui plaisait, car cela l'inhumanisait. M'inhumaniser est ma tendance profonde »<sup>55</sup>. Est-ce le narrateur Genet qui reprend la parole à l'intérieur de son récit ? Est-ce la narration qui nous fait passer de l'extérieur à l'intérieur du personnage ? Les deux sans doute dans ce qui lie l'auteur à ses personnages.

Mon hypothèse, c'est que Genet change alors d'univers. Ainsi dans *Notre-Dame-des-Fleurs*, cette phrase extraordinaire concernant Divine : « Elle voulut se tuer. Se tuer. Tuer ma bonté »<sup>56</sup>. Entre le premier et le troisième temps du mouvement intérieur de Divine, un second temps impersonnel, « Se tuer », imprime au geste de Divine une torsion qui amène un retournement sur le narrateur : Genet est emporté avec Divine dans l'univers infernal. Suivons cette scène placée sous le titre : « La sainteté de Divine ». Divine, malade, va bientôt mourir, il lui faut « tenir tête à Dieu, qui l'appelait en silence ». C'est alors qu'« elle voulut se tuer ». Elle eut alors une idée « étincelante » : elle ôta le treillis qui protégeait son balcon du huitième étage et laissa seule dans sa chambre une fillette de deux ans qu'elle aimait beaucoup et recevait souvent. Elle descendit en courant, la fillette se pencha sur le balcon et tomba dans le vide. « D'en bas, Divine regarda. Elle ne perdit aucune des pirouettes du même ». Avec quelques pirouettes, Divine a tué sa bonté<sup>57</sup>, « ma bonté ». Car « à quoi me servirait d'être mille fois bonne, maintenant ? Le moyen de racheter ce crime inexpiable ? Donc, soyons une mauvaise ».

Il s'agit pour Divine, au moment de mourir, de se tuer. Mais qu'est-ce que « se tuer » ? Divine, dans sa révolte contre Dieu qui veut la reprendre, commet le meurtre de la fillette, donc d'une image d'elle-même selon Genet, et se tue « moralement ». Elle est passée — Genet est passé par le biais de cette pirouette énonciative — dans le monde infernal. « Indifférente, nous semblait-il, au reste du monde, Divine mourait ». Nous retrouvons Querelle, « joyeux suicidé moral » que le meurtre de Joachim fait advenir à son identité luciférienne. Et nous rencontrons Genet lui-même avec tout ce qui se joue pour lui dans son écriture d'un « pacte (non formulé) avec le Diable », dont le déplacement, l'inversion, le retournement, l'effacement, sont les signes énonciatifs.

Relisons ce texte si évocateur, où Genet nous fait part en première personne de la pensée de Querelle : « Je sais exécuter une sorte de pacte (non formulé) avec le Diable, à qui je n'abandonne pas mon Âme ni mon bras, mais quelque chose d'aussi

54. J. Genet, *Pompes funèbres*, op. cit., p. 31.

55. J. Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs, Œuvres Complètes*, tome u, op. cit., p. 32

56. J. Genet, *Querelle de Brest*, op. cit., pp. 198-199.

57. Pensons au double sens de « tuer ma bonté : tu es ma bonté, tu hais ma bonté. N'oublions pas non plus le mot bon, bonne, très présent dans l'œuvre de Genet : la petite bonne de *Pompes funèbres*, et puis *Les bonnes*...

précieux : un ami. La mort de cet ami sanctifie mon vol ». C'est « un acte de véritable magie qui fait de moi l'authentique possesseur de l'objet contre lequel un ami s'est *volontairement* échangé. Volontairement puisque ma victime, en tant qu'ami, était (ma douleur l'indique) feuillage plus ou moins à l'extrémité de mes branches, muni de mes sèves ». Parla magie d'une «transmutation», par un « lien mystique » avec les objets volés, ses amis assassinés demeurent en Querelle — demeurent en Genet, dans ses romans, dans le tissage de son écriture — comme dans une tombe. « Quiconque tenterait de "lui faire rendre gorge" commettrait un viol de sépulture ». L'écriture de Genet, suaire et cercueil, est le corps même des amis, assassins et assassinés, morts et ensevelis, unis indissolublement par le lien verbal qui les joint. Divine, Notre-Dame-des-Fleurs, Harcamone, Querelle et Joachim, Jean Genet et Jean Decarnin...



# *She Stoops To Conquer*

## *Les deux histoires d'amour de Lucy Tower*

GLORIA LEFF

Parlant du contre-transfert dans son séminaire de 1960-1961, *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*, Lacan cherchait à distinguer de façon catégorique la psychanalyse de *l'ego psychology* et à remettre en question le concept d'intersubjectivité en tant que support de la relation analytique. Pourtant, s'il avait réellement réglé son compte au contre-transfert en proscrivant l'intersubjectivité, pourquoi l'aborderait-il à nouveau et de façon si insistante deux ans plus tard, dans le séminaire *L'angoisse* ?

Comment se présente le problème ? Le 30 janvier 1963, Lacan est en train de développer dans son séminaire quelques-unes des conséquences dues au fait d'avoir finalement distingué l'objet petit *a* du petit autres. Il commence par aborder la fonction du manque et souligne pourquoi il a fait tant de topologie l'année précédente ; il reprend la fonction de la coupure et insiste sur la nécessité de continuellement questionner les formes diverses où apparaissent dans la clinique les points foyers de ce manque afin de remettre en chantier ce qu'on appelle les buts de l'analyse. Puis, Lacan va partir en vacances quelques semaines et propose à Wladimir Granoff, François Perrier et Piera Aulagnier de préparer quelques articles de *l'International Journal of Psychoanalysis*<sup>2</sup> et de ne pas laisser vide la tribune durant son absence.

---

Traduction de l'espagnol de Muriel Vamier

1. J. Allouch date cet événement le 9 janvier 1963 et désigne cette séance du séminaire *L'angoisse* comme celle où Lacan invente l'objet *a*. Cf. J. Allouch, *La psychanalyse, une érotologie de passage*, Paris, Cahiers de l'Unebévue, 1998.

2. Lacan se réfère notamment à l'article de Barbara Low, «The Psychological Compensations of the Analyst», in *International Journal of Psychoanalysis*, vol. XVI, 1935, pp. 1-8 ; à celui de Margaret Little, « 'R' - The Analyst's Total Response to his Patient's Needs », *ibid.*, vol. XXXVIII, 1957, pp. 240-254 ; et à celui de Thomas S. Szasz, « On the Theory of Psycho-Analytic Treatment », *ibid.*, pp. 166-182. Celui de L. Tower en français : « Contre-transfert », dans P. Heimann, *et. al.*, *Le contre-transfert*, Bibliothèque des Analytica, Navarin, 1987.

*She stoops to conquer:  
Les deux histoires  
d'amour  
de Lucy Tower*

Granoff ouvre la séance du 20 février 1963 en se demandant comment et par où aborder les articles recommandés par Lacan. Il met en doute le choix de ces articles, mais la certitude de leur pertinence au regard de ce que Lacan veut développer le décide finalement à en parler. Il reconnaît dans cette littérature des problèmes d'analystes posés par des analystes, ce qui leur donne « une particulière vivacité », mais il rencontre une difficulté : ces articles traitent du contre-transfert et il ne trouve aucune « acrobatie » pour « éviter » de présenter les choses sous cette rubrique<sup>3</sup>. Il inclut quelques autres articles qui évoquent ce même sujet et décide de centrer la discussion sur le contre-transfert.

Au cours d'exposés sérieux, réellement riches et généreux, Granoff, Perrier et Aulagnier commentent ce qu'a été jusqu'alors l'enseignement de Lacan, et insistent sur les limites de *l'ego-psychology*. Ils parcourent la littérature chronologiquement, de 1935 à 1957, et constatent que les problèmes auxquels s'affronte l'analyste restent les mêmes ; c'est la « nature du faisceau éclairant » servant à les aborder qui a changé. Ainsi, notent-ils, la discussion sur le contre-transfert, lorsque celui-ci obtient son « droit de cité », correspond au moment où *l'ego-psychology* prend tout son essor et donne tous ses fruits<sup>4</sup>. Abordant le contre-transfert par le même biais que les auteurs qu'ils discutent, ils se demandent quelle est la différence entre le désir de soigner et le désir de l'analyste : si l'analyste est une personne, s'il possède quelque chose en plus qui puisse remplir un vide, s'il a un savoir en plus, un pouvoir en plus, un grand cœur, une force, quelque habileté spéciale, quelque talent, une curiosité en plus, si quelque chose s'échange, si l'analyste doit être le lover [l'amant] du matériel du patient. Ils soulignent ce qui se joue sur le plan historique : bien qu'au début, analystes et analysés se trouvaient dans des conditions *grosso modo* analogues, vingt ou trente ans après, l'un des partenaires s'est soi-disant analysé tandis que l'autre, non ; ils insistent sur les règles du jeu analytique, sur l'interminabilité de l'analyse, sur le fait de savoir si l'analyse est un exercice de pouvoir, sur le concept *d'ego* et sur l'impossibilité de faire la différence entre une situation d'amour vrai et une situation de contre-transferts.

En ce qui concerne le contre-transfert, Lacan note que le problème ne se pose pas en termes de définition, pas même de définition exacte, car cette voie passe complètement à côté du problème de sa portée et ceux qui tiennent à l'emprunter avancent « mathématiquement dans l'erreur »<sup>6</sup>. Pour lui, la question doit se poser en d'autres termes. En effet, Lacan se situe déjà autre part.

A son retour, lors de la séance du 27 février 1963, il remercie Granoff, Perrier et Piera Aulagnier de leurs exposés et surprend son public en signalant que si quelqu'un a jamais dit quelque chose de sensé sur le contre-transfert, ce sont les

3. J. Lacan, *l'angoisse*, séminaire inédit, séance du 20 février 1963.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, 20 et 27 février 1963.

6. Alors qu'il discute l'article de Margaret Little, il affirme : « La définition si problématique du contre-transfert n'est absolument pas avancée et je dirai que jusqu'à un certain point, nous pouvons lui en être reconnaissant ; car si elle s'y était avancée, c'était mathématiquement dans l'erreur ». *Ibid.*, 30 janvier et 27 février 1963.



Je ne crois tout simplement pas que deux personnes, sans se soucier des circonstances, puissent s'enfermer dans une pièce, jour après jour, mois après mois, année après année, sans que rien ne leur arrive l'une par rapport à l'autre. Peut-être un important changement chez l'un [...] serait-il impossible sans au moins quelque petit changement chez l'autre [...] <sup>13</sup> [c'est-à-dire chez l'analyste].

Lacan discute deux des quatre cas qu'elle mentionne : il s'agit de « deux bonshommes — nous dit-il — avec qui ce qu'elle raconte est particulièrement illustratif et efficace, ce sont deux histoires d'amour ».

Pourquoi la chose a-t-elle réussi ? — se demande Lacan. Dans un cas, où elle a été touchée elle-même, ce n'est pas elle qui a touché l'autre, c'est l'autre qui l'a mise sur le plan de l'amour [...] <sup>14</sup>.

De quel type de mouvement s'agit-il ? En suivant d'assez près le récit de Lucy Tower, Lacan souligne « qu'en somme, son désir, à lui [le patient], est beaucoup moins dépourvu de prise qu'il ne croyait sur sa propre analyste ». Et il ajoute :

qu'effectivement, il n'est pas exclu que cette femme, qui est son analyste, il [le patient] ne puisse jusqu'à un certain point en faire quelque chose, la courber — *to stoop* en anglais ; *She Stoops to Conquer*, c'est le titre d'une comédie de Sheridan — de la faire courber sous son désir [...] <sup>15</sup>.

#### TO BEND, TO STOOP TO STOOP TO

En présentant ses deux histoires d'amour, Lucy Tower dit qu'une des analyses « réussit la perlaboration [*working through*], à des niveaux transférentiels très profonds, d'une intense névrose de transfert dont les résultats furent une nette amélioration au niveau des symptômes, une grande maturation et une réussite croissante ». Avec le second cas, « il n'y eut pas vraiment perlaboration d'une névrose de transfert » ; elle n'était pas satisfaite de l'analyse et demeurait inquiète pour l'avenir du patient <sup>16</sup>. Vers la fin de l'article, alors qu'elle rend compte de l'analyse qu'elle avait qualifiée de réussie, elle dit : « *he* [le patient] *was able to bend me over his will* » [il fut capable de me courber à sa volonté]. Notons que Lucy Tower ne dit pas *stoop*, mais *bend* ; elle ne dit pas *desire*, mais *will* — et la comédie que Lacan attribue à Sheridan <sup>17</sup> est en fait d'Oliver Goldsmith. De quoi s'agit-il dans cette série de substitutions d'ordres et de conséquences divers ? Arrêtons-nous au premier. Lacan a lu *bend* dans le texte de Lucy Tower et l'a traduit directement par « courber », ce qui est une des traductions les plus approchantes. Mais alors, pourquoi introduit-il *to stoop* ? La

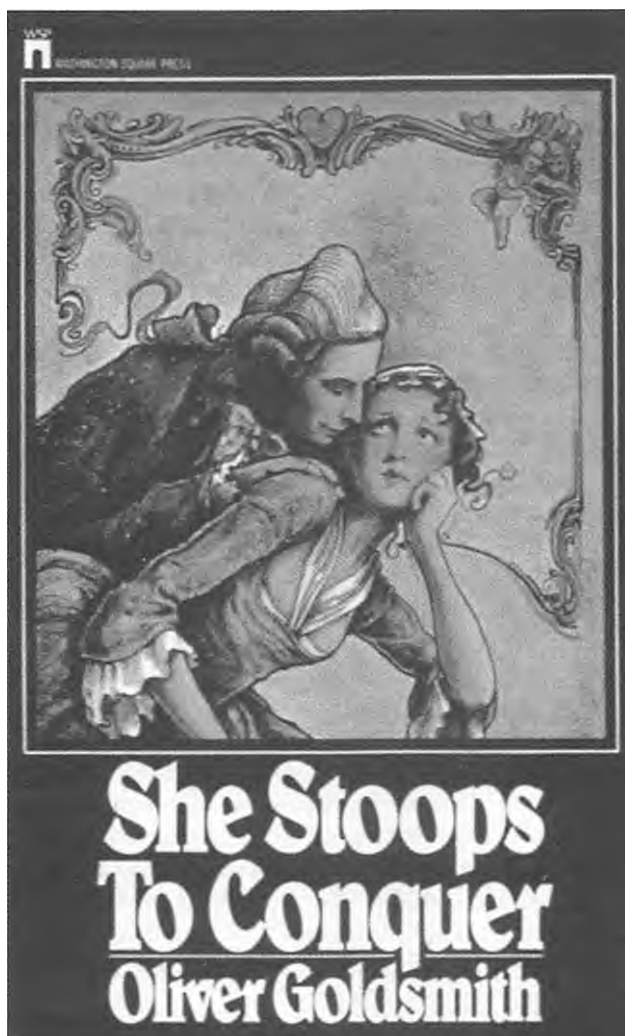
13. *Ibid.*, p. 234 ; en français, p. 122.

14. J. Lacan, *L'angoisse*, 27 février 1963.

15. *Ibid.*, 27 mars 1963.

16. L. Tower, *op. cit.*, p. 239 ; en français, pp. 126-127.

17. Richard Brinsley Sheridan est l'auteur de *The School for Scandal* qui fut publiée en 1777 et qui est toujours considérée comme une grande comédie anglaise.



«She stooped to conquer»,  
from *English Costume of the  
Eighteenth Century*,  
by Iris Brooke and  
James Laver.

*She stoops to conquer.*  
*Les deux histoires*  
*d'amour*  
*de Lucy Tower*

L'Unebévue Revue Follement extravagant [www.unebevue.org](http://www.unebevue.org)

traduction de cette phrase en français (ou en espagnol) ne pose aucun problème : « Il fut capable de me courber à sa volonté ». Avant de nous lancer à suivre ce « courber » que Lacan nous propose, il me semble important de tenir compte du fait que c'est Lacan qui introduit *to stoop*.

*Stoop* partage avec *bend* l'action de plier, courber, recourber, mais même dans ces cas-là, dans *stoop*, il s'agit d'un verbe intransitif : you *don't stoop something or someone* Eon ne *stoop* pas quelque chose ou quelqu'un].

I. En tant que substantif, *stoop* est un poteau ou un pilier, mais également quelqu'un qui supporte ou soutient.

II. En tant que verbe, on peut distinguer *to stoop* de *to stoop to* : *to stoop* est l'action de plier le corps vers l'avant, faire une révérence, descendre d'une hauteur ou se lancer, se jeter comme un faucon s'abat sur sa proie.

a) *To stoop to*, c'est condescendre dans le sens de quitter volontairement une supériorité ou une dignité ; ou abaisser les standards habituels, s'abaisser, s'humilier, s'abattre ; s'employer à des choses moins honorables que celles qui correspondraient à une personne en fonction de sa classe ou son rang social *pour* faire quelque chose. C'est ce que fait Kate Hardcastle, le personnage principal de la comédie *She Stoops to Conquer*. Dans ces cas-là, lorsque ce qui vient après *stoop to* est un verbe, le *to* veut dire « *pour* » : Elle s'abaisse *pour* triompher (traduction en français du titre de la pièce de Goldsmith).

b) *Stoop* a beaucoup d'autres nuances. Parfois on trouve un substantif après *stoop to*. Là, le *to de stoop to* doit se comprendre comme une préposition du type « à », « envers », « sous », « vers », etc. Kate *stoops to conquer* ; pour y arriver, « *she stoops to the manners and condition of a barmaid, with whom he [Marlow] feels quite at his ease, and by this artifice wins the man of her choice*<sup>19</sup> ». Kate se rabaïcP aux façons de faire et à la condition d'une serveuse avec qui Marlow se sent très à l'aise, et par cet artifice conquiert l'homme de son choix. Quant à elle, Constance, cousine de Kate et protégée de Mme. Hardcastle depuis la mort de son père, *she stooped to dissimulation* [elle céda à la dissimulation] ; elle a accepté de jouer le jeu de sa tante qui voulait la marier à son fils Tony, *to avoid oppression*<sup>20</sup>, pour éviter d'être opprimée. Kate, qui se demande comment plaire à un homme aussi timide que Marlow, se dit : « Think *no more of him, but trust to occurrences for success* »<sup>21</sup> [Ne penses plus à lui et fait confiance aux événements pour triompher].

c) Quand *stoop to* est suivi d'un substantif, on accepte, on acquiesce, on se soumet ou on se plie face à la force ou au poids de ce qui s'impose à vous. Dans ces cas-là, quelque chose de l'ordre de la rencontre détermine ce à quoi ou face à quoi on *stoops*, ainsi que les façons et les nuances du *stooping*. Par exemple : *stoop to fate* : on se soumet face à (ou devant) le destin ; *stoop to death* ; *stoop to blame* ; *stoop to folly* : on se soumet face à la mort, à la culpabilité, à la folie. C'est le cas du Roi Lear : « When *Majesty stoops to folly* »<sup>22</sup> : la Majesté se soumet face au poids ou à la force de la folie.

III. En ce qui concerne la confusion entre Sheridan et Goldsmith, il faut prendre parti pour Goldsmith si l'on veut mettre en relief l'usage du *stooping*. Citons un passage de *The Vicar of Wakefield* où se concrétise *to stoop to* dans le sens de

18. Il s'agit d'une comédie en cinq actes de Oliver Goldsmith, écrite et publiée en 1773. Ce chef-d'œuvre comique qui porte comme sous-titre *Les erreurs d'une nuit*, se moquait des comédies sentimentales et moralistes de l'époque.

19. C'est le résumé que fait de la pièce William Rose Benet, *The Reader's Encyclopedia*, N.Y., Thomas Y. Crowell Co, 1948, p. 1024.

20.0. Goldsmith, *She Stoops to Conquer*, acte y, scène, III.

21. *Ibid.*, acte t, scène t.

22. W Shakespeare, *Le roi Lear*, scène 1, acte I.

condescendre à ou rabaisser à : « *If you can stoop to an alliance with a family so poor as mine, take her* »<sup>23</sup> [Si tu peux te rabaisser à une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, prends-lai.

Sans épuiser ici toutes les acceptions de *stoop*, je ne peux pas ne pas évoquer le cas de *stoop to folly*, expression extraite d'une chanson qui se trouve également dans *The Vicar of Wakefield*, une pièce de Goldsmith qui a inspiré certains auteurs qui jouent avec la richesse sémantique de *stoop* : je veux parler de Goethe<sup>24</sup>, de T.S. Eliot<sup>25</sup>, de Jane Austen<sup>26</sup>, de James Joyce<sup>27</sup> et récemment de l'irlandais Tom Murphy<sup>28</sup>.

La première phrase de la chanson — *When lovely women stoops to folly* — se trouve, dans le dictionnaire, plus pour rendre compte de *folly* que de *stoop to*. *Folly* renvoie au fait d'agir bêtement ou de façon irréfléchie, ou d'être fou.

Ainsi, plus la richesse sémantique de *stoop* se développe, plus les problèmes de traduction deviennent complexes. Voyons par exemple ce qui se passe avec *la lovely woman that stoops to folly* :

*When lovely woman stoops to folly,  
And finds too late that men betray,  
What charm can soothe her melancholy,  
What art can wash her guilt away ?* 29

Deux traductions révèlent la difficulté dans la mesure où, précisément, elles escamotent le *stoop* :

*Quand jeune fille écoute un séducteur  
Elle reconnaît mais trop tard sa folie  
Quel soin peut, triomphant de sa mélancolie  
Lui rendre la paix et l'honneur ?* 30

*She stoops to conquer  
Les deux histoires  
d'amour  
de Lucy Toner*

23. O. Goldsmith, *The Vicar of Wakefield*, London, and Galsgow, Collins, 1966, Ch. XXX, p. 194.

24. J. W. Goethe, «Autobiografía. Poesía y verdad», en *Obras completas*, Tome in, Grandes Clásicos, Aguilar, México, 1951, Libro X.

25. T. S. Eliot, *The Waste Land* (1921-1922), traduit en français par Pierre Louis (Thomas Stearns Eliot, *La Terre Dévastée*, in OEuvres, Paris, Le Seuil) et en espagnol par Alberto Girri (La tierra yerma, Buenos Aires, Fraterna, 1988.)

26. J. Austen, *Emma*, vid, Chapter IX, Vol. III. «Goldsmith tells us, that when a lovely woman stoops to folly, she has nothing to do but die, and when she stoops to be disagreeable, it is equally to be recommended as a clearer of ill fame ». En français : « [...] Goldsmith nous dit qu'une jolie femme n'a plus qu'à mourir quand elle se voit guettée par la déraison ou s'aperçoit qu'elle devient désagréable, car il n'est d'autre moyen d'échapper d la critique du Monde 1...), traduit de l'anglais par Josette Salesse-Lavergne, Domaine étranger, Christian Bourgois, col. 10/18, N° 1526, 1982, p. 444.

27. J. Joyce n'est pas absent de cet hommage à Goldsmith : cf. son expression « *When lovely woman stoops to conk him* », in *Finnegans Wake*, p. 170.

28. T. Murphy, *She Stoops to Folly*, London, Methuen Drama, 1996. Traduit en français sous le même titre par Isabelle Famchon. Dans cette comédie tirée de *The Vicar of Wakefield*, Murphy rend une partie de la première phrase de la chanson de la pièce de Goldsmith : *When lovely woman stoops to folly* — celle précisément qui a inspiré tous les auteurs dont je viens de parler — et l'élève au rang de titre sous la forme de *She Stoops to Conquer*.

29. O. Goldsmith, *The Vicar of Wakefield*, op. cit., Ch. XXIV, p. 158.

30. O. Goldsmith, *Le Ministre de Wakefield*, Trad. Nouvelle, par E\*\*\* A\*\*\*, Paris, Chez Louis, Librairie, M. DCCC. III.

Ou bien :

*Quand une femme au coeur plein d'amour cede d son délire  
et reconnaît trop tard que les hommes sont trompeurs*<sup>31</sup>

IV. Avant de reprendre le récit de Lucy Tower, je voudrais insister sur une différence entre *stoop* et *bend* qui peut nous guider pour la lecture du cas que Lacan et Lucy Tower elle-même qualifient de « réussi ». *Stoop to* suivi d'un substantif peut vouloir dire « s'accommoder au goût ou à la volonté d'un autre ». Cela semble évoquer tant le mouvement que, selon Lucy Tower, son patient cherche à lui imposer [*he was able so to bend me to his will*], que celui de Kate Hardcastle. Mais, si nous y regardons de plus près, nous pouvons voir que, dans le cas de *stoop to*, c'est le sujet de la phrase qui s'accommode au goût ou à la volonté d'un autre. Ce serait effectivement le cas de Kate Hardcastle : lorsque *she stoops to conquer*, ce n'est pas Marlow qui possède la force pour la mobiliser, pour faire qu'elle *stoops*. Marlow est l'homme le plus timide du monde avec les femmes de bonne naissance ; c'est Kate qui décide de se faire passer pour quelqu'un qui puisse séduire Marlow.

Quant à elle, Lucy Tower, dit que c'est le patient qui a été capable de la courber, *bend her*, sous sa volonté à lui. La réussite de ce cas aurait-elle eu à voir avec cette force mobilisatrice du patient qui aurait obligé Lucy Tower à se courber sous la volonté de celui-ci ? Ou bien l'analyste a-t-elle fait un mouvement qui l'a placée de façon telle que l'analyse du patient a pu se déployer ?

Gloria  
Leff

## LES DEUX HISTOIRES D'AMOUR DE LUCY TOWER

Bien qu'elle invite les analystes à prendre chaque cas dans sa singularité, la première chose qui attire notre attention est que Lucy Tower raconte ces deux histoires ensemble et partiellement confondues.

Elle commence en nous disant :

Il s'agit de deux hommes d'affaires, faisant tous deux une brillante carrière, et de formation presque identique, à peu près du même âge que moi, tous deux m'aimaient bien [*both liked me as a person*], et réciproquement *II liked both of them as people*<sup>32</sup>.

Au départ, j'étais plus favorablement disposée envers *ce* dernier qui me semblait très motivé par le traitement, mieux adapté et dont le développement psychosexuel me paraissait plus normal. Par contre, le premier patient dont la cure fut plus réussie,

31. Laffont (ed.), Dictionnaire des tEuvres, 1960. Dans la séance du 29 mai 1963, Lacan reviendra sur cette phrase : *When lovely woman stoops to folly* (pas celle de *The Vicar of Wakefield*, qui est le vers original, mais celle de *The Waste Land* de T.S. Eliot) pour indiquer que « ça ne se traduit pas », et que « *stoops* n'est même pas *s'abandonne* mais *s'abaisse* à la folie ».

32. L. Tower, *op. cit.*, p. 239 ; en français, p. 126. Ce « réciproquement » est introduit en français par la traductrice. Il n'apparaît pas en anglais dans le texte de Lucy Tower. D'autre part, *people* est le pluriel de *person* : il implique une pluralité de personnes. Quand Lucy Tower dit *I liked both of them as people*, elle confirme qu'au départ, dans son récit, les deux patients apparaissent ensemble et confondus.



était au départ ambivalent, hostile et moqueur, et me fit tout d'abord hésiter à le prendre en traitement [...] [car] au début de son traitement, [il] présentait quelques problèmes psychosexuels peu attrayants<sup>33</sup>.

Les deux patients présentaient des difficultés de locution agaçantes : marmonnement, discours hésitant, détaillé, répétitif, minutieux. A certains moments, dans les deux analyses, j'étais très agacée par ces problèmes [...]

Ces deux hommes, assez aimables, étaient manifestement dépendants de leurs femmes, que leur analyse contrariait, qui leur opposaient leurs défenses et s'efforçaient de la saboter ; elles étaient possessives et dépréciaient leurs maris d'une manière très subtile. Ces deux hommes étaient très agressifs envers leurs femmes, dont chacun d'eux avait peur [...] Ainsi ne pouvaient-ils manquer, tôt ou tard, de tenter de dresser leur analyste contre leur femme [...] Il est évident que de tout cela, j'avais théoriquement conscience [*I was theoretically aware*] depuis le tout début du traitement des deux hommes, et que j'étais en logique et en raison, tout à fait attentive [*on guard*] à surveiller mes propres réactions, particulièrement en ce qui concernait les nombreuses plaintes qu'ils émettaient contre leurs femmes. Je me gardais aussi [*I was equally on guard*] de me laisser irriter par la conduite subversive de leurs femmes respectives vis-à-vis du traitement de leurs maris<sup>35</sup>.

Dans les deux cas, Lucy Tower affirme que les patients eux-mêmes contribuaient aux problèmes qu'ils avaient avec leurs femmes respectives ; les deux étaient très soumis, hostiles et pleins de dévotion, et, de leur côté, les femmes étaient très frustrées par la difficulté que leurs maris présentaient à s'affirmer en tant qu'homme d'une façon non inhibée. Nous entrons tout de suite dans le vif du sujet, nous dit Lacan : « ils ne font pas assez semblant ». Quant à Lucy Tower, « elle ne sait pas ce qui risque là-dedans de la piéger ». Dans les deux cas, elle-même passa par des phases de *protectiveness*, voulant protéger le mariage et la femme du premier patient et, dans le second cas, le patient lui-même. A ce sujet, Lacan remarque qu'en ce qui la concerne, le fait qu'elle a beaucoup plus d'attirance pour le second patient que pour le premier qui a, selon elle, des problèmes psychosexuels « pas tellement trop attrayants », la rassure<sup>36</sup>.

Voyons donc ce qui se passe dans le premier cas, celui qu'elle qualifie de réussi et au sujet duquel Lacan dit que « la chose a réussi ». Lucy Tower poursuit :

Dans le premier cas, le moment pivot se déroule comme suit : vers la fin de la deuxième année de cette analyse [...] la femme du patient eut une grave maladie psychosomatique<sup>37</sup>.

Rappelons quelques détails de ce cas : Lucy Tower voulait sauver le mariage ; elle était très attentive à ce qui arrivait à l'épouse du premier patient et lorsque celle-ci fit ce « petit accident psychosomatique », elle se demanda si cela ne pourrait pas être une issue pour elle et même être bénéfique à la relation matrimoniale ; en effet, elle

33. *Ibid.*, p. 239 ; en français, p. 127.

34. *Ibid.*, p. 239, 241 ; en français, p. 127, 129.

35. *Ibid.*, pp. 241-242 ; en français, p. 129.

36. *Ibid.*, p. 243 ; en français, p. 130.

37. J. Lacan, *Écrits*, 20 mars 1963.

craignait que cette femme, diagnostiquée par un psychiatre comme psychotique, ne s'achemine vers une psychose. « Voilà, nous dit Lacan, une angoisse bien fixée »<sup>38</sup>. Dans cette analyse, la situation demeurait inchangée malgré l'effort fourni pour analyser tout ce qui se passait dans le transfert, ainsi que la façon dont le patient utilisait ses conflits avec son épouse afin d'obtenir plus d'attention de la part de son analyste ainsi que les compensations qu'il n'avait jamais obtenu du côté de sa mère.

Revenons au récit :

Je crois que la formation de la névrose de transfert de cet homme me poussait lentement et inexorablement à être effectivement pour lui, dans une faible mesure, la figure maternelle surimpliquée et suridentifiée (que sa femme, selon lui, n'était pas), qui, sans évaluer le pour et le contre, voyait les choses du point de vue où lui-même se plaçait et s'identifiait à ses sentiments hostiles, au lieu d'en être l'observateur absolument impartial. Je crois qu'en dépit de mes précautions, j'avais été imperceptiblement poussée par ses pressions transférentielles à considérer sa femme comme un problème beaucoup plus important qu'il n'avait paru l'être initialement. En tout cas, je n'avais pas observé qu'elle était en effet devenue progressivement moins qu'un problème, car en dépit de la résistance chronique et exaspérante du patient, il gérait *incontestablement* [c'est L. Tower qui souligne] la situation domestique avec plus de fermeté et de gentillesse<sup>39</sup>.

L. Tower ajoute que :

Les choses atteignirent leur point critique environ une année plus tard. Le caractère monotone, masochique et dépressif de la résistance de ce patient m'avait mise mal à l'aise et à la fois frustrée. Soudain, je fis un rêve si stupéfiant qu'il effaça tous les souvenirs qui l'avaient induit. Le rêve était très simple ; j'étais en visite chez ce patient. Sa femme qui, seule, était présente, semblait contente de me recevoir et se montrait très accueillante et bienveillante. Le ton général de la visite était celui d'un après-midi de bavardage entre deux épouses amies (*friendly wives*) dont les maris seraient amis ou collègues<sup>40</sup>.

En y réfléchissant, je réalisais que je savais depuis quelque temps, mais sans en avoir pris note, que la femme n'entravait plus le traitement de son mari [...] Le rêve me révélait que j'aurais dû m'identifier à elle dans la situation conjugale ; qu'en fait, elle voulait vraiment que je vienne chez elle et aurait aimé que j'aie une meilleure idée d'elle. Le rêve disait qu'elle était beaucoup mieux disposée envers moi que je ne l'avais cru pendant l'année écoulée et qu'il était temps pour moi de considérer la scène domestique de son point de vue".

Comment Lucy Tower s'explique-t-elle ce qui se passe après le rêve ? Selon elle, une fois développée et résolue sa réponse contre-transférentielle à la situation transférentielle, le patient put rompre les résistances qu'il rencontrait pour communiquer,

38. L. Tower, *op. cit.*, p. 243 ; en français, p. 130.

39. Cangoisse, 20 mars 1963.

40. L. Tower, *op. cit.*, pp. 243-244 ; en français, p. 131.

41. Ibid., p. 245 ; en français, pp. 131-132.

et tout l'affect retenu depuis si longtemps s'épancha. C'est alors que cet homme commença à lui plaire en tant que personne.

J'incline à penser que ce n'est qu'après que l'inconscient de cet homme a perçu qu'il m'avait *réellement* [c'est L. Tower qui souligne] obligé à une réponse contre-transférentielle, qu'il prit suffisamment confiance en son pouvoir à m'influencer et en ma bonne volonté, au moins pour une part, à me laisser influencer ou courber par lui 1... 1 Je crois que s'il n'avait pas eu le sentiment, perçu par son inconscient, d'avoir réellement été capable de me plier un peu, affectivement, à ses besoins [*having been able in some small way to bend me affectively to his needs*], cet homme n'aurait pas pu aller aux sources les plus profondes de sa névrose. Le fait qu'il ait été capable de me courber ainsi sous sa volonté [*that he was able so to bend me to his will*] réparait la blessure de son moi masculin, et du même coup éliminait sa peur *infantile* de mon [c'est L. Tower qui souligne] sadisme dans le transfert maternel<sup>42</sup>.

En voyant rétrospectivement ce qui était arrivé avec l'autre patient, celui qui lui plaisait, pour qui elle se préoccupait, celui qui n'avait pas ces « *psychosexual problems* » si désagréables comme le premier, Lucy Tower dit qu'elle n'était pas émue par le besoin érotique et de soumission du patient à son égard :

Cet homme *n'avait pas* la force nécessaire pour me plier à sa [c'est L. Tower qui souligne] volonté comme fit le premier patient [*This man did not have a mobilizable strength capable of bending me to his will*]. Je crois [...] qu'il ne lui aurait été possible, tout au plus, que de me séduire pour que je le soumette à ma volonté<sup>43</sup> (*His maximum potential would have been to seduce me into bending him toward my will*)<sup>43</sup>.

*She stoops to conquer .  
Les deux histoires  
d'amour  
de Lucy Tower*

Selon l'explication de Lucy Tower, la réussite avec le premier patient est due au fait qu'il a eu la force mobilisatrice de la courber à sa volonté à lui — *bend her to his will*. Tant à ce moment-là que dans les moments suivants, Lucy Tower pose la question en termes de masochisme et, comme Lacan le dit à plusieurs occasions, elle se trompe : elle n'est pas du tout faite pour rentrer dans le dialogue masochiste. Nous pouvons voir là quel est son échec avec le second patient, avec lequel, comme le signale Lacan, « elle loupe si bien »<sup>44</sup>. Le problème réside dans le fait que, dans son récit, elle assoit la réussite de cette analyse sur la force mobilisatrice de ce patient. Nous nous trouvons donc sur le terrain du *bend* [de courber] et du *will* [de la volonté] : soit le patient parvient, par sa force, à la courber à sa volonté à lui, soit il n'y a pas d'analyse possible. En effet, le patient était parvenu à la courber à sa volonté ; il interprète très probablement le mouvement de l'analyste dans le sens où c'est lui qui l'a courbée sous sa force. Si elle le dit, nous n'avons aucune raison d'en douter, mais là n'est évidemment pas la question. Dans la mesure où ce premier patient ne lui plaisait pas autant que l'autre, elle se sentait tranquille et ne se tenait

42. *Ibid.*, p. 245 ; en français, p. 132.

43. *Ibid.*, pp. 248-249 ; en français, p. 135.

44. *Ibid.*, p. 250 ; en français, p. 137.

---

Gloria  
Leff

pas sur ses gardes ; et tandis qu'elle s'occupe à protéger le mariage et l'épouse de ce premier patient, elle se permet de tomber dans le piège, d'être dupe et de se laisser entraîner là où le patient veut l'emmener.

Revenons au rêve. Que se passe-t-il là ? Nous sommes dans le monde anglo-saxon des années cinquante, dans un contexte où très peu de femmes travaillent et moins encore se distinguent dans leur profession. Lucy Tower fait partie de cette minorité. C'est une psychanalyste reconnue qui rencontre ses collègues pour discuter de problèmes aussi importants que ceux qui apparaissent dans ce travail. Dans ce rêve, elle va chez le patient et c'est sa femme qui la reçoit ; le patient n'est pas chez lui. Au lieu de trouver une femme agressive qui l'insulterait et attaquerait l'analyse de son époux, celle-ci la reçoit de façon extrêmement amicale et accueillante. Le ton général de la visite est celui de deux *friendly wives* dont les maris sont *colleagues*. Elle-même ne se trouve pas dans le rêve en tant que *colleague*, mais en tant que wife [épouse], et même en tant que *housewife* [femme au foyer]. Dans le rêve, Lucy Tower se rabaisse au rang de *friendly wife*, elle voit la scène conjugale d'un autre point de vue et c'est alors que la situation s'éclaircit : la sienne d'abord, puis à partir de là, celle du patient. D'une part, avant le rêve, lorsqu'elle nous décrit, avec ses outils théoriques, « le développement de sa réponse contre-transférentielle à la situation transférentielle », ce n'est pas le patient qui la courbe à sa volonté à lui : elle *stoops* dans le sens où elle s'accommode à ce qu'elle définit comme la volonté du patient. D'autre part, on pourrait dire que she *stoops in her dream*, elle se rabaisse dans son rêve de *colleague à friendly wife*. Enfin, ce qui lui arrive dans le rêve est tellement frappant qu'une fois la frayeur passée, elle se soumet à son rêve, *she stoops to her dream*, dirait-on. En effet, comme Lacan et elle-même le reconnaissent, lorsqu'elle se situe à sa place... tout change<sup>45</sup>. Cette analyse n'était pas axée sur la force mobilisatrice du patient. C'est à partir du moment où elle *stoops* qu'elle se rend compte que les revendications transférentielles de son patient étaient une imposture.

---

45. Voyons ce qui s'est passé avec ce patient. « Le tournant de cette cure eut lieu quand soudain, et de manière imprévisible, il entra dans un état dépressif schizoïde. Rien ne m'en avait avertie, j'avais peu de matériel pour comprendre ce qui était en train de se passer, et avant que j'aie pu l'évaluer, il arriva un jour à son rendez-vous de 17 heures, après plusieurs jours d'une angoisse intense et de fantasmes suicidaires obsédants. Il était gravement agité, ses fantasmes suicidaires débouchèrent soudain sur une violente explosion d'envie de meurtre, au point que j'en fus véritablement alarmée. Je sentis qu'il était très proche d'un état dissociatif et qu'il se pourrait bien qu'il se jette par la fenêtre ou par l'escalier de secours pour échapper à la peur de ses idées meurtrières. Le bureau était désert, les secrétaires étaient rentrées chez elles. Je lui dit brièvement et calmement que je pensais qu'il était beaucoup trop bouleversé pour parler de ses problèmes ce soir-là ; je le priai de rentrer chez lui, de prendre un calmant, d'essayer de trouver à se distraire, et surtout de revenir le lendemain matin quand il se sentirait plus calme. Il acquiesça, comme dans un état de transe, et partit. Peu à peu, je pus le tirer de cet état aigu, apparemment proche d'un état psychotique. Après cet épisode, je n'eus plus jamais confiance en ma capacité de faire quoi que ce soit avec cet homme sur le plan analytique, et je ne le reçus jamais plus en dehors des heures de bureau. Par la suite, j'interrompis sa relation avec moi et fis les démarches nécessaires pour qu'il poursuive sa cure avec quelqu'un d'autre. Je pensais que cela pouvait peut-être être perlaboré avec un analyste homme qu'il percevrait comme une personne capable de le contrôler. 1...1 », *Ibid.*, pp. 250-251 ; en français, p. 137. Avec un patient elle *stoops*, avec l'autre elle loupe. Cf. *Cangoisse*, 27 mars 1963.

*She stoops to conquer*  
*Les deux histoires*  
*d'amour*  
*de Lucy Tower*

Pour appréhender la différence entre *will* (volonté) et *desire* (désir), on peut aborder les subtilités de ce qui se passe dans le cas lorsque tout change. Signalons simplement pour l'instant que, selon Lucy Tower, la volonté du patient était que l'analyste voit son épouse comme une femme agressive, avide de contrôle, prête à tout pour miner l'analyse de son époux. Lucy Tower *stoops* dans son rêve et « trouve que le patient s'occupe beaucoup plus de sa femme et qu'il est plus soucieux de ménager de ce qui se passe à l'intérieur du cercle conjugal qu'elle ne l'avait soupçonné »<sup>46</sup>. C'est cela que Lacan veut dire lorsqu'il affirme que le désir du patient est remis à sa place et que toute la question résidait dans le fait que cette place, il ne pouvait pas la trouver, que c'était ça sa névrose d'angoisse<sup>47</sup>. J'ajoute qu'il n'aurait jamais pu trouver cette place si son analyste n'avait pas d'abord trouvé la sienne.

Une des grandes questions qui traversent le séminaire *L'angoisse* consiste à savoir si l'angoisse de castration, telle que Freud l'avait posée dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin »<sup>48</sup>, est dépassable. « Que signifie cet arrêt de la dialectique analytique sur l'angoisse de castration ? » se demande Lacan le 5 décembre 1962<sup>49</sup>. C'est pourquoi ce repérage que fait Lacan à partir du récit de Lucy Tower a d'importantes conséquences cliniques. Une fois qu'elle a pris sa place, l'analyste se trouve, comme le souligne pertinemment Lacan, en posture de rivalité tierce avec les personnages de son histoire, et c'est pour cette raison qu'elle peut recevoir ce qui vient.

Concluons en revenant à la comédie *She Stoops to Conquer*. Cette pièce débouche sur un dénouement heureux, quand Kate *stops stooping*, arrête de « *stooper* ». Dans l'épilogue, Goldsmith met en relief ce dernier moment en nous disant :

*Well, having stooped to conquer with success*  
*And gained a husband without aid from dress*<sup>50</sup>

[Vous savez quoi ? Après s'être abaissée pour conquérir avec succès  
 Elle a gagné un mari sans s'aider du moindre atout]

Évidemment, ce qui est énigmatique dans cette oeuvre magistrale n'est pas qu'une femme se fasse passer pour une serveuse afin de conquérir le coeur d'un homme timide qui se sent mal à l'aise en compagnie de femmes de bonne naissance, mais se montre franchement résolu avec les femmes de classe sociale inférieure à la sienne. Kate s'en remet aux rencontres et aux circonstances, et découvre ainsi ce qui excite Marlow ; une fois qu'elle occupe cette place, une dimension temporelle s'ouvre dans la pièce, marquée par la tension qui caractérise ce personnage. Cette « dame-servante » — titre sous lequel cette pièce fut traduite en Espagne<sup>51</sup> — possède en elle ce

<sup>46</sup> *Ihngoisse*, 20 mars 1963.

<sup>47</sup> *Ibid*, 27 mars 1963.

<sup>48</sup> *Ibid*.

<sup>49</sup> *Ibid*., 5 décembre 1962.

<sup>50</sup> O. Goldsmith, *She Stoops to Conquer*, op. cit., Epilogue, p. 121.

Je remercie Guy Le Gaufey pour la traduction de ces vers.

<sup>51</sup> O. Goldsmith, *La dama-sirvienta o los enredos de una noche*, Trad. Marta del Pilar Garcia Fernández, Bosch, Barcelona, 1982.

qu'il y a de plus excitant pour Marlow et, à la fois, ce qui provoque sa plus grande inhibition. Pour sa part, elle se sent très à l'aise dans son déguisement et elle est prête à le garder le temps qu'il faut, dans la mesure où ce temps n'est pas interminable. Elle se le dit textuellement en aparté quand Marlow commence à se douter que toute est un leurre : «Je conserverais encore le personnage par lequel *I stooped to conquer* »<sup>52</sup>. Ce n'est qu'à ce moment qu'apparaît la phrase qui donne son titre à la pièce. Kate a pris note des conséquences que son mouvement a eu sur Marlow. Elle prévoit alors qu'il lui faudra se passer du déguisement pour effectuer la conquête. Avant de révéler à Marlow qui elle est, il lui déclare son amour et s'apprête à affronter son père, qui espère le voir se marier avec une fille riche, bien éduquée et de bonne famille. L'énigme passe donc à présent du côté de Marlow. Le dénouement de la comédie survient lorsqu'il ne s'agit plus pour Kate de jouer davantage, sans arrêt, le rôle de serveuse. Grâce aux mouvements réalisés par Kate, Marlow sort de son inhibition et décide de se marier avec elle, tout en sachant parfaitement que c'est une femme de « bonne naissance».

---

Gloria  
Leff

---

52.0. Goldsmith, *She Stoops to Conquer*, op. cit., acte iv.

# Horizontalités du sexe

JEAN ALLOUCH

## I. ANNONCE

Verticalement  
tu n'es pas une affaire,  
je sais bien,  
mais horizontalement  
c'est toi que je préfère,  
et de loin.

Chapeau, pour la merveilleuse équivoque du « et de loin » ! Mais ces vers indiquent aussi que, dans l'érotique, intervient une horizontalité (c'est aussi l'« alité » du lit, si cher à Lacan, de la clinique) qui serait une condition du désir, tandis que la verticalité (le phallicisme mal entendu) lui ferait impasse. La meilleure définition qu'à mon avis Lacan ait jamais donnée du phallus ne se trouve ni dans ses écrits, ni même dans ses séminaires. Il est allé la dire, en 1975, (fallait l'faire !) ... en Suisse, ... à l'IPA, et... dans ce qui paraît bien constituer l'unique contrôle en public auquel il se soit livré :

[...] ce qu'elle désigne comme phallus [*elle : la patiente du contrôlé*], c'est simplement un énorme organe. Le phallus, ce n'est pas ça, le phallus, c'est son accueil, son ouverture, sa capacité d'admettre autre chose que l'autonomie à laquelle elle se cramponne, et pas précisément un organe mâle !

Couché le phallus ? Que serait-il d'autre en tant qu'objet petit *a* ?

Son siècle a joué un tour à la psychanalyse, l'a comme retournée, a fait de son envers un miroir tendu où elle devait se trouver belle. Tandis que Freud et ses amis croyaient recueillir des faits, les établir, les expliquer en forgeant une théorie à la fois

---

L Chanson de Jean Ferrat. Paroles de Roland Valade.

révolutionnaire et appropriée, la culture s'est peu à peu et toujours davantage emparée de cette théorie pour en faire l'horizon à partir duquel chacun était invité à (sommé de ?) se situer. Aujourd'hui, ouvertement, dans les médias, des psychanalystes disent la norme sociale<sup>2</sup>. Or, cet horizon « psy » n'est pas seulement un lointain sur fond duquel s'apercevrait le sujet ; plus radicalement il intervient comme ce à partir de quoi le sujet consisterait.

Autant dire qu'en tant qu'ek-sistant, le sujet, au moment même où Lacan le définissait par le couple signifiant, s'est trouvé faire son trou ailleurs. Ainsi d'autres horizons sont-ils apparus (d'abord comme contre-culture, puis comme sub-culture), l'un des plus manifestes aujourd'hui bordant le champ dit « gai et lesbien ».

Cette pluri-horizontalité du sexe, ainsi que l'élection dont elle jouit ne sont pas sans conséquences sur la psychanalyse, même si, ces conséquences, la psychanalyse craint encore de les tirer. On le sait, l'homosexualité n'est plus considérée comme une maladie. On sait moins que le transsexualisme a effectué ce même pas de côté, échappant, en se culturalisant, à l'emprise néfaste (et de surcroît parfaitement inefficace) du psychopathologique. C'est notamment la catégorie elle-même de perversion qui saute, et, avec elle, le beau paradigme *pernepsy* (perversion / névrose / psychose). Il nous faudra bien oser franchir le pas, parfaitement indiqué par Lacan, d'une clinique radicalement singulière, autrement dit sans nosographie (Lacan en usait comme d'une béquille, ce que la médicalisation actuelle de la psychanalyse néglige en laissant entendre qu'il s'agit d'une jambe, pas même de bois).

L'horizon gai et lesbien est venu se loger entre cette nosographie désormais défaite et l'universalité à laquelle elle prétendait. Est en question l'essentialisme (Foucault) psychanalytique. La perversion, l'homosexualité, le transsexualisme comme psychose, l'hétérosexualité elle-même apparaissent des *constructions* culturelles historiquement localisables et désormais assez bien localisées. La perte, ou plutôt son commencement, de leur pouvoir normalisant fut en quelque sorte signée par le surgissement de nouvelles formes de sexualité, et peut-être, plus radicalement, par la survenue d'un nouveau rapport au sexuel.

En énonçant son « il n'y a pas de rapport sexuel », Lacan, du moins est-ce là mon pari, a rendu possible que la psychanalyse accueille ces changements sans s'en trouver trop effrayée, quitte à décidément y laisser quelques malheureuses plumes. Qu'on se rassure, ça ne sera pas plus mal mais plutôt une occasion offerte à la psychanalyse de mieux se définir comme ce qu'elle est : non pas socialement intégrée mais, depuis Freud, une analytique « pariasitaire ».

---

2. C'est une fois de plus le cas le jour où j'écris cet argument : cf. l'ignoble article de Francis Martens dans *Le Monde* du 12 décembre 2001 : haro sur l'artiste ! et le psychanalyste jette la première pierre.



## II. CAUSERIE

*Craignons, craignons le socialisme d visage sexuel.*

Michel Foucault<sup>3</sup>

*Eh oui, beaux messieurs, gentes dames,  
nous ne sommes pas ici au Collège de France,  
mais d l'Académie du foutre ou l'examen de passage  
demande d'autre qualités que quelques annonces  
de masturbation blême dans une turne de Normale Sup.  
Ici, chez nous, le plaisir seul est à l'ordre du jour.  
Et le discours est choisi non en raison de sa cohérence cartésienne  
mais de sa force de frappe, ponctuant un mouvement du corps,  
de la bouche au membre.*

Sylvia Bourdon<sup>4</sup>

Que le Cercle Freudien et Espace analytique soient, aujourd'hui<sup>5</sup>, les deux premiers groupes à accueillir ce qui m'apparaît un désormais inévitable questionnement qui a saisi l'École lacanienne et dont elle tente de se faire le vecteur n'apparaît pas un négligeable événement. J'y suis, pour ma part, sensible, et tiens, d'emblée, à vous remercier de cet accueil. Aussi, est-ce sur le ton de la causerie, comme dans la proximité d'un feu de cheminée généreusement déployé, que je me propose de vous parler.

Un psychanalyste connu, Emilio Rodrigue, dans un entretien récent, déclarait, avec une belle ingénuité que l'on a plaisir à saluer, que, depuis l'âge de 19 ans, les histoires sexuelles, à commencer par celles publiées par Freud et Stekel (dans *La femme frigide*, Paris, idées, Gallimard, 1973), l'intéressaient, qu'elles continuent, d'ailleurs à l'attirer<sup>6</sup>. Que voici un propos dans le droit-fil des préoccupations actuelles ! On peut en juger par ce fait que le mot « sexe », ou « sex » est, dans le monde entier, celui le plus tape, sur les claviers des ordinateurs, dans les petites fenêtres qu'offrent au bon peuple les dits « moteurs de recherche »<sup>7</sup>.

Que chacun, s'il le souhaite, médite cette étrange convergence, cet accord sur le trait unaire du « sexe roi » (Foucault) qui, l'on peut tout de même le soupçonner, sonne trop juste. Je m'interdis pour ma part d'en déplier les implications car, en m'invitant à intervenir aujourd'hui, vous n'avez demandé de prendre la parole sur cette question désormais entrevue des nouvelles formes « sexualité » ni à un socio-

3. M. Foucault, « Non au sexe roi », Dits et écrits, t. III, Paris, Gallimard, 1994, p. 263.

4. S. Bourdon, *L'amour est une fête*, Paris, Editions blanche, 2001, p. 39 (1<sup>re</sup> édition en 1976).

5. Ce texte est celui de l'intervention, faite le 19 janvier 2001 à l'Hôpital Sainte-Anne, à l'invitation du Cercle Freudien et d'Espace analytique. Titre de cette journée : Y a-t-il du nouveau dans le sexuel ?

6. « Reportage a Emilio Rodrigue », in *Psyche navigante* du vendredi 3 mars 2000. Cf. : <http://www.psyche-navigante.com>.

7. Cf. Le *Nouvel Observateur* du 3 au 9 janvier 2002, p. 46. En choisissant de demander à un psychiatre éthologue d'énoncer pour ses lecteurs « les clés du bonheur », ce numéro signale la place et la fonction des « psy » en France aujourd'hui.

logue, ni à un historien, ni à un littéraire, ni à un artiste, et pas non plus à l'un des actants des nouveautés en question, au rang desquels il faut compter ceux du mouvement gai et lesbien qui, comme on le sait, a notamment introduit la notion de « genre » (*gender*). N'ayant aucune de ces compétences ou de ces talents, je laisse à d'autres le soin d'effectuer un inventaire, voire une classification ordonnée de ces nouvelles manifestations, au moins en Occident, du petit dieu Éros — quitte à décevoir la curiosité de ceux, parmi vous, qui sont restés peu informés c'est-à-dire naïfs en ce domaine.

Je les imagine plutôt nombreux dans cette salle, peut-être à tort mais tout de même en me basant sur le fait que le psychanalyste est censé avoir une suffisante connaissance de toute une série de « disciplines » (c'est bien le mot), alors qu'on n'entend guère dire qu'il devrait pour le moins être un bon connaisseur, sinon un vrai amateur de ce que l'on peut appeler, usant d'une métonymie, *l'enfer* des bibliothèques, lieu élu de la littérature érotique censurée dans ses diverses traditions, d'ailleurs historiquement liées, hindoue, chinoise, japonaise, arabe, juive, occidentale. S'il est vrai que, selon un mot de Lacan, « le désir c'est l'enfer », n'est-ce pas là que les lacaniens, au moins eux, devraient en premier lieu s'adresser ?

Pour les solliciter à s'avancer davantage en ce terrain glissant, on pourrait déjà leur indiquer qu'ils y trouveraient un lieu privilégié d'intervention de leur signifiant, celui au nom duquel ils ont largement déserté l'érotique.

Comment vous indiquer ceci, sinon par un exemple ? Un auteur du xv<sup>e</sup> siècle rapporte que, sur la porte d'un cloître d'une certaine abbaye, pouvait se voir un tableau peint représentant un abbé mort au milieu d'un pré, le cul découvert, duquel sortait un lis. Une légende est imprimée autour du médaillon, où l'on lit : *Habe mortem prce oculiis*, « Aie la mort devant les yeux ». Mais si, au lieu de traduire, vous translittérez ceci en français, vous obtenez tout autre chose, à savoir une description de l'image. On lit alors en effet : « Abbé mort en pré au cul lis ». C'était dire que l'âme du mort était sortie par cet orifice si libidinalement chargé. Je tiens ce morceau de bravoure de Claude Guillon, quelqu'un qui fit un certain bruit et eut des ennuis, en 1982, avec son livre *Suicide mode d'emploi*. Claude Guillon, il y a peu, publiait chez Zulma (certes, ni chez Gallimard ni chez Odile Jacob) un éloge de la sodomies qui, bien entendu, vous a échappé, ce qui, à mes yeux, confirme la sorte de naïvete que je vous impute et à laquelle j'ai donc affaire.

Cette naïveté ne m'apparaît pas du même tonneau que celle de Lacan ; elle me semble, pour tout vous dire, un peu bête. Et ce sera donc ma première remarque concernant non pas tant *les nouvelles formes de la sexualité que ce que ces nouvelles formes font, depuis une bonne quarantaine d'années, à la psychanalyse* : elles cernent le psychanalyste comme plutôt sot. Notez que ça n'est pas si mal, ça calme un peu cette enflure du sujet supposé savoir, savoir les disciplines ; mais enfin, ce bienfait a ses limites et cette sottise son envers ; elle finit par virer à la méconnaissance. C'est le moment où nous sommes, celui où le psychanalyste se laisse identifier comme l'exact contrepoint

---

8. C. Guillon, *Le siège de l'dme, Éloge de la sodomie*, ed. Zulma. 1999, p. 68.

L'Unebévúe Revue N° 1

*Horizontalités  
du sexe.*

L'Unebévúe Revue N° 1

L'Unebévúe Revue N° 1

L'Unebévúe Revue N° 1

L'Unebévúe Revue N° 1

L'Unebévúe Revue N° 1

le transfert non plus tant à l'amour qu'au sujet supposé savoir, logifier l'analyse, fabriquer des mathèmes, ces décisions théoriques majeures *prêtaient* à ce que l'on se détourne de l'érotique. Et sans doute n'est-ce pas un hasard si certains, autour du moment de la mort de Jacques Lacan, se sont précipités à chercher le mot « corps » dans son oeuvre", pour se trouver ensuite comme surpris qu'il y fût beaucoup plus présent qu'ils ne l'avaient imaginé.

Mais l'autre jambe boite aussi. Tandis que Lacan fut, presque jusqu'à la fin, très branché sur son temps, les lacaniens, passionnés par l'étude des écrits et autres séminaires de Lacan, ont fini par négliger le leur. N'y avait-il pas, chez Lacan, comme cela a été dit, la clé ? Mais clé de quoi ? Il suffit de confronter les problématisations de l'érotique dans les *gender studies* et dans la psychanalyse pour s'apercevoir que rien de définitivement stable ne s'offre ici comme réponse possible.

Mon ambition n'est certes pas de régler la question soulevée par l'opposition constructionisme / essentialisme. Si l'on veut par exemple disposer d'une description sérieuse de ce qui se passe quand on baise (pour notamment déterminer si cet acte constitue ou non une formation de l'inconscient), on sera avisé de ne s'adresser en premier ni à Freud, ni à Lacan, ni même à aucun moderne, mais à Lucrèce<sup>12</sup>. Le proverbe « rien de nouveau sous le soleil » comporte son mi-dit de vérité, même lorsque le soleil paraît, sous sa forme d'Aton, s'absenter.

#### Vers une *nouvelle nonne* ? De l'égalité érotique.

Par trois fois, ce qui va aussi être en jeu est la notion de norme, de normalité, de sexualité normale (de fait : normalisée par le biais d'un certain nombre de dispositifs qui, désormais, intègrent la psychanalyse). Il s'agit d'une notion-carrefour, que l'on trouve à l'oeuvre dans de nombreuses disciplines, mais aussi dans la société. Et certes Lacan la maniait non sans un certain bémol, par exemple en disant que le pervers est « normal dans sa perversion ». Il n'empêche, peut-être est-ce maintenant seulement que l'on peut s'aviser comme jamais d'à quel point la théorie analytique véhicule des données culturelles (et ce peut être une norme) qui sont autant d'opinions et non pas de raisons — maintenant où la théorie analytique elle-même (plutôt sa caricature, mais incarnée par d'aucuns) est socialement devenue l'une de ces opinions, peut-être la principale.

Or, cette donnée culturelle nommée normalité est quelque chose de fluctuant. Et sans doute quelqu'un d'aussi sensible à ces fluctuations que peut l'être Didier Eribon nous donne-t-il, dans son dernier ouvrage, qui est de théologie morale, la nouvelle formule de la norme sexuelle. Eribon parle d'une « égalité des sexualités »<sup>13</sup> — entendant d'abord par là, dans son combat contre l'homophobie, qu'aucune n'est condamnable.

11. Pour un témoignage de cette quête : cf. Louis de la Robertie, «Le corps, textes de Jacques Lacan ., in *Littoral* n° 27/28, Toulouse, Érés, nov. 1988 (désormais aux éditions EPEL).

12. Lucrèce, *De la nature*, livre quatrième 1037-1280, traduction, introduction et notes par H. Clouard, texte intégral, Gamier Flammarion, Paris, 1964, pp. 144-150.

13. D. Eribon, *Une morale du minoritaire, Variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001, p. 287.

Il s'agit d'un principe éthique et politique qui, sans doute, mériterait davantage de réflexion pour être socialement admis comme tel. Il s'agit aussi d'un principe que démentent les faits (ce qui ne suffirait certes pas pour le destituer comme principe). Je n'en veux pour preuve que l'actuel double mouvement d'une reconnaissance de l'homosexualité *allant de pair* avec une condamnation, non moins assurée, de la pédophilie. Foucault lui-même, qui souhaitait s'avancer très loin dans le sens d'un clivage radical entre sexualité et législation, ne méconnaissait pas qu'il avait du coup affaire à au moins deux os : le viol et l'enfant<sup>14</sup>.

Mais considérons le problème de cette égalité du point de vue du sujet. Rien ne permet alors d'affirmer que toutes les sexualités sont égales, puisque c'est exactement le contraire que nous sommes amenés à constater : nul *sujet ne tient pour égales les pratiques érotiques auxquelles il a pu avoir affaire de quelque façon que ce soit*. Certes, cette proposition universelle reste-t-elle à la merci d'une particulière affirmative qui la ferait voler en éclats. Et certes, il faudrait aller trouver une telle expérience aux extrêmes.

L'on songe, bien sûr, à Sade, mais fort intempestivement. Bien plutôt est-ce à l'idée même qu'on se fait de lui, tout au moins si l'on n'a pas lu Annie Le Brun<sup>15</sup>. Car Sade, s'il offre, dans ses *Cent vingt journées*, un panorama qui se veut complet des jouissances érotiques, ne le fait pas dans la perspective que chacun de ses lecteurs devrait se retrouver dans toutes, se retrouver, autrement dit « s'enrver » (Georges Bataille) de toutes. Sade aura satisfait à son projet si une seule de ces figures produit, chez tel de ses lecteurs, une franche excitation. Quant à sa vie ou, si vous préférez à son vit, l'on sait clairement que certaines formes de ce que nous nommons sexualité lui restaient étrangères, telle la nécrophilie.

Mais l'on peut aussi convoquer l'expérience partouzarde dans ce qu'elle peut avoir de joyeusement festif. Lisons la chère Sylvia Bourdon, ce qu'elle nous relate de son expérience étayant parfaitement la justesse de son propos :

C'est le miracle des soirées réussies : plus d'inhibitions, plus de catégories sexuelles, plus de peur de la différence, chacun se laisse aller à ses désirs les plus profonds et les plus refoulés en perdant bientôt toute mesure et retenue. Cela parce que règne un climat de confiance, on est entre égaux [*commentaire : revoici donc notre égalité*], chacun respecte les errements de l'autre et se livre sans crainte pour son image à ses fantasmes. J'ai vu des hétérosexuels convaincus sodomisés comme des centurions, des gouines exclusives avaler du sperme comme une hostie, des femmes monogames se transformer en supermarchés, des business-men autoritaires se faire fouetter avec délices<sup>16</sup>.

Il n'en reste pas moins qu'une expérience érotique est radicalement exclue pour que toutes ces autres deviennent possibles et c'est, Sylvia Bourdon le note avec sa précision coutumière,... le rire, le rire comme « incitation à la flaccidité ».

14. M. Foucault, « Enfermement, psychiatrie, prison », in *Dits et écrits*, t. HI, *op. cit.*, p. 351 jusqu'à la fin. Et aussi, dans ce même volume, « La loi de la pudeur », pp. 763-777.

15. A. Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme*, Sade, Paris, Pauvert, 1986, Folio Gallimard, 1993.

16. S. Bourdon, *op. cit.*, p. 97.

Il n'est pas une expérience, pas un sujet pour lequel certaines pratiques érotiques ne soient exclues, que ce soit indifférence ou répulsion. Et l'une des solutions, pour ce sujet, à l'endroit de ces pratiques, peut bien s'appeler « naïveté ». La variété de ces pratiques (que l'on dit caractéristique de l'être humain) déborde, et de loin, l'expérience que peut en faire un sujet. Il n'y aurait rien d'intempestif à accueillir la théorie freudienne des pulsions comme une tentative d'apporter un certain ordre, voire un certain ordonnancement dans cette variété.

### Sur la masturbation

Si donc cette limitation de chacun dans l'érotique est un fait majeur, à quoi précisément référer l'égalité dont nous parle Eribon, celle que dément la disparité que je disais à l'instant où certaines pratiques enviables en côtoient d'autres situées comme exclues ?

J'avancerai que les diverses formations selon lesquelles un sujet parvient à la jouissance orgasmique (ou la suspend) ne peuvent être dites *égales* qu'en ce sens réduit où, n'étant pas *les mêmes*, elles auraient un dénominateur commun. Quel peut être ce dénominateur commun, si ce n'est le droit ? Le seul candidat sérieux qui se présente est la masturbation. Question : l'érotisme occidental serait-il devenu essentiellement masturbatoire ?

Dans *Libération* du 3 janvier 2002 un éditeur, à savoir Benedikt Taschen déclare avoir dit à sa femme, au vu des photos de Roy Stuart : « Ça fait cinq fois que je me masturbe sur ces photos en un week-end ; il faut absolument que je publie ce type ». Et Libé ne recule pas à publier la photo ci-dessous :

evitlio.11 atnervau le  
manier façon d'édai-  
arps, la prxL. Mais il  
également dans des  
ndetgr und et cortis-  
mon peut sue dans  
rin IL ov il loue un sol-  
s la nse  
gode par NciaYork et  
trie endémique autour  
s ensui a Londres.ou il  
photographe. De silo-  
peu, mais eA aussi k  
'nue (pi d commence  
b antique, trouvant  
aaapaone cala prson-  
ian Fisosao.neactrice  
de Leg Show eia Arne-  
il ne tardera pas 3  
ix mode en grippe  
was, ose.faanwrislaiaik  
at&kfrfrurgasasurae  
retenu. Maï, djuire iss  
a communes tau us  
as, je tramais ça  
photo ;moque. ça  
ühtimporeqwdmuk  
eserittmentdera, Kt.-  
pousse peut-Ftre aussi  
et+ag rouscstr(ñ w-  
vent du m.wrrss. a  
lui-meriseses cassates  
une librairie du Quai -



d' soliez au bout d'eux-  
quine l prendre der  
—sans que ce suit gla  
frikus pour autant,  
dans les films qui tr  
natme suet. Mai:  
conscient des difficul  
presentation d'un at  
rai, ti el eu frimé dan  
cnidae trais aussi sa  
te, interdit toute coon  
ernaginatra et dans  
perd toute isi e de f  
.Atmpte aussi collate  
son ams Can Lutai  
gsatarssic de Capta  
!tart et de Jeff Buck  
qui il a défit fart des st  
initwales cur GFineps  
il cat en tout cas suret  
trouver cet artisan f  
arec ses cestaires de  
d'amateu>, telleme  
dans son ghetto. Dan  
ment de candeur. Ri  
ranartpuc.las ens d  
rito Cr'fnatssrrit tan...  
ne savent strep4:rsrrt  
foi nurse de faire du  
que", eus m incireur.  
cime que iv photo ini

► MILU ► ► |

F: A T t ö 7 C — T s

On n'aurait pas vu ça, dans un grand quotidien, il y a ne serait-ce que quelques années. L'important est alors de saisir que, comme pour la mini-jupe ou les seins nus sur les plages, cet événement éditorial n'indique nullement je ne sais quelle intensification ou liberté nouvelle acquise dans l'érotique. La chose est tout à l'opposé : une cuisse dévoilée jusqu'au ras du sexe est une cuisse déssexualisée, de même un sein nu sur une plage, que plus personne ne regarde (on le sait : il n'est pas question d'érection dans les camps de nudistes, et haro sur quiconque se trouve en pareil état). Au mieux, ce que ces « libertés » fraîchement acquises provoquent est justement avoué par Benedikt Taschen, cela s'appelle masturbation. Sa déclaration, aujourd'hui, « ne fait pas un pli » (songez au pli de Deleuze), passe comme une lettre sur internet. Mais qu'est-ce à dire ? Que, *pas mal de temps avant l'homosexualité, la masturbation est devenue normale*, que, la première, elle remporta une victoire contre ce moralisme disons « victorien » (encore que... ce soit faux) qui prétendait mettre Éros sous contrôle d'une pensée familialiste dont la formule exacte, enseignée aux jeunes filles en même temps que le dégoût de l'acte sexuel était : « But do it for the country ».

La masturbation est devenue normale... au moins dans l'idéologie, car pour l'expérience de chacun, la chose est (reste ?) différente. Je me souviens d'une jeune amie qui, vivant avec un type qu'elle me présentait récemment comme un goujat et qui, non sans conséquence, se refuse sexuellement à lui (tout en sachant qu'il a des maîtresses), le surprit un soir, rentrant tard à la maison, en train de se masturber devant un de ces films dits « pornographiques » que, généreusement, nous offre la télévision. Elle n'a rien d'une prude, elle en fut pourtant, c'est le mot, horrifiée. Mais cet effroi ne tenait-il pas précisément à ceci que la masturbation serait devenue non seulement normale mais, plus encore, la norme ?

Que s'est-il donc passé avec la masturbation pour qu'elle en arrive au point que nous signale la publication sans coup férir de l'article de *Libération* faisant état de la pratique de cet éditeur devant sa télévision ? Peut-être certains d'entre vous se sont-ils un jour intéressés (ne serait-ce qu'à cause du Président Schreber) à cette formidable campagne antimasturbatoire<sup>7</sup> qui sévit partout en Occident dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Finalement, la masturbation aura eu raison de ses détracteurs, ceci au moment précis où Freud invente la psychanalyse. La masturbation était condamnée non seulement comme onanisme, autrement dit comme intolérable dépense de cette précieuse substance qui reproduisait la vie<sup>18</sup> (comme péché mortel, disait le catholicisme depuis longtemps), mais aussi comme danger, celui qu'encouraient ceux qui s'y livraient, censés y perdre leur santé physique et morale et jusqu'à leur vie. Rien de tout ceci n'existe plus aujourd'hui.

17. Cf. Jean Stengers, Anne Van Neck, *Histoire d'une grande peur, la masturbation*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1998.

18. Onan était assigné à prendre la place du substitut dans le lévirat. Sa décharge hors du vase avait valeur d'un refus du lévirat. Formons au moins ici l'hypothèse que, par le lien, qu'établit le mot « onanisme », entre masturbation lévirat, celui-ci pourrait éclairer ce qui est en jeu dans le geste en question.

Les médecins (hygiénistes) ont-ils pour autant lâché prise ? Déconfits, ont-ils renoncé ? N'ayant désormais plus d'empire sur « l'unique acte érotique qui aurait pu ne pas être dit sans crainte que quiconque d'autre ne le révèle »<sup>19</sup>, auraient-ils du coup délaissé l'érotique ? Hypothèse : le nouveau dispositif de sexualité qui se mettra progressivement en place après la déroute de la masturbation (à savoir : l'opposition hétérosexuel-normal / homosexuel-pervers) n'aura-t-il pas constitué une victoire de l'hygiénisme qui, ayant perdu une bataille n'a pas pour autant perdu la guerre, les médecins récupérant d'une main, et largement au-delà, ce qu'ils avaient lâché de l'autre ?

Remarquez que cette victoire de la masturbation a été obtenue à la sauvage, sans analyse, notamment sans aucune question, pour autant que je sache, sur le prix payé par ceux qui ont ainsi gagné ce combat, autrement dit nous-mêmes. Et sans aucune question non plus sinon sur la validité tout au moins sur la vérité ou les vérités que pouvaient véhiculer les préceptes anti-masturbatoires. Lisez Sade, vous y trouverez non pas une contestation mais au contraire une confirmation de Thomas d'Aquin définissant la masturbation comme *vitium contra naturam*. C'est toute son érotique, au contraire, que Sade jette comme une insulte à la face de cette Nature criminelle puisqu'elle a fait de lui, de chacun, un être mortel. Mais tournez-vous aussi du côté des remèdes : n'y a-t-il aucune vérité dans les propos des féroces détracteurs de la masturbation quand ils proposaient d'« immoler le vice à l'autel le plus cher à la nature elle-même, à l'autel de l'hymen » ? Ce fut, en tout cas, exactement l'expérience de Salvador Dalí, guéri de ses compulsives masturbations par Gala. Posons, en termes à la fois modernes et très anciens, mais exhumés par Foucault derrière le précepte « connais-toi toi-même », la question : se masturber, est-ce prendre soin de soi (*epimeleia heautou*) ? La cohabitation entre se masturber et baiser est-elle si pacifique qu'on veut bien le croire ? A-t-elle raison, cette analysante hispanoparlante, de déclarer à son analyste auquel elle n'est pourtant pas en train d'explicitement causer sexe : « Lo que me mas turba... » ? La masturbation, est-ce bien cela qui la trouble le plus ?

La masturbation n'aurait-elle pas trop gagné, gagné jusqu'à recouvrir l'ensemble des pratiques érotiques (la baise comme masturbation à plusieurs) ? Par une ruse de la raison érotique, la condamnation de la masturbation aurait pris, si vous voulez, une sorte de revanche sur son combat perdu en assignant chacun selon la formule suivante :

Vous n'avez pas voulu que j'exerce mon pouvoir moralisateur à l'endroit de la masturbation, tant pis pour vous, la masturbation sera désormais partout, et vous ne la saurez même plus. Ayant délocalisé mon action, vous n'en serez que davantage pris sous ses effets.

Au moins sous certaines de ses formes actuelles (*phone-sex*, *internet-sex*) la fonction de l'anonymat dans l'érotique, si vivement étudiée par certains travaux gais et

---

19. V. Rosario, *L'irrésistible ascension du pervers entre littérature et psychiatrie*, traduit de l'américain par G. Le Gauffey, Paris, EPEL, 2000, p. 45.



lesbiens, a partie liée avec cette dominance masturbatoire. Et dans la psychanalyse, qu'en est-il ? J'ai vérifié la chose, une chose énorme s'il en est : *aucun* des trois dictionnaires de psychanalyse actuellement sur le marché en France<sup>20</sup>, n'a d'entrée « masturbation » ou « onanisme ». Fantasma oui, ça, fantasme, vous trouvez ! Confirmation : on chercherait en vain, dans l'ensemble des études freudiennes produites ces trente dernières années en France<sup>21</sup>, un travail sur la problématisation de la masturbation chez Freud (alors qu'elle est largement présente dans les *Lettres à Fliess*, davantage présente que la libido !). Mais que fait-on à procéder ainsi ? On détache le fantasme de ce qui a pour partie motivé sa mise à nu, et qui est, au moins concernant Anna Freud, justement, la masturbation. Anna se masturbait compulsivement avec ce fantasme que son père et néanmoins analyste décrira, notamment à partir de l'analyse de sa fille, le célèbre « On bat un enfant ». On commente jusqu'à plus soif l'« on bat un enfant » qui faisait les délices d'Anna, on étudie sa grammaire, on le formalise, mais motus sur sa fonction onanogène, ou annanogène.

Craindrait-on sinon de devoir préciser *ce* que la masturbation comporte d'insatisfaction ? Freud écrivait, tout à la fin de son oeuvre<sup>22</sup> :

Il manque toujours quelque chose pour que la décharge et la satisfaction soient complètes — en attendant toujours quelque chose qui ne venait point — et cette part manquante, la réaction de l'orgasme, se manifeste en équivalences dans d'autres domaines, absences, accès de rire, de pleurs.

Qu'est-ce à dire ? Qu'il est exclu, selon Freud, que la masturbation devienne le régime généralisé de la sexualité, sauf à produire un retour symptomatique, dans le réel, de ce qui, dans la masturbation, est exclu... du réel. Ainsi pourrait-on dire de la masturbation ce que Kierkegaard disait des fiançailles : si elle était si délicieuse qu'on le prétend, pourquoi donc tant de gens décideraient-ils de se marier ? Ou encore adresser au manustrupateur la phrase bon mot que Freud adorait : « Rébecca, Ôte ta robe, tu n'es plus fiancée »<sup>23</sup>.

*Hétérosexualité, perversion, transsexualisme.*

J'ai gardé pour finir une présentation rapide de trois termes désormais branlants dans la théorie et la clinique analytique. La raison en est que des livres sont publiés et qu'il ne tient qu'à vous d'en prendre connaissance.

20. Jean Laplanche, Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967 ; Roland Chemama (sous la direction de), *Dictionnaire de la psychanalyse, dictionnaire actuel des signifiants, concepts et mathèmes de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 1993 (on chercherait en vain dans cet ouvrage le graphe de l'amourir) ; Élisabeth Roudinesco, Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997.

21. J'attends, bien entendu, un démenti.

22. S. Freud, « Résultats, Idées problèmes », note 3 VIII, *Résultats, Idées problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 288.

23. Cf. *Naissance de la psychanalyse*, trad. Anne Berman, Paris, PUF, 1956, p. 193, lettre à Fliess du 21-9-1897.

### L'hétérosexualité

Soit donc l'hétérosexualité. Ce terme est fait de l'agglutination de deux autres, *heteros*, l'autre<sup>24</sup>, et sexualité. Il s'agit d'un monstre. A vrai dire, si nous avions été un peu plus attentifs, nous, les lacaniens, nous n'aurions pas attendu que les *gay and lesbian studies* fassent, à son propos, un certain nombre de remarques décisives pour nous demander si, dans la théorie psychanalytique, ce terme était recevable.

Étudions le problème d'un point de vue théorique, puis d'un point de vue historique.

La philosophie oppose, classiquement, l'autre au même<sup>25</sup>. Ce qui nous invite à déplier l'hétérosexualité sous forme d'un quadrangle. Fut-ce au prix de quelque simplification, l'écriture de ce quadrangle nous offre immédiatement ce bénéfice que l'on ne sait pas très bien, du coup, quoi opposer au sexe :

Autre	même
	sexualité

Le nom de Carl Gustav Jung désigne cette opération qui consistait à écrire « sexualité » également dans la case en bas à gauche. On sait aussi le refus catégorique de Freud : la psychanalyse freudienne n'est pas un pan-sexualisme. Freud écrira :

autre	même
Thanatos	Éros

Cette fabrication fut tout d'abord saluée par Lacan, qui trouvait excellent qu'« Autre » (notez que je l'écris cette fois avec majuscule) et « Thanatos » figurassent du même côté, fussent dans la même colonne : le mot est meurtre de la chose, la pulsion de mort a partie liée avec le symbolique. Mais *ceci* ne devait pas empêcher le même Lacan de considérer plus tard que ce que Freud appelait sa « mythologie » soit une bouffonnerie.

Que fait-on, dans l'analyse, quand, usant de ce terme « hétérosexualité » on brouille, en quelque sorte, la disposition elle-même de ces deux colonnes ? Peut-on supprimer la barre qui les sépare sans suggérer que l'Autre est sexué, sans admettre qu'il le soit, au moins par quelque biais, ou puisse l'être ? Pour ma part, je ne le crois pas. Sinon, nous nous retrouverions chez Jung, ou flirtant avec lui.

Si vous chiffrez l'opération analytique à l'aide du plan projectif tel que Lacan le fait fonctionner dans son séminaire D'un Autre à l'autre (et l'erreur d'abord commise par le Seuil — écrire ce titre : D'un *autre* à l'*Autre* — ne cesse d'insister, j'en ai eu la

24. Le grec connaît deux mots : *heteros* et *alios*, *heteros* désignerait plutôt l'« autre » en parlant de deux, l'un des deux et, dans une énumération, le second. Mais *alios*, encore un, aucun autre, le différent, s'emploie aussi en parlant de deux.

25. Il y a à mimer un cours de Paul Ricœur là-dessus.

preuve encore tout récemment), vous pourrez alors repérer qu'il s'agit, dans l'exercice analytique, de détacher l'objet petit *a* du grand Autre. Petit *a* est le nom lacanien du point focal du sexuel freudien. L'Autre, par ce détachement lui-même, s'effectue comme barré, comme strictement défini par le signifiant. L'opération analytique produirait un Autre non sexué. Autrement dit, elle consisterait à éradiquer, définitivement (définitivement, s'il y a bouclage, ce que *ce* mathème implique) l'hétérosexualité. Une psychanalyse ne fait pas de vous, si toutefois ça vous importe, un, ou une hétérosexuel(le), elle fait de vous *ce qu'il y a de plus éloigné de l'hétérosexualité*. Ajouterai-je, avec Lacan : moyennant quoi vous pouvez baiser selon votre désir ?

Que nous apprend l'histoire, et notamment celle écrite dans le champ gai et lesbien ? Il est toujours intéressant de suivre les mots eux-mêmes, c'est une des grandes leçons que nous donna Freud (souvenez-vous son article sur l'Unheimliche). Eh bien tout d'abord que le mot « hétérosexuel » fut créé peu après, mais tout de même *après* son congénère, le mot « homosexuel ». Et ensuite qu'il désigna tout d'abord une perversion, celle qui consistait, dans l'esprit de ceux qui le promurent, à désirer baiser non plus pour faire des enfants mais pour le plaisir (nous dirions : pour la jouissance). Je vous renvoie, sur tout ceci, au livre de Jonathan Katz<sup>26</sup>, qui vient tout juste d'être publié. Cet ouvrage montre parfaitement que ce que nous appelons « sexualité » se présente, socialement, selon certaines configurations, ce que j'appelle ici des horizons, l'hétérosexualité n'étant ni plus ni moins que l'une d'entre elles, née à un certain moment précis, et peut-être bien en voie de disparition. Les Grecs de l'Antiquité, par exemple, ne distinguaient pas, Foucault le remarquait, deux sortes de désirs, l'un homosexuel, l'autre hétérosexuel. Sans cependant aller chercher si loin, il est clair que le positionnement de chacun dans l'érotique était différent lorsque le trait discriminatoire n'était pas, comme dans l'hétérosexualité, situé au niveau de l'objet (soit du même sexe, soit du sexe différent) mais consistait dans la différence romantique entre vrai et faux amour — ce que Katz appelle, à juste titre, le grand amour. Lui aussi constituait un horizon.

Un autre horizon (je vous le dis pour que, tout de même, vous commenciez à être branchés, ce qui relève ici d'un snobisme de bon aloi) fut, il n'y a pas si longtemps, constitué à partir du cuir (*leather*, non pas *queer*). Gayle Rubin a consacré sa thèse (toujours pas publiée<sup>27</sup>) à la communauté cuir de San Francisco. Il s'agit d'un des travaux les plus décisifs du champ gai et lesbien, et auquel Foucault, qu'elle pilotait dans ces zones troubles, fut très attentif. Elle montre que le cuir a fait communauté, précisément en traversant les catégories établies, en rassemblant différentes pratiques sexuelles : le S/M, bien sûr, mais aussi le fétichisme, certains modes d'être gai ou lesbienne *butch*, et jusque des hétéros-cuir. Ce ne sont alors plus ces différences que je viens d'égrener qui fonctionnent, mais le cuir qui, lui, fait communauté.

26. J. N. Katz, *L'invention de l'hétérosexualité*, traduit de l'américain par Michel Oliva et Catherine Thévenet, Paris, EPEL, 2001.

27. Seul un article en a été tiré : « The leather menace », in *Coming to Power*. éd Samois, Boston, Alyson, 1982, pp. 192-227.

De même le transgenre (*transgender*), en rassemblant transvestisme et transsexualisme, classifie-t-il autrement que les « psy ». Et donc, avec d'autres conséquences.

L'hétérosexualité, aux psychanalystes, joue d'assez vilains tours. Ainsi, que fait-on quand on se met à penser l'infâme (un des noms de notre « gai ») comme un inverti sexuel (Westphal, en 1869 : *die konträre Sexualempfindung* ; Tamasia en 1878 : inversione *sessuale* ; et bien sûr Havelock Ellis, en 1897) ? On ne peut rendre contraire ou inverser qu'un rapport. Autrement dit on pose l'hétérosexualité comme étant un rapport sexuel. Et les lacaniens mangeraient de ce pain-là ?

Ce serait négliger une importante indication de Freud qui, dans une lettre à Fliess<sup>28</sup>, jouant des deux mots grecs pour « autre », *hétéros* et *alios*, opposait autoérotisme et alloérotisme, lequel pouvait ainsi comporter deux items, l'hétérosexualité et l'homosexualité. Celle-ci, contrairement à ce que véhicule une idée psychanalytique reçue, n'est pas spécialement narcissique. Ajoutons, mais avec Lacan : l'autoérotisme non plus, défini par Lacan comme un « manque de soi ».

### La perversion

Le cadre clinique dénommé perversion est-il inconsistant ? Une fois que la question se trouve posée, il n'est guère difficile d'y répondre, et positivement. On avait, dans la psychanalyse, l'intuition que ce pourrait bien être le cas, puisqu'on tentait de faire du fétichisme non seulement une perversion mais quelque chose comme le modèle de toute perversion, voire quelque chose qui devait résider en toute perversion comme son cœur (de là la promotion de la Verleugnung, comme mécanisme fondamental de la perversion). Mais est-ce que ça présente un quelconque intérêt, est-ce que ça a le moindre sens d'aborder, par exemple ce qu'on appelle le sadisme, ou le masochisme, à partir du fétichisme. Là aussi la réponse est claire, et franchement négative.

La notion clinique de perversion se présente désormais à nos yeux comme un terme fourre-tout rassemblant homosexualité, fétichisme, sadisme, masochisme, exhibitionnisme, voyeurisme, nécrophilie, zoophilie, coprophilie, pédophilie, que sais-je encore. Si analyser est, comme Freud le pratiquait, distinguer, différencier, isoler, mieux vaut, n'est-ce pas, dans l'analyse, éviter les termes fourre-tout.

Vernon Rosario, un jeune psychiatre gai qui connaît parfaitement la littérature française et qui a lu en détail toute la collection des fameuses *Annales médico-psychologiques*, qui a su dégager ces deux pôles littéraire et médical comme deux foyers constitutifs du champ des perversions, qui travaille actuellement avec les transsexuels de Los Angeles, nous a donné le récit de la façon dont, surtout en France et à partir du Second Empire

28. S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, op. cit., pp 270. On lit : « Parmi les couches sexuelles, la plus profonde est celle de l'autoérotisme qui n'a aucun but psychosexuel et n'exige qu'une sensation capable de le satisfaire localement. Plus tard l'alto-érotisme (homo et hétéro) s'y substitue 1...1 ». On a bien lu : l'homo est allo-érotique, comme l'hétéro. Notons aussi le « localement », dont seule une théorie de la baise (laissée dans la même vacuité que la masturbation) pourrait rendre compte. Que soit ici remercié qui, à la suite de l'exposition de ce texte, m'a offert cette référence.

1...1 médecins, patients et romanciers se sont fait des risettes et se sont entraînés les uns les autres pour révéler et redonner du tonus aux plaisirs de l'imagination érotique<sup>29</sup>.

Dans le droit-fil de la campagne antimasturbatoire du xviii<sup>e</sup> siècle, on invente d'abord l'érotomanie, début xix<sup>e</sup>, puis, à la fin de ce siècle, l'homosexualité et le fétichisme. La perversion ainsi composée servira de contre-modèle à la nouvelle norme en train d'ainsi se mettre en place sous le nom d'hétérosexualité.

Il y a beaucoup de choses amusantes dans le livre de Rosario, que je vous laisse découvrir. Par exemple un certain docteur Andrew Boorde mérite la médaille du grand anticipateur pour n'avoir pas hésité, profitant en quelque sorte d'une rencontre proprement signifiante, à déclarer que la gonorrhée (de *gonos*, semence et *rhoia*, flux) vient de Sodome et Gomorrhe. Et voici créée la « gonorrhée » !

L'opposition perversion / sexualité normale (hétérosexuelle) a fonctionné, durant un siècle (disons 1860-1960), comme un horizon de l'érotique, une érotique donc, prise en main par le médical non pas seulement à ses marges mais dans son ordonnancement lui-même. Or ce que les médecins avaient gagné sur la pastorale chrétienne, voici qu'ils sont, depuis une trentaine d'années, peu à peu en train de le perdre. D'autres horizons sont apparus, qui ont tenté de problématiser l'érotique hors le critère normal/pathologique (c'est notamment la « libération gaie », la dépathologisation de l'homosexualité), tant et si bien que l'on voit aujourd'hui des psychanalystes, médecins certes, écrire des articles y compris dans la grande presse pour signaler qu'ils tiennent bon, que oui, la perversion existe bien et qu'ils sont prêts à la défendre contre vents et marées<sup>30</sup>. Est-ce là une position tenable ? Pour ma part, je ne le crois pas.

Un autre cas, sans doute un peu moins connu que l'homosexualité, de la façon dont les médecins ont été dessaisis de cette érotique dont ils s'étaient emparés nous est offert par le transsexualisme.

### Le transsexualisme

Il y a quelque temps encore, si quelqu'un s'éprouvait bel et bien être d'un autre sexe que celui que lui désignait son anatomie, que se passait-il ? Ce quelqu'un rentrait dans une catégorie psychiatrique, celle du transsexualisme, et avait de bonnes chances, ou plutôt malchances, de tomber un jour ou l'autre sur un psychiatre (y compris lacanien) qui allait le cataloguer « psychotique ». Il était, d'ailleurs, tenu d'en passer par là s'il voulait obtenir qu'un chirurgien modifie son corps selon son viceu. Mon ami très cher, André Rondepierre, ici même, à l'hôpital Sainte-Anne, était chargé de ça. Il devait voir les transsexuels, ou plutôt les transsexuels devaient le voir, et son problème à lui, celui en tout cas pour lequel il était

29. V. Rosario, *irrésistible ascension du pervers entre littérature et psychiatrie*, op. cit., p. 13.

30. Roberto Harari, « Perversion sexual y discurso globalizado », in *Página 12*, Buenos Aires, janvier 2002.

chargé d'officier, était de faire la différence entre « transsexuel vrai » (1) et paranoïaque. En effet, les (rares) chirurgiens qui acceptaient en France de faire ces opérations<sup>31</sup> avaient une peur bleue d'opérer non un transsexuel mais un (ou une) paranoïaque, qui se serait empressé(e) de leur intenter un procès dès que l'opération (demandée mais non désirée) aurait été réalisée. La chose était donc aux mains des médecins. Aujourd'hui, que se passe-t-il ? Les transsexuels se sont groupés, ont forgé, au fil des temps (ça a commencé dans les années soixante aux États-Unis), une véritable subculture qui eut notamment cette fonction de légitimer ce qu'ils soutiennent, à savoir que le sexe anatomique de chacun n'est pas son sexe véritable (et je ne vois pas, en effet, comment un psychanalyste pourrait penser autrement). Les « trans », comme désormais on les appelle, ont ainsi dépathologisé leur problème, non sans également l'étudier, au point qu'aujourd'hui certains donnent une définition de la transsexualité fort différente de celle de nos manuels de psychiatrie ou, pour mentionner une actualité encore récente, dans les livres des psychanalystes lacaniens qui se font une spécialité, voire un devoir, de maintenir les transsexuels dans le giron d'un pathologique par eux et grâce à Lacan toiletté. Si donc, comme c'est encore le cas en France, tel d'entre eux doit encore obtenir l'avis favorable d'une commission pour se faire opérer, s'il est soumis par la société à toute une série d'épreuves pénibles, intrusives et souvent humiliantes, il se trouve pourtant aller voir le psychiatre dans une toute autre position. Il n'est plus quelqu'un d'isolé, ayant une demande que l'on jugera folle, vis-à-vis de laquelle il se sent lui-même flottant, vacillant, mais se trouve appuyé par un groupe qui lui signifie qu'il est dans son bon droit. Il va donc jouer du psychiatre comme d'un instrument, duquel il espère obtenir quelque chose (une autorisation) en lui disant exactement ce que le psychiatre attend (et qu'il sait parfaitement, ses copains le lui ayant dit), un peu comme le narrateur pédophile de *Lolita*, de Nabokov, prolongeait son séjour à l'asile de cinq semaines rien que pour le plaisir de « bluffer » les psychiatres. Je vous cite ce passage, car la chose fonctionne aussi dans le cabinet du psychanalyste (Freud lui-même en parle dans son article sur l'homosexualité féminine) :

Je recouvrai totalement la santé grâce à une découverte que je fis dans cette clinique très spéciale et très crottée où l'on me soignait. Je découvris qu'en bluffant les psychiatres on pouvait tirer des trésors inépuisables de divertissements gratifiants : vous les menez habilement en bateau, leur cachez soigneusement que vous connaissez toutes les ficelles du métier ; vous inventez à leur intention des rêves élaborés, de purs classiques du genre (qui provoquent chez eux, ces extorqueurs de rêves, de tels cauchemars qu'ils se réveillent en hurlant) ; vous les affriolez avec des « scènes primitives » apocryphes ; le tout sans jamais leur permettre d'entrevoir si peu que ce soit le véritable état de votre sexualité. En soudoyant une infirmière, j'eus accès à quelques dossiers et découvris, avec jubilation, des fiches me qualifiant d'« homosexuel en puis-

31. Aujourd'hui encore, en notre beau pays de France, certains chirurgiens font si mal le travail, et avec cette même violence médicale qu'ont connue bien des femmes avant la légalisation de l'avortement que, plutôt que de se soumettre à cette rétorsion et de passer plusieurs fois sur le billard, les trans vont se faire opérer dans des pays moins pris dans la norme hétérosexuelle dont ces pratiques montrent la surmoïque vigueur. Police socialiste aidant, j'appellerai de telles pratiques « surmoi de proximité ».

sance » et d'« impuissant invétéré ». Ce sport était si merveilleux, et ses résultats — dans mon cas — si mirifiques, que je restai un bon mois supplémentaire après ma guérison complète (dormant admirablement et mangeant comme une écolière). Puis j'ajoutai encore une semaine, rien que pour le plaisir de me mesurer à un nouveau venu redoutable, une célébrité déplacée (et manifestement égarée) connue pour son habileté à persuader ses patients qu'ils avaient été témoins de leur propre conception.

De même qu'il y eut tout un combat mené par les aliénistes contre les religieux, et finalement gagné par les premiers, pour déterminer de quelle « compétence » relevait le traitement d'un certain nombre de marginaux, de même, mais en sens inverse, tout un combat fut mené, à partir des années soixante, mais cette fois par ces marginaux eux-mêmes, pour sortir de l'emprise médico-psychanalytique.

Les trans se trouvent donc aujourd'hui échapper à l'emprise du pouvoir médical (ou plus exactement de l'impuissance médicale, car : que faisaient les psychiatres-psychanalystes après avoir identifié comme psychotique un transsexuel ? Rien ! Si ce n'est oublier l'impasse même dans laquelle ils s'étaient mis et avaient mis leur fabriqué-patient en procédant ainsi). En devenant une subculture, les trans ont échappé à qui prétendait détenir un savoir vrai à leur endroit.

Quelles sont les conséquences de ceci pour la psychanalyse ? La première question qui se pose est celle-ci : en prenons-nous acte ? Admettons-nous que, pas plus que l'homosexualité, le transsexualisme ne relève du pathologique ? Pour vous rendre sensibles au fait qu'en prendre acte pourrait être fructueux du point de vue du savoir, je vous indiquerai seulement un trait. Les études « psy » sur le transsexualisme supposaient toutes, *of course*, l'existence d'une sexualité transsexuelle. Cette supposition allait tellement de soi qu'il n'était pas même nécessaire de la dire. Et l'on s'interrogeait sur cette sexualité spécifique, en la différenciant notamment de celle du transvestisme. C'était de la clinique, et de la bonne croyait-on. Seulement voilà, la chose ne se laisse pas ainsi (mal)traiter. Le fait transsexuel ne se laisse en aucune façon ranger dans un inventaire des pratiques sexuelles ; bien plutôt il doit être situé sur une autre portée. La preuve ? La preuve nous est donnée par ce qui se passe, à savoir qu'un FTM (*female to male*) peut bien avoir pris un corps d'homme pour se positionner comme hétéro, mais aussi, dans d'autres cas, comme gai, ou travesti, ou que sais-je encore. Tandis qu'une MTF peut l'avoir fait pour *se* positionner comme lesbienne, ou femme hétéro, ou top, ou que sais-je encore.

Vous aurez entrevu, et ce sera ma conclusion, qu'une question nous est notamment posée par cette pluralité des horizons à partir desquels s'étudie mais aussi s'éprouve l'érotique, celle du statut de la clinique. Avons-nous, dans l'analyse, vraiment besoin d'une clinique de type nosographique ? Avoir ces catégories en tête, est-ce bien utile pour accueillir quelqu'un dans sa singularité ? Notre beau tableau à double entrée, névrose, psychose, perversion, avec, chacune son mécanisme, *Verwerfung*, *Verdrängung*, *Verleugnung*, nous est-il bien utile ? Je crois, je dis que non, que donc la coupure de la psychanalyse d'avec la médecine est aujourd'hui à radicaliser comme jamais. Certes, bien des énoncés psychanalytiques vont ainsi être rendus largement caducs. Ceci correspond au prix que nous devons payer pour que la psychanalyse redevienne ce qu'elle était : une pratique pariasitaire.

### III. ANNEXE : QUELQUES TRAVAUX SUR L'ÉROTIQUE

Revue *L'Unebêvue*, les numéros 8/9 (Il n'y a pas de père symbolique), 11 & 12 (L'opacité sexuelles I & II), 14 (Éros érogène), 15 & 16 (Les communautés électives I & II), et 18 (Il n'y a pas de rapport sexuel).

Jean Allouch : « Perturbation dans pemépsy », in *Littoral* n° 26, nov. 1988.

- *Le sexe du maître*, Paris, Exils, 2000.

- *Érotologie analytique* N° 0, I, 11, 111, IV, Cahiers de L'Unebêvue.

Leo Bersani : *Homos*, Repenser l'identité, Paris, Odile Jacob, 1998.

- *Le rectum est-il une tombe ?*, Cahiers de L'Unebêvue, 1998.

Claude Guillon, *Le siège de lame, éloge de la sodomie*, Paris, Zulma, 1999.

David Halperin, *Cent ans d'homosexualité*, Paris, EPEL, 2000.

- *Platon et la réciprocité érotique*, Cahiers de L'Unebêvue, 2000.

Jonathan Ned Katz, *L'invention de l'hétérosexualité*, Paris, EPEL, 2001.

Darian Leader, *La question de genre*, Paris, Payot, 2001.

Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme : Sade*, Paris Pauvert, 1986, Folio Gallimard, 1993.

Adam Phillips, *Le pouvoir psy*, Hachette littérature, 2001.

Vernon Rosario, *L'irrésistible ascension du pervers*, Paris, EPEL, 2000.

Monique Wittig, *La pensée Straight*, Paris, Balland, 2001.

*Références historiennes récentes, cueillies un peu au hasard,  
classées alphabétiquement par nom d'auteur.*

Sarane Alexandrian, *La magie sexuelle. Bréviaire des sortilèges amoureux*, Paris, La musardine, 2000.

Christine Bard, *Les garçonnnes, Modes et fantasmes des années folles*, Paris, Flammarion, 1998.

Yves Batistini, *Lyra erotica*, Paris, Imprimerie nationale, 1992.

David Biale, *Eros juif*, Paris, Actes Sud, 1997.

Marie-Jo Bonnet, *Les relations amoureuses entre les femmes*, Paris, O. Jacob, 1995.

John Boswell, *Les unions du même sexe dans l'Europe antique et médiévale*, Paris, Fayard, 1996.

Peter Brown, *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Paris, Gallimard, 1995.

Frank Browning, *La culture du désir*, Montpellier, DLM, 1997.

Claude Calame, *L'Éros dans la Grèce antique*, Paris, Belin, 1996.

Barbara Cassin, *Voir Hélène en toute femme*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2000.

Miguel Coupon, *Peter Altenberg, Érotisme et vie de bohème à Vienne*, Paris, PUF, 1999.

Marylène Delbourg-Delphis, *Masculin singulier, Le dandysme et son histoire*, Paris, Hachette, 1985.

Michel Delon, *Le savoir vivre libertin*, Paris, Hachette, 2000.

Georges Didi-Hubertnan, *Ouvrir Vénus*, Paris, Gallimard, 1999.

K. J. Dover, *Homosexualité grecque*, Paris, La pensée sauvage, 1982.

Maurice Dumas, *La tendresse amoureuse xvn - xvnte siècles*, Paris, Perrin, 1996.

Florence Dupont, Thierry aloi, *Érotisme masculin dans la Rome antique*, Paris, Belin, 2001.

G. Fau, *L'émancipation féminine à Rome*, Paris, Les belles lettres, 1978.

Dominique Fernandez, *Lamour qui ose dire son nom*, Paris, Stock, 2001.



- Michel Foucault, *L'herméneutique du sujet*, Paris, Gallimard/Seuil, 2001.
- Pierre-Louis Giannerini, *Amour et érotisme dans la sculpture romane*, nov. 2000.
- Christian Gury, *L'honneur piétiné d'un domestique homosexuel en 1909. Sur Gide et a Corydon* », Paris, Kimé, 1999.
- David Halperin, *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Paris, EPEL, 2000.
- Ibn Hazm, *Le collier de la colombe*, Paris, Papyrus, 1983.
- Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, Paris, Gallimard, 1992.
- Thierry Leguay, *Histoire raisonnée de la fellation*, Le Cercle, Paris, 1999.
- Maurice Lever, *Les buchers de Sodome*, Paris, Fayard, 1985.
- Jean-Jacques Pauvert, *Anthologie érotique de la censure*, Paris, La musardine, 2001.
- Jean-Noël Robert, *Eros romain*, Paris, Belles lettres, 1997.
- Alain Schnapp, *Le chasseur et la cité. Chasse et érotisme dans la Grèce ancienne*, Paris, Albin-Michel, 1997.
- Bernard Sergent, *L'homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne*, Paris, Payot, 1986.
- Sorikaku, *Le grand miroir de l'amour mâle*, Paris, éd. Philippe Picquier, 1999.
- Timothy Taylor, *La préhistoire du sexe*, Paris, Bayard, 1996.
- Jean Verdon, *Le plaisir au Moyen Âge*, Paris, Perrin, 1996.
- Paul Veyne, François Lissarrague, Françoise Frontisi-Ducroux, *Les mystères du gynécée*, Paris, Gallimard, 1998.
- Tsuneo Watanabe et Jun ichi Iwata, *La voie des éphèbes*, Paris, Trismégiste, 1987.

NOUVEAU

# Constructions

John Rajchman

Préface Paul Virilio

Traduit de l'américain par Guy Le Gaufey

## Cahiers de l'Unebévée

160 pages - 20 €

Diffusion et distribution

EUnébévée - Éditeur

Constructions

t si nous parvenions, à travers certaines constructions, à libérer l'esthétique, non seulement de la problématique kantienne des facultés régulatrices, mais aussi de toute la problématique salvatrice du jugement — Dernier —, pour la connecter plutôt à un autre sens du temps inachevé, propre à la ville ?

Penser se ramènerait alors à construire, à bâtir un plan libre où se mouvoir, inventer des concepts, déployer une scène.

Créer une philosophie deviendrait une question d'architecture à la façon d'un roman, d'une peinture, d'un morceau de musique, quand le plan de construction doit toujours être rebâti, puisqu'il n'est jamais donné d'avance à travers un

système pré-établi ou des règles inflexibles.

Chercher dans le présent des "virtualités" inaperçues, expérimenter avec elles ce qui peut encore arriver, et construire une philosophie deviendraient un exercice consistant à bâtir de nouveaux espaces pour la pensée, au sein des choses.

John Rajchman explore comment le pli, l'abstraction, la légèreté, la lumière, les autres géométries, permettent de nous infiltrer dans les intervalles et les trous imperceptibles par lesquels *la ville* est toujours virtuellement *radieuse*. De la bonne ville et du meilleur des mondes, nous sommes passés, nous dit-il, à un espace/ville intensif, où nous sommes libres d'envisager le "devenir ville" de nos corps, le "devenir corps" de nos villes.

John Rajchman, professeur à l'Université Columbia de New York, est un des rédacteurs et des animateurs de ANY (*Architecture New York*) de même qu'il participe à la rédaction de *ARTFORUM* (New York) et *Critical Space* (Japon).

Auteur de nombreux livres, dont en français aux PUF, en 1987, *Michel Foucault, la liberté de savoir*, en 1991 en collaboration avec Cornel West, une anthologie de *La pensée américaine contemporaine*, et en 1994, *Érotique de la vérité. Foucault, Lacan et la question de l'éthique*.

# EPEL

VIENT DE PARAÎTRE

*L'irréfutable Michel Foucault*

Actes du colloque du centre Georges-Pompidou, juin 2000  
sous la direction de Didier Eribon

*Incroyance et paternités*

Charles-Henry Pradelles de Latour

*Le crime était presque sexuel*

Marcella Iacub

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT

*Les néologismes de Lacan*

## LES GRANDS CLASSIQUES DE I. ÉROTOLOGIE MODERNE

*L'irrésistible ascension du pervers,  
entre littérature et psychiatrie*

Vernon A. Rosario

*Cent ans d'homosexualité  
et autres essais sur l'amour grec*

David M. Halperin

*Saint Foucault*

David M. Halperin

VIENT DE PARAÎTRE

*L'invention de l'hétérosexualité*

Jonathan Ned Katz

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT

*Marché au sexe*

Gayle Rubin, Judith Butler

*Chaînes du désir*

John J. Winkler

*Entre corps et chair*

*Sur la performance sadomasochiste*

Lynda Hart

# L'UNEBÉ VUE-ÉDITEUR

## Bulletin d'abonnement et de commande

à renvoyer à **L'UNEBÉVUE - Éditeur**

29, rue Madame, 75006 Paris

Télécopie - 01 44 49 98 79

Email - [unebevue@wanadoo.fr](mailto:unebevue@wanadoo.fr)

Nom et prénom

Adresse

### Abonnement à: la Revue

pour 3 numéros et 3 suppléments : 90 €

(+22,86 € étranger hors CEE-Suisse-Autriche)

D à partir du N°17 D à partir du N°19 ☐ à partir du N°18 ☐ à partir du N°20

D Ci-joint un chèque de 90 € (ou 112,86 € étranger, par chèque bancaire uniquement)  
à l'ordre de **L'UNEBÉVUE**

### Numéros isolés

<input type="checkbox"/> N°1. Freud ou la raison depuis Lacan	21,34€
D N°2. Iélangue	21,34€
D N°3. l'artifice psychanalytique	21,34€
D N°4. Une discipline du nom	21,34€
D N°5. Parler aux murs	21,34€
D N°6. Totem et tabou, un produit névrotique	21,34€
D N°7. Le défaut d'unité. Analytisme de la psychanalyse	21,34€
D N°8/9. Il n'y a pas de père symbolique.	21,34€
D N°10. Critique de la psychanalyse et de ses détracteurs	21,34€
D N°11. L'opacité sexuelle. I - Le sexe du maître.	21,34€
D N°12. L'opacité sexuelle. II - Dispositifs, agencements, montages	21,34€
<input type="checkbox"/> N°13. Le corps de la langue	21,34€
D N°14. Éros érogène	21,34€
D N°15. Les communautés électives I. Une subjectivation <i>queer</i> ?	21,34€
D N°16. Les communautés électives II. Ils parlent de l'amitié	21,34€
<input type="checkbox"/> N°17. Les bigarrures de Jacques Lacan	21,34€
<input type="checkbox"/> Grammaire et inconscient	10,37€
<input type="checkbox"/> Mémoires d'un homme invisible	10,37€
<input type="checkbox"/> Écrits inspirés et langue fondamentale	11,43€
<input type="checkbox"/> Frege-Russell. Correspondance	19,51€
<input type="checkbox"/> N°18. Il n'y a pas de rapport sexuel	21,34€
<input type="checkbox"/> N°19. Follement extravagant. Le psychanalyste, un cas de nymphomanie ?	22,00€

## l'Unebévüe

X

D L'éthification de la psychanalyse, <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
D A propos de Rose Minarsky, adapté de Louis Wolfson <i>Alain Neddham</i>	15,24 €
D Lacan et le miroir sophianique de Boehme, <i>Dany-Robert Dufour</i>	18,29 €
D Les sept mots de Whitehead ou l'Aventure de l'Erre, <i>Jean-Claude Dumoncel</i>	29,73 €
D La psychanalyse : une érotologie de passage, <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
D Le sexe de la vérité. Érotologie analytique II, <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
D Le rectum est-il une tombe ? <i>Leo Bersani</i>	9,91 €
□ Le Pendule du Docteur Deleuze, <i>Jean-Claude Dumoncel</i>	18,29 €
D Erra tu'm, Erratique érotique de Marcel Duchamp <i>George H. Bauer</i>	9,91 €
D Platon et la réciprocité érotique, <i>David M. Halperin</i>	9,15 €
D Le cas Nietzsche-Wagner, <i>Max Graf</i>	9,15 €
D Les p'tits mathèmes de <i>Lacan, Jean Louis Sous</i>	18,29 €
D Raymond Roussel à la Une, <i>Janine Germond</i>	9,91 €
D Une école du balbutiement, masochisme, lettre et répétition, <i>Isabelle Mangou...</i>	18,29 €
D Ça de Kant, cas de Sade, Érotologie analytique III, <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
D Constructions, <i>John Rajchman</i>	20,00 €

### D Première série.

- Freud ou la raison depuis Lacan. • L'inconscient. *S. Freud*. • 1\_élange.
- Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*) décrit autobiographiquement. *S. Freud*. • 1\_artifice psychanalytique. • Personnages psychopathiques sur la scène. *S. Freud*. Réminiscences du professeur Sigmund Freud. *M. Graf*. • La bouteille de Klein.

7 volumes

l'ensemble 92 €

### D Deuxième série.

- Une discipline du nom. • Dostoïevski et la mise à mort du père. *S. Freud*. • De l'importance du père dans le destin de l'individu. *C.G. Jung* • Parler aux murs. • Pour introduire le narcissisme. *S. Freud*. • Totem et tabou, un produit névrotique • Sur quelques concordances de la vie psychique des sauvages et des névrosés. *S. Freud*.

7 volumes

l'ensemble 92 €

### D Troisième série.

- Le défaut d'unité. Analyticit de la psychanalyse. • La dénéigation. *S. Freud*. • 11 n'y a pas de père symbolique. (*Volume double*) • Le refoulement. *S. Freud*. • Comparaison mythologique avec une représentation compulsive plastique. *S. Freud*. • Une relation entre un symbole et un symptôme\_ *S. Freud*. • Séance du 9 juin 1971 du séminaire *Un discours qui ne serait pas du semblant* et notes préparatoires de Jacques Lacan.

7 volumes

l'ensemble 92 €

Ci-joint un chèque d'un total de

€ à l'ordre de l'UNEBÉVUE

Date

Signature

# L'UNEBÉVUE-ÉDITEUR

## a déjà publié

---

### N° 1. Freud ou la raison depuis Lacan. Automne 1992.

Il y a de l'Unebévue. **Mayette Viltard**. Qui est freudien ? Ernst **Federn**. Note sur «raison et cause» en psychanalyse. **Jean Allauch**. Aux bords effacés du texte freudien. **George-Henri Melnotte**. Hiatus. Le meurtre de la métaphore. Guy Le Gaufey. L'expérience paranoïaque du transfert. **Mayette Viltard**. La pomme acide du transfert de pensée. **angine Toutin-Théliér**. Discussion : **Ernst Federn**. Présentation du texte de 1915, de Freud : L'inconscient. 121 p.

**L'inconscient. 1915. Das Unbewußte. S. Freud.**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard. 84 p.

### N° 2. Mangué. Printemps 1993.

Ce à quoi l'Unebévue obvie. **Jean Allauch**. L'émergence dans la conscience. **Christine Toutin-Théliér**. Lue et vue. **George-Henri Melnotte**. Lignes de fractures. **Jacques Hassoun**. Bé-voir ? **Guy le Gaufey**. Scilicet. **Mayette Viltard**. Passage à fleur de lettre. **Thierry Beaujin**. Le nad : un savoir sans sujet ? **Xavier Leconte**. La *Bedeutung* du Phallus comme pléonasm. **Catherine Webert**. Présentation du texte de Freud de 1911; Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit autobiographiquement. Schreber et le débat analytique. Sommaire des revues. Rapport d'O. Rank sur l'intervention de Freud à Weimar. Signification de la suite des voyelles. S. Freud. Le débat Freud Jung sur le symbole. Jung parle de Schreber. 177 p.

**Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit autobiographiquement. 1911. Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides). S. Freud.**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard. 152 p.

**Grammaire et inconscient. J. Damourette et E. Pichon**

Supplément diffusé en librairie.

Sur la personnaison, le discordancier et le forclusif dans la négation, l'impossible traduction du *Ich* allemand par le *Je* français, etc. 67 p.

### N° 3. L'artifice psychanalytique. Are 1993.

De la «sensibilité artistique du professeur Freud». **François Dachet**. Artaud le Mbmo sur la scène. **Françoise Le Chevallier**. Publier l'hystérie. **Michèle Duffau**. Nécrologie de Breuer. **Sigmund Freud**. Autobiographie. **Josef Breuer**. Oh les beaux jours du freudo-lacanisme. **Jean Allauch**. La bouteille de Klein, la passe et les publics de la psychanalyse. **Anne-Marie Ringenbach**. Présentation du texte de Freud de 1905 : Personnages psychopathiques sur la scène. *Psychopathische Personen auf der Bühne*. A partir de la phobie d'un enfant : chronologie. Bibliographie des ouvrages de Max Graf. A la librairie Heller. 148 p.

**Personnages psychopathiques sur la scène. S. Freud. 1905-06. Psychopathische Personen auf der Bühne. Réminiscences du professeur Sigmund Freud. Max Graf. 1942.**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction: Éric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard 36 p.

**Mémoires d'un homme invisible. Herbert Graf**

Présentation et traduction de **François Dachet**

Supplément diffusé en librairie.

Interview de celui qui, par deux fois, s'est adressé aux psychanalystes, en se présentant comme étant «le petit Hans». 61 p.

**La bouteille de Klein Cahier de dessins**

**Anne-Marie Ringenbach, François Samson, Eric Legroux**

Supplément réservé aux abonnés 54 p.

#### N° 4. Une discipline du nom. Automne-hiver 1993.

Symbole, symbole et symbole. Guy Le *Gaufey*. MWT, Mutter. Christine Toutin-Thélier. Un vrai symbolisme ? George-Henri Melenotte. La prééminence du semblant. Catherine *Weberne* limplantation du signifiant dans le corps. *Albert Fontaine*. Du bon usage du diable... *Cécile imbert*. Antiphysie, l'Althusser de Clément Rosset. *Françoise Jandrot-Louka*. Présentation du texte de Freud de 1928. *Dostoevski et la mise à mort du pire*. Présentation du texte de C. G. Jung de 1909. *De l'importance du pire dans le destin de l'individu*. Un texte qui aurait été écrit... par un autre. *Lettres de Freud d Theodor Reith, d Stefan Zweig*. Dostotevski, l'Etiher. Dostotevski, le pêcheur. Dostotevski, le converti. Une expérience religieuse. *S.Freud*. 185 p.

#### Dostoïevski et la mise à mort du père. S. Freud. 1928 *Dostojewski und die Vatermordung*

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 52 p.

#### De l'importance du père dans le destin de l'individu. C. G. Jung. 1909 *Die Bedeutung des Vaters für das Schicksal des Einzelnen*

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Margarete Kanitzer. 31 p.

#### Écrits inspirés et langue fondamentale

Dossier préparé par Béatrice Hérouard

Présentation par *Beatrice Hérouard, Françoise Jandrot-Louka, Mayette Viltard*.

Supplément diffuse en librairie.

Textes de 1852 à 1930 sur les désordres du langage chez les aliénés 161 p.

#### N° 5. Parler aux murs. Printemps/été 1994

Parler aux murs. Remarques sur la matérialité du signe. *Mayette Viltard*. La philosophie du signe chez les Stotciens. *Gérard Vorbeke*. Membranes, drapés, et bouteille de Klein. *Anne-Marie Ringenbach*. Plier, déplier, replier. *Jean-Paul Abribat*. Arou. *Jean Allouch*. La civilisation des Cours comme art de la conversation. *Carlo Ossola*. Le fondement ? C'est la raison !. Essai sur le logos lacanien. *Jean-Claude Damantel*. *Lacan, tel que vous ne l'avez encore jamais lu*. *Jean Allouch*. Présentation du texte de Freud de 1914 Pour introduire le Narcissisme. Une contribution au narcissisme. Otto Rank (1911). *Coraggio Casimiro !* 187 p.

#### Pour introduire le narcissisme, S. Freud. 1914. *Zur Einführung des Narzißmus*.

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 68 p.

#### Gottlob Frege - Bertrand Russell. Correspondance.

Juin 1902-décembre 1904, mars-juin 1912

Traduction, introduction et notes de Catherine *Weberne*.

Supplément diffusé en librairie. 176 p.

#### N° 6. Totem et tabou, un produit névrotique. Printemps 1995

Freud, Jung, et le cadavre des marais. *Philippe Koepfel*. *George-Henri Melenotte*. Le complexe d'Oedipe, une affaire de vraisemblance. *Miguel Sosa*. «Devenir de la couleur des morts». Propos sur le corps du symbolique. *Mayette Viltard*. Luca Signorelli. *Platen*. *Totem et tabou* en butée logique. *Catherine Weberne*. Le temps des bréviaires. *Guy Le Gaufey*. 'Les textes muets peuvent parler, d'Ilse Grubritsch *Similis*'. *Mark Solms*. Avant-propos à l'édition hébraïque de Totem et tabou. Sigmund *Freud*. Nécrologie d'une science juive. Pour saluer *Mal d'Archive* de Jacques Derrida. *Jean Allouch*. Présentation des deux essais de Freud de 1912. Sur quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névroses. *über einige übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker* Communication de J. Honegger à Nuremberg. Chronologie de la rédaction et de la publication des quatre essais de *Totem et tabou*. Point de vue sur *Totem et tabou*. *Fritz Wltels*. 184 p.

#### Sur quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés. S. Freud. 1912. *Über einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker*

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 172 p.

## N° 7. Le défaut d'unité. Analyticité de la psychanalyse. Été 1996

perre deux. *G. Th. Guibaud*. Géométrie du processus analytique. Freud, Wittgenstein, Lacan. *Jean-Claude Dumoncel*. Wunsch! Le symptôme comme noeud de signes. *Mayette Viltard* Les débuts «scientifiques» de Freud selon Siegfried Bernfeld. Trois analyses. *Jean Allauch*. Remarques sur la tresse borroméenne de quatre noeuds de trèfle présentée par Lacan dans le séminaire *Le sinthome*. *Odile Millot-Armighi* h tresses de t trèfles. *Eric Legroux tertre* sous la contrainte. *Ajar, Pérec, Wolfson*. *Dominique de Liège*. Du corps comme lieu du signe. *Christiane Darnier*. Institutionnalisation de l'exception et du manque symbolique. *Charles-Henry Pradelles de la Tour*. Attention! Déviation. *George-Henri Melenotte*. Présentation du texte de Freud de 1925. La dénégation. *Die Verneinung*. Titre original du manuscrit *Die Verneinung und Verieugnung*. 252 p.

**La dénégation. *Die Verneinung*. S. Freud.**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 48 p.

## N° 8/9.11 n'y a pas de père symbolique. Printemps/été 1997.

Un drame bien parisien. *Alphonse Allais*. Le Dasein en objet a. *Catherine Webern* Les premiers pas...du père symbolique. *François Datchet*. thomme Moïse et le noeud bo. *José Attal*. Bêtes de savoir. *Gerard Blihan*. Intolérable «Tu es ceci». Propos clinique sur l'auto-destruction d'une psychiatrie compréhensive. *Jean Allauch*. Pas besoin de traduire? *G.Th.Guibaud*. 1892-96, premières élaborations de Freud sur le refoulement. *Françoise Jandmt*. Pourquoi Taine plaisait-il tant à Freud? *Jean-Paul Aribat* Johan Friedrich Herbart. Dossier préparé par *Xavier Leconte*. [analyse des rêves. *Carl Gustav Jung*.

**Le refoulement. *Die Verdrängung*. S. Freud**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

**Comparaison mythologique avec une représentation compulsive plastique. *Mythologische Parallele zu einer plastischen Zwangsvorstellung*. S. Freud**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

**Une relation entre un symbole et un symptôme. *Eine Beziehung zwischen einem Symbol und einem Symptom*. S. Freud**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard.

**Séance du 9 juin 1971 du séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant et notes préparatoires de J. Lacan**

Supplément réservé aux abonnés

## N°10. Critique de la Psychanalyse et de ses détracteurs.

La vie : l'expérience et la science. *Michel Foucault*. Vérité, mensonge... *Fernando Pessoa*. Un siècle de psychanalyse : Critique rétrospective et perspectives. *Adolf Grünbaum*. Probablement. Petit problème amusant. Faut-il naturaliser l'inconscient. *Jodie Proust*. Les fondements Bctionnels du freudisme ou le secret de Socrate le Silène. *Jean-Claude Dumoncel*. *Adolf Grünbaum* lecteur de Freud : d'une juste critique en porte-à-faux. *Jean Allauch* Y a-t-il des paradigmes en psychanalyse? *Renato Mezan*. Des tresses étonnamment monotones et lasses. *Eric Leroux*. Le poinçonneur de p'tit a. *Jean-Louis Sous*.

**Une difficulté de la psychanalyse**

*Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse*, S. Freud

Supplément réservé aux abonnés

## N°11. L'opacité sexuelle. I. Le sexe du maître. Automne 1998

La solitude. *Pier Paolo Pasolini* Note sur la sexualité dans l'œuvre de Michel Foucault. *Frédéric Gros*. Pour introduire le sexe du maître. *Jean Allauch*. Artaud-Gide, *Jantes Miller*. Salo ou les 120 journées de Sodome. *Mayette Viltard*. Booz et la «patterité, ou la condensation freudienne assignée à résidence métaphorique. *Jean-Louis Sous*. la politique de l'orgasme. *David Cooper*. Ernst Wagner déclare : *Ich bin Sodomie*". *Anne-Marie Vindras*. Accueillir les gay and lesbian studies. *Jean Allauch*



**Le rectum est-il une tombe ? Leo Bersani**

Traduit de l'américain par Guy Le Gaufey

Supplément pour ks abonnés

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 12. L'opacité sexuelle. II. Dispositifs, agencement, montages.** Printemps 1999

Qu'est-ce qu'un dispositif ? Gilles Deleuze. Lettre de Lacan à Foucault. La leçon des Ménines. *Mayette Viltard*. *Traitement* héroïque ! User avec la langue, ou *la langue-saignement* Roussel. Yan Péliissier. Masculin et féminin en conjonction. *Marie-Claude Thomas*. Les tours de magies de l'écrivain, ou les fruits de l'exploitation. *François Dachet*. I évidence du Même ou une expérience du labyrinthe. Claude *Mercier*. Un inconnu fait signe. *Guy Le Gaufey*. Pages choisies, présentation de A. N. Whitehead.

**Le Pendule du Docteur Deleuze. Jean-Claude Dumoncel**

Supplément pour ks abonnés

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 13. Le corps de la langue.** Automne 1999

Un peu de matière textuelle.... *Isabelle Mangou*. Le désir de l'Autre : un artifice franco-latin, *Anne-Marie Vindras*. Lacan, lecteur de Bentham. «La vérité a structure de fiction», *Jean-Pierre Clerc*. Fictions, *Roman Jakobson*. imaginer la structure de la langue. *Michèle Duffau*.

**ERRA TU M'. Érotique erratique de Marcel Duchamps. Georges H. Bauer**

Supplément pour ka abonnées

Traglais de l'anduit par Guy Le Gaufey.

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 14. Éros Érogène ?** Hiver 1999

Le «sujet de désir» aux prises avec Eros : entre Platon et la poésie mélique. *Claude Calame*. Le Stade du miroir revisité. *Jean Aliouch*. Un Eromène au pays des Noumènes. *Jean-Claude Dumoncel*. Les études de la pédérastie grecque éclaireront-elles nos perspectives sur la mystique affective féminine catholique ? *Jacques Martre*. Une relation sans converse. *Guy Le Gaufey*. Le thème du miroir dans l'histoire de la philosophie. *Emile Jalley*.

**Platon et la réciprocité érotique. David M. Halperin**

Supplément pour les abonnées

Traduit de l'anglais par Guy Le Gaufey et George-Henri Melenotte.

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 15. Les communautés électives I - Une subjectivation queer ?** Printemps 2000

Socialité et sexualité. *Leo Bersani*. Pasolini, Moravia, une mort sans qualités. *Mayette Viltard*. Homosadomaso : Leo Bersani, lecteur de Foucault. *Marie-Hélène Bourder*. Pour reconsidérer le sujet comme un processus du soi : de Michel Foucault à Judith Butler *Alan D. Schrift*. Suis-je quelqu'un, ou bien quoi ? Sur l'homosexualité du lien social. *Jean Allouch*. Trois versions de l'identité personnelle : Locke/Freud/Lacan. *Guy Le Gaufey* Approches de l'amitié. *Maurice de Gandillac*.

**Les p'tits mathèmes de Lacan. Jean Louis Sous**

Supplément pour les abonnées

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 16. Les communautés électives II - Ils parlent d'amitié** Automne 2000

Ils parlent de l'amitié - Bersani, Foucault, Bataille. *Christiane Darnier*. Des lits d'initiés. *David M. Halperin*. Ça ne se dit pas. A propos de la traduction de *Cent ans d'homosexualité et autres essais* sur l'amour grec de David Halperin. *Isabelle Chdtelet*. Triangle rose sur fond noir. Dominique *De Liège*. L'injure : nommer quoi ? *François Dachet*. La communauté élective ne fait pas oeuvre, elle existe. Anne-Marie *Vanhove*. Jorge Bonino, ou la communauté en acte. *Alicia Larramendy de Oviedo*. Le supplice comme figure de la transgression : les communautés déchirantes de Georges Bataille. Colette *Piquet*. Quelques remarques sur la mort de Dieu dans *L'Expérience intérieure*. *Anne-Marie Ringenbach*.

**Raymond Roussel à la Une. Janine Germond**

Supplément pour les abonnées

Cahiers de l'Unebévue.

## N°17. Les bigarrures de Jacques Lacan Printemps 2001

Les bigarrures du seigneur des accords. La trame du tramail. Ikcriture chez Góngora *Nadine Ly*. A propos du sonnet de Lacan Hiatus irrationalis. *Annick Allaire-Duny*. Cerveille garçon. *Jean Allouch* \_ Parlez, pariez, il suffit que vous paroliez, Remarque introductives à la mise en jeu du transfert. *Marie-Claude Thomas*. Qu'est-ce que le structuralisme (Nature et structure). *Jean-Claude Dumoncel*. Les dessins dans *lie de Henry Brulard* de Stendhal, une écriture de l'expérience de *soi...* *Françoise Jandrot*. Lacan, Derrida et «Le verbier d'Abraham et Torok.. *Marcelo Pasternac*. Géométrie *mentale*. *Nicolas Bouleau*.

### Une école du balbutiement masochisme, lettre et répétition. *Isabelle Mangou*

Supplément pour les abonnés

Cahiers de l'Unebévue.

## N° 18. Il n'y a pas de rapport sexuel

Trois préliminaires au non rapport sexuel. *Jean Allouch*. Le crime était presque sexuel. *Marcella Jacob*. Notre éros dans ce qu'il a d'illimité. *Mayette Viltard*. Justine, ou le rapport textuel. *Jean-Paul Brigueilli*. Out of Australia. Pour une éthique du déchet. *David M. Halperin*. Drague et sociabilité. *Leo Bersani*. Pourquoi Juliette est-elle une femme ? *Annie Le Brun*. La Résurrection. *Leopold von Sacher-Masoch*

### Ça de Kant, Cas de Sade. &otologie analytique III. *Jean Allouch*

Supplément pour les abonnés

Cahiers de l'Unebévue.

**Achevé d'imprimer le 15 mars 2002  
sur les presses de l'Imprimerie Rosa Bonheur  
8, rue Rosa Bonheur- 75015 Paris  
Tél. 01 43 06 57 66**

---

**Dépôt légal : mars 2002  
Imprimé en France**





SOMMAIRE

*Queer Anna.* Isabelle Mangou

*Anna Freud et les romans à l'eau de rose.* Lynda Hart

*Le psychanalyste, un cas de nymphé.* Mayette Viltard

*Margarete Cs. et «la jeune homosexuelle» de Sigmund Freud.*

*Perversion sexuelle et transsexualisme.*

*Historicité des théories, variations des pratiques cliniques.* Vernon Rosario

*Travailler la chair, arracher les mots.* Cécile Imbert

*Le Faust polonais.* Leopold von Sacher-Masoch

*Un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour.* Colette Piquet

*Horizontalités du sexe.* Jean Allouch

*She stoops to Conquer, deux histoires d'amour de Lucy Tower.* Gloria Leff

